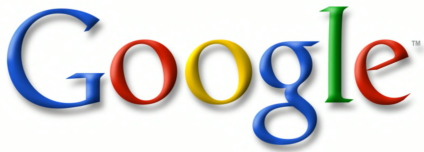
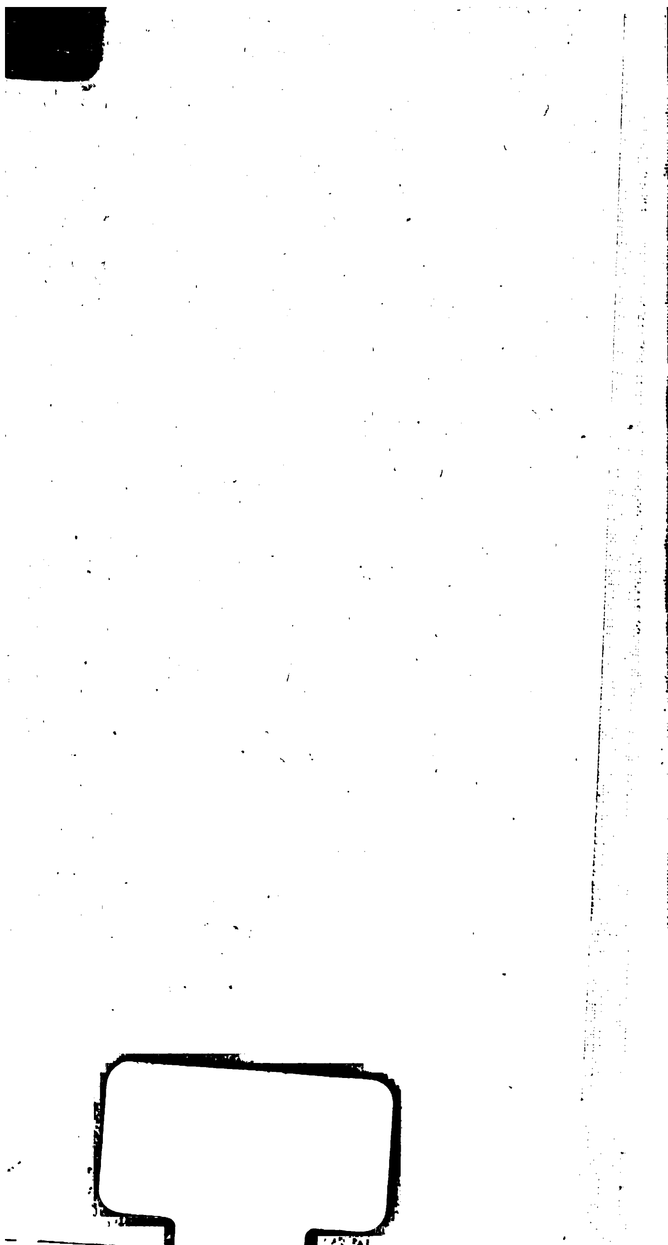

Google



Blanchard
VFF

L'ÉCOLE DES MŒURS.

TOME TROISIÈME.

L'ÉCOLE DES MŒURS,

OU

RÉFLEXIONS

MORALES ET HISTORIQUES

SUR

LES MAXIMES DE LA SAGESSE,

PAR feu M. l'Abbé BLANCHARD.

SIXIÈME ÉDITION,

Rédigée et mise en ordre d'après son Manuscrit par BRUYSET AINÉ, de l'Académie de Lyon, de la Société d'Agriculture et des Arts de la même ville, de la Société Physico-Économique de la Haute-Lusace, etc.

TOME TROISIÈME.





A LYON,

Chez BRUYSET AINÉ et Comp.



An XII = 1804.

L'ÉCOLE DES MŒURS OU RÉFLEXIONS

MORALES ET HISTORIQUES SUR LES MAXIMES DE LA SAGESSE.

XIII.

Au bonheur du prochain ne portez pas envie;
N'allez point divulguer ce que l'on vous confie.

SI c'est un homme de bien et un honnête homme, il est digne de son bonheur, et vous devez y applaudir. Si c'est un méchant et un mal-honnête homme, l'Écriture vous avertit de ne pas envier la gloire ni les richesses du pécheur (*). Sa prospé-

(*) *Noli æmulari in malignantibus... quoniam tanquam fœnum velociter arescent.* Ps. 36.

rité s'évanouira comme un songe, et séchera comme un torrent. D'ailleurs, ce qu'il possède lui a souvent coûté trop cher : il a sacrifié son repos et sa réputation, foulé aux pieds la probité et la conscience. Voudriez-vous l'acheter à ce prix ?

N'enviez donc pas le bonheur des méchans, et ne vous laissez point éblouir par la prospérité passagère du riche orgueilleux. Il vit dans l'abondance : il semble ne point participer aux misères humaines : enflé de sa grandeur et de sa puissance, il ne songe qu'à jouir des biens d'ici-bas. Il a des entrailles de fer pour le pauvre qui gémit sous le poids de ses maux, et il ne lui donneroit pas même les miettes qui tombent de sa table splendide et délicate. Mais attendez un moment : tout va changer de face. Sa gloire disparoît comme un éclair, et à ses plaisirs succèdent les plus affreux tourmens. Le pauvre, au contraire, le juste malheureux qu'il a méprisé, est placé dans le sein de la gloire, et boit à longs traits dans un fleuve de délices qui coule du trône de Dieu.

On a dit de l'honnête homme moins favorisé de la fortune, que tant de scélérats comblés de ses faveurs :

Il garde sans remords ce qu'il gagna sans crime :
Sa fortune est durable autant que légitime ;
Elle passe aux enfans du fortuné vieillard :
Tandis que les enfans du crime et du hasard,
Ces hommes sans pitié que les pleurs endurcissent,
Et que les maux publics en un jour enrichissent,
Dépouillés tout-à-coup d'un éclat passager,
Ne sortent du néant que pour s'y replonger :
Semblables aux torrens, dont la fange et les ondes
Ravageoient avec bruit des campagnes fécondes ;
Et qui formés soudain, mais plus vîte écoulés,
Se perdent dans les champs qu'ils avoient désolés.

Les richesses, la gloire et les honneurs des autres, sont néanmoins un des plus ordinaires alimens de l'envie ; et les Grands eux-mêmes ne sont pas toujours exempts de cette avilissante passion. On cherche à se détruire aux dépens de l'État ; et combien de fois les malheurs publics n'ont-ils pas pris leur source dans les jalousies particulières !

Le célèbre *Aristide*, rival de *Thémistocle*, tint une conduite bien différente. *Xercès* étoit venu fondre sur la Grèce avec la plus puissante armée qu'on eût jamais vue. Il tenoit celle des Grecs enveloppée. *Aristide* qui commandoit quelques troupes, va trouver *Thémistocle* dans sa tente, le tire à l'écart, et lui parle ainsi : *Thémistocle, si nous sommes sages, nous renoncerons désormais*

à cette vaine et puérile dissention qui nous a divisés jusqu'ici, et par une plus noble émulation nous combattrons à l'envi à qui servira mieux la Patrie, vous en commandant et en faisant le devoir d'un bon et sage Capitaine, moi en vous obéissant, en vous aidant de mes conseils et de ma personne. Thémistocle étonné d'une telle grandeur d'ame, eut quelque honte de s'être laissé vaincre par son rival; et ne rougissant point d'en faire l'aveu, il promit bien d'imiter sa générosité, et même, s'il le pouvoit, de la surpasser. Ils agirent si bien de concert, qu'ils eurent le plus de part à la mémorable victoire de Salamine, qui détruisit la flotte des Perses. Hommes jaloux de commander, uniquement attentifs à vous attirer la gloire de tout, et toujours prêts à sacrifier les intérêts publics à vos intérêts particuliers, et à laisser faire des fautes à vos rivaux pour en tirer avantage, comparez votre petitesse d'esprit et votre bassesse de cœur, avec cette noblesse de sentimens et cette magnanimité d'*Aristide*. Redoutez pour vous-mêmes les excès dont l'envie est capable.

Il n'est plus rien de sacré pour un cœur qu'elle aigrit et infecte. Elle a porté le jaloux *Caïn* à tremper ses mains dans le sang de son frère. Elle a excité la haine

homicide de *Saül* contre le Héros d'Israël, à qui ce Prince ne pouvoit reprocher que d'avoir trop bien servi la Patrie et d'avoir obtenu des éloges justement mérités. Elle a fait commettre le plus grand de tous les crimes, le déicide. On est capable de tout, dès qu'on peut être ennemi du mérite et de la vertu.

On peut quelquefois imposer silence à l'envie par des manières honnêtes et par ses bienfaits; mais on ne la changera point. Elle vivra autant que subsistera le mérite qui l'a fait naître. Il semble que l'élévation des autres humilie l'envieux, qu'on le prive des louanges qu'on leur donne, et que les honneurs qu'ils reçoivent sont des injures qu'on lui fait. Aussi n'y a-t-il rien qu'il ne fasse, pour répandre sur les bonnes qualités d'autrui des couleurs qui les altèrent; et s'il ne peut venir à bout de les obscurcir entièrement, il s'efforcera du moins d'en diminuer l'éclat. Lorsque ce célèbre Navigateur, à qui nous devons la découverte de l'Amérique, annonçoit un nouvel hémisphère, on lui soutenoit qu'il ne pouvoit exister; et quand il l'eut découvert, on prétendit qu'il avoit été connu long-temps avant lui. Ceux qui ne lui contestoient point cette découverte, cherchèrent à en diminuer la gloire, en la repré-

sentant comme facile. *Colomb* se trouvant un jour à table avec une grande compagnie, on eut l'impolitesse de le dire à lui-même. Il propose à ses envieux de faire tenir un œuf tout droit sur une assiette. Aucun d'eux n'ayant réussi, il casse le bout de l'œuf et le fait tenir. *Cela étoit bien aisé*, dirent les assistans. *Je n'en doute pas*, reprit-il, *mais aucun de vous ne s'en est avisé.*

Timothée, illustre général Athénien, joignoit aux talens militaires une qualité non moins essentielle, celle d'être heureux. Nul n'éprouva moins que lui l'inconstance ordinaire du sort des armes. Il n'avoit qu'à tenter, tout lui réussissoit. Un si rare bonheur devoit exciter l'envie. Ses ennemis firent peindre un tableau où il étoit représenté dormant, et près de lui la Fortune qui prenoit des villes dans des filets. Il se contenta de répondre à ceux qui lui en parlèrent : *Si je prends des villes tout endormi, que ne ferois-je pas éveillé ?*

Nous portons naturellement envie à ceux qui sont au-dessus de nous ; et nous cherchons à les abaisser, parce que nous ne pouvons nous élever jusqu'à eux. Il faut combattre ce sentiment injuste, et savoir leur rendre la justice qu'ils méritent. Nous croyons souvent n'en vouloir qu'aux

hommes, et nous en voulons aux places. L'envie, malgré elle, rend hommage à la grandeur, quoiqu'elle semble la mépriser; car c'est honorer les emplois que de les envier. Jamais ceux qui les ont occupés, n'ont été au gré du monde, et on ne leur a rendu justice que lorsqu'ils ont cessé d'y être. « Ne condamnez point par chagrin, dit Madame *de Lambert* à son fils, des situations agréables, qui n'ont que le défaut de vous manquer. Défendez-vous de l'envie : c'est la passion du monde la plus basse et la plus honteuse. Elle est l'ombre de la gloire, comme la gloire est l'ombre de la vertu. »

La pureté de la morale interdit les desirs injustes, parce qu'ils sont la source de bien des péchés, et portent presque toujours aux actions mauvaises. Le remède qui coupe la racine du mal est sans doute le meilleur, le plus aisé et le plus salutaire. Ce n'est pas qu'en voyant une personne fort riche, on ne puisse desirer de posséder autant de richesses qu'elle : ce seroit moins un péché qu'une sottise; car ce souhait n'aboutit à rien et ne donne pas ce qu'on voudroit avoir. Mais c'est qu'ordinairement on ne se borne pas là. Ce souhait est accompagné d'un sentiment de chagrin et d'envie contre les personnes

dont on souhaiteroit égaler la fortune ; on se livre à des plaintes injurieuses contre la Providence divine dans la distribution de ses bienfaits, et l'on est presque tenté de l'accuser d'injustice. D'ailleurs, quand on s'accoutume à souhaiter une fortune semblable à celle d'autrui, on en vient bientôt à souhaiter celle qu'il a ; et si cela dépendoit de soi, on iroit jusqu'à l'en priver pour s'en mettre en possession.

La jalousie est le triste partage de ceux qui n'ont rien dont on puisse être jaloux. Ils ne peuvent souffrir dans les autres le mérite, parce qu'ils n'en ont point. Plutôt que de le reconnoître et de lui attribuer les heureux succès, l'envie, aussi aveugle qu'injuste dans ses jugemens, en donnera tout l'honneur aux causes les plus pitoyables et les plus ridicules. Un Officier d'un génie très-borné, envieux de la gloire d'un Capitaine qui avoit fait une belle action, écrivit à M. *de Louvois* que ce Capitaine étoit sorcier. Le Ministre répondit : « Monsieur, j'ai fait part au Roi de l'avis que vous m'avez donné. Sa Majesté m'a dit là-dessus que si ce Capitaine étoit sorcier, pour vous vous ne l'étiez pas. »

Tâchons de faire mieux que ceux qui font bien, et de les surpasser en mérite ; c'est la plus belle et la plus glorieuse ven-

geance que nous puissions exercer contre ceux qui pourroient être l'objet de notre jalousie.

> La gloire d'un rival s'obstine à t'outrager :
> C'est en le surpassant que tu dois t'en venger.
> Érige un monument plus haut que son trophée.
>
> *VOLTAIRE.*

La noble émulation fut toujours permise et louable ; l'envie ne le fut jamais. La première est un sentiment courageux qui rend l'ame féconde, qui l'enflamme à la vue des grands exemples, et l'élève souvent au-dessus de ce qu'elle admire. L'autre est une passion basse, qui, ne pouvant atteindre à la hauteur des autres, cherche à la rabaisser. On déprime ce qu'on est incapable de faire ; parce qu'il est plus facile de mépriser que de surpasser ou d'égaler.

C'est au contraire avoir soi-même beaucoup de mérite que de rendre justice à celui des autres, et sur-tout de ses rivaux. Quelques Officiers François, réfugiés à la Cour du Prince d'*Orange*, toujours battu par le Maréchal de Luxembourg, ne cessoient d'exalter le bonheur du Maréchal, sans parler de ses talens militaires. *Il y a trop long-temps qu'il est heureux*, leur dit ce Prince, *pour n'être qu'heureux.*

Il y a dans l'envie je ne sais quoi de honteux, qui fait qu'on se la cache à soi-même. On tire souvent vanité des passions les plus criminelles, de ses excès, de ses débauches; on s'en fait même gloire, parce qu'on est assez aveugle pour se couronner de sa propre honte. Mais l'envie est une passion qu'on n'ose jamais avouer. On rougit de l'avoir, et encore plus de la montrer, parce que témoigner de l'envie, c'est reconnoître son infériorité, ou faire voir la crainte qu'on a d'être effacé. C'est un aveu du bonheur ou du mérite des autres, et un hommage secret qu'on leur rend. L'envie fait honneur à celui qui en est l'objet : sous un mépris apparent elle cache une estime réelle. Si l'on doit plaindre quelquefois ceux qui excitent la jalousie, parce qu'ils ne peuvent pas toujours se garantir de sa fureur; on doit souvent plaindre encore plus ceux qu'elle épargne, parce qu'elle ne pardonne qu'au vice et à l'obscurité. *Thémistocle* disoit *qu'il n'envioit pas le sort de qui ne fait point d'envieux.*

M. *de la Mothe*, qui eut pendant sa vie une brillante réputation, aujourd'hui un peu trop tombée, puisqu'il est sans contredit un de nos Écrivains les plus ingénieux et les plus éclairés, un des meilleurs

Prosateurs François (*), disoit un jour à M. *de Fontenelle*, qu'il croyoit avoir pour amis tous les Gens de Lettres. *Si cela étoit vrai*, lui répondit-il, *ce seroit un terrible préjugé contre vous : mais vous leur faites trop d'honneur, et vous ne vous en faites pas assez.*

L'envie s'attache à la gloire, et croît avec elle : mais souvent elle ne sert qu'à rehausser sa rivale, et à la faire briller da-

(*) Cet Écrivain célèbre, mort en 1731, à 59 ans, fut un bel-esprit agréable, un poëte médiocre, un prosateur élégant, et ce qui est encore aujourd'hui plus rare, un philosophe raisonnable. Sa prose est pleine de douceur et d'harmonie, le coloris en est vif, le ton varié, la touche facile : elle est semée de pensées neuves, brillantes, profondes, mais quelquefois plus éblouissantes que vraies. En général ses ouvrages sont pleins d'esprit, mais il y a trop d'idées métaphysiques et alambiquées, de faux jugemens, de paradoxes, de minuties, et quelquefois même de galimathias. On a de lui quatre Tragédies, dont la moins mauvaise est *Inès de Castro*; six Comédies, dont *le Magnifique* est la seule qui se soit conservée au Théâtre ; des Opéra estimés, dont le meilleur est *Issé* ; des Odes, parmi lesquelles il s'en trouve quelques bonnes ; d'autres Pièces lyriques, bien inférieures à celles de *Rousseau* ; vingt Églogues qui lui font honneur ; des Fables, où il y a de l'esprit et de l'invention, mais où l'on ne trouve ni le naturel et le naïf, ni l'élégante simplicité qui caractérise ce genre de poésie ; plusieurs Discours en prose très-bien écrits, etc.

vantage. Si quelquefois celle-ci devient son infortunée victime ; plus ordinairement encore, victorieuse de ses traits impuissans, elle l'enchaîne à son char de triomphe. C'est ce qui arriva au Prince *Eugène*. En 1697, le Sultan *Moustapha II*, enflé de quelques succès qu'il avoit eus, avançoit dans la Hongrie, à la tête d'une armée formidable et avec une fierté insultante. On avoit par son ordre forgé une quantité prodigieuse de fers, pour garrotter toute l'armée Autrichienne, depuis le Général jusqu'au dernier soldat. Mais le Prince *Eugène*, qui venoit de prendre le commandement des troupes Chrétiennes, ne tarda point à réprimer cet orgueil. Il attaqua et battit les Turcs, trois fois plus forts que lui. La victoire fut complète, peu chèrement achetée, et suivie de très-grands avantages. Toute l'Europe applaudit à ses triomphes, excepté les ennemis personnels du vainqueur. Envieux du rang qu'on venoit de lui donner, et de la gloire que ses talens militaires lui feroient acquérir, ils lui avoient fait envoyer une défense formelle d'engager une action générale. L'occasion ayant été favorable, il avoit cru devoir en profiter. Le succès qui justifia et couronna sa démarche, ne fit qu'augmenter leur fureur jalouse. Il ne fut pas plutôt

revenu à Vienne, qu'on le mit aux arrêts et qu'on lui demanda, de la part de l'Empereur, son épée. *La voilà*, dit-il, *puisque l'Empereur la demande : elle est encore fumante du sang des ennemis, et je consens de ne plus la reprendre, si je ne puis continuer à l'employer pour son service.* Les rivaux d'*Eugène*, non contens d'avoir engagé *Léopold* à lui faire cette première humiliation, voulurent aller plus loin : ils lui proposèrent de faire citer le Général au conseil de guerre, pour y être jugé suivant les lois. L'Empepereur, qui avoit eu le temps de faire ses réflexions, se refusa à cette sévérité aussi injuste qu'odieuse. *Me préserve le Ciel*, dit-il, *de traiter, comme malfaicteur et criminel, un héros, par qui il m'a comblé de tant de faveurs et d'avantages !*

Ces paroles fermèrent la bouche à l'envie ; et l'Empereur, autant pour le bien de ses affaires, que pour consoler son Général, et ne plus le mettre dans le même cas, lui fit l'honneur de lui donner un écrit, qui l'autorisoit à se conduire de la manière qu'il jugeroit convenable, sans qu'il fût exposé à être jamais recherché.

Quoiqu'il n'y ait guère de passion qu'on veuille cacher avec plus de soin, il n'y en a pas qu'on cache moins : l'air et les yeux la décèlent. Un Lieutenant-général, jaloux

et flatteur, dit d'un ton assez embarrassé au Duc d'*Enguien*, après la bataille de Rocroi : Que pourront dire à présent les envieux de votre gloire ? *Je n'en sais rien*, répondit le Prince : *je voudrois vous le demander.*

Il y en a qui, ne pouvant s'empêcher de parler contre ceux auxquels ils portent envie, croient que leur jalousie est bien cachée, quand ils disent que ce n'est point l'envie qui les fait parler : mais ils n'en imposent à personne. Il faut avouer, disoit une Dame, qu'une telle est une sotte femme : je n'en parle point par envie, ajouta-t-elle, car elle n'a rien qu'on puisse lui envier. *Si cela étoit*, reprit quelqu'un, *vous n'en parleriez pas ainsi.*

L'Œillet comptoit un jour les défauts de la Rose.
Elle a, disoit-il, des attraits :
Mais flétrie aussitôt qu'éclose,
Et cependant vaine à l'excès;
Les tributs qu'on lui doit, lorsqu'aux yeux de l'Aurore
Elle étale en naissant les trésors de son sein,
Le soir elle prétend les mériter encore :
Le soir elle a perdu tout l'éclat du matin :
Le Temps alors avec sa faux barbare
En vain mutile ses appas,
Prête d'aller border les rives du Ténare (*),

(*) Fleuve des Enfers, selon les Poëtes : il y a dans ce vers une faute contre la Langue : *prêt à*, signifie *préparé*, *disposé*, et *près de*, signifie *sur le*

La coquette ne se rend pas,
Et veut encore fixer le Zéphir auprès d'elle.
Du moins, si dans l'instant que brille cette belle,
Son abord étoit sans danger;
Mais la perfide cache une épine cruelle,
Et nuit à qui l'ose approcher.
D'où vient cet importun murmure,
Dit à l'Œillet la jeune Déité,
Qui du Printemps peint la riche parure?
Pour l'intérêt de votre vanité,
La Rose sans défauts eût été trop brillante:
Ils vous vengent de sa beauté.
Ainsi la Nature prudente
Partagea tous les dons avec égalité.
L'éclat de cette Fleur disparoît comme un songe.
Hé bien! faut-il être irrité
Que jusqu'au soir sa vanité prolonge
Le cours d'un règne, hélas! si limité?
Œillet, que votre plainte est vaine!
Malgré l'épine, et les noires couleurs
Dont vous peignez la plus belle des fleurs,
Vous la reconnoissez enfin pour votre reine.
Œillet, Œillet, disons tout en deux mots:
C'est l'orgueil qui produit vos injustes querelles:
Si les Roses étoient moins belles,
Vous leur verriez moins de défauts.

AUBERT.

---

point de. On peut être *près de mourir*, sans êtr *prêt à mourir.* Il falloit donc mettre, *tout près d'aller* nos meilleurs Écrivains n'ont pas toujours observ cette juste distinction, établie par nos bons Gram mairiens.

Et en effet, on dit peu de mal d'une personne qui ne mérite point d'être louée : on n'a pas à se venger de sa supériorité. Jaloux de primer et de l'emporter sur les autres, tous ceux qui nous effacent ou qui brillent trop à nos côtés, ont le malheur de nous déplaire, et nous ne trouvons aimables que ceux qui n'ont rien à nous disputer. Celui qui a dit que deux femmes ne sauroient se regarder sans qu'au moins l'une des deux soit mécontente de l'autre, les connoissoit assez bien. On ne sauroit louer plus sûrement ni plus délicatement quelques femmes, que de leur dire du mal de leurs rivales en beauté ou en esprit.

L'élévation de l'ame de l'illustre *Pulchérie*, étoit bien éloignée de cette bassesse de sentimens : fille de l'Empereur *Arcadius* et sœur de *Théodose le Jeune*, Princesse d'un grand caractère et d'un mérite distingué, elle avoit été associée à l'Empire par son frère, ce qui étoit sans exemple. *Théodose* étant monté sur le Trône à l'âge de huit ans, elle s'étoit chargée de son éducation, quoiqu'elle n'eût que deux ans plus que lui. Elle ne fit pas comme ces Ministres ambitieux qui, jaloux de conserver toute l'autorité, laissent dans l'ignorance et dans l'éloignement des affaires les jeunes Princes commis à leurs soins. Elle donna à son

frère les plus habiles maîtres en tout genre; et comme elle étoit très-instruite elle-même, elle lui apprit, par ses leçons et par ses exemples, le grand art de gouverner les peuples. Dans les commencemens, elle dressoit toutes les ordonnances et les faisoit signer à son frère, pour lui laisser l'honneur du gouvernement. *Théodose* signoit tout en aveugle : mais elle lui donna sur cela même une excellente leçon. Elle lui fit signer un jour, parmi les autres expéditions, un acte par lequel il lui abandonnoit l'Impératrice sa femme, pour être son esclave. Cette femme étoit aussi une Princesse d'un rare mérite. C'étoit la célèbre *Athénaïs*, fille du Philosophe *Léonce*, Athénien, qui l'ayant élevée avec beaucoup de soin, crut que l'excellente éducation qu'il lui avoit donnée, devoit lui tenir lieu de succession. Il l'exhéréda. Cette injustice fut la cause de la fortune d'*Athénaïs* : car étant allée à Constantinople pour implorer la protection de *Pulchérie* et réclamer l'héritage paternel, cette Princesse fut si charmée de son esprit et de sa beauté, qu'elle l'a fit épouser à *Théodose*. *Athénaïs* née Païenne, embrassa le Christianisme, et changea son nom païen d'*Athénaïs* ou *Minerve*, en celui d'*Eudoxie*. Combien d'autres femmes à la place de *Pulchérie*, se

fussent bien gardées de se donner une rivale si dangereuse, si propre à l'éclipser, à séduire le cœur du jeune Prince, et à s'emparer de toute l'autorité !

Quoique cette vanité jalouse soit plus rare parmi les hommes, elle n'y est encore que trop commune, dans la classe même où elle devroit le moins se trouver. M. *de Fénelon* pensoit bien plus noblement. Il parloit toujours avec estime et avec éloge de ses adversaires. « Un jour, dit M. *de Ramsay* (*), que je causois avec lui des Auteurs Anglois, il me demanda quel étoit le caractère de *Locke*. Je définis ce Philosophe, et je conclus par ce trait : *En un mot, c'étoit un homme comme M. de Meaux : la pénétration de son esprit n'égaloit pas l'étendue de sa science ; il avoit une grande superficie, mais peu de profondeur.* M. *de Fénelon* me reprit avec une sévérité paternelle, me fit l'éloge de M. *de Meaux*, et tâcha de me persuader que ce Prélat avoit non-seulement une érudition immense, mais un es-

(*) Auteur de plusieurs Ouvrages, et en particulier des Vies de M. *de Fénelon* et de M. *de Turenne*, où l'on trouve un Littérateur éclairé, un Observateur habile, une narration simple, noble et aisée, qui le distingue de nos Biographes modernes. Il eut le bonheur et la gloire d'être l'ami de M. *de Fénelon*. Il mourut en 1743.

prit capable de tout approfondir et d'atteindre à tout. »

A ces traits on reconnoît le grand homme, l'homme vraiment estimable, qui regarde l'envie comme une des passions les plus basses, et l'une des taches les plus honteuses qui puissent souiller un cœur. La noblesse de son ame, l'élévation de ses sentimens, la droiture de son esprit, lui font voir avec plaisir les talens, les succès ou la fortune des autres. Il parle toujours bien de ses rivaux ; et loin de chercher à obscurcir l'éclat qui les environne, il le rehausseroit même, s'il étoit en son pouvoir, et il est toujours le premier à leur rendre justice.

M. *Colbert* fit venir d'Italie le célèbre Chevalier *Bernini*, qui s'est acquis une gloire immortelle par plusieurs ouvrages de son invention, et par sa grande connoissance qu'il avoit de la peinture, de la sculpture, de l'architecture et des forces mouvantes. Il admira la belle façade du Louvre, élevée sur les dessins de *Claude Perrault*, et eut la grandeur d'ame de dire que la France possédant un si rare génie et des travaux si parfaits, il étoit inutile de l'avoir fait venir. Voilà, ajoute M. *de Voltaire*, qui rapporte ce beau sentiment,

Voilà le vrai mérite : il parle avec candeur ;
L'envie est à ses pieds, la paix est dans son cœur.
Qu'il est grand, qu'il est doux de se dire à soi-même :
Dans les talens d'autrui j'ai des rivaux que j'aime !
Je prends part à leur gloire, à leurs maux, à leurs biens ;
Les Arts nous ont unis, leurs beaux jours sont les miens.
C'est ainsi que la terre avec plaisir rassemble
Ces chênes ces sapins qui s'élèvent ensemble.
Un suc toujours égal est préparé pour eux.
Leur pied touche aux enfers, leur cime est dans les cieux.
Leur tronc inébranlable et leur pompeuse tête
Résiste, en se touchant, aux coups de la tempête.
Ils vivent l'un par l'autre, ils triomphent du temps ;
Tandis que sous leur ombre on voit de vils serpens
Se livrer, en sifflant, des guerres intestines,
Et de leur sang impur arroser leurs racines.

Nous désirerions pour la gloire de ce Poëte, qu'il eût toujours eu la sagesse de penser et d'agir ainsi. Mais l'ambitieuse manie de passer pour un génie transcendant, pour un homme supérieur et unique dans tous les genres de littérature, lui faisoit souffrir impatiemment qu'on donnât en sa présence à d'autres Poëtes ou à d'autres Écrivains, des éloges qui eussent paru affoiblir l'éclat dont il aimoit à briller seul. La louange la plus flatteuse qu'on pût lui donner, étoit d'abaisser ceux qui pouvoient lui faire ombrage. Non content de se rendre à lui-même, dans plusieurs de ses écrits, les hommages qu'il croyoit lui être dus,

ou de se les faire rendre avec emphase par des adorateurs subalternes, qui comme autant de trompettes sonores publioient dans tout l'Univers ses productions et ses talens, combien de fois sa jalousie aveugle et mal-adroite ne s'est-elle pas efforcée de ternir la gloire de nos plus grands Écrivains, et comme un autre *Encélade*, de chasser les Dieux de l'Olympe pour y régner à leur place ?

Car quel autre dessein a-t-il pu avoir en réduisant sans pudeur le mérite de *La Fontaine* à trente Fables, celui du grand *Rousseau* à trois ou quatre Odes et à quelques Épigrammes ; en donnant à *Corneille* le nom de déclamateur, et en n'offrant de ce grand homme qu'un squelette décharné par le scalpel de la rivalité, dans un Commentaire infidelle et insidieux, où il ne détache les lauriers qui ceignoient la tête du père de notre tragédie, que pour en orner la sienne ? Qu'a-t-il prétendu, en qualifiant les Tragédies de *Racine* d'Idilles en dialogues bien écrits et bien rimés, en traitant celles de *Crébillon* de rêves d'énergumène et lieux communs empoulés, en accusant *Boileau* de n'avoir jamais su parler au cœur, ni à l'imagination, *Fénelon* d'avoir écrit d'une manière foible, *Bossuet* d'avoir fait des déclamations capables d'amuser des

enfans, *Montesquieu* enfin, (car on rougit de transcrire de pareilles critiques) de n'avoir su qu'aiguiser des épigrammes et accumuler de fausses citations ? A qui persuadera-t-on que des jugemens si absurdes, si révoltans, n'ont pas été dictés par la plus basse jalousie à un Littérateur, dont les lumières en ce genre étoient trop grandes, pour ne pas appercevoir et découvrir mieux qu'un autre ce qu'il y avoit d'estimable dans ses rivaux, et dont le goût n'avoit d'égal que la malignité de son cœur (*).

(*) Nous pouvons observer ici, avec un des rédacteurs du Dictionnaire Encyclopédique, à l'article *Chapelain*, pour la consolation du talent et du génie, que M. *de Voltaire* lui-même, dont tous les traits satiriques aiguisés par l'esprit, étoient si pénétrans, n'a jamais pu effleurer la réputation de MM. *Montesquieu*, *Buffon*, *Fontenelle*, des deux *Rousseau*, quoiqu'il ait plus d'une fois essayé d'y donner atteinte. Le trait qu'il a lancé contre *Gresset* dans le *Pauvre Diable*, est plaisant et adroit, il a l'air juste ; cependant la réputation de M. *Gresset*, appuyée sur de vrais talens et de bons ouvrages, a surnagé : il est resté à la place que l'estime publique lui avoit assurée depuis long-temps. Ainsi la Satire amuse, la raison seule persuade. Ce n'est point *Boileau* qui a détruit la réputation de *Chapelain*, c'est la *Pucelle*.

L'immortel *Despréaux*, dont quelques modernes zoïles ont vainement cherché à obscurcir la gloire, parce qu'ils ne pouvoient l'imiter, ni atteindre à la hauteur de son génie, triomphera toujours de leur jalouse censure, comme il confondra la bassesse de leurs sentimens par l'élévation des siens. Admirateur le plus sincère de tous les grands Écrivains de son siècle, en même temps qu'il fut le plus terrible fléau des mauvais, il osa refuser le payement de la pension que lui faisoit *Louis XIV*, en disant à ce Prince qu'il seroit honteux pour lui de la recevoir, tandis que *Corneille* qui venoit de perdre la sienne par la mort de M. *Colbert*, se verroit privé de ses bienfaits. Ce qui valut à ce dernier un présent de deux cents louis.

La conduite et les sentimens de *Rotrou* envers le même *Corneille*, sont encore plus beaux et plus admirables, parce qu'ils viennent d'un rival qui couroit la même carrière et qui se voyoit surpassé. *Corneille* l'appeloit *son père et son maître dans la Tragédie*. Ce n'est pas qu'il le fût en effet, car on n'avoit encore que de mauvaises pièces de *Rotrou*; et *Venceslas*, seule pièce de ce dernier qui se soit conservée, et la seule qu'on puisse mettre à côté des bonnes pièces de *Corneille*, ne parut qu'après les

chefs-d'œuvre de ce dernier, le *Cid*, les *Horaces*, *Cinna*, *Polieucte*, la mort de *Pompée*, *Rodogune*, qui ont assuré à *Corneille* la gloire d'être le père et le fondateur de la Tragédie parmi nous. Mais c'étoit une marque de déférence qu'il donnoit à un ami, qui avoit reconnu un des premiers sa supériorité, et qui s'étoit empressé d'y rendre hommage, comme on en peut juger par ces vers si honorables à tous les deux:

Pour te rendre justice autant que pour te plaire,
Je veux parler, Corneille, et ne puis plus me taire.
Juge de ton mérite à qui rien n'est égal,
Par la confession de ton propre rival.....
Nous poursuivons tous deux une même maîtresse;
La Gloire. . . . .
Mais la Gloire n'est pas de ces chastes maîtresses,
Qui n'osent en deux lieux répandre leur caresses.
Cet objet de nos vœux nous peut obliger tous,
Et faire mille amans, sans en faire un jaloux.

Tous les Poëtes d'alors s'étant ligués contre *le Cid*, *Rotrou* fut le seul qui refusa de se prêter à la jalousie du Cardinal, quoiqu'il en eût une pension. Lorsque *Corneille* avoit été admis dans la société des cinq Auteurs, qui travailloient aux pièces du Cardinal *de Richelieu*, il y fut peu considéré des *L'Étoile*, des *Colletet*, des *Boisrobert*; il ne trouva d'estime et d'amitié que dans *Rotrou*, qui sentoit son mérite, parce qu'il

en

en avoit lui-même, dit M. *de Voltaire* : les autres n'en avoient pas assez pour rendre justice à *Corneille*.

Une des marques les plus certaines qu'on a reçu en naissant une ame noble et grande, c'est de voir sans envie la gloire des autres. Un Lacédémonien de mérite avoit dans une élection été exclus du nombre des trois cents Conseillers de la République. Loin d'en paroître jaloux, il sortit de l'assemblée avec avec un visage gai, en disant : *Je me réjouis de ce qu'il s'est trouvé dans Sparte trois cents hommes, qui valent mieux que moi.*

Mais l'Histoire profane n'offre rien en ce genre de plus héroïque et de plus touchant que les sentimens de *Jonathas* envers *David*. L'éclat que la défaite de *Goliath* venoit de répandre sur ce jeune Berger, et qui alluma bientôt après la cruelle et implacable jalousie de *Saül*, n'excita dans le cœur de *Jonathas* que des mouvemens d'admiration et d'estime. Trop généreux pour être jaloux, il aima le mérite encore plus qu'il ne l'estima. Dès les premiers momens d'une victoire qui mettoit le Berger beaucoup au-dessus du Prince, sa belle ame se lia si étroitement à celle de *David*, que désormais rien ne fut capable de les désunir. Il fut son protecteur zélé auprès de son père, le défenseur constant de sa vie même,

quelque intérêt qu'il parût avoir d'être enfin délivré d'un rival redoutable. Mais quand une grande ame a une fois surmonté les premiers efforts de la jalousie, il n'est plus de passions qui l'empêchent d'aimer avec noblesse et avec constance. Ce qui paroîtra plus admirable encore, c'est que pour orner le triomphe du jeune vainqueur, il se dépouilla de son baudrier, de son épée, de son armure, de ses habillemens, et en revêtit aussitôt celui qu'il commença dès-lors à aimer autant que lui-même; trop content d'obtenir à ce prix, que toutes les fois que *David* s'en revêtiroit, il voulût bien se souvenir qu'en se dépouillant pour lui, il avoit acquis son amitié.

Partagez le bonheur d'autrui en le voyant avec joie; et si par hasard la fortune vous a desservi pour obliger un autre, regagnez par la magnanimité des sentimens, ce qu'elle vous a fait perdre.

Le Duc *de Guise* (*), qui fut surnommé

(*) Il étoit fils aîné de *François de Lorraine*, dont nous avons parlé dans le premier volume, *page* 354; presque aussi grand homme que son père, et bien plus coupable, il fut l'auteur de la Ligue. C'étoit un des Princes les mieux faits, les plus spirituels et les plus courageux de son siècle. Il remporta plusieurs victoires sur les Calvinistes. Le foible *Henri III* qui le craignoit, le fit assassiner.

le Balafré, à cause d'une blessure au visage qu'il avoit reçue dans une bataille, avoit gagné au jeu cent mille livres à M. d'O, surintendant des Finances. Celui-ci, le lendemain, lui envoya soixante et dix mille livres en argent, et trente mille en or : cette dernière somme étoit dans un sac de cuir. Le Duc croyant que ce sac, qui étoit assez petit, ne contenoit que de l'argent blanc, le donna par gratification au Commis qui lui avoit apporté la somme. Le Commis, qui ignoroit lui-même ce que contenoit ce sac, l'ayant ouvert à son retour, jugea la libéralité si extraordinaire, qu'il ne douta point que le Duc ne se fût mépris. Il lui reporta la somme sur-le-champ : mais le Duc la refusa, en lui disant : *Puisque la fortune vous a été si favorable, cherchez un autre que le Duc de Guise pour vous envier votre bonheur.*

L'envie n'est pas seulement une des plus honteuses passions, c'est encore une des plus cruelles : elle est elle-même son supplice. Les talens, la réputation, la prospérité des autres sont autant de vers qui rongent l'homme jaloux et le dévorent en secret. Plus leur gloire et leur fortune croissent, plus son aversion se fortifie et s'allume : elle devient au-dedans de lui comme un poison qui le brûle et qui répand l'amertume sur

toute sa vie. Aussi, tout homme né envieux, est-il naturellement triste, et le grand *Rousseau* a eu raison de dire, en parlant de l'envie :

Monstre, ennemi des mortels et du jour,
Qui de soi-même est l'éternel vautour :
Et qui traînant une vie abattue,
Ne s'entretient que du fiel qui le tue.
Ses yeux cavés, troublés et clignotans,
De feux obscurs sont chargés en tout temps :
Au lieu de sang, dans ses veines circule
Un froid poison qui les gèle et les brûle.

Il faut être bien ingénieux à se tourmenter soi-même, pour se faire une peine des avantages d'autrui, et pour tourner contre soi ce qui leur est favorable. C'est cependant ce que fait l'envieux : il s'afflige de ce qui réjouit les autres, et se réjouit de ce qui les afflige. Quelqu'un voyant un homme de ce caractère plus triste que de coutume, dit à ceux qui étoient là : *On ne sait s'il lui est arrivé un grand malheur, ou un grand bien à d'autres.* Combien n'en voit-on pas qui, fâchés même de la bonne opinion que certaines personnes ont d'elles-mêmes, et jaloux de la satisfaction qu'elles goûtent, ont un plaisir malin à les détromper et à leur faire perdre cette idée qui les flatte et qui ne nuit à personne ! Combien ont l'ame assez mal-faite, pour envier aux

autres jusqu'aux plaisirs les plus nécessaires et les plus innocens !

Le Duc *de Lauzun* ayant été mis en prison par ordre de la Cour, avoit trouvé le secret de s'amuser avec une araignée, qu'il avoit rendue familière. Elle venoit manger sur sa main, et s'en retournoit ensuite à un trou où elle avoit tendu sa toile. Elle étoit devenue grasse, rebondie, et faisoit tout le plaisir du Duc. Il la montroit un jour au Gouverneur de la citadelle où il étoit détenu, et il la laissa aller à terre. Le Gouverneur écrasa l'insecte avec une joie maligne : le Duc en fut outré. Dès qu'il fut sorti de prison, il se plaignit au Roi de l'action du Gouverneur ; qu'il appela barbare. Le Roi jugea qu'un homme capable d'envier à un prisonnier un pareil plaisir, devoit être d'un très-mauvais caractère : il lui ôta son emploi.

Un Empereur Chinois punit l'envie d'une manière peut-être plus sensible encore et plus efficace. Quatre Lettrés, gens de mérite, mais d'une naissance obscure, avoient été élevés aux honneurs. La jalousie ne put voir leur élévation sans dépit. Elle s'arma de tous ses serpens, elle déchaîna la calomnie et la fureur, elle inonda tout Pékin de libelles scandaleux, qui parvinrent jusqu'à l'Empereur : il en fut indigné. Il or-

donna qu'on en recherchât les auteurs, pour en faire un exemple sévère. Il consulta le plus prudent et le plus éclairé de ses Ministres, sur le genre de supplice dont il falloit les punir. *Prince*, lui dit ce Ministre, *je n'en connois qu'un, mais il est plus terrible pour l'envieux que les tortures et la mort même ; c'est de le rendre témoin de la prospérité de ceux qu'il poursuit.* L'Empereur combla les Lettrés de distinctions et de présens. Ces bienfaits irritèrent l'envie, elle exhala de nouvelles fureurs, et le Prince fit aux Lettrés de nouveaux dons. Les envieux ne doutèrent plus, qu'au lieu de nuire, chacun de leurs traits ne fût l'occasion d'une nouvelle grace : ils gardèrent enfin un profond silence. Bientôt ils tremblèrent que ce silence mal interprété ne fût encore favorable aux objets de leur haine, et ne portât l'Empereur à les récompenser davantage : ils prirent le parti de faire de leurs rivaux les éloges les plus pompeux. Que l'envie, loin de vous décourager, vous anime : elle doit servir d'aiguillon aux talens et à la vertu. La plus glorieuse manière de lui répondre, est de tâcher, s'il est possible, de se surpasser soi-même.

Cest ainsi que *Rubens*, célèbre Peintre Flamand, se vengea des envieux de sa gloire. Ceux-ci ayant critiqué ses meilleurs tableaux

et censuré sur-tout ses caractères de tête ; *Rubens* peignit sa *Descente de Croix*, où l'on remarque tout ce que la tristesse et la douleur ont de plus touchant, exprimé sur le visage de *Marie :* cette tendre mère, remplie de l'inquiétude la plus vive, semble craindre encore que l'on ne blesse son fils qu'on descend de la Croix. Ce chef-d'œuvre fut placé dans la cathédrale d'Anvers sa patrie.

Fais bien, dit un proverbe espagnol, *tu auras des envieux : fais mieux, tu les confondras.* Le célèbre *Vendôme* ayant été envoyé au secours de *Philippe V*, Roi d'Espagne, la victoire ne tarda point à se décider en faveur de ce Monarque. *Philippe*, plein de reconnoissance pour ce grand homme qui, à la fameuse journée de Villa-viciosa, venoit, avec une armée toujours vaincue jusqu'alors, de remporter une victoire décisive, dit publiquement qu'il lui devoit la couronne. Ce Général qui avoit des rivaux jaloux de sa gloire, répondit au Roi : *Votre Majesté a vaincu ses ennemis, j'ai vaincu les miens.*

N'allez point divulguer ce que l'on vous confie.

Si quelqu'un vous témoigne assez de confiance pour déposer son secret dans votre sein, vous devez en être flatté; et il faut le garder plus scrupuleusement que ce qui vous concerneroit et ce qu'il vous importeroit le plus de cacher. Des courtisans disoient au favori d'un Prince : Qu'y a-t-il de nouveau, et que vous a dit le Roi aujourd'hui ? car il ne se fie qu'à vous. *Pourquoi donc*, leur répondit-il, *me le demandez-vous ?*

De tous les secrets, ceux qu'on doit garder avec le plus de soin, ce sont ceux de l'État et des intérêts publics, ou des familles; parce que leur violation a d'ordinaire de plus grandes suites; et c'est toujours au moins une imprudence de les demander à ceux qui en sont les dépositaires. Les Sénateurs Romains parloient si peu des choses dont ils traitoient dans leurs assemblées, qu'elles demeuroient secrètes des années entières. Il sembloit que personne ne sût ce que tant de personnes savoient; cette discrétion admirable étoit soutenue, dans les occasions, d'une force vraiment Romaine. Un Sénateur nommé *Pompée*, pri-

sonnier du Roi des Illyriens, et pressé de découvrir les desseins de la République, se brûla le doigt à un flambeau allumé. *Les lois Romaines*, ajouta-t-il, *ordonnent que ceux qui revèlent les secrets de l'État, soient brûlés tout vifs.*

Aulu-Gelle nous a aussi conservé un beau trait, qui mérite d'être connu de tous les jeunes gens.

C'étoit autrefois l'usage à Rome que les Sénateurs ménassent avec eux leurs enfans au Sénat, pour les former de bonne heure aux affaires et au secret qu'elles exigent: car une des conditions de l'admission de ces enfans aux délibérations du Sénat étoit qu'ils garderoient ce secret aussi religieusement que leurs pères. Un jour la mère du jeune *Papirius*, qui eût dû lui donner le précepte et l'exemple de la discrétion, voulut, par une curiosité peu digne d'une Romaine, savoir ce qu'on y avoit traité. L'enfant répondit qu'il avoit été défendu de le dire: cela ne fit, comme on se l'imagine bien, qu'augmenter davantage la curiosité de la mère. Elle le pressa, et n'épargna rien pour tirer de lui son secret. L'enfant s'en défendit le plus long-temps qu'il put: mais enfin, poussé à bout, il prit ingénieusement le parti de lui donner le change. Il dit qu'il lui déclareroit le tout, pourvu que

son père n'en sût rien et qu'elle n'en parlât jamais à personne. Elle le lui promit avec serment. *Eh bien! ma mère*, reprit-il, *on a mis ce matin en délibération, au Sénat, s'il étoit plus utile à la République de permettre aux hommes d'épouser deux femmes, ou aux femmes d'épouser deux hommes*. Il ajouta qu'on n'avoit rien décidé, et que la décision étoit remise au lendemain : cette nouvelle surprit étrangement la mère du jeune *Papirius*. Elle sortit aussitôt de chez-elle, et alla conter la chose à ses amies. Le lendemain le Sénat fut environné de Dames qui prioient, les larmes aux yeux, qu'on ne conclût rien sans les ouïr. Les Sénateurs fort étonnés, demandèrent ce que c'étoit que la folie de ces femmes et ce qu'elles vouloient. Le jeune *Papirius* raconta la chose : le Sénat loua sa discrétion ; et pour éviter à l'avenir un pareil inconvénient, il rendit un décret qui défendoit aux Sénateurs d'amener désormais leurs enfans au Sénat, excepté le seul *Papirius*.

Il est difficile aux enfans et aux femmes de garder un secret ; et il y a souvent de l'indiscrétion à confier à celles-ci une chose importante. Quoiqu'on en trouve quelquefois de discrètes, la plupart ne sont pas assez les maîtresses de ce qu'elles disent : un secret leur échappe, en quelque sorte

malgré elles, sans qu'elles s'en apperçoivent et sans qu'elles aient envie de le découvrir. Combien d'hommes en cela qui sont femmes !

Ayez plus de fermeté et de prudence ; et que jamais rien au monde ne vous engage à trahir la confiance qu'on a eue en vous. Soyez fidelle à ceux qui ont cru que vous l'étiez. Souvenez-vous que le secret doit être mis au rang des choses les plus sacrées ; qu'une des premières lois de la société est de taire ce qui ne doit pas être révélé, et que nous ne sommes pas en droit de disposer d'un bien dont nous ne sommes que les dépositaires.

Mais l'inclination naturelle que nous avons à parler, à apprendre aux autres ce qu'ils ignorent, nous rend souvent infidelles. Nous trouvons un plaisir sensible et piquant, à exciter l'attention de ceux qui nous écoutent ; et cette attention est d'autant plus grande, que ce que nous disons est plus secret et plus nouveau. La vanité aussi s'en mêle un peu : en déclarant à une personne ce qu'une autre nous a confié, nous lui faisons entendre qu'on a confiance en nous, qu'on nous estime et qu'on nous consulte. Et puis, c'est quelque chose de si doux de faire une confidence, qu'il ne faut pas s'étonner qu'on

en fasse tant dans le monde, aux dépens de la fidélité. Mais ces sortes d'indiscrétions n'en sont pas moins une indignité et une infamie.

Gardez donc inviolablement les secrets de l'amitié. *Celui qui les découvre, est indigne d'aucune confiance; et il ne trouvera jamais d'ami selon son cœur. Si vous révélez ses secrets, c'est en vain que vous tâcherez de le regagner: vous iriez inutilement après lui, car il est déjà bien loin: il s'est échappé comme une chèvre qui se sauve du filet, parce que son ame est blessée. Après des injures, on peut encore se réconcilier; mais lorsqu'on est assez malheureux pour révéler les secrets de son ami, il ne reste plus aucune espérance de retour* (*).

Un homme infidelle au secret, ne sera jamais aimé ni estimé de personne; et ceux même qui l'ont fait parler, seront les premiers à le mépriser. Les moindres fautes en ce genre sont, pour ainsi dire, des crimes irrémissibles: on les punit de la manière la plus sensible à une personne qui n'a pas perdu tout sentiment, c'est qu'on ne lui donne jamais plus l'occasion d'y retomber. Lorsque vous laissez sortir de vos lèvres le secret de votre ami,

---

(*) Eccl. 27.

croyez que l'amitié, la fidélité, l'honneur, la sagesse et la justice sortent de votre ame en même temps.

Le secret, qui pèse tant sur les lèvres de l'insensé, n'approche pas même, si l'on peut parler ainsi, de celles de l'homme sage. Inviolable dépositaire de ce que l'amitié a versé dans son sein, de ce que l'imprudence ou la liberté de la conversation a laissé sortir du cœur, il le renferme dans le sien. Jamais il ne lui échappe la moindre parole, qui puisse faire même soupçonner. Il n'a pas cet air réservé et mystérieux, qui choque ou rend ridicule, et fait chercher à découvrir. Il ne paroît point chargé du secret qu'il doit garder. Il est toujours libre, naturel, ouvert. Mais en disant tout ce qu'on peut dire sans conséquence, il sait s'arrêter précisément et sans affectation là où il pourroit donner quelque soupçon et laisser entamer son secret. Il sait, et c'est ce qui fait le grand art de garder les secrets, éluder adroitement les questions imprudentes ou curieuses ; en feignant de n'avoir pas entendu, et changeant adroitement de propos, afin de n'être pas obligé de s'expliquer.

Comme lui, soyez toujours sur vos gardes, pour ne rien dire et même pour ne rien faire, qui puisse le découvrir. Car

on peut manquer au secret de plusieurs façons. Il y a des gens qui promettent le secret, et qui le révèlent sans le savoir : ils ne le disent point, et on le lit dans leurs yeux. D'autres ne disent pas expressément la chose qu'on leur a confiée, mais ils parlent et agissent de manière qu'on la découvre de soi-même.

Souvent aussi c'est manquer au secret, que de faire entendre qu'on en est ou qu'on en a été dépositaire. Il ne faut pas même qu'on sache que nous avons eu une chose sous le secret, ou que nous l'avons encore. Un secret soupçonné est plus qu'à demi révélé.

Il y en a qui s'imaginent n'avoir pas manqué au secret, parce qu'ils ne l'ont dit qu'à une personne et même à un ami. Leur avoit-il donc été confié avec la permission de le dire à cette personne ? Nous sommes maîtres de nos propres secrets, mais nous ne le sommes pas de ceux d'autrui. Ce que l'on nous confie n'est que pour nous, et la plus intime amitié n'y donne aucun droit. L'exemple de *Saint Ambroise* doit servir de règle. *Nous n'avions*, dit-il, *mon frère et moi, qu'un esprit et qu'une volonté ; tout étoit commun entre nous, hors le secret de nos amis*. D'ailleurs, il est rare que ces sortes de confidences ne

passent pas encore plus loin. Quelqu'un vint raconter à son ami une chose qu'on lui avoit dite sous le secret, et lui recommanda de n'en point parler. *Soyez tranquille*, lui dit l'autre, *je serai aussi discret que vous.*

Si celui dont vous savez le secret, vous rend de mauvais offices, si de votre ami il devient votre ennemi, s'il abuse même de la confiance que vous avez eue en lui, pour vous nuire en publiant vos plus importans secrets; vous ne lui devez pas moins une fidélitéinviolable; ou du moins, vous vous la devez à vous-même, vous la devez à l'amitié qui a été, quoiqu'elle ne soit plus. Qu'il devienne perfide, ingrat, dénaturé : c'est à vous de rester fidelle, généreux, et de rendre sa conduite plus condamnable par la vôtre.

Il y a des momens bien critiques pour le secret : on a besoin alors de toutes les réflexions de sa raison et de toute la force de son esprit, pour le retenir, principalement quand c'est la colère ou l'amour qui sollicite à le révéler. Cette dernière passion est la plus dangereuse. On révèle un secret dans la colère, mais il échappe dans l'amour, si l'on n'est infiniment sur ses gardes. Rien ne le prouve mieux que l'exemple de M. *de Turenne*, le plus grand

homme de la France peut-être, cet homme qui, selon l'expression de *Montécuculi* son rival, *faisoit honneur à l'homme.* Il étoit impénétrable à la tête des armées. Monsieur *de Louvois*, Ministre de la guerre, se plaignoit de ce qu'il n'apprenoit ses desseins que par les gazettes. M. *de Turenne* ne les confioit pas même au Roi. Ce Prince dit un jour à un Officier-général, qui partoit pour l'armée d'Allemagne : *Dites, je vous prie, à M. de Turenne qu'il me fasse part de ses desseins ; j'y suis pour le moins aussi intéressé que lui.* Cependant ce grand homme eut la foiblesse de découvrir à Mad. *Coaquin* qu'il aimoit, un secret que le Roi lui avoit confié. Cette Dame le révéla au Chevalier *de Lorraine.* Celui-ci apprit le secret à Monsieur (*), à qui on le vouloit cacher. Monsieur le dit au Roi. Le secret étoit le voyage que Madame devoit faire en Angleterre, pour négòcier avec son frère *Charles II. Louis XIV* eut un éclaircissement avec M. *de Turenne*, qui lui avoua qu'il avoit eu la foiblesse de révéler le mystère à Mad. *Coaquin. Défiez-vous de cette Dame*, lui dit le Roi, *puisqu'elle a trahi votre secret en faveur du Che-*

(*) On appelle ainsi en France le frère du Roi.

valier de Lorraine; vous voyez bien que vous êtes sacrifié. Quelle défiance ne devons-nous pas avoir de nous-mêmes! et de quelle foiblesse l'homme n'est-il pas capable, puisqu'un si grand homme, si religieux sur le secret, n'a pu garder celui d'un Roi! Il n'y pensoit jamais sans rougir de confusion. Aussi dit-il à un Seigneur qui le mit sur ce chapitre un soir dans sa chambre : *Éteignons les lumières, et je vous dirai ensuite cette histoire.*

Ce n'est pas assez de tenir caché ce qui nous a été confié sous la condition du secret. La conversation et la société emportent une convention générale et tacite, qui oblige de taire tout ce qui peut être préjudiciable en quelque manière à celui qui l'a dit. On doit avoir soin, dans l'éducation des jeunes gens, de leur donner souvent cette leçon importante, et veiller à ce qu'ils la mettent en pratique. A Sparte, lorsqu'un jeune homme entroit dans la salle où tous les Citoyens venoient manger en commun, le plus âgé lui disoit, en lui montrant la porte : *Rien de tout ce qui se dit ici ne sort par-là.*

C'étoit aussi la maxime du Comte *de Shaftsbury*, qui eut une occasion éclatante de la mettre en pratique. Ce Seigneur, si célèbre dans l'histoire d'Angleterre par la

grande part qu'il eut aux mouvemens qui agitèrent le règne du Roi *Charles II*, étoit devenu, de Ministre de ce Prince, son plus dangereux ennemi, et s'étoit jeté dans le parti du Parlement. Quelque temps après on y attaqua M. *Hollis*, sur des négociations secrètes qu'il avoit eues avec le Roi. Rien ne manquoit pour le perdre que des témoins. On crut en trouver un tel qu'on le desiroit dans la personne du Comte qui avoit été à même de tout savoir. Il y avoit d'autant moins lieu de douter qu'il ne parlât, que c'étoit pour lui une belle occasion, et une occasion qui se présentoit d'elle-même, de ruiner un ancien ennemi. Dans cette pensée, on cite le Comte et on l'interroge. Il répond qu'il ne peut satisfaire sur ce qu'on lui demande, parce que, quand même il sauroit quelque chose au désavantage de M. *Hollis*, il ne devroit point avoir recours à cette voie infame de se venger d'un ennemi. Ceux qui l'avoient fait comparoître l'exhortent, le pressent, le menacent : tout fut inutile. On lui ordonna de se retirer ; et plusieurs Membres du Parlement proposèrent avec tant de chaleur de l'envoyer à la Tour, que ses amis effrayés vinrent le solliciter de céder aux instances de la Chambre. Mais il demeura ferme dans sa résolution, et il eut le bonheur que mé-

ritoit son action généreuse, celui de trouver assez d'amis pour le tirer d'affaire. M. *Hollis* alla le remercier en termes pleins de reconnoissance et d'estime. Le Comte lui dit, qu'il ne prétendoit lui imposer aucune obligation par l'action qu'il venoit de faire, qu'il se devoit à lui-même la conduite qu'il avoit tenue, et qu'il auroit fait la même chose pour tout autre : que cependant il connoissoit assez le mérite de M. *Hollis* et le prix de son amitié, pour être prêt à l'accepter comme une insigne faveur, s'il l'en jugeoit digne. M. *Hollis*, charmé de ce discours autant que de ce qui y avoit donné lieu, assura le Comte d'un attachement sincère et zélé. Par-là une ancienne mésintelligence entre deux hommes généreux, opulens et voisins, fut changée en une vraie et solide amitié.

Mais quoique le secret doive être ordinairement inviolable, il y a néanmoins des cas où l'on peut, où l'on est même obligé de le révéler. Si l'intérêt du Prince et de la patrie exige de le faire connoître, toutes les considérations particulières doivent céder au bien public. Si le secret peut nuire à l'innocence, s'il couvre un dessein criminel, ne craignez point de le découvrir à la personne qui en seroit la victime, ou à ceux qui peuvent s'y opposer. *Henri III*,

Roi de France, avoit fait arrêter le Roi de Navarre, qui fut depuis *Henri IV*. Ce Prince ayant trouvé moyen de s'échapper de sa prison, on soupçonna *Fervaques* d'avoir eu connoissance de cette fuite, et de n'en avoir pas donné avis. Le Roi furieux jura, dans sa colère, que *Fervaques* payeroit de sa tête cette trahison, et ajouta que celui qui avertiroit ce traître lui répondroit de sa fuite. *Crillon* et plusieurs courtisans étoient là; et comme on connoissoit *Henri III* capable de faire périr un innocent, *Crillon* frémit en l'entendant jurer la mort d'un homme de qualité, bon Officier, et d'une valeur reconnue: il résolut de l'arracher au péril où il le voyoit. Il va trouver *Fervaques*, lui apprend ce qui vient de se passer, et l'exhorte à s'évader. *Henri* instruit le matin que *Fervaques* a disparu, entre dans une colère affreuse. Son imagination est quelques momens errante sur tous ceux qui avoient entendu son serment; mais bientôt ses soupçons se fixent sur *Crillon*: son estime pour lui les combat et les appuie en même temps. *Fervaques*, lui dit-il avec un regard furieux, vient d'échapper à ma vengeance, et ne me laisse que l'espoir de l'exercer d'une manière plus éclatante sur celui qui me l'a dérobé: le connoissez-vous? *Oui*, *Sire*, répondit

Crillon. Hé bien ! reprit le Roi vivement, nommez-le moi. *Je ne serai jamais délateur que de moi-même*, répliqua *Crillon ; mais la juste crainte qu'un innocent ne soit une victime immolée au ressentiment de votre Majesté, me prescrit de vous livrer le coupable : oui, Sire, je suis celui que vous devez punir, celui qui se seroit cru l'assassin de* Fervaques, *si j'eusse gardé un secret qui lui eût coûté la vie.* Le Roi étonné resta un moment sans parler, les yeux fixés sur lui ; puis rompant le silence, il dit : Comme il n'y a qu'un *Crillon* dans le monde, ma clémence en sa faveur ne fait pas un exemple dangereux : éloge d'autant plus beau qu'il étoit plus mérité, et que la suite de sa vie ne fit que confirmer.

Duguesclin, Bayard et Crillon, dit un Écrivain moderne (*), voilà peut-être les trois plus beaux modèles de valeur et de vertu que présente l'histoire de France. Le premier fut l'ami et le héros de *Charles le Sage ;* le second, de *Louis XII* et de *François I ;* le troisième, de *Henri IV.* Mais si l'on considère dans quels temps difficiles le brave *Crillon* (car c'est le titre glorieux qui accompagne toujours son nom,) ne s'écarta jamais des lois de l'honneur et du devoir ;

(*) *Dict. Encycl.*

dans quelles Cours il fut constamment vertueux ; à quels Rois, *François II*, *Charles IX et Henri III*, à quelle Reine, *Catherine de Médicis*, il fut toujours fidelle sans les flatter ; servant toujours leurs intérêts, jamais leurs passions ; s'exposant à tout pour leur sauver, tantôt la vie, tantôt la couronne, tantôt des crimes : on ne le jugera point inférieur à ses modèles, et peut-être trouvera-t-on que sa vertu fut encore plus éprouvée. On a encore plusieurs lettres de *Henri III* et de *Henri IV* à *Crillon*, qui prouvent l'amitié, l'estime, le respect même de ces Rois pour sa personne.

XIV.

Sans être familier, ayez un air aisé.

CET air aisé, qui annonce la belle éducation, s'acquiert, ainsi que la politesse, plus par l'usage du monde et en fréquentant les bonnes compagnies, que par les leçons et les discours. Il y en a qui l'ont naturellement, et qui, sans art, ont des graces infinies dans tout ce qu'ils font : chez-eux tout est aisé, tout coule de source. Il y en a d'autres, au contraire, qui sont naturellement gênés, embarrassés, timides : ils ne savent ni parler ni se taire, ni faire ni recevoir une honnêteté. Ils ont un air gauche et pesant, qui dépare tout ce qu'ils font.

Rien ne contribue mieux et n'est plus propre à donner l'air aisé que l'usage du monde : mais comme il y a un âge propre à l'étude des sciences, il y en a un pour bien saisir cet usage du monde. Quiconque, dit M. *Rousseau*, l'apprend trop jeune, le suit toute sa vie sans choix, sans réflexion, et quoique avec suffisance, sans jamais bien savoir ce qu'il fait. Mais celui qui l'apprend

à l'âge où il en voit les raisons, le suit avec plus de discernement, et par conséquent avec plus de justesse et de grace. Introduisez un jeune homme de vingt ans dans le monde : bien conduit, il sera, dans un an, plus aimable et plus judicieusement poli que celui qu'on y aura nourri dès son enfance, et qui, n'ayant que sa routine pour toute règle, est embarrassé si-tôt que des cas imprévus l'obligent d'en sortir. Le préjugé qu'il faut apprendre dès l'enfance l'usage du monde, vient des gens du monde eux-mêmes, qui, ne connoissant rien de plus important que cette petite science, s'imaginent faussement qu'on ne peut s'y prendre de trop bonne heure pour l'acquérir : il est vrai qu'il ne faut pas non plus trop attendre. Quiconque a passé toute sa jeunesse loin du grand monde, y porte le reste de sa vie un air embarrassé, contraint, un propos toujours hors de propos, des manières lourdes et mal-adroites, dont l'habitude d'y vivre ne le défait plus, et qui n'acquièrent qu'un nouveau ridicule, par l'effort qu'on fait pour s'en délivrer.

Il n'est pas facile d'acquérir l'air aisé, quand la nature ne l'a point donné : mais il vaut mieux rester ce qu'on est, que d'affecter ce qu'on n'est pas. Souvent en voulant paroître plus agréable, on n'en paroît

que

que plus ridicule. Les graces mêmes, dès qu'il y entre de l'affectation, cessent de l'être. Beaucoup d'hommes ont aujourd'hui, comme les femmes, de petites façons pour se donner des graces, et quelques femmes ont pris les manières libres des hommes, pour se distinguer de leur sexe. Je doute que les uns et les autres y gagnent : ce qui est certain, c'est que l'échange n'est pas à l'avantage des premiers.

Il n'est pas moins difficile d'ôter la timidité que l'air gêné et contraint. C'est un défaut qu'on n'acquiert non plus qu'on ne s'en corrige : la nature le donne et le conserve, la raison le désapprouve et l'augmente ; et ceux qui veulent en guérir les autres, en font un ridicule sans le diminuer. La timidité ne se corrige point par des avis fréquens, donnés devant le monde. On y réussira encore moins par des railleries ou des reproches. On ne sauroit s'y prendre trop doucement : il faut louer, encourager et flatter cet orgueil défiant, qui craint de se faire tort dans l'esprit des autres ou de se trahir soi-même. Car, quoique la timidité ait toutes les apparences de la modestie, elle n'est souvent qu'une vanité secrète et plus raffinée. Plusieurs ne sont timides que parce qu'ils veulent trop plaire, et qu'ils sont trop sensibles aux jugemens

qu'on peut faire d'eux. Ils ne parlent qu'en tremblant, parce qu'ils ne savent comment on recevra ce qu'ils disent et s'il est propre à leur faire honneur. Il est dangereux de laisser prendre aux jeunes gens trop de confiance en eux-mêmes; et il est mal de ne pas leur en laisser prendre assez. Une hardiesse et une timidité excessives sont également contraires à la vraie politesse, qui veut qu'on parle et qu'on agisse d'un air modeste et d'une manière aisée, afin de ne choquer et de ne gêner personne. La présomption produit le mépris des autres, et par-là le manquement aux égards qui leur sont dus. Le défaut d'une juste confiance en soi-même, produit une pudeur niaise et un embarras ridicule.

Nicole, ce profond Théologien, dont les *Essais de Morale* seront toujours lus et admirés, étoit un second *la Fontaine* dans la conversation. Simple, timide, sans aucun usage du monde, sa trop grande timidité lui nuisit en plusieurs occasions. Lorsqu'il se présenta pour le Sous-diaconat, ses examinateurs lui demandèrent combien il y avoit de demandes au *Pater*; il parut interdit à cette question, et fut renvoyé. Les examinateurs, instruits que celui qu'ils avoient refusé n'étoit rien moins que ce qu'il avoit paru, le firent revenir, l'exhor-

tèrent à recevoir la prêtrise : mais il les remercia, et ne fut jamais que simple tonsuré. Il travailla de concert avec M. *Arnauld*, à l'ouvrage immortel de la *Perpétuité de la Foi*. Il eut même la plus grande part à ce chef-d'œuvre, qui devoit paroître sous son nom : mais comme il avoit un extérieur peu favorable et qu'il s'énonçoit difficilement, il fut très-mal reçu du censeur. Il alla trouver M. *Arnauld*, et lui dit qu'il falloit absolument qu'il souffrît de passer seul pour auteur du livre, ajoutant : *Monsieur, ce n'est pas la vérité qui persuade les hommes, ce sont ceux qui la disent.*

Aussi la qualité qui manque le plus aux écrits de ce profond Théologien, de ce sage et judicieux Moraliste, ce sont les graces touchantes de l'onction ; et il convenoit lui-même qu'il n'avoit aucune disposition à cette éloquence si nécessaire, mais peu compatible avec un esprit géométrique comme le sien. Chez lui, l'esprit fait tous les frais, le cœur agit peu, ou à proprement parler, il n'agit point du tout. C'est le seul défaut qu'on puisse reprocher à ses ouvrages, dignes d'ailleurs de toute la réputation dont ils jouissent (*).

(*) Quand il n'auroit que la gloire d'avoir concouru à l'ouvrage de la *Perpétuité de la Foi*,

Cette même timidité, qui le dominoit si impérieusement, étoit cause qu'il n'avoit pas la répartie prompte en conversation. Il s'embarrassoit dans les raisons qui se présentoient à lui, pour soutenir ce qu'il avançoit, ou pour répondre aux objections qui lui étoient faites. Aussi disoit-il au sujet d'un de ses amis qui parloit facilement : *Il me bat dans la chambre ; mais il n'est pas plutôt sorti que je l'ai confondu.*

Quoique la timidité soit un défaut, on la pardonne bien plus volontiers que la présomption : elle flatte l'orgueil des autres, au lieu que la présomption l'humilie. Il ne faut paroître ni contraint ni trop libre : mais il vaudroit encore mieux être un peu

---

auquel il eut plus de part que M. *Arnauld*, c'en seroit assez pour le placer parmi les célèbres Défenseurs de la Religion Catholique. Tout est digne d'éloge dans cet ouvrage. Les *Essais de morale* ne lui font pas moins d'honneur, et renferment d'excellentes leçons de sagesse et de vertu. Le volume qui a pour titre *Les quatre Fins de l'Homme*, est admirable. Jamais les Philosophes anciens et modernes n'ont rien écrit sur l'homme de plus sensé, de plus instructif et de plus lumineux. *Dict. des Trois Siècles.*

On estime aussi beaucoup son excellent traité *des Moyens de conserver la paix dans la société*, dont M. *de Voltaire* a fait connoître le mérite aux Gens du monde et même à plusieurs Gens de Lettres. *Dict. Encycl.*

timide que trop hardi : on seroit assuré de déplaire beaucoup moins. Trop de hardiesse, sur-tout dans un jeune homme, est le préliminaire de l'effronterie : on est fondé à croire qu'il ira bientôt jusqu'à l'impudence.

Ce n'est pas néanmoins que nous voulions blâmer, dans les jeunes gens mêmes, une certaine hardiesse. La hardiesse, à la bien prendre, a quelque chose de mâle, et marque de l'assurance : elle fait parler avec fermeté ; ni la qualité, ni le rang, ni la fierté de ceux à qui elle adresse le discours, ne la démontent point. Elle est de mise auprès des Grands ; chez eux les gens timides passent pour des sots ; et l'on n'est guère propre aux grands emplois, si l'on n'est un peu hardi. Il n'en est pas de même de l'effronterie. Comme elle n'observe ni les usages de la politesse, ni les devoirs de l'honnêteté, ni les règles de la bienséance ; elle déplaît à tout le monde, et fait qu'on passe chez les honnêtes gens pour être d'une vile naissance ou pour n'avoir point eu d'éducation.

L'air aisé, s'il devient trop libre, comme il arrive souvent, dégénère en familiarité, et conduit au mépris. Les égards qu'on a les uns pour les autres aident beaucoup à conserver une estime réciproque, qui est

un des plus sûrs liens de la société. Les amis mêmes doivent se respecter, s'ils veulent rester long-temps amis. Mais c'est surtout avec les Dames, qu'il convient à un jeune homme de ne paroître pas trop familier. Il doit les approcher sans gêne, mais toujours avec une retenue modeste, mêlée de respect : ses manières, sans rien sentir de la contrainte, ne doivent jamais passer les bornes de la plus exacte pudeur. C'est à elles d'en faire ressouvenir ceux qui oseroient y manquer.

On ne doit pas être moins réservé avec les personnes qui sont supérieures, et il n'est jamais permis d'oublier le respect qui leur est dû. La retenue dans ses paroles et dans ses actions, est bonne par-tout; mais elle est absolument nécessaire avec les Grands. Quelque liberté qu'ils semblent accorder, on en est la dupe, si on s'y livre trop : car ils se réservent toujours un certain droit de respect, dont ils regardent et traitent le manquement comme un crime irrémissible. Le Duc d'*Alençon*, fils de *Henri second*, Roi de France, avoit pour favori *Louis d'Amboise*, Seigneur *de Bussi*, premier Gentilhomme de sa chambre. Ce Prince voulut un jour que lui et son favori se dissent leurs vérités sans déguisement et sans réserve. Celui-ci s'en excusa modeste-

ment d'abord, et dit au Prince qu'il pouvoit lui reprocher ses plus grands défauts et toutes les actions même de sa vie; mais que pour lui, il ne lui convenoit pas de prendre une pareille liberté. Le Duc lui ordonna de le faire; et pour l'y engager, il commença le premier. Il dit à *Bussi* qu'il passoit pour brave, et qu'il étoit bien avec les Dames; mais que celles-ci l'accusoient de bizarrerie et d'inconstance, et que la plupart des gens de cœur le tenoient pour lâche. *Bussi*, piqué de ce reproche, en fit d'autres au Prince sur sa conduite, et le badina de sa mauvaise mine. *Ah! c'en est trop, Bussi*, répartit vivement le Duc. Quoique *Bussi* se jetât à ses genoux, qu'il s'excusât sur le commandement qu'il avoit reçu et sur l'extrême violence qu'il s'étoit faite, il ne fut jamais, comme auparavant, dans ses bonnes graces.

On peut souvent agir sans façons avec ses égaux; mais en général il ne faut point se le permettre avec ceux qui sont au-dessus de nous. En ce genre, ils seront toujours moins blessés du trop d'attentions et d'égards, que du trop peu. *Auguste*, par bonté, ne se refusoit à presque aucune invitation de ses sujets. L'un d'eux lui ayant donné un repas très-simple et fort ordinaire: *Je*

ne croyois pas, lui dit ce Prince en riant, *que nous fussions si bons amis.*

Avec ceux que leur rang élève au-dessus des autres, il faut que notre familiarité même soit respectueuse. On accuse, peut-être avec justice, les François d'y manquer trop facilement. Aussi le Cardinal *Mazarin*, dans les maximes qu'il inspiroit à *Louis XIV*, lui recommandoit-il ce point. *Ne vous familiarisez pas trop avec vos Courtisans*, lui disoit-il, *de peur qu'ils ne vous perdent le respect.* Le Roi profita de ce conseil; et jamais Prince n'eut l'air plus sérieux, plus imposant, plus majestueux que ce Monarque, qui savoit néanmoins, dès les premières années de son règne, le tempérer par une grande bonté. Un jour qu'il avoit donné audience aux Députés des États de Bourgogne, le Cardinal *Mazarin* dit à M. *de Villeroi : Monsieur le Maréchal, avez-vous pris garde comme le Roi écoute en maître et parle en père?* Il étoit le premier à rassurer ceux que sa présence avoit intimidés. Un Prélat fort éloquent, malgré la grande habitude qu'il avoit de parler en public, fut déconcerté dans un discours qu'il fit à ce Monarque, et il hésita quelque temps. Ce Prince adoucissant alors cette noble fierté qui éclatoit sur son front, dit d'un de ces

tons de voix qui entrent dans le cœur, et qu'il savoit prendre si à propos : *Nous vous sommes obligés, Monsieur, de nous donner le loisir d'admirer les belles choses que vous nous dites*. Le Prélat se remit, et continua son discours avec succès.

Ne décidez de rien qu'après l'avoir pesé.

Les plus prompts à décider, sont presque toujours ceux qui devroient ne décider jamais : moins on sait, plus on décide vîte. C'est ce qu'on voit tous les jours, en fait de science et de religion. Des hommes vains et superficiels, qui n'ont pour toutes connoissances qu'un peu plus de témérité que les autres, tranchent, décident sur des points qui demanderoient, pour être discutés, approfondis, une étude suivie, et des connoissances qu'ils n'auront jamais.

Les jeunes gens sur-tout doivent éviter un défaut, qui leur est assez ordinaire, c'est de juger, de décider, de prononcer d'un ton de maître. Ils croient par cet air de suffisance s'attirer l'estime, et ils se font mépriser. Quelque esprit et quelque science qu'ils puissent avoir, la modestie doit être leur partage. La retenue, la défiance de ses

propres lumières, qui fait l'ornement de leur âge, en paroissant cacher leur mérite, ne servira qu'à le relever. Qu'ils proposent leurs doutes et leurs difficultés; qu'ils interrogent modestement ceux qui sont en état de leur en donner l'éclaircissement : qu'ils consultent et qu'ils écoutent beaucoup : mais qu'ils jugent peu, qu'ils décident rarement, à moins qu'ils ne veuillent passer pour des fats ou des sots, et se faire moquer. On l'a dit, et l'expérience le confirme : ce sont ordinairement ceux qui décident le plus, qui prouvent le moins.

Dans toutes les matières, il est plus aisé de juger et de prononcer, que de peser et d'examiner les raisons qu'on auroit de le faire : et cependant n'est-ce pas cet examen, que prescrivent la raison et la sagesse ? Plus l'objet est important et peut avoir de grandes suites, plus on doit y apporter une mûre considération.

Juges de la terre, Magistrats, qui tenez entre vos mains la fortune et la vie des autres hommes, c'est à vous sur-tout que convient la maxime de ne rien décider qu'après l'avoir bien pesé. Vous ne devez ni prononcer légèrement, ni condamner sans les plus fortes preuves; et vous en rendrez compte à celui qui jugera les justices mêmes. Combien néanmoins, ou distraits,

ou las de prêter une attention suivie, jugent presque au hasard, et se mettent ensuite peu en peine de réparer les torts qu'a causés leur négligence ! Qu'il nous soit permis de leur proposer ici deux beaux exemples, dont il seroit à desirer que l'imitation fût moins souvent nécessaire.

M. *de la Faluere*, conseiller au Parlement de Bretagne, ayant été nommé rapporteur d'une affaire, dépouilla, par sa précipitation, une famille honnête et pauvre des seuls biens qui lui restoient. Quelques mois après l'arrêt rendu et signifié, il reconnut sa faute. Il fit venir les malheureuses victimes de sa négligence, et les força d'accepter de ses propres deniers la somme qu'il leur avoit fait perdre.

Gayot de la Rejasse étoit un de ces Juges droits, intègres et incorruptibles, qui suivent dans leurs jugemens les règles les plus pures de l'équité. Assis sur le Tribunal, il étoit toujours sur ses gardes pour ne pas se laisser surprendre. Vaincu pourtant un jour par le sommeil, il s'y livra dans une audience, et ce fut l'unique fois de sa vie. Pour réparer cette faute, il alla aux opinions, et n'oublia rien pour s'instruire de la cause. Le Président lui en dit le précis. *Gayot* donna ensuite sa voix. Les opinions furent fort balancées. Celui qui

gagna, eut l'avantage d'une voix seulement. *Gayot*, après le jugement, soupçonna qu'il pouvoit avoir mal jugé. Il se fit apporter chez lui les sacs des Parties : après avoir examiné le procès avec une grande attention, il vit que son soupçon étoit bien fondé, et il jugea que sa voix avoit fait pencher la balance du côté de celui qui ne devoit pas gagner. Il manda la Partie qui avoit perdu son procès, et la remboursa du principal et des dépens considérables auxquels elle avoit été condamnée.

Combien d'autres, en pareil cas, eussent fermé l'oreille aux cris importuns de leur conscience, ou auroient cherché à l'appaiser en la séduisant, et auroient eu le malheur de réussir ! Mais l'honnête homme a trop de droiture, pour être ainsi la dupe de lui-même. Lui échappe-t-il, car il est homme, un peu d'oubli ou de négligence dans ce que la loi sévère du devoir exigeoit de lui : il ne se pardonne point ce que tant d'autres se pardonnent si souvent, et il tâche, s'il le peut, de le réparer aussitôt.

Il est une autre sorte de tribunaux, où l'on décide encore plus souvent avec bien de la légéreté et sans connoissance de cause. Ce sont tous ces tribunaux particuliers,

où l'on cite la conduite et les actions des autres, et où l'on prononce tant de jugemens aussi injustes que précipités. Chacun a droit à sa réputation et à l'estime générale, et il ne peut perdre ce droit que par des faits certains et indubitables. Mais notre légéreté ne veut pas se donner la peine d'examiner; notre orgueil, qui cherche toujours à s'élever au-dessus des autres, aime à les trouver vicieux ou coupables, et notre malignité naturelle aime à supposer qu'ils le sont. On juge, on prononce, on condamne sur les plus légères apparences, sur le rapport d'une personne souvent mal instruite, ou ennemie, ou prévenue ou jalouse; quoiqu'on sache, et souvent par sa propre expérience, que la plupart des rapports, dictés par la haine ou par l'envie, sont faux et injustes. Un Sénateur accusé devant *Auguste*, s'étant justifié, dit à ce Prince : *N'écoutez sur le chapitre des honnêtes gens que ceux qui leur ressemblent.*

Suivez dans vos jugemens la maxime du Sage; et *ne blâmez personne avant de vous être bien informé* (*). Quelles que puissent être les apparences, suspendez toujours votre décision, en ce qui concerne l'honneur du prochain, jusqu'à ce que vous soyez plei-

(*) Eccl. XI.

nement instruit de la vérité. Condamnez rarement, avant d'avoir entendu la Partie elle-même. Imitez la conduite d'*Alexandre*. On rapporte de ce Prince, que dans les premières années de son règne, lorsqu'on lui dénonçoit quelque accusation, il s'appuyoit sur une de ses oreilles, comme s'il eût voulu la boucher. Interrogé pourquoi il se mettoit dans cette posture : *Je garde*, répondit-il, *une oreille pour l'accusé.*

Celui qui décide avant d'avoir écouté les deux Parties, dit ingénieusement un ancien Poëte tragique, et après lui le père de notre Tragédie, n'a pas été juste, en jugeant même justement :

Qui statuit aliquid, parte inauditâ alterâ,
Æquum licèt statuerit, haud æquus fuit.
SÉNÈQUE, *in Medæa*.

Quiconque sans l'ouir condamne un criminel,
Son crime eût-il cent fois mérité le supplice,
D'un juste châtiment il fait une injustice.
CORNEILLE.

C'est ce que l'Abbé *Desfontaines* fit un jour entendre à un Magistrat, qui lui faisoit des reproches. Comme il vouloit se justifier, le Magistrat lui dit : Si l'on écoutoit tous les accusés, il n'y auroit point de coupable. *Si l'on écoutoit tous les accusateurs*, répartit l'Abbé, *il n'y auroit point d'innocent.*

Juger quelqu'un sur des rapports, sur de foibles indices, et le croire coupable sans raison suffisante, c'est une injuste témérité, puisqu'on s'expose à condamner une personne innocente, comme il n'arrive que trop souvent. On rapporte de l'Empereur *Charlemagne* un trait qui le prouve bien. De son temps, l'usage de jeûner étoit de ne faire qu'un repas, et de le prendre sur le soir. *Charlemagne* mangeoit à deux heures ces jours-là. Un Évêque peu instruit des raisons du Prince, prit la liberté de lui en témoigner sa surprise. *Votre avis peut être bon*, répondit l'Empereur : *mais cependant j'exige que, pour mieux vous en assurer, vous ne preniez rien aujourd'hui, que tous mes Officiers n'aïent achevé leur réfection.* Il y avoit cinq tables consécutives à la Cour. La première étoit de *Charlemagne* et de sa famille : elle étoit servie par les Princes et les Ducs, qui ne mangeoient qu'après l'Empereur. Les Comtes servoient les Ducs. Après la table des Comtes venoit celle des Officiers de guerre, et enfin celle des petits-Officiers du Palais ; en sorte que la dernière table ne finissoit que bien avant dans la nuit. L'Évêque obligé d'attendre si long-temps, reconnut que l'Empereur avoit raison d'avancer son repas de quelques heures par bonté et par attention pour ses Officiers ;

et que c'étoit lui qui avoit eu tort de le condamner trop précipitamment.

L'équité naturelle et la charité chrétienne veulent qu'on pense avantageusement des autres, qu'on excuse tout ce qui n'est pas manifestement mauvais, et qu'on ne croie le mal que lorsqu'il est prouvé. Mettez-vous à la place de ceux que vous condamnez : voudriez-vous que sans de fortes raisons et sur des apparences équivoques, on vous jugeât coupable ou sujet à quelque défaut déshonorant ?

Ce seroit un jugement plus téméraire encore et beaucoup plus criminel, d'attribuer de mauvaises intentions à des actions bonnes en soi, et qui n'ont rien que de louable au dehors ; de fouiller dans le cœur, et de supposer des motifs vicieux dans les personnes dont la conduite extérieure est régulière et édifiante. Quoi cependant de plus commun que cette malignité, qui cherche à répandre son poison sur des actions vertueuses ! Mais il n'y a qu'une ame noire elle-même et corrompue, qui puisse voir ainsi le vice sous les dehors de la vertu.

Exposez-vous plutôt à vous tromper en faveur du prochain qu'à son désavantage. Quelle consolation à la mort, de pouvoir se rendre le témoignage que se rendoit un

homme de bien ! Il vit arriver sa dernière heure avec une joie et une tranquillité qui étonnoient. On lui en demanda la cause. *C'est*, répondit-il, *parce que je ne me souviens point d'avoir jamais mal parlé ni jugé témérairement de personne ; et Jésus-Christ nous a promis dans l'Évangile que, si nous ne jugions pas, nous ne serions pas jugés.*

Ce n'est pas que la Religion même et la charité Chrétienne nous défendent de juger des actions, qui sont manifestement mauvaises. Il n'y auroit rien de plus dangereux, que de ne pouvoir discerner la vérité d'avec l'erreur, la vertu d'avec le vice, le bien d'avec le mal.

La Religion ne veut pas faire des sots ni des imbécilles. Mais quand une action de soi-même est indifférente, et que la bonté ou la malice de cette action dépend de l'intention secrète de celui qui la fait ; c'est alors qu'il ne faut pas juger légèrement. Quand on condamne une action manifestement mauvaise, on juge alors selon les règles et les lumières de la raison, que Dieu lui-même nous a données, et alors notre jugement est conforme au sien. Mais quand ce qui doit rendre l'action bonne ou mauvaise, nous est caché, ce seroit prévenir le jour où celui qui connoît le fond des cœurs rendra à chacun la louange

qui lui est due, et ce seroit s'exposer à juger témérairement.

Quoiqu'il soit toujours beau de penser juste et de ne pas donner dans l'erreur, si la précipitation et la témérité de nos jugemens ne se portoient que sur des choses indifférentes, il ne seroit pas du moins si dangereux de nous tromper. Mais ils ont le plus souvent pour objet l'honneur du prochain, la Religion, les mœurs, et les autres choses les plus importantes de la vie civile. Nous ne saurions donc trop nous appliquer à découvrir les causes qui égarent si souvent notre raison, afin de nous tenir sur nos gardes et de nous en garantir.

Une des premières et des plus fécondes sources des faux jugemens que nous portons, est sans doute l'*amour propre*, *l'intérêt*, ou quelque autre *passion*. Nous jugeons presque toujours des choses, non en elles-mêmes, mais par rapport à nous. Comme notre amour propre nous fait croire que nous avons plus de sagesse et de raison que les autres, tout ce qui ne s'ajuste pas à nos vues et à nos lumières, trouve auprès de nous sa condamnation et sa censure. Nous blâmons le choix de nos Maîtres dans la dispensation des places et des dignités, parce que leurs faveurs ne sont

pas tombées sur ceux à qui notre suffrage les avoit destinées. Nous condamnons les auteurs des évènemens publics, parce qu'ils ne se sont pas conduits par les mesures que nous aurions nous-mêmes choisies; et quoique nous ne soyons que comme un atome imperceptible au milieu de ce vaste univers, nous voudrions presque en faire mouvoir la machine au gré de nos seuls desirs. Un Nouvelliste lisant dans les papiers publics quelques articles qui n'étoient pas selon ses idées, dit fort sérieusement: *Si le Roi continue d'agir ainsi, je ne me mêlerai plus de ses affaires.*

Non contens de blâmer ce que nous ne savons point et ne pouvons connoître dans le gouvernement des Royaumes et des Empires, ne nous érigeons-nous pas souvent en juges orgueilleux des ouvrages de Dieu même et de sa conduite sur les hommes? n'allons-nous pas jusqu'à vouloir réformer la Religion? Sous prétexte de la dépouiller de tout ce que la crédulité ou les préjugés ont pu y ajouter, on ne croit que ce qu'on veut bien croire, et l'on est moins chrétien que prétendu philosophe.

Plus digne de ce nom que la plupart de ceux qui le prennent et le méritent si peu, le sage croit que la vraie philosophie consiste, non à penser librement sur la Reli-

gion, à rejeter avec dédain ce que sa foible raison ne peut comprendre, mais à soumettre les lumières bornées de sa raison à l'autorité infaillible de celui qui ne peut nous tromper. Les Apôtres insensés de l'irréligion essayeroient en vain de lui faire goûter leurs fausses et pernicieuses maximes. Eh! comment pourroient-elles lui plaire? Son cœur est exempt de ces impures ou superbes passions, du sein desquelles s'élèvent d'ordinaire les nuages, qui obscurcissent dans nous la clarté dont brille la Religion.

On voit des personnes, dans un sexe même où l'ignorance sur certains points devroit être un mérite, où la politesse et la bienséance du moins voudroient qu'en sachant on affectât d'ignorer; on voit ces personnes citer la Religion à leur tribunal. Elles font les difficiles, appréhendent d'en trop croire, ont des doutes sur tout, et n'en ont point sur l'égarement de leur conduite. Elles ne croient presque plus rien des vérités de la Religion, parce qu'elles aiment à se permettre tout ce qui flatte leurs penchans.

Telle fut, dans le dernier siècle, la Princesse *Palatine de Clèves*, dont la fille épousa le fils du grand *Condé*. Livrée aux plaisirs du monde, elle ne songeoit qu'à les goûter et à satisfaire les desirs de ses passions.

Aussi, bientôt les ténèbres de son esprit s'épaissirent, et sa foi s'éteignit. Elle avoua depuis, elle-même, qu'elle l'avoit tellement perdue, que lorsqu'on parloit des mystères de la Religion, elle avoit peine à retenir ces ris dédaigneux qu'excitent les personnes simples, à qui on voit croire des choses impossibles. *C'eût été*, ajoutoit-elle, *pour moi le plus grand de tous les miracles, que de me faire fermement croire le Christianisme.* Elle crut néanmoins, touchée des instructions d'un saint Abbé : elle soumit son esprit fier et indocile au joug de la foi. Ses mœurs qui avoient changé sa croyance, changèrent aussi avec elle. La lumière qui éclairoit son esprit, purifia son cœur. Elle mena toujours depuis la conduite la plus régulière, et consacra tout le reste de sa vie aux exercices de piété et aux bonnes œuvres.

On l'a dit souvent, parce qu'il est vrai : la Religion ne peut s'allier avec une vie dissolûe. Pour étouffer les remords de la conscience et vivre tranquillement dans le crime, on commence par douter des vérités les plus certaines, et l'on finit par ne rien croire. C'est presque toujours la voix secrète et honteuse des passions qui dicte les jugemens qu'on porte contre la Religion. Si elle ne proposoit que des mystères au-dessus de la raison, sans y ajouter des règles

et des maximes qui gênent, l'incrédulité seroit rare. Qu'on permette aux hommes de suivre tous les penchans de leur cœur, ils consentiront sans peine à croire tout ce qu'on voudra. Mais les passions, qui ne sont propres qu'à nous jeter dans l'erreur, sont-elles donc des oracles qu'on doive écouter, et des guides qu'il faille suivre dans une chose si importante ?

N'a-t-on pas droit aussi d'en conclure que le nombre des véritables incrédules est beaucoup plus petit, même aujourd'hui, qu'on ne le croit, et que les partisans de l'impiété n'aiment à le publier et à le faire croire, que pour avoir lieu de s'en autoriser et de s'en applaudir ? car il ne faut pas regarder comme tels tous ceux qui souhaitent qu'une Religion, qui captive le cœur encore plus que l'esprit, soit fausse; tous ceux qui éloignent par une distraction continuelle des pensées importunes, qui se plaisent à former, à chercher des doutes, que, dans des momens d'ivresse, ils prennent pour des jugemens fixes et arrêtés. On ne peut disconvenir que cette sorte d'incrédulité ne soit très-commune. Tous ceux qui veulent vivre au gré de leurs passions, sont incrédules en ce sens, ou en danger de le devenir.

Mais l'incrédulité réelle et véritable ne doit pas être seulement l'effet de la révolte

d'un cœur irrité contre la loi qui le gêne, de l'agitation d'une conscience qui se reproche ses désordres et en appréhende la punition : elle doit venir de la persuasion d'un esprit qui connoît les preuves de la Religion et ne les trouve pas concluantes, qui lui oppose des objections plus fortes que les preuves dont elle s'appuie, qui a examiné avec soin les différens systêmes, et s'en est choisi un où il croit appercevoir plus de vraisemblance et de solidité que dans le Christianisme. Voilà, dit un illustre et respectable Auteur (*), les véritables in-

(*) M. *Le Franc*, Évêque du Puy, et depuis Archevêque de Vienne en Dauphiné, né à Montauban en 1714. Un esprit éclairé, dit M. *Sabathier*, une raison droite, une littérature étendue, une théologie lumineuse, un style pur, facile et souvent élégant, sont les principaux traits qui dominent dans ses ouvrages, dont la plupart ont pour objet la défense de la Religion contre les attaques des Incrédules. Celui qui a pour titre, *l'Incrédulité convaincue par les Prophéties*, est un des meilleurs livres qu'on ait faits en ce genre. On y trouve une logique pressante, et des raisonnemens aussi clairs que profonds, qui ne laissent rien à desirer au lecteur. Cet ouvrage est le plus sûr préservatif contre la séduction des écrits philosophiques, ainsi que son *Instruction pastorale sur la prétendue philosophie des Incrédules modernes*, *la Religion vengée de l'incrédulité par l'incrédulité elle-même*, *Questions diverses sur l'incrédulité*. C'est

crédules, et je ne nie pas qu'il ne puisse y en avoir de cette espèce. Mais je soutiens que leur nombre est infiniment moindre qu'il ne paroît l'être, et que ne le publient ceux qui sont intéressés à l'exagérer.

Je retranche d'abord du nombre des vrais incrédules, ces ames oisives et voluptueuses, ces esprits volages et dissipés, qui de leur plaisir font leur plus importante ou plutôt leur unique occupation, qui ne lisent point ou ne lisent que pour s'amuser, qui n'ont de discernement et de pénétration que pour se procurer une vie commode et agréable, et non pour s'appliquer à des études sérieuses. Une personne de ce caractère (et le monde n'en est-il pas rempli?) a beau m'assurer qu'elle ne croit pas, et qu'elle ne demande pour croire que des motifs capables de la convaincre; je lui réponds qu'elle croit plus qu'elle ne feint ou qu'elle ne s'imagine de croire, et qu'elle a plus besoin d'être touchée que d'être convaincue.

---

ce dernier ouvrage que nous citons ici et que nous citerons encore plus d'une fois. On peut juger de l'importance de ces Questions par leur titre : *Y a-t-il beaucoup de véritables Incrédules? Quelle est l'origine de l'incrédulité? Les Incrédules sont-ils des esprits forts? L'incrédulité est-elle compatible avec la probité? L'incrédulité est-elle pernicieuse à l'État?*

Non,

Non, elle n'est pas véritablement incrédule : car pour mériter ce nom, il faut faire au moins un examen superficiel de la Religion, comparer les objections et les preuves, poser des principes, en tirer des conséquences, et embrasser enfin un système d'incrédulité. Cette personne est-elle capable de toutes ces démarches ? A-t-elle considéré avec quelque attention les motifs qu'on peut apporter pour et contre le Christianisme ? A-t-elle lu, je ne dis pas ces petites brochures qui la divertissent aux dépens d'une Religion qu'elle n'aime point, mais quelques-uns des ouvrages dogmatiques, où une matière si importante est traitée avec le sérieux qu'elle mérite ? C'est en demander trop à une personne ennemie de toute espèce d'application, esclave de ses plaisirs, emportée par le tourbillon du monde. Si elle secoue le joug de la Religion Chrétienne, c'est uniquement parce qu'il est trop dur et trop pesant pour elle. La foi dont le sceau lui a été imprimé dans le Baptême, que l'éducation a développée et affermie dans son cœur, y demeure malgré elle. Pour rendre à sa foi son activité, pour faire cesser tous ses doutes, il n'est pas nécessaire de la convaincre par de nouvelles démonstrations qu'elle eût ignorées jusqu'alors. Que Dieu la dégoûte du monde et de ses biens fri-

voles, qu'il répande sur ses plaisirs une amertume salutaire; sa prétendue incrédulité disparoîtra en un moment. Elle confessera de bouche la vérité qu'elle retenoit injustement captive : elle se montrera aussi persuadée qu'elle l'étoit autrefois. Preuve invincible qu'elle l'avoit toujours été.

Qui a pu lui faire embrasser l'incrédulité apparente dont elle fait aujourd'hui parade, que les passions qui l'ont subjuguée ? Elles lui ont fait haïr une loi inexorable à la licence et irréconciliable avec le vice. Elles lui ont ôté le souvenir de ces vérités effrayantes, qui auroient pu lui servir de frein et lui causer des remords. Elles lui ont fait desirer qu'une Religion si sévère dans sa morale, si terrible dans ses menaces, ne fût qu'une invention toute humaine. Mais ces passions, quelque violentes qu'elles fussent, n'ont pas déraciné en elle la persuasion intime de la divinité du Christianisme. Sa foi languissante et affoiblie n'attend, pour se ranimer, que le moment où les objets qui l'avoient séduite, n'auront plus pour elle les mêmes attraits. Vous verrez alors la Religion reprendre sans peine tous ses droits sur elle. Le nuage sera dissipé, et la lumière qui en étoit obscurcie paroîtra aussitôt dans son premier éclat. Témoignage encore une fois, d'une

ame qui n'a jamais cessé d'être fidelle, dans le temps même qu'elle se montroit incrédule.

Allons plus avant, et sans nous borner à des conjectures, quelque solides qu'elles puissent être, consultons, sur les véritables sentimens des impies, ceux qui l'ont été et qui sont revenus de cet égarement. Demandons-leur ce qu'ils pensoient de la Religion, lorsqu'ils faisoient gloire de la mépriser. Étoient-ils intérieurement persuadés que le Christianisme ne fût qu'un amas de fables et de mensonges? Quelques-uns d'eux, par un entier abandon de Dieu, en étoient venus jusqu'à cet excès d'erreur et d'aveuglement; mais la plupart nous répondront que leur incrédulité n'étoit qu'une fausse apparence et une vaine ostentation. Les uns affectoient de s'élever au-dessus des préjugés et des craintes vulgaires, pour s'acquérir la réputation de grandeur d'ame et de force d'esprit; d'autres s'efforçoient de calmer leurs remords et de se rassurer contre les frayeurs qu'inspire la Religion, en témoignant une confiance et une intrépidité qu'ils ne sentoient pas; ceux-ci cherchoient à persuader à d'autres ce qu'ils n'avoient pu se persuader à eux-mêmes, et se flattoient, en multipliant les incrédules, de s'affermir dans l'incrédulité; ceux-là, pour

plaire à des amis impies, répétoient leur langage et applaudissoient à leurs maximes. Aucun d'eux n'étoit sincèrement et parfaitement incrédule. Ils avoient douté en certains momens, et c'étoit une suite naturelle du désordre de leur conduite. Mais ces doutes duroient peu, et cédoient bientôt à une conviction imprimée depuis trop long-temps et trop avant dans leur ame, pour que des doutes passagers ou d'aveugles desirs fussent capables de l'effacer.

Voilà ce qu'avouent tous les jours des hommes que la grace de Dieu a retirés du libertinage et de l'impiété. Sur quoi on peut demander si ce qu'ils nous apprennent de leurs dispositions passées ne nous donne pas droit d'attribuer les mêmes sentimens à ceux de leurs semblables, qui ne font pas le même aveu, parce qu'ils n'ont pas comme eux changé de vie. Nulle différence autrefois entre les uns et les autres. Tandis que les premiers suivoient le parti de l'incrédulité, ils ne parloient pas avec moins de hardiesse et de liberté contre les pratiques saintes et contre les mystères les plus augustes, que ne font encore les derniers. Ces plaisanteries où il est si facile de mettre de l'esprit, ces objections si souvent rebattues, étoient également dans leurs bouches. Ils avoient à peu près les mêmes connoissances sur la

Religion, le même empressement pour la lecture des livres qui la combattent, le même éloignement pour les ouvrages où elle est examinée à fond et solidement établie. Si, avec tout cela, les uns n'ont eu que les dehors de l'incrédulité, n'est-on pas en droit de présumer que les autres n'en ont pas davantage? et peut-être seront-ils assez heureux pour en convenir à leur tour.

Mais je veux qu'il puisse se trouver une véritable incrédulité dans ceux qui, par la trempe de leur esprit et par les connoissances qu'ils ont acquises, sont capables d'étudier la Religion. Lorsque des hommes qui raisonnent, qui lisent, qui méditent, se déclarent incrédules, on peut croire qu'ils le sont réellement; quoique ce n'en soit pas toujours néanmoins une preuve infaillible et indubitable. On raconte du grand *Condé*, ce génie si vaste, si sublime et si cultivé, qu'il avoit fait, pendant quelque temps, d'inutiles efforts pour se débarrasser du poids accablant d'une foi, dont il ne suivoit pas les maximes. La dispersion des Juifs, cette preuve que nous aurons lieu de développer ailleurs, si convaincante pour quiconque sait l'approfondir, faisoit toujours sur son esprit une impression que les plus fortes difficultés ne pouvoient ni vaincre

ni balancer. C'est ainsi que les talens et les lumières sont quelquefois, en ceux même qui en font l'abus le plus criminel, un moyen dont Dieu se sert pour les retenir, comme malgré eux, dans la Religion qu'ils voudroient abandonner. C'est une ressource qu'il leur prépare dans les desseins de sa miséricorde, pour faciliter leur conversion, comme il le fit à l'égard du Prince dont on vient de parler. Combien d'autres exemples semblables pourroit-on citer d'un attachement réel et toujours subsistant à la Religion Chrétienne, en des personnes qui ne la pratiquoient pas, qui auroient voulu pouvoir en douter, mais en même temps trop éclairées pour ne pas appercevoir les caractères de divinité qui la distinguent.

Il est vrai que Dieu n'accorde pas toujours la même faveur à ceux qui abusent de ses dons, pour s'aveugler. Il permet, qu'enflés d'une vaine science et livrés aux penchans corrompus de leur cœur, ils fassent un entier naufrage dans la foi. Mais qu'est-ce que ce petit nombre d'incrédules instruits, auprès de cette multitude d'impies qui, plongés dans l'ignorance et dans l'oisiveté, n'ont, pour devenir incrédules, d'autre raison que l'envie qu'ils auroient de l'être, qui n'ont jamais entrepris et sont hors d'état d'entreprendre une étude aussi longue et

aussi épineuse que celle qui seroit nécessaire à ceux qui veulent s'ériger en juges et en censeurs de la Religion? Ils s'y érigent cependant, et ils affectent d'être incrédules avec ceux qui le sont véritablement ou qui le paroissent. C'est dans eux respect humain, ou vanité, ou espérance d'avoir enfin les mêmes sentimens en parlant le même langage, et de convertir des doutes qui tourmentent, en une persuasion qui rassure et qui tranquillise.

Ils affichent aussi l'incrédulité avec ceux même qui la détestent, et de qui ils ne peuvent attendre que des avis ou des reproches, ou du moins un silence d'improbation : mais ce ne sont pas là des barrières assez fortes pour les arrêter. Dès qu'on en est au point de souhaiter que la Religion soit fausse, on ne garde plus d'autres mesures que celles que la bienséance et la politique rendent indispensables. On se fait un point d'honneur auprès de bien des personnes, et en toute occasion un intérêt capital d'attaquer la Religion, dans le dessein de parvenir, s'il est possible, à ne plus la croire. Un incrédule de cette espèce n'aspire pas tant à mettre dans son parti les Chrétiens zélés devant lesquels il explique ses sentimens, qu'à se procurer à lui-même, en triomphant

de leurs raisons, le repos qu'il cherche dans l'incrédulité. S'il n'y réussit pas, au moins n'aura-t-il pas la honte de convenir qu'il croit d'une manière et qu'il agit d'une autre : car les hommes se piquent d'être conséquens ; et rien n'est plus méprisable dans le monde que de n'avoir pas de principes ou de ne pas suivre ceux qu'on a. Cette contradiction est regardée, aujourd'hui plus que jamais, comme une marque de foiblesse et de légéreté d'esprit. On renvoie aux esprits bornés une telle opposition dont ils font l'aveu, entre leur croyance et leur conduite. Il est d'un meilleur air de soutenir qu'on vit comme l'on pense ; et que, si l'on ne remplit pas les obligations du Christianisme, c'est parce qu'on n'est pas convaincu de sa divinité.

Les faux incrédules n'ont pas seulement en vue de fortifier leurs doutes, et de se faire un mérite d'une vie conforme à leurs sentimens : ils allèguent encore ces sentimens qu'ils n'ont point, pour fermer la bouche et pour donner le change à ceux qui leur représentent leurs devoirs en qualité de Chrétiens. Se rendre aux conseils qu'on leur donne et aux exhortations qu'on leur fait, ils sentent bien que ce seroit le meilleur parti ; mais ils ne peuvent se résoudre à le prendre. Justifier leur conduite,

ils le voudroient; mais elle est si opposée aux règles de la Religion Chrétienne, que cette justification est insoutenable. Il est plus court de ne pas admettre cette Religion, et de se retrancher dans l'incrédulité. Entreprenez-vous de les forcer dans ce retranchement, essayez-vous de leur prouver la vérité de la Religion : c'est où ils vouloient vous amener. Ils ne cherchoient qu'à vous distraire sur leur conduite, et à vous engager dans une controverse dont l'issue ne les alarme point. N'attendez pas qu'ils répondent à vos preuves : attendez-vous encore moins à l'aveu de leur défaite. Après avoir épuisé tous les lieux communs des incrédules, après avoir énuméré et grossi tous les abus dont ils s'appuyeront beaucoup, parce que c'est ce qu'il y a de plus sensible et plus à la portée de tout le monde, et qu'ils se donnent par-là un air de probité, d'amour de l'ordre et de la justice, qui leur fait honneur; ils en seront quittes pous vous dire qu'ils ne sont pas encore convaincus. Qu'aurez-vous à leur répliquer ? et comment prouver à un homme qu'on l'a convaincu et persuadé ?

Quand on se trouve dans de pareilles circonstances, il faut donc bien prendre garde de donner dans le piége tendu à dessein. C'est, comme nous l'avons déjà dit

ailleurs, nuire à une bonne cause; c'est compromettre l'honneur de la Religion, que de la défendre avec plus de zèle que de prudence, sur-tout contre un adversaire qui la respecte au fond de son ame, et qui ne se déclare contre elle que parce qu'il la craint.

Il est plus à propos de commencer par lui faire entrevoir qu'on n'est pas la dupe de sa feinte incrédulité, qu'on ne lui doit pas une instruction dont il n'a nul besoin, et qu'il ne demande, que pour en éluder une autre qui lui est plus nécessaire. Si l'humiliation qu'il éprouvera, en se voyant démasqué, n'est pas salutaire pour lui, elle le sera pour ceux qui en seront les témoins. Ils apprendront à connoître ces ennemis de la Religion, qui blasphèment, non pas ce qu'ils ignorent, mais ce qu'ils voudroient ignorer. Ils n'auront que de l'horreur et du mépris pour une dissimulation si honteuse et si criminelle.

Il sera temps alors de détruire par de solides raisonnemens, si vous êtes en état de le faire, les sophismes de l'impiété, et de rendre la Religion plus respectable et plus sainte, soit à ceux qui lui opposent une injuste aversion, soit à ceux qui ont pour elle un amour sincère et un attachement déclaré.

Mais, vous diront peut-être alors quelques-uns de ces prétendus incrédules, si nous étions convaincus de tout ce qu'enseigne le Christianisme, si nous croyions un Enfer et un Paradis ; serions-nous assez ennemis de nous-mêmes, pour renoncer volontairement à la souveraine félicité, et pour nous exposer au plus grand des malheurs ?

Cette contradiction est étrange sans doute ; mais elle n'est pas sans exemple ; et de plusieurs que nous pourrions citer, nous nous bornerons à un seul. La santé est un bien d'autant plus cher aux hommes, que sans elle on est incapable de goûter tout ce que les autres biens ont d'agréable et de touchant. Cette santé si précieuse, si nécessaire, combien de fois néanmoins ne la sacrifie-t-on pas dans le monde ? Faut-il, pour la conserver, prendre sur les plaisirs ; faut-il se réduire à une nourriture saine, et s'abstenir de ces poisons délicieux, inventés par l'intempérance aux dépens de la vie humaine qu'ils abrégent ; faut-il s'assujettir à des heures réglées, retrancher les veilles, modérer le jeu, les divertissemens, s'interdire toutes sortes d'excès : cette femme si délicate qui prend d'ailleurs les précautions les plus excessives, qui a pour sa santé les craintes les

plus frivoles, cet homme si amoureux de lui-même, méprisera les avis des plus habiles Médecins, oubliera ce qu'une fâcheuse expérience lui a souvent appris, et risquera tout pour se satisfaire. Quelle étonnante contradiction! aimer passionnément sa santé, et se permettre ce qu'on sait lui devoir être pernicieux. Ainsi la passion est-elle dans les hommes plus forte que la raison : elle les fait agir contre leurs véritables intérêts qu'ils connoissent. Faut-il être surpris que la foi n'ait pas sur eux plus d'empire que la raison ?

Elle doit même naturellement en avoir beaucoup moins. Les biens et les maux de cette vie sont sensibles et en quelque sorte palpables : ils touchent plus vivement que des objets quoique mille fois plus intéressans, mais sur lesquels les sens et l'imagination n'ont aucune prise, tels que sont ceux qu'offre la Religion. Les maux dont elle menace sont extrêmes, les biens qu'elle promet sont immenses ; mais ces biens et ces maux sont réservés pour une autre vie. Tel est l'homme : ce qu'il n'apperçoit que dans un lointain, il le compte pour rien, en comparaison des joies et des douleurs présentes. Ce n'est pas l'importance de l'objet qui le détermine alors ; c'est l'action de cet objet, d'autant

plus vive qu'elle est plus prochaine. Au contraire, sa sensibilité diminue à mesure que les biens et les maux s'éloignent de lui ; et si cet éloignement se prolonge jusqu'après la mort, si les biens qu'on lui promet, si les maux dont on le menace sont invisibles ; quoiqu'ils soient infinis, ils ne font sur lui qu'une légère impression. Que sera-ce, s'il ne s'occupe point de ces objets, si dignes de son attention ? Si toujours fugitif de lui-même, il n'a ni le loisir ni la volonté de méditer dans le silence de ses passions les grandes vérités du Christianisme ; de bonne foi, quel effet veut-on que ces vérités, avec toute leur force et leur importance, produisent sur des hommes qui n'y pensent jamais ? Il faut de fréquentes et de profondes réflexions, pour les graver dans nos cœurs dont elles combattent tous les penchans : les ames les plus vertueuses, avec une attention continuelle à ces vérités, après toutes les victoires remportées sur elles-mêmes, ont encore mille peines à s'élever au-dessus des sens par ces sublimes vues et à en faire la règle de leur conduite. Que sera-ce de ceux qui les ont mises dans un parfait oubli ? Leur incrédulité prétendue n'est donc autre chose qu'indifférence pour le salut éternel, oubli des vérités de l'Évan-

gile ; et dans quelques-unes, haine contre la Religion qui les condamne, et ce qui en est une conséquence naturelle, desir qu'elle soit fausse.

C'est ce desir sacrilége, plus rare autrefois et devenu commun dans le siècle où nous sommes, qui enfante et fait lire avec tant d'avidité, tous ces ouvrages de ténèbres, ces pamphlets impies, méprisés par des lecteurs instruits, mais qui étonnent les simples et charment les libertins par leur audace ou par un faux étalage d'érudition et de philosophie. Mais, tandis que ses ennemis se déchaînent ouvertement contre la Religion, conviendroit-il à ceux qui l'aiment de garder un lâche silence ? Plus la perversion est grande et s'accroît, plus ils doivent s'efforcer d'en arrêter le cours et les progrès.

Un des meilleurs moyens pour cela peut-être, et des plus efficaces, c'est de dévoiler le mystère secret de l'incrédulité, et en remontant à la source, de faire voir que, généralement parlant, c'est dans la corruption du cœur qu'il faut l'aller chercher, sans attendre ni exiger des incrédules qu'ils en conviennent, ce qui seroit trop humiliant et trop mal-adroit ; il suffira de les engager à rentrer en eux-mêmes et à y interroger leur propre conscience :

peut-être leur fera-t-elle rendre hommage à la vérité, par une espèce d'aveu bien glorieux pour elle. On prémunira du moins les foibles contre la force de la séduction, en leur inspirant une juste horreur pour une doctrine, qui ne doit presque toujours sa honteuse et coupable origine qu'à des passions souvent criminelles, comme le montre clairement l'estimable Auteur que nous avons cité. Cette discussion est trop importante et d'une trop grande utilité, pour que nous ne nous arrêtions pas un moment à l'examiner et à l'approfondir avec lui.

On peut d'abord poser comme un principe certain, qu'il y a dans les incrédules une double opposition à la Religion Chrétienne : l'une qui regarde les dogmes, l'autre qui regarde la morale. Ils ne croient pas ce qu'elle leur enseigne comme des vérités révélées : ils ne pratiquent pas ce qu'elle prescrit comme des commandemens divins. Il s'agit de savoir laquelle de ces deux oppositions est la cause de l'autre. Ont-ils commencé par ne pas croire les dogmes, et ont-ils passé de là à ne pas vivre conformément aux règles du Christianisme ? ou bien ont-ils commencé par s'écarter de ces règles, et ont-ils été entraînés par cette démarche à nier la vérité

des dogmes ? Je ne crains point d'avancer, qu'à parler en général, c'est l'opposition à la morale Chrétienne qui précède, et qui produit dans les incrédules l'opposition à la doctrine de Jésus-Christ. Développons l'esprit et le cœur de l'homme : confrontons l'un et l'autre avec la Religion Chrétienne. On verra ce qui a dû plus naturellement éloigner de cette Religion ceux qui l'ont d'abord crue, et qui ont ensuite cessé de la croire.

Il y a dans l'homme deux principes d'opposition au Christianisme. L'un est l'indocilité de son esprit, pour qui des mystères incompréhensibles sont des absurdités incroyables. L'autre est la dépravation de son cœur trop dominé par l'amour propre, trop attaché aux créatures, pour embrasser une loi, dont le premier commandement est d'aimer Dieu par dessus toutes choses, et de lui sacrifier, s'il le faut, ses penchans et ses passions les plus chères. C'est le cœur qui, plus rebelle et plus indomptable que l'esprit, a secoué le premier le joug du Christianisme. Si une foi spéculative avoit suffi, s'il n'eût fallu tirer des mystères révélés aucune conséquence pour les mœurs, si la loi ajoutée à ces mystères avoit été plus favorable aux passions et plus indulgente à nos desirs

dépravés, l'incrédule seroit encore Chrétien. Mais pour continuer de l'être, il étoit nécessaire de renoncer sans cesse à soi-même, de combattre sans relâche et de vaincre ses penchans; et cette victoire lui étoit plus difficile que le sacrifice de sa raison. S'ils vouloient parler de bonne foi, ils nous apprendroient eux-mêmes par quels degrés une vie contraire aux règles du Christianisme les a conduits à l'irréligion. Mais, puisqu'on ne peut attendre d'eux une histoire fidelle de leur changement, disons ce qu'ils n'osent avouer, et racontons la naissance et les progrès de leur incrédulité.

Un incrédule qui a commencé par violer la Loi de Dieu, ne s'est pas précipité d'abord dans l'abîme de l'impiété : combattu quelque temps entre l'envie de satisfaire ses passions et l'attachement aux vérités Chrétiennes, il s'est enfin lassé de ces combats intérieurs. Il a voulu rendre sa vie plus heureuse, en la rendant plus tranquille. Il a cru que le vrai moyen de calmer ses remords, étoit de faire avec la Foi un divorce éternel, et de se livrer sans réserve au péché : c'est alors que ses doutes se sont fortifiés. Il avoit trop d'intérêt à nier la vérité du Christianisme, pour n'y pas chercher des erreurs. Les dogmes qui

gênoient davantage ses passions, ont été le premier objet de sa critique. Quel moyen, dans les dispositions où il étoit, de croire l'immortalité de l'ame, ou du moins l'éternité des peines! Incertain de ce qu'il deviendroit après sa mort, il s'est dit à lui-même, que Dieu, sans blesser sa justice et sa bonté, ne peut condamner à des supplices sans fin, des hommes qui n'ont eu d'autre crime que de suivre les penchans de la Nature.

Quand ce premier pas a été franchi, les doutes de l'incrédule se sont aisément portés sur les mystères moins opposés à ses inclinations, mais qui, étant aussi plus inaccessibles à la raison humaine, semblent lui donner plus de prise. La voie la plus abrégée et la plus sûre pour ne plus craindre les menaces de Jésus-Christ, étoit de le convaincre de faux dans ses dogmes. S'il n'est plus le Fils de Dieu, comme il assure l'être, ni même un Prophète inspiré, sa Loi dépouillée du sceau de l'autorité divine, n'impose aucune obligation; les biens qu'il promet à ceux qui l'observent, et les maux qu'il prédit à ceux qui la violent, sont également chimériques.

Il étoit nécessaire au repos de l'incrédule, de s'affermir dans ces sentimens; et tout ce qui pouvoit les favoriser, est

entré sans peine dans son esprit disposé à croire ce que son cœur souhaitoit. De là cet empressement à écouter les discours et à lire les ouvrages des impies. De là cette attention à recueillir toutes les difficultés qu'on forme contre la Religion Chrétienne. Les plus foibles objections, quoique réfutées mille fois avec la dernière évidence, lui ont paru considérables : les objections plus fortes lui ont paru victorieuses. Si sa haine contre le Christianisme n'avoit pas offusqué sa raison, il auroit compris que les objections les plus spécieuses ne peuvent être mises dans la balance avec des preuves démonstratives ; qu'il n'est jamais permis de nier ce qui est certain, parce qu'on ne conçoit pas ce qui est obscur, et qu'il n'y ait rien sur quoi on ne puisse élever des difficultés vraies ou apparentes. Voilà ce qu'une raison saine et éclairée auroit dicté à l'incrédule, indépendamment des motifs supérieurs qui justifient la Révélation et le mélange nécessaire de quelques ténèbres, avec les lumières dont la Religion Chrétienne brille de toutes parts. Mais l'incrédule étoit trop intéressé à douter, à nier même, pour faire des réflexions si judicieuses.

Les mystères qui paroissent contredire le témoignage de nos sens et les idées com-

munes, semblent révolter la raison : c'en a été assez pour ne plus les croire. La Trinité, l'Incarnation, la Rédemption, l'Eucharistie, n'ont plus été à ses yeux que des dogmes insoutenables ; l'Évangile qui les enseigne, qu'un roman indigne de croyance ; l'Église Chrétienne qui les professe, qu'une société où la politique des uns et la superstition des autres ont établi le règne du mensonge. Ainsi l'incrédule est arrivé par degrés au dernier période de l'irréligion, toujours guidé par une passion impérieuse, jamais par un amour sincère de la vérité ; et si des premiers orages qui ont mis sa foi en péril, on le suit jusqu'au naufrage entier de cette même foi, on trouvera qu'une conscience criminelle et tourmentée a été l'unique cause de ses doutes, et l'écueil funeste contre lequel sa foi s'est enfin brisée. On ne doit pas exiger sans doute ni attendre des incrédules qu'ils en fassent l'humiliant aveu, et qu'ils se diffament personnellement. Si jamais, rendus à eux-mêmes, ils ont le bonheur de reconnoître leurs erreurs et de rentrer dans le sein de la foi, alors ils confesseront sans peine, comme d'autres l'ont fait avant eux, l'origine honteuse de leur incrédulité.

Pour mettre cette vérité dans un plus grand jour, je demande aux incrédules en

quel temps de leur vie ils ont changé de croyance. Est-ce dans un âge mûr ou dans la vieillesse, lorsque les passions moins vives ou presque entièrement éteintes, laissent à la raison toute sa liberté; lorsque l'esprit, enrichi par des connoissances plus vastes, éclairé par des réflexions plus sérieuses, juge plus sainement des objets? S'il étoit ainsi, je serois moins porté à croire que le cœur a la première et la principale part à leur changement. Mais les incrédules n'attendent pas si tard à se faire une nouvelle doctrine; et s'ils changent dans un âge plus avancé, c'est pour retourner à leur ancienne Religion. La jeunesse, ce temps critique où les passions font taire la raison, est l'époque ordinaire de leur incrédulité. Trop peu instruits, trop peu maîtres d'eux-mêmes pour le maniement des affaires les moins importantes, ils ont osé prononcer sur la plus grande affaire qui fût jamais. Philosophes sans principes, critiques sans règles, théologiens sans études, ils ont décidé que la Religion Chrétienne, quoiqu'elle ait eu pour disciples et pour défenseurs tant de savans et de génies du premier ordre, n'est bonne que pour les esprits foibles et pour les ignorans. Est-ce l'amour de la vérité, qui a présidé à cette décision? Est-ce ainsi

qu'on se détrompe des erreurs populaires? Et dans un âge où les passions sont si ardentes, où les lumières sont si bornées, de quel front peut-on assurer qu'on renonce par conviction à ce qu'on avoit cru jusqu'alors par préjugé ?

Mais les incrédules, dans la suite de leur vie, ont étudié la Religion. Je l'ignore, et je veux bien toutefois en convenir avec eux. Je ne vois pas quel avantage l'incrédulité peut en tirer. Quand une fois le cœur a été gagné et qu'il a mis l'esprit dans ses intérêts, les études postérieures ne produisent d'autre effet que de les confirmer l'un et l'autre dans leurs premiers sentimens. Il en faut toujours revenir à la date et à la naissance de ces sentimens. S'ils ont été formés sans consulter la raison, si c'est la passion seule qui les a enfantés; toutes les réflexions qu'on a pu faire après coup, ne corrigent pas le vice et n'effacent point la tache honteuse de cette origine. La raison séduite et entraînée par la passion, est semblable à un orateur mercenaire, qui n'exerce ses talens que pour colorer l'injustice et pour accréditer le crime.

D'ailleurs, ce qui mérite bien encore d'être observé, quelle étoit la conduite des incrédules, lorsqu'ils ont cessé de croire?

Car il faut le dire, et s'ils vouloient parler sincèrement, ils en conviendroient eux-mêmes; c'est l'amour déréglé des plaisirs des sens, qui fait presque tous les incrédules. L'ambition, l'avarice, l'injuste cupidité éteignent quelquefois tout esprit de religion : mais il est beaucoup plus commun que l'incrédulité naisse de la licence et de la dépravation des mœurs. En d'autres matières, on se fait souvent une fausse conscience. Ici, les désordres ne peuvent être déguisés par aucun de ces motifs, que l'amour propre, ingénieux à se tromper lui-même, fait valoir avec tant d'art. On connoît évidemment, et l'on est forcé d'avouer, qu'on viole la Loi, qu'on offense le Législateur, qu'on s'expose à toutes les peines dont il menace les prévaricateurs : et comme cette passion honteuse est la plus violente de toutes les passions humaines, il ne faut pas s'étonner si c'est celle qui produit le plus grand nombre d'incrédules.

Aussi, quelle est encore, ou du moins quelle a été la vie de la plupart d'entre eux ? Les uns, plus emportés dans leurs plaisirs, se livrent ou se sont livrés dans leur jeunesse aux plus infames excès de la débauche et de l'intempérance. Les autres, plus sages à leur gré, et peut-être plus

coupables, font de la volupté une science qui a ses règles et ses principes. Contens des plaisirs tranquilles, ils évitent les excès qui amènent le dégoût et le repentir, et ils passent leurs jours dans une mollesse épicurienne, que les plus éclairés d'entre les Païens ont regardée comme l'opprobre de l'humanité. Quand des hommes qui vivent ainsi sont incrédules, on ne doit pas demander la cause de leur incrédulité: ils la portent, si l'on peut parler ainsi, gravée sur leur front.

De quel œil les incrédules peuvent-ils regarder leur changement, lorsqu'ils en considèrent l'origine? Qu'elle est humiliante pour eux, et que ce changement doit leur être suspect! Peuvent-ils croire que la passion qui les a entraînés, ait été pour eux un guide fidelle? Pour délibérer sur les moindres affaires, pour décider les plus légères questions, il faut un esprit tranquille, impartial, équitable. N'est-ce que dans l'examen de la Religion, qu'il est permis d'apporter le plus dangereux de tous les préjugés, l'intérêt personnel, le besoin de justifier sa conduite et ses passions? Un choix dicté par ce motif, est-il un choix raisonnable, un choix prudent, un choix dont on doive envisager les suites dangereuses sans inquiétude? Que les incrédules

rougissent

rougissent enfin de ce choix qui les déshonore ; et s'ils n'ont pas le courage de le rétracter, qu'ils cessent au moins, esclaves eux-mêmes de la prévention, de nous reprocher nos préjugés.

Mais, nous dira-t-on, il est des incrédules réglés dans leurs mœurs, ennemis de la volupté, constamment appliqués à des études ou à des occupations sérieuses. Quel autre intérêt que celui de la vérité, leur a fait abjurer le Christianisme ? Je demande, à mon tour, qu'on m'explique aussi le mystère d'une si étrange incrédulité. Quoi ! ces hommes vertueux, ces Philosophes accomplis renoncent à une Religion, qui parle de Dieu avec tant de grandeur et de dignité, qui enseigne aux hommes des maximes si salutaires, qui a rendu le peuple même capable de connoître et de goûter ces vérités essentielles, que les Savans de la Grèce et de Rome, que les Sages de l'Orient, avoient ignorées ou obscurcies. Sans doute, c'est par zèle pour la vertu qu'ils rejettent la plus pure, la plus sainte, la plus parfaite de toutes les Lois ; qu'ils ne veulent plus de cette félicité qu'ils espéroient autrefois, et dont l'espérance est le motif des actions les plus héroïques ; qu'ils traitent de fables ces maux éternels, dont la crainte est une barrière si forte contre l'accom-

plissement et les desirs même du crime ? Si c'est philosophie et amour de la vertu, que d'avoir et d'enseigner aux autres de pareils sentimens ; quels peuvent être les caractères du libertinage et de l'impiété ?

Un homme solidement vertueux s'attache à la Religion Chrétienne pour elle-même ; et parmi les preuves qui la lui persuadent, il n'en trouve point de plus touchante que la preuve tirée de la doctrine et de la morale de Jésus-Christ. Il admire les magnifiques idées que l'Écriture Sainte nous donne de la Divinité : idées que la raison approuve, qu'elle confirme même, après qu'elles lui ont été proposées ; mais où elle n'eût pu s'élever seule, et qui lui seroient encore cachées, si la Révélation ne fût venue à son secours. Il considère avec joie les avantages que l'Évangile procure aux hommes, en leur découvrant l'excellence de leur nature, le remède à leur misère, le terme de leurs desirs.

Qu'il faut être ennemi de toute justice, pour ne pas comprendre, pour ne pas sentir la divinité d'une Loi qui ne commande rien que de juste, qui ne défend rien que de mauvais ; qui prononce le même anathème, et contre les actions criminelles et contre la volonté de les commettre ; qui rétablit dans toute sa pureté la Loi natu-

relle, enchérit sur celle de Moyse, et ajoute enfin à des préceptes parfaits des conseils d'une plus haute perfection! Abjurer une Religion si sainte, profaner le nom respectable de Philosophie en le donnant à cette indigne abjuration, vouloir encore être vertueux après qu'on a cessé d'être Chrétien, n'est-ce pas chercher à donner le change, à tromper les autres sur son compte ou à se faire illusion à soi-même?

Portons néanmoins la condescendance aussi loin qu'elle peut aller. Quoiqu'il ne faille pas adopter facilement les éloges suspects que l'incrédulité donne à ses héros; supposons des incrédules, dont les mœurs n'ayent jamais été souillées par le libertinage: supposition qui n'est presque jamais vérifiée, mais qui n'est pas dépourvue de toute vraisemblance. Car dans la morale comme dans la physique, il y a des phénomènes qui sortent des règles ordinaires, mais qui, loin de les détruire, en confirment la vérité. Il est des hommes chastes par tempérament, capables de résister avec les forces de la nature aux attraits de la volupté, moins dangereux pour eux que pour le reste des hommes: et dans ce nombre il peut se trouver des incrédules. Mais la vertu consiste-t-elle dans l'exemp-

tion d'un seul vice ? et sera-t-on autorisé à les croire, à les dire vertueux, parce qu'ils ne seront pas libertins ? L'Évangile ne défend-il que l'impudicité ? Combien d'autres vices peuvent les éloigner d'une Religion, dont l'austère morale condamne les péchés de l'esprit, comme ceux de la chair, l'orgueil, la vanité, l'ambition, les desirs de vengeance, l'attachement à ses aises et à ses commodités ! Ne leur manque-t-il, pour être de véritables Chrétiens, que la croyance des mystères ? et feroient-ils volontiers tout ce qu'ordonne Jésus-Christ, pourvu qu'on les dispense de croire ce qu'il a révélé ? Je le leur demande à eux-mêmes. Ils se taisent, et n'osent répondre. Mais qui n'entend leur silence ? et qui ne voit, malgré eux, ce qui les indispose contre la Religion Chrétienne, ce qui leur fait nourrir contre elle un dépit secret, qui dégénère enfin dans une haine déclarée ?

Pendant qu'ils professoient la doctrine et pratiquoient la morale de Jésus-Christ, cette Religion étoit pour eux une source féconde des joies les plus pures que des hommes mortels puissent éprouver. Contens d'elle, ils n'étoient contens d'eux-mêmes qu'à proportion de leur exactitude à observer ses Lois. Dès qu'ils ont eu pris

le parti de l'abandonner et de renoncer à ses pratiques, pour suivre les penchans de leur cœur ; de consolante et d'aimable, elle est devenue affreuse et terrible. On a cherché par d'autres moyens le repos et la joie qu'elle procuroit. L'incrédulité est devenue un parti forcé : parti extrême sans doute, et le plus mauvais qu'on pût choisir ; mais qui donne du moins une sorte de tranquillité, et c'est là tout ce qu'on vouloit.

Les plus incrédules ont cru d'abord comme les autres hommes. Ils n'ont commencé à douter de la Religion, que lorsqu'ils ont voulu jouir tranquillement de leurs plaisirs et se délivrer d'un censeur importun. Elle leur est devenue plus suspecte, à mesure qu'ils ont donné dans de plus grands égaremens ; et ils ont entièrement cessé de croire, lorsque leurs désordres croissant avec leurs années, ils ont mieux connu la nécessité ou de renoncer à des passions trop chères, ou de secouer le joug d'une Religion trop gênante. Leur façon de penser a pris la teinte de leurs mœurs ; et c'est bien d'eux que l'on peut dire, que l'esprit a été la dupe du cœur.

Combien de fois ne l'est-il pas aussi dans mille circonstances de la vie ! La plupart des jugemens que nous portons des autres hommes, naissent de nos affections, et

varient comme elles. Une personne qu'on aimoit, avoit mille belles qualités : venons-nous à la haïr, à lui porter envie ; ou devient-elle contraire en quelque chose à nos sentimens, à nos desirs, à nos intérêts : elle n'a plus à nos yeux aucun de ces avantages que nous lui reconnoissions. Elle n'est pourtant pas changée : mais notre cœur l'est à son égard. Nos passions sont comme des verres colorés, qui nous font voir successivement les objets tout différens de ce qu'ils sont. Combien ne devons-nous donc pas nous en défier, si nous voulons toujours juger avec équité et avec sagesse ! Un des Musiciens de *Louis XIV* avoit tenu quelques propos contre un Évêque de la Cour, et qui étoit alors Maître de la Chapelle. Le Prélat offensé, voulut un jour, après que le Musicien eut chanté, faire observer au Prince que ce Musicien perdoit sa voix, et qu'il ne chantoit plus aussi bien. Le Roi prévenu des motifs qui indisposoient le Prélat, répondit : *Dites qu'il chante bien, mais qu'il parle mal.*

Que d'ennemis n'avons-nous pas au dedans de nous-mêmes, qui conspirent à tromper notre foible raison, et nous font prononcer, si nous n'y prenons garde, autant de sentences téméraires que de dé-

cisions ! De ce nombre est l'*orgueil*, enfant de l'amour propre. C'est lui qui nous persuade que nous avons toujours raison, et par conséquent que le tort est du côté de ceux qui ne pensent pas comme nous : nous les traitons d'aveugles, d'entêtés, d'opiniâtres, avant de leur avoir bien prouvé qu'ils l'étoient, et sans considérer qu'ils pourroient également nous faire les mêmes reproches, puisque s'ils ne sont pas de notre sentiment, nous ne sommes pas non plus du leur.

Ce même orgueil nous fait mettre notre gloire à n'être jamais du sentiment des autres. Combien n'y en a-t-il pas pour qui la singularité, la nouveauté ont un si grand attrait, qu'ils sont portés à croire, et qu'ils admettent tout ce qui paroît à leurs yeux revêtu de ces couleurs ! On se plaît, même en fait de religion, à ne pas penser comme les autres. La distinction flatte jusque dans une matière aussi sérieuse et aussi importante. On rougiroit de croire ce que croit le vulgaire. Quelques hommes qui se sont malheureusement rendus célèbres, font-ils profession de ne rien croire : on se fait honneur de penser comme eux ; et l'on aime mieux s'égarer et se perdre à leur suite, que de marcher dans les routes frayées et communes.

D'autres prennent le parti impie et absurde de douter de tout, parce qu'à les entendre, la vérité est tellement semblable au mensonge, et la vertu au vice, qu'il est impossible de les discerner. Il est vrai que dans la plupart des choses il y a un mélange d'erreur et de vérité, de vice et de vertu : et c'est ce *mélange* trompeur, qui est encore une des sources les plus ordinaires de nos faux jugemens. Les bonnes qualités des personnes qu'on estime, font approuver leurs défauts ; et les défauts des personnes qu'on n'estime pas, font blâmer ce qu'elles ont de bon. Les foiblesses et les défauts des personnes pieuses font mépriser la piété. On condamne les meilleures choses, les pratiques les plus saintes, parce qu'il s'y glisse quelquefois des abus.

Cependant il y a une injustice manifeste à juger de la sorte. L'équité et la sagesse demandent que dans tout ce qui est ainsi mêlé de bien et de mal, on en fasse le discernement ; et c'est sur-tout dans cette séparation judicieuse, que paroissent l'exactitude et la sagacité de l'esprit. Mais elle coûteroit trop à notre paresse naturelle, à notre précipitation, et l'on a bien plutôt fait de décider sans discussion et sans examen. Ainsi l'on rejettera tous les miracles, parce qu'il y en a de faux ; on niera tous

les faits extraordinaires, parce qu'il y en a de controuvés.

Mais il est sur ce point, comme sur bien d'autres, deux excès également à éviter : la crédulité aveugle qui croit tout, et l'incrédulité superbe qui ne croit rien. L'amour pour le merveilleux, l'ignorance, la foiblesse de l'esprit humain sont la cause de la crédulité. L'incrédulité est l'effet de la corruption du cœur, d'un orgueil avide de distinction ; c'est du moins la suite d'une mauvaise philosophie, et un abus de la raison. On s'en fait pourtant un honneur et un trophée, comme d'une preuve qu'on a une plus grande force d'esprit ; et l'on ne fait pas réflexion que sans examen il est aussi aisé, et plus déraisonnable même, de ne rien croire, que de tout croire.

L'homme sage sait, entre ces deux écueils, tenir un juste milieu. Il pense avec raison que, s'il y a peu de discernement et de prudence à recevoir légèrement tous les faits miraculeux qu'on raconte, il y a beaucoup d'imprudence et d'impiété même à rejeter ceux qui sont revêtus de preuves authentiques. Il aime mieux se tromper peut-être quelquefois, en croyant pieusement ce qui tend toujours à honorer Dieu, que de s'exposer à lui faire injure en refusant de reconnoître ses œuvres. Ainsi il

croira sans peine les merveilles que le Tout-Puissant a opérées par ses Saints dans tous les siècles, lorsque des Auteurs judicieux et sagement critiques les rapportent.

Rejeter avec mépris, sans discernement et sans examen, tout ce qui porte l'empreinte de la Révélation, du miracle, c'est moins l'effet d'une critique sage et judicieuse, que le funeste symptôme d'une foi languissante et malade, si même elle n'est pas déjà morte; c'est, quoi qu'en pensent nos prétendus esprits forts, non une vraie force, mais une véritable foiblesse d'esprit; et c'est avec raison que l'on a dit d'eux qu'on ne les appeloit ainsi que par ironie (*).

Qu'est-ce en effet qu'un vrai esprit fort? C'est, répond l'Auteur des *Questions sur l'Incrédulité*, celui qui ne se laisse point entraîner par les préjugés et les opinions vulgaires, qui sait faire un usage légitime de sa raison : également incapable et de

(*) Il en a été de ce nom, comme de quelques autres, qui, honorables dans leur origine, sont devenus odieux et méprisables par la faute de ceux qui les ont pris. Il a cessé d'être une éloge, et il exprime aujourd'hui, non une qualité réellement estimable, mais un vice qui se cache sous le masque de la vertu qui lui est opposée, comme le prouve M. Le Franc dans sa troisième *Question*.

croire sans des motifs suffisans, et de succomber aux difficultés qu'on lui propose, pour le détacher des vérités qu'il croit avec une entière certitude.

L'incrédule croïra sans doute se reconnoître au premier trait qui caractérise un esprit fort. Il dira qu'il a renoncé à tous les préjugés ; que les opinions populaires n'ont aucun empire sur lui ; qu'il fait gloire de s'écarter des routes battues, et de ce que pense la multitude. Mais cela suffit-il pour mériter le titre de véritable esprit fort ? On ne dira pas qu'une opinion nouvelle et singulière, soit précisément dans celui qui l'embrasse, une marque de la force de son esprit. Car il n'est point d'erreurs et d'extravagances, que ce principe n'autorisât, s'il étoit établi comme une règle générale. Il faut de plus convenir que, si la multitude n'a pas toujours raison, au moins n'a-t-elle pas toujours tort ; et que de se faire une loi et un mérite de la contredire en toute occasion, c'est s'exposer aux inconvéniens du pyrrhonisme le plus ridicule et le plus insensé.

Penser singulièrement, n'est donc pas toujours une preuve qu'on ait l'esprit fort : c'est plutôt, à parler en général, un préjugé de foiblesse d'esprit. Peut-on nier qu'il ne soit plus raisonnable, lorsqu'on

n'a pas de preuves convaincantes, d'adhérer à l'autorité, que de s'élever contr'elle et de la mépriser ? On fait hommage à la raison souveraine et universelle, qui éclaire tous les hommes, quand on pense comme le plus grand nombre d'entr'eux ; et si l'on s'égare en suivant cette voie, c'est de tous les égaremens le moins honteux pour l'homme et le plus excusable. Accuser le monde entier d'aveuglement et d'erreur, se croire, avec une poignée d'hommes aussi téméraires, plus pénétrant, plus éclairé, plus sage que le reste du genre humain ; c'est une pensée qui n'entre ordinairement que dans un esprit foible, borné et superficiel, qui ne trouve pas dans son propre fond assez de ressources pour se distinguer en n'adoptant que des opinions communes, et qui croit avoir besoin du secours de la nouveauté, de la singularité, pour attirer sur lui les regards, et ne pas demeurer confondu avec la multitude. Plus on est raisonnable, plus on aime à être d'accord avec le grand nombre de ceux qui possèdent, qui cultivent la raison.

Quand les incrédules se vantent de n'être point entraînés par les préjugés, ils confondent à dessein ce qu'ils devroient distinguer, et ils appellent faussement préjugé tout sentiment commun et vulgaire. Un peu

de philosophie leur apprendroit que le préjugé n'est pas où ils le mettent, et qu'il est au contraire où ils ne le mettent pas. Le consentement de tous les siècles et de tous les peuples, n'est pas ce qu'on doit appeler un préjugé. Une Révélation évidemment marquée au coin de la Divinité, est encore moins un préjugé. Ils comprendroient aussi et en même temps que, si l'attachement à cette Religion n'est pas un faux préjugé, le mépris qu'ils affectent pour elle en est un, qui découvre clairement la foiblesse de leur esprit, captivé par la force impérieuse des passions dont il ne veut pas secouer le joug. Ce sont elles, comme on l'a déjà dit, qui font d'abord haïr le Christianisme, qui de cette haine conduisent au desir d'y trouver des erreurs, et convertissent ce desir en une entière incrédulité. L'indépendance qu'ils affectent et la parfaite liberté dont ils se vantent, est au fond remplacée et précédée d'ordinaire par une servitude bien honteuse et bien humiliante pour des gens qui se disent et qui se piquent d'être Philosophes. Un homme, qui, sans ambitionner le titre de Philosophe et d'esprit fort, en a la réalité, ne se laisse point gouverner par ses passions, mais les gouverne : il défend également sa raison contre la violence et contre les piéges

qu'elles lui préparent ; il ne se détermine point par leurs suggestions ; et quelques efforts qu'elles fassent pour le vaincre ou pour le séduire, il demeure toujours assez maître d'elles et de lui-même, pour ne prendre son parti qu'après un examen libre et désintéressé. L'incrédule, bien éloigné d'une si haute sagesse, n'écoute, pour juger de la Religion, que l'intérêt de ses passions et la préoccupation de ses sens, qui le préviennent contr'elle. Il affecte à cet égard une indépendance, qui bien examinée, est, comme nous l'avons dit, une véritable servitude ; et dans la force d'esprit dont il se pare, il montre peut-être plus de foiblesse, qu'un homme superstitieux dans l'excès de sa crédulité.

Ce n'est pas que la pieuse crédulité, portée à un certain point, ne puisse être aussi une foiblesse : elle le devient dans un esprit foible, qui par un zèle et une piété dépourvus de science, ajoute foi aux merveilles les moins vraisemblables. Le défaut et le vice de cette crédulité ne consistent pas dans l'idée qu'elle a de la puissance et de la bonté de Dieu : ils ne consistent pas non plus dans cette affection vive et sincère qui l'attache aux intérêts de la Religion, et la dispose à croire volontiers tout ce qui en confirme la vérité. Ces deux

sentimens sont justes, sont raisonnables, et peuvent s'allier avec la force d'esprit. Il n'y a de la foiblesse, qu'à craindre, par une fausse honte, de les déclarer, ou par une fausse prudence, de s'y livrer trop. Mais ces sentimens n'excluent pas, ils exigent même le discernement du faux et du vrai, du certain et de l'incertain. Pour croire des miracles, il ne suffit pas de savoir qu'ils sont possibles, qu'ils ne coûtent à Dieu qu'un acte de sa volonté, qu'il en a opéré dans tous les siècles, et que son bras n'étant pas raccourci, il en opère encore. Il faut que les faits annoncés comme miraculeux, soient attestés par des témoignages irréprochables, et qu'ils aient d'ailleurs les caractères d'une opération divine et surnaturelle. Un esprit foible dont la piété dégénère en superstition, n'y regarde pas de si près : il se persuade aisément que Dieu a déployé sa puissance : il adore sans examen tout ce qui l'édifie ; et il ne peut soupçonner de l'imposture dans des histoires, qui célèbrent les grandeurs de Dieu et les vertus de ses Saints.

Un homme sage et prudent tient le juste milieu entre cet excès de crédulité, et l'excès contraire où tombent les incrédules. Il n'a garde de mépriser, à leur exemple, tous les récits où il entre du prodige : il

sait que la nature est entièrement soumise à son Auteur, que celui qui en a établi les loîs, peut, quand il lui plaît, et pour des raisons dignes de sa sagesse, les suspendre et les interrompre à son gré : le merveilleux n'a rien d'incroyable pour lui, et il ne le rejette pas uniquement parce qu'il est merveilleux. Mais il demande des preuves pour le croire ; et ces preuves ne font sur son esprit que l'impression qu'elles doivent faire. Sont-elles concluantes et démonstratives : il ne doute plus, il se rend, il est convaincu. Sont-elles seulement plausibles : il suspend son jugement, et ne se permet que des conjectures. Enfin voit-il des preuves manifestes de mensonge et de supposition : il abandonne, il rejette les faux miracles, persuadé que les véritables suffisent pour la gloire du Christianisme, pour l'honneur des Saints, pour l'instruction et l'édification des Fidelles. A l'exemple de nos meilleurs Hagiographes et après eux, il n'admet pas tant de fables accumulées dans tant de Légendaires, décriées aux yeux même des personnes plus pieuses que savantes. Il applique à ces faits historiques les deux grands principes de toute philosophie et de toute critique, le doute et l'examen ; il adopte la règle que prescrit la saine raison, de ne regarder comme cer-

tain que ce qui est évident et démontré ; il distingue ce qu'on sait, de ce qu'on croit, et ce qu'on peut croire, de ce qu'on doit seulement présumer : il se fait une loi de ne rien admettre, de ne rien rejeter sans motif, de peser les témoignages, de calculer les degrés d'autorité ; et, d'après ces règles sûres, il refuse sa croyance, ou il la donne aux faits merveilleux, trop multipliés par la superstition, mais aussi trop légèrement niés par l'incrédulité. Il laisse aux impies leur critique dédaigneuse et leurs malignes railleries sur les dévotions populaires. Il s'élève par des vues supérieures jusqu'au principe de ces dévotions ; et en le séparant des erreurs pardonnables qui s'y trouvent mêlées, il découvre dans ce principe plus de grandeur et de sagesse, que dans la science orgueilleuse et ordinairement médiocre des ennemis de la Religion. S'il falloit même opter entre ces deux extrémités vicieuses, il choisiroit la superstition plutôt que l'impiété ; et foiblesse pour foiblesse, il préféreroit celle qui est quelquefois innocente, à celle qui est toujours criminelle, et dont les suites sont beaucoup plus dangereuses.

Au reste, et quoi qu'on en dise, il y aura toujours bien de la différence entre la crédulité puérile et la simplicité Chrétienne :

l'une éteint les lumières de l'esprit et choque la raison ; l'autre nourrit dans le cœur la dévotion et la piété.

Gardez-vous donc de confondre, comme les impies affectent de le faire, la religieuse croyance avec la foiblesse d'esprit, la stupidité, l'ignorance. Combien de beaux génies se sont fait une gloire de cette précieuse simplicité ! Les *Chrysostôme*, les *Grégoire*, les *Léon*, les *Basile*, les *Augustin*, les *Ambroise*, les *Jérôme*, les *Fénelon*, les *Bossuet*, les *Pascal*, les *Arnaud*, les *Nicole*, les *Bourdaloue*, les *Massillon*, les *d'Aguesseau*, et un grand nombre d'autres hommes célèbres, distingués par la beauté de leur esprit, et par la profondeur de leur érudition, n'ont pas cru se déshonorer ni imprimer une tache à leur nom, en croyant pieusement des faits miraculeux, quoiqu'ils n'en eussent pas eux-mêmes été les témoins.

Si ces autorités respectables ne paroissent pas encore d'un assez grand poids aux yeux de quelques personnes, qui n'estiment que ce qui porte l'annonce de la philosophie, les miracles consignés dans nos Livres saints, ont été crus par les *Descartes*, les *Leibnitz*, les *Newton*, ces hommes, l'éternel honneur de l'esprit humain, et qui s'élèvent si fort au-dessus

de la sphère commune. Ils ont été crus par les *Malebranche*, les *Wolf*, les *Grotius*, les *Bacon*, les *Adisson*, les *Locke*, les *Pope*. Quels noms ! et que pourroit-on leur opposer, qui méritât d'être mis en parallèle (*).

Les incrédules, déterminés à nier *tous* les faits merveilleux qui peuvent faire honneur à la Religion, se raillent de notre pieuse croyance : mais ont-ils donc plus de lumières et de savoir que les autres ? se sont-ils mis en état, par une étude profonde et sérieuse, de prononcer sur cette importante matière avec une parfaite connoissance de cause ? et ne sont-ce pas, pour la plupart, des échos subalternes de l'impiété, qui uniquement occupés de leurs plaisirs, seroient bien fâchés d'avoir des momens de reste, pour examiner avec attention ce qu'ils ne se soucient pas de connoître ? Ils ont pris une voie plus courte, plus commode, et qui fait sans doute beaucoup plus d'honneur à leur jugement ; c'est de dire qu'ils ne croient aucun miracle, parce qu'il n'y en a jamais eu.

(*) On peut voir la preuve des sentimens de tous ces grands hommes sur la Religion, dans la Lettre XXXI du *Comte de Valmont*, Tome 2.

Mais pour soutenir un si étonnant paradoxe, il faut avoir une trempe d'esprit que les plus étranges absurdités ne puissent ébranler. Car si les miracles que les Évangélistes attribuent à Jésus-Christ et à ses premiers Disciples, n'étoient pas incontestables lorsqu'ils les écrivoient, quelle folie peut être comparée à la leur! En les publiant au milieu de Jérusalem, où ils rapportoient que la plupart avoient été faits publiquement, n'est-il pas manifeste qu'ils se seroient exposés au mépris et à la risée de tous ceux qui savoient le contraire ou qui pouvoient si facilement le savoir? Et comment les artisans de la plus grossière imposture qui se puisse imaginer, auroient-ils pu la faire croire à tout l'univers? Sera-ce par un mot sacrilége de railleries ou de mépris, qu'on pourra détruire les faits les plus authentiques, et qui portent un caractère si sensible de vérité!

S'il ne s'est fait, depuis Jésus-Christ et les Apôtres, aucun miracle bien avéré en faveur de la Religion Chrétienne, il faut traiter de fourbes ou de visionnaires les plus célèbres Pères de l'Église, qui regardés avec raison comme des hommes d'un esprit et d'un jugement supérieurs, se sont donnés pour témoins oculaires de

plusieurs miracles. Il faudra traiter de même les Historiens de tous les siècles et de toutes les nations, qui ont publié des miracles opérés sous leurs yeux ou garantis par des témoins irréprochables. Si l'on refuse de croire des faits sur de pareilles autorités, il faut brûler toutes les histoires, et se résoudre ridiculement, comme le sceptique, à douter de tout; ou comme l'ignorant et le stupide, à ne croire que ce qu'on voit. A quel homme de bon sens persuadera-t-on que cette foule d'auteurs et de témoins aient été tous ou trompés ou trompeurs, et qu'aucun d'eux n'ait eu assez d'esprit et de lumières pour connoître et discerner un vrai miracle? Nos incrédules ont-ils donc seuls la raison et le discernement en partage?

Si les Saints qu'honore l'Église Catholique, n'ont jamais opéré aucun miracle, tout ce qui se fait à Rome dans la canonisation des Saints, ces procédures si exactes, ces examens si rigoureux, ces discussions si sévères qui ont étonné des Protestans même, ne sont qu'une comédie sacrilége pour abuser de la crédulité des peuples (*).

(*) Un savant Anglois de ce siècle voyageant en Italie, se trouvoit à Rome dans le temps de la

Peut-on sérieusement adopter des paradoxes si absurdes ? et à quel excès de déraison ne portent pas l'incrédulité et la haine de la Religion, ou l'amour de la singularité et la folle manie de passer pour esprit fort ? On traite d'esprits foibles et superstitieux, ceux qui croient les miracles les mieux prouvés; et parce qu'il est plus facile de railler que de raisonner, on ne répond aux preuves solides qu'ils apportent, que par des doutes railleurs, de froides épigrammes, de fades plaisanteries répétées d'après quelques partisans accrédités de l'irréligion.

Car la plupart des gens du monde ne jugent point d'après eux-mêmes. Trop inappliqués pour étudier et approfondir ce qui les intéresse foiblement, ils ne prononcent et ne décident que *d'après d'autres*; et c'est encore là une des sources les plus fécondes des faux jugemens que l'on porte tous les jours.

Combien d'erreurs populaires, de mensonges anciens et accrédités, d'effets mer-

---

canonisation d'un Saint. Il fut curieux d'en voir les actes. On les lui montra. Frappé des preuves des premiers miracles qui y étoient rapportés, il déclara que si tous étoient aussi bien attestés, il ne balanceroit pas à les croire. *Eh bien!* lui dit-on, *ces miracles n'ont point été admis, parce qu'ils n'ont pas paru assez prouvés.*

veilleux, de causes imaginaires, inventées par l'ignorance ou par la superstition, se propagent d'esprit en esprit, de bouche en bouche, parce qu'on aime mieux les croire sur la foi des autres, que de les soumettre à l'examen de la raison, qui en découvriroit bientôt la fausseté et le ridicule; ou au flambeau d'une saine philosophie, qui les feroit évanouir comme les ombres à l'aspect du soleil! . . . .

C'est encore de la même source que viennent tant de faux jugemens, d'opinions hasardées, de décisions téméraires, qu'on a puisées dans des ouvrages plus vantés qu'estimables. On répète avec confiance ce qu'on a lu soi-même ou ce qu'ont lu d'autres, sans se donner la peine de l'examiner, ou de consulter, pour s'instruire, des personnes capables de nous éclairer.

On croit aveuglément des Auteurs qui ont acquis une vaine célébrité, et l'on est persuadé qu'on ne sauroit se tromper en pensant comme eux, quoique la critique éclairée ait fait plusieurs volumes de leurs erreurs (*).

(*) On peut voir entr'autres l'*Oracle des nouveaux Philosophes*, par l'Abbé *Guyon*, mort en 1771, Auteur de plusieurs Histoires et d'une *Bibliothèque Ecclésiastique*; les *Erreurs de Voltaire*, par l'Abbé

On s'imagine que des personnes qui passent pour avoir beaucoup d'esprit, ne sauroient errer, et l'on ne fait pas attention que ce sont souvent celles-là même qui sont les plus sujettes à s'égarer, quand elles ont beaucoup plus d'esprit que de jugement, comme il arrive presque toujours. L'esprit, qui consiste sur-tout dans cette vivacité d'imagination qui fait concevoir les choses avec feu et les fait produire avec facilité, se détermine aussitôt sur les moindres apparences, au lieu que le jugement compare et examine toutes choses avant de se déterminer. L'esprit

---

Nonote; et les *Lettres de quelques Juifs Portugais et Allemands à M. de Voltaire*, par l'Abbé *Guenée*. Ces trois bons Ouvrages suffiroient pour convaincre de l'ignorance ou de la mauvaise foi de ce fécond et infidelle Écrivain, si l'on pouvoit encore en douter. Le dernier sur-tout, lui prouve avec la plus grande politesse, qu'il est dans tout ce qu'il avance sur les Juifs et sur l'Écriture-Sainte, un ignorant ou un imposteur. Mais s'il se trompe ou s'il veut nous en imposer sur des choses si connues, que doit-on penser de lui pour le reste ? M. *de Voltaire* n'y a répondu que par des injures ; réfutation, sinon la meilleure, du moins la plus facile. Mais quand on n'a que de pareilles raisons à donner, il vaudroit infiniment mieux se rendre justice et se taire, que d'ajouter au tort d'avoir avancé des erreurs, le tort le plus grand de les défendre si mal.

galope

galoppe d'ordinaire, dit le *Philosophe bienfaisant*; mais le jugement ne va que le pas. De là vient qu'avec beaucoup d'esprit on dit quelquefois bien des sottises, et qu'avec beaucoup de jugement on n'en dit jamais.

Celui qui possède cette dernière et précieuse qualité, se gardera bien de parler jamais d'un ton décisif sur des choses qu'il ne connoît pas à fond. Sur quelque matière que ce soit, il ne faut pas vouloir se mêler de juger et de décider, qu'on ne l'ait suffisamment étudié et qu'on n'en soit bien instruit, si l'on ne veut pas s'exposer imprudemment à prononcer autant de sottises que de décisions. L'esprit qu'on a ou qu'on croit avoir, ne supplée point et n'empêche pas qu'on ne fasse pitié à ceux qui savent. Il faut bien sur-tout se garder de tomber dans cette faute devant des personnes de l'art. On ne pourroit le faire, sans se couvrir souvent de ridicule. *Alexandre* étant allé voir travailler *Apelles* (*), fit

(*) Le plus grand Peintre de l'antiquité : ses tableaux étoient des chefs-d'œuvre. Les plus estimés de tous, étoient deux Vénus et un Alexandre. On admiroit aussi celui d'un cheval tiré tellement au naturel, que des chevaux hennirent en le voyant.

sur la peinture des réflexions, et porta des jugemens peu justes. *Prince*, lui dit tout bas *Apelles*, *quand vous voudrez parler de peinture, ayez soin que nous soyons seuls. Voyez-vous ces jeunes garçons, qui broient mes couleurs ? pendant que vous gardiez le silence, ils vous admiroient, éblouis de l'éclat de votre pourpre et de l'or qui brille sur vos habits. Mais depuis que vous avez commencé à parler des choses que vous n'entendez point, ils ne cessent de rire.*



XV.

A la Religion soyez toujours fidelle.

CETTE importante maxime ne sera pas du goût de nos Philosophes (*), et de ceux qui à leur exemple affichent hautement une orgueilleuse indépendance, une malheureuse liberté de penser. Entêtés de leurs présomptueuses lumières, ils ne peuvent souffrir qu'on leur en demande le sacrifice. Fiers de cette raison que le Ciel leur a donnée, ils ne veulent pas qu'une autorité, même divine, entreprenne de la soumettre.

(*) Ou plutôt de nos Philosophistes : mais nous parlons ici suivant la nouvelle signification qu'on a donnée de nos jours au nom de *Philosophe*, nom si respectable dans son origine, où il signifioit *l'Ami de la Sagesse*, et qui est devenu aujourd'hui si méprisable, puisqu'il ne signifie plus que la liberté effrénée de tout penser et de tout écrire, le droit de déclarer hautement une guerre impie à Dieu, à la Religion, de saper sourdement tous les appuis des mœurs, et d'abuser de la raison, en voulant raisonner sur tout, et par-là même souvent déraisonner.

La raison sans doute est notre premier guide ; et dans les desseins de l'Auteur de notre être, elle est destinée à nous éclairer, à nous diriger, à nous conduire. Mais autant il est insensé de trop déprimer la raison, comme l'ont fait quelques Écrivains, dont on peut dire que la meilleure de leurs preuves est leur raisonnement même ; autant est-il absurde de se former une trop haute idée de son pouvoir. La méconnoître ou trop présumer de ses forces, sont deux excès qu'elle veut elle-même que nous évitions. Elle nous apprend également à nous servir et à nous défier d'elle.

L'usage légitime de la raison, dit fort bien l'Auteur des *Questions sur l'Incrédulité*, est un usage proportionné à ses forces. Tenir la raison dans le silence et dans l'inaction, lorsqu'elle a droit d'examiner et de prononcer ; c'est avilir la plus noble prérogative de l'homme, enfouir un talent précieux dont nous sommes responsables au Maître qui nous l'a confié, et faire injure à ce Maître également libéral et sage, qui n'a créé des êtres raisonnables que pour que la raison fût l'instrument de sa gloire et de leur bonheur. Mais abuser de ce principe indubitable, pour étendre au-delà des bornes l'autorité de la raison humaine,

soumettre tout sans distinction à son tribunal, prétendre que la Nature ni la Religion n'ont rien de caché pour elle ou de supérieur à ses lumières, c'est précipiter la raison en l'élevant trop haut, et disputer au Créateur sa toute-puissance ainsi que l'infinité de son être.

Puisque nous tenons de Dieu toute notre nature et notre existence même, notre premier devoir est de l'adorer par un hommage entier de tout ce que nous sommes; en lui consacrant notre esprit par la foi, notre cœur par l'amour, et notre corps par le culte extérieur. Ce n'est point par nécessité que Dieu exige de nous le sacrifice de tout ce que nous sommes: le Créateur honore sa créature, en la consacrant à sa gloire; et c'est autant par bonté que par justice qu'il exige que nous l'adorions en esprit et en vérité. Or, adorer Dieu en esprit, c'est lui consacrer notre esprit, en le soumettant humblement à tout ce qu'il lui plaît de nous révéler, en ajoutant foi à sa parole sans hésiter, et en lui faisant le sacrifice de toutes nos lumières sans les regretter. Cette foi est un hommage que l'homme rend à la véracité de Dieu, qu'il reconnoît ne pouvoir ni se tromper ni le tromper. Les mystères les plus profonds, les plus impénétrables à sa raison,

il les croit avec une soumission entière ; bien persuadé qu'il y auroit de la folie de disputer avec Dieu. Dès qu'il sait qu'il a parlé, il se tait et adore. Les railleries du superbe qui lui reproche la simplicité de sa foi, ne l'ébranlent point : il sait à qui il se fie, et marche à la lumière de son Dieu.

La foi du Chrétien n'est donc pas une foi stupide ; c'est une foi raisonnable, parce que c'est la raison elle-même qui le guide, et qui lui dit qu'il peut, sans rien craindre, croire tout ce que Dieu a daigné lui révéler. Il connoît trop la foiblesse de ses lumières, pour vouloir marcher seul dans le culte qu'il doit rendre à Dieu, dans l'idée qu'il doit avoir de cet Être suprême, et de sa propre nature. Réfléchissant sur tous les égaremens où sont tombés les Philosophes, qui n'ont eu pour guide dans les jugemens qu'ils ont portés de Dieu et de l'homme que leur propre esprit, il s'estime heureux de marcher dans un tel labyrinthe avec le fil de la foi. Il reconnoît que leurs délires ne viennent que de leur présomption. La foi seule en est le remède. Il ne nous reste en effet que cette alternative, ou de plier sous le joug de la foi, ou de tomber de précipice en précipice. Celui-là seul sait donc faire usage légitimement de

sa raison, qui soumet ses lumières à celles de Dieu; qui écoute ses révélations dans un humble silence, sans vouloir l'interroger avec audace; qui s'abandonne sans réserve à la croyance des mystères, en avouant les bornes étroites de sa raison. Bien loin de se scandaliser des dogmes obscurs que la Religion lui enseigne, il n'en est que plus pénétré de respect pour elle, parce qu'il sait qu'une Religion sans mystères ne peut pas être une Religion Divine.

Ce n'est pas que nous ne sentions la force des difficultés qu'on peut nous faire: mais où seroit le mérite de notre adoration en esprit, s'il n'y avoit pas un voile qu'il fallût respecter par le sacrifice de nos lumières? Nous croyons donc des mystères: nous l'avouons: mais nous présentons en même temps les titres de notre croyance. Car il faut bien distinguer deux choses fort différentes, mais que la plupart des incrédules se plaisent à confondre: ce que nous devons croire, et pourquoi nous le croyons; ou si l'on veut, les *objets* et les *motifs* de notre croyance.

L'enthousiasme du fanatique ressemble en quelque sorte à la persuasion du vrai fidelle, et peut même la surpasser en constance et en vivacité. Ce qui fait la différence de l'un et de l'autre, c'est la diffé-

rence de leurs motifs. Le fanatique croit à l'aveugle et sans examen : ce qui fait que plus il se trompe, plus il est opiniâtre dans son erreur. Le fidelle croit avec certitude et par des raisons solides ; et comme il est assuré d'être dans la voie de la vérité, rien n'est capable de l'en détourner. La vraie Religion doit donc être appuyée sur des motifs, qui la rendent évidemment croyable. Une foi imprudente et aveugle ne pourroit plaire à celui qui est la raison par essence, et dégraderoit l'homme. Croire sans raison ou contre la raison même, c'est le partage des imbécilles, des superstitieux, des fanatiques. Aussi l'Apôtre veut-il que *notre soumission soit raisonnable* (*).

Loin donc que la vraie Religion exige qu'on renonce pour elle à sa raison, elle veut, au contraire, qu'on s'en serve pour juger de ses motifs et du degré de croyance qu'ils méritent.

Que fait-elle pour cela ? Elle commence d'abord par démontrer à la raison qui sans peine y acquiesce ; que l'ignorance et le mensonge sont également incompatibles avec l'idée d'un Dieu qui est essentiellement la sagesse et la vérité même ; et par une conséquence nécessaire, que s'il en-

(*) *Rationabile obsequium vestrum*. Rom. 12.

seigne aux hommes quelque chose, il doit être cru, soit qu'il parle de lui-même ou de ses ouvrages. Disputer à Dieu le droit d'exiger de nous une soumission aveugle à sa parole, c'est le comble de l'extravagance. A qui croirons-nous, si nous refusons de croire à Dieu ?

Ce principe indubitable une fois posé, la raison examine à quelles marques certaines on peut découvrir si Dieu a effectivement parlé. Elle n'en voit pas de plus convaincantes que les miracles et les prophéties. Car n'est-il pas de la dernière évidence que Dieu, Auteur des lois suivant lesquelles le monde est gouverné, peut seul interrompre ou changer le cours de ces lois ; et que des prédictions vérifiées par l'événement, sont le sceau de la Divinité, qui possède seule la science de l'avenir ?

Il ne s'agit plus que de chercher s'il y a une Religion dans le monde à qui ces marques puissent s'appliquer, et quelle est cette Religion. La raison trouve des prophéties et des miracles incontestables dans l'ancien et dans le nouveau Testament, dont nous prouverons bientôt l'authenticité irréfragable. En attendant, les incrédules voudront bien et doivent se contenter ici de l'aveu que nous leur faisons avec tous les défenseurs de la Religion, que la preuve de

ces faits par les lumières de la raison, est d'une nécessité indispensable.

Mais, disent les incrédules, vous défendez à la raison l'examen des mystères que la Religion propose : vous lui ordonnez de s'aveugler elle-même pour croire ce qu'elle ne conçoit pas, ce qui lui semble même opposé aux plus claires notions ; et vous mettez tout le mérite de la foi dans cet aveuglement volontaire de l'esprit humain. Oui, répondrons-nous : mais est-ce dégrader, est-ce anéantir la raison, que de dérober à sa curiosité des mystères, dont l'intelligence ne lui est pas nécessaire, dont il lui est utile de respecter l'obscurité, dont il lui suffit de savoir seulement l'existence et la réalité. Pourquoi desirer de voir et de comprendre ce dont Dieu a pu vouloir nous cacher pour un temps la pleine connoissance, par des raisons dignes de sa sagesse, lorsqu'on est pleinement convaincu de la vérité de ce qu'on croit ? Qu'un Dieu se soit revêtu de la nature humaine, dans le sein d'une Vierge, qu'il ait racheté les hommes de son sang, qu'il soit encore leur victime et leur nourriture dans un sacrifice qu'il ait institué, qu'il doive un jour les associer à sa gloire et à son bonheur ; ces objets sont trop intéressans, pour ne pas s'assurer

de leur réalité par les plus exactes recherches. Mais s'il n'est pas plus possible d'en douter, que de la vérité du Christianisme, établie par tous les motifs qui la rendent évidemment croyable; qu'importe au fond de savoir comment tout cela peut être? Le comprendre seroit, je l'avoue, une perfection, mais qui n'est pas essentielle au bonheur de l'homme dans cette vie; qui ne seroit pas un mérite pour lui; sans laquelle il peut acquérir toute la vertu dont il est capable. C'est une perfection que Dieu peut avec justice réserver pour une autre vie, comme une récompense destinée au mérite de la foi. Une distribution si équitable et si sage, qui met un intervalle entre les dons, pour mieux faire sentir le prix de ceux qu'on diffère, et pour que les derniers soient obtenus par le fidelle usage des premiers; cette distribution n'est-elle pas conforme à l'idée que nous avons de la sagesse de Dieu? Et si elle est vraie, comme l'enseigne la Religion Chrétienne, quel avantage ne trouve pas la raison à croire, sans le comprendre, ce qui lui est révélé? La foi sera suivie de l'intelligence; et les yeux que la raison aura fermés quelques momens, s'ouvriront pour toujours à la lumière de la vérité.

Les incrédules tentent donc vainement de commettre la raison avec la foi. Filles du Ciel toutes les deux, et destinées à conduire les hommes au même terme par des routes différentes, elle sont parfaitement d'accord. La foi propose des mystères, mais la raison démontre la nécessité de les croire, et défend de les examiner : tout est raisonnable dans la foi, jusqu'au sacrifice que le Chrétien fait de sa raison.

Combien est agréable à Dieu ce sacrifice ! Par quel autre témoignage peut-il mieux reconnoître sa souveraine infaillibilité ? Les mystères compris dans sa Révélation sont environnés d'épaisses ténèbres : l'homme les croit cependant avec autant de fermeté que si sa raison les lui démontroit, ou qu'il en apperçût clairement les rapports et les convenances. Ce ne seroit pas un mérite pour lui d'acquiescer à des vérités qui, par leur évidence, emporteroient son assentiment : ce seroit au moins un foible mérite de croire les dogmes révélés, s'ils étoient faciles à comprendre. Mais lorsqu'il croit, sur la parole et l'autorité de Dieu, des vérités obscures, des mystères qui paroissent se détruire mutuellement, ou qu'il semble impossible de montrer comment ils s'allient avec les maximes les plus certaines du bon sens et de la droite raison ; sa foi

est véritablement méritoire, parce qu'elle surmonte les révoltes de la nature, et qu'elle immole à Dieu une victime, qui lui est d'autant plus glorieuse qu'elle est plus chère à l'homme qui la présente.

Cette salutaire violence qui fait tout le mérite de la foi, ennoblit et perfectionne la raison. La foi nous introduit dans le sanctuaire auguste de la Divinité : elle nous découvre ce que la Nature Divine a de plus intime et de plus secret. Elle nous apprend les volontés libres de Dieu, la manière dont il a formé le monde, la fin glorieuse à laquelle il a destiné l'homme en le créant, le culte qu'il exige de lui et qui seul par conséquent peut lui être agréable, les bienfaits dont son amour l'a comblé, les conditions dont il fait dépendre son bonheur.

La raison laissée à elle-même, n'eût jamais pu acquérir ces sublimes, ces importantes connoissances, qu'il est si honorable et si avantageux à l'homme d'avoir. Les incrédules nous vantent sans cesse la raison : mais peuvent-ils méconnoître et désavouer sa foiblesse ? N'en font-ils pas eux-mêmes l'épreuve dans les sciences purement naturelles ? Elle rencontre à chaque instant dans la Nature des mystères incompréhensibles, ainsi que nous le ferons voir bientôt ; comment n'en trouveroit-elle pas dans la

Religion ? l'esprit humain peut-il renfermer dans le cercle étroit de ses pensées, l'immensité de l'Être divin ? C'est donc à lui une vaine présomption et une témérité malheureuse, de vouloir approfondir ce qu'il ne peut connoître par ses seules forces, et de rejeter tout ce qu'il ne peut comprendre. Sa chûte est inévitable, dès qu'il entreprend de franchir les bornes qui lui sont prescrites. Dieu punit son orgueil par l'humiliation de ses égaremens, et il permet, pour le confondre, que ses lumières se changent en ténèbres.

Prétendre que la raison brille suffisamment de son propre flambeau, qu'elle soit l'unique maître que nous devions écouter, et qu'en nous enseignant, elle nous dise tout ce qu'il nous importe de savoir ; c'est une fausse maxime que dément l'expérience de tous les siècles. Qu'on ouvre la grande histoire du genre humain, les livres même des Philosophes les plus célèbres. Que nous offriront-ils sur ce qui concerne la Divinité, le culte qu'on doit lui rendre, la fin de l'homme et ses principaux devoirs, c'est-à-dire sur ce qui lui est le plus essentiel de savoir, et où il lui est le plus nécessaire de ne pas se tromper ? Qu'y trouvera-t-on, qu'erreurs, contradictions, absurdités ? Qui croiroit, en lisant l'histoire des anciennes

sectes, que des hommes fussent capables d'adopter et de soutenir de si monstrueuses erreurs ?

Dans un coin de ce vaste Univers, un seul peuple eut autrefois des notions saines sur Dieu, sur les devoirs de l'homme, sur sa fin dernière ; et c'est Dieu lui-même qui l'avoit instruit. Par-tout ailleurs, sur ces objets importans, quel égarement et quelles ténèbres !

Pour ne parler ici que d'un seul point, le plus important de tous, le premier et le plus intéressant aux yeux de la raison ; quelle idée tous les hommes, si l'on en excepté les Juifs seuls, s'étoient-ils formée de la Divinité ? le vrai Dieu, le Créateur de l'univers, ignoré et méconnu, étoit le seul que les hommes n'adorassent point. Les divinités les plus monstrueuses, les plus ridicules, les plus bizarres, des mortels adorés par leurs semblables, le bœuf, le chien, le chat et le crocodile, encensés par le peuple le plus sage de la terre, des superstitions communes aux simples et aux savans, des cultes infames, des sacrifices impurs, des victimes humaines, des Dieux parjures, incestueux, adultères, le vice dans les temples et sur les autels : voilà l'homme abandonné à lui-même et aux égaremens de sa raison.

Parmi les Philosophes et les Sages eux-mêmes, que d'écoles et de sectes contraires! que d'opinions diverses sur la nature de Dieu, sur l'origine du monde, sur la destination de l'homme et sur les principes de la morale! A l'égard de tous ces grands objets, étoient-ils beaucoup plus éclairés, plus certains que le reste des hommes? et n'est-ce pas d'ailleurs le grand nombre qui a le plus besoin d'une instruction fixe et infaillible? C'est lui sur-tout qui n'ayant ni la force d'esprit, ni le temps, ni la volonté, ni les moyens nécessaires pour faire une étude raisonnée de la Religion et de la morale, a aussi le besoin le plus pressant d'être instruit et fixé par une autorité divine.

La raison elle-même est donc forcée de reconnoître combien cette autorité, qui est la Révélation, étoit devenue nécessaire, puisque les lumières naturelles seules étoient si insuffisantes. Il falloit en convaincre l'homme, et par la grandeur du mal, lui faire mieux sentir la nécessité et l'excellence du remède. C'est la profondeur des ténèbres qui relève le prix de la lumière (*).

(*) O Dieu! quelle obligation n'avons-nous pas à la bénignité de notre souverain Créateur, pour avoir déniaisé notre croyance de ces vagabondes et arbitraires opinions, et l'avoir logée sur l'éternelle base de sa sainte parole! Tout est flottant entre les mains de l'homme. *Essais de Montaigne.*

Elle nous a enfin été donnée, cette lumière céleste, dans les temps marqués par la Sagesse éternelle, non pour contredire notre raison, car la Révélation seroit alors fausse et indigne d'un être raisonnable; mais pour suppléer à ce qui lui manquoit, à ce qu'elle ne pouvoit naturellement savoir, pour l'instruire sur des objets que, dans l'état présent des choses, il nous importe le plus de connoître, mais qui n'ont, pour la plupart, aucune proportion naturelle avec notre entendement, sur des objets qui n'entrent point par eux-mêmes dans la sphère de nos idées, et dont nous ne pouvons être instruits que par la voie de la Révélation. Elle nous a été donnée, pour nous éclairer sur nos véritables devoirs, pour dissiper les ténèbres affreuses qui couvroient la face de la terre, pour retirer les hommes des excès monstrueux où ils s'étoient plongés. En se soumettant à la foi, c'est donc moins un sacrifice qu'ils font de leur raison que de l'abus de leur raison; abus qui a été pour la plupart des hommes une source funeste d'égaremens et de crimes.

La Révélation captive, il est vrai, notre entendement sous le joug de la foi; mais ce n'est qu'après lui avoir produit, si l'on peut s'exprimer ainsi, ses lettres de créance,

et avoir convaincu l'homme du besoin qu'il avoit d'une autorité divine et infaillible.

Cet usage de la raison, le seul légitime qu'il en puisse faire dans les matières de la foi, est possible à tous les hommes. Quelque occupés qu'ils puissent être des travaux inséparables de leur condition, quelque médiocres que soient leurs lumières et leurs talens, ils connoissent assez la Divinité, pour être persuadés qu'elle est infaillible lorsqu'elle parle. Les marques certaines qui distinguent son langage, doivent être et sont effectivement proportionnées à l'intelligence de ceux qui croient. Les uns, plus instruits et plus attentifs, savent mieux les faits qui établissent la vérité de la Religion, comprennent mieux ce qu'elle a par elle-même de merveilleux et de surnaturel ; les autres, moins pénétrans et moins habiles, ont néanmoins des motifs qui ne leur permettent pas de douter de la Révélation. Dieu parle clairement pour eux ; et leur foi, sans être aussi éclairée, est aussi prudente, quelquefois même plus pure et plus ferme que celle des savans.

Ce même usage de la raison est encore exempt de tout soupçon d'erreur. Les faits sur lesquels la Religion est fondée étoient sensibles, palpables, aisés à constater ; leur

certitude ne laisse dans l'esprit aucun doute raisonnable : Dieu même a voulu, qu'à l'égard des principaux, tels que les miracles du premier ordre opérés par Jésus-Christ, et sa résurrection sur-tout qui est la base du Christianisme, cette certitude fût portée jusqu'à l'évidence morale, comme nous le montrerons ailleurs.

Enfin, cet usage de la raison est le seul qui soit nécessaire dans l'examen de la Religion. Car, dès qu'il est certain que Dieu a parlé, il ne l'est pas moins que l'homme doit se soumettre : aussi le vrai fidelle n'est-il point ébranlé par les difficultés les plus fortes et les plus spécieuses qu'on oppose à sa croyance. Rien ne l'étonne, rien ne le déconcerte dans les mystéres que la foi lui propose, parce qu'il n'y voit rien qui surpasse l'idée qu'il a conçue de Dieu et de ses perfections. Il s'attend, lorsqu'on lui parle de la nature divine, à des abîmes sans fond ; et moins il peut les sonder, plus il les trouve dignes d'un Être immense et infini. Tout ce qui porte l'empreinte de l'amour que Dieu a pour les hommes, quelque prodigieux qu'il puisse être, anime ses espérances et redouble son amour ainsi que sa reconnoissance : il juge de l'effet par la cause, et il croit sans peine qu'une bonté qui n'a pas de bornes est incompréhensible

dans ses dons. Il sait que la création du monde a été un jeu de la sagesse éternelle, et il ne pense pas qu'il soit plus difficile au Créateur de se faire obéir par les créatures que par le néant (*).

Le Dieu de l'incrédule est un Dieu sourd aux prières du malheureux, insensible aux larmes de l'innocent et de l'affligé, sans bonté, sans miséricorde. C'est un Dieu impuissant : il ne peut ni secourir l'opprimé, ni arrêter l'oppresseur. Soumis lui-même à une fatale nécessité, il ne peut rien changer aux lois qu'il a faites : s'il les dérangeoit, l'Univers entier s'écrouleroit ; et toutes ses parties perdant leur équilibre, on ne verroit plus qu'un affreux chaos.

Dans le trouble et l'horreur la nature expirante,
Jusqu'au trône de Dieu porteroit l'épouvante (**).

(*) C'est la belle réflexion de *St. Ambroise*, au sujet de l'Eucharistie. « Celui, dit-il, qui de rien a pu faire ce qui n'étoit pas, ne peut-il pas changer les choses qui existent en ce qu'elles n'étoient point ? Car il ne faut pas moins de puissance pour donner aux choses leur nature que pour la changer. *Non enim minus est novas rebus dare quàm mutare naturas.*

(**) *Essai sur l'homme*, traduit de l'ouvrage Anglois de M. *Pope*, par M. *du Resnel*. Cette traduction infidelle, où le poison de la nouvelle philosophie est répandu par-tout, a été désavouée par M. *Pope*, dans sa lettre à M. *Racine le fils* : il y déclare que ses sentimens sont absolument opposés à ceux du Traducteur François.

Quel Dieu que celui que se forge l'impie ! Il n'est guère différent des statues de pierre et de bronze que l'idolâtre adoroit. Aussi qu'arrive-t-il ? C'est que l'impie ne reconnoît point de Providence divine, n'attend d'elle aucun remède à ses maux, ni aucune consolation dans ses peines. S'il prospère, il s'en glorifie, comme si ses succès n'étoient dûs qu'à lui seul, à ses talens, à son industrie : s'il tombe dans l'adversité ou qu'il lui arrive quelques fâcheux accidens, il s'afflige à l'excès, se livre à de honteux emportemens, et quelquefois au désespoir, jusqu'à s'arracher la vie et devenir son propre bourreau.

Que la foi, dit l'Auteur des *Lettres d'une Mère*, nous donne une idée bien différente de notre Dieu ! Elle nous le fait envisager toujours prêt à recevoir nos prières et nos adorations, conduisant tout avec sagesse et avec bonté, toujours agissant et toujours tranquille, produisant ses œuvres, non par nécessité et comme à l'aveugle, ce qui détruiroit l'idée que nous devons avoir d'une sagesse infinie, mais avec une souveraine liberté et par des vues infiniment sages, par une volonté toujours sainte, toujours juste, toujours bonne. S'il établit entre les différentes parties de la Nature un ordre et une dépendance qui

font éclater sa sagesse, il peut toujours, et à son gré, changer ces lois qu'il a établies par un acte unique de cette volonté infiniment féconde, qui en prescrivant certaines lois a pu en même temps y mettre des bornes et y enfermer des exceptions. Il peut donc suspendre ces lois et en interrompre le cours, pour réveiller les hommes de leur assoupissement, leur faire entendre sa voix, leur intimer ses intentions, récompenser la vertu et punir les crimes des peuples comme ceux des particuliers. Alors les élémens, dociles à la voix du Tout-Puissant, courent pour exécuter ses ordres, et rien ne peut y mettre des obstacles.

Voilà ce qui fait que le juste qui vit de la foi jouit d'une paix inaltérable dans le sein de Dieu, persuadé que rien n'arrive que par ses ordres ou par sa permission. La foi tire à ses yeux le voile mystérieux, qui nous cache la conduite pleine de sagesse que Dieu tient dans le gouvernement du monde : elle lève le scandale qui semble naître du juste opprimé et du méchant qui prospère. Elle le console dans ses afflictions, et le porte à remercier la bonté divine des biens qu'elle lui envoie, sans en tirer sujet d'orgueil ou de vanité. Non-seulement il croit que Dieu veille sur

lui, mais il croiroit faire un crime d'en douter. Pourquoi Dieu qui a daigné créer l'homme, jugeroit-il indigne de lui de le considérer, d'être attentif à toutes ses pensées, à toutes ses actions ? Rien peut-il échapper à une sagesse, à une intelligence, à une bonté infinies ? L'homme n'est qu'un vermisseau, et moins qu'un vermisseau à ses yeux, puisqu'il est pécheur, j'en conviens : mais dans les mains du Tout-Puissant, il peut devenir un adorateur de la Divinité, l'héritier de ses promesses, en un mot, un enfant de Dieu-même. Il est de la grandeur de Dieu de faire de rien quelque chose de grand.

C'est ainsi que la foi ennoblit l'homme, en l'élevant jusqu'à Dieu, tandis que l'impie se plaît à le ravaler au-dessous de la bête.

En vain de la raison tu vantes l'excellence ;
Doit-elle sur l'instinct avoir la préférence ?
Entre ces facultés quelle comparaison !
Dieu seul règle l'instinct, et l'homme la raison.

DU RESNEL.

L'instinct, c'est-à-dire la passion, est donc préférable à la raison, et doit nous servir de règle. Nos passions sont des lois de la Nature, et cette Nature, selon nos Philosophes, c'est Dieu. Ainsi, plus les

passions sont fortes, plus la volonté de Dieu est marquée, plus on doit s'y conformer. Aussi, dit-il clairement ailleurs :

Cédons, conformons-nous aux lois de la Nature :
La route qu'elle trace est toujours la plus sûre.

Allez, jeunes libertins, suivez tous les mouvemens de vos passions, fermez les oreilles aux cris de la raison, livrez-vous sans remords à tout ce qui vous flatte, moquez-vous de tous les avis qu'on pourra vous donner, de tous les reproches que les gens sensés pourront vous faire; c'est la raison qui parle : fouler aux pieds tous les remords, c'est la raison qui les fait naître : l'écouter, ce seroit la préférer à Dieu. Or, y a-t-il quelque comparaison à faire entre l'un et l'autre ? Quelles leçons! Au reste, ne nous en étonnons point. Des ames de boue sont-elles capables d'avoir des sentimens plus relevés ?

L'instinct que Dieu a mis dans l'homme en le créant, qui le porte à chercher ce qui peut contribuer à sa conservation et à sa propagation, n'a rien que de bon et de légitime. Avant la chûte de l'homme, cet instinct n'étoit réglé que par la raison : mais depuis, cet instinct est devenu en nous une passion, qui se révolte sans cesse contre la raison et cherche à secouer son joug;

joug ; et quand la passion a pris le dessus, il n'y a point de crime dont elle ne soit capable, sans qu'elle puisse être retenue par la vue des maux infinis qui la menacent. Celui qui sauroit conserver à la raison son empire et lui soumettre ses instincts, posséderoit sans doute le véritable bonheur dont on puisse jouir dans cette vie. La morale évangélique, dont l'unique objet est de rendre l'homme véritablement heureux dans cette vie même et dans l'autre, ne cesse de nous exhorter de préférer la raison à l'instinct, et de renfermer celui-ci dans ses justes bornes. La bonne philosophie des Païens leur donnoit les mêmes leçons. Mais nos Philosophes modernes nous tiennent un autre langage. Ils sentent en eux un instinct qui les porte à des plaisirs que la raison condamne. Or, dans ce combat de la passion contre la raison, ils ne rougissent pas de donner la préférence à la loi de la chair sur celle de l'esprit.

Suivons nos passions.
Cédons, conformons-nous aux lois de la nature :
La route qu'elle trace est toujours la plus sûre.
Dieu seul règle l'instinct, et l'homme la raison.

Quel pompeux verbiage ! Comment se peut-il faire que l'homme règle sa raison ? S'il la conduit sans raison, il est insensé ;

s'il règle sa raison par une autre raison, il en a donc deux ; une qui commande et une qui obéit. Celui qui entend quelque chose à ce galimathias est bien habile. Ce sont donc des imposteurs et de vrais charlatans, lorsqu'ils publient hautement qu ils n'enseignent rien que de clair et que la raison n'avoue. Qu'on diminue bien de l'estime qu'on a de ces beaux génies, lorsqu'on les considère de près ? Ils ont le talent de dire les plus grandes inepties, avec une éloquence qui éblouit et empêche qu'on n'approfondisse. On a la bonhomie de les croire sur leurs paroles, et de s'imaginer que leurs sentences sont autant d'oracles. Leurs grands noms en imposent. Mais au fond, ce qu'ils nous débitent le plus souvent n'est qu'un pompeux verbiage, et leur réputation est plus fondée sur notre ignorance que sur leur mérite ; ou plutôt on ne les admire que parce qu'ils flattent nos passions, et parce qu'on est bien aise de se livrer comme eux sans remords à tous ses penchans.

Nous voilà donc réduits à la condition des bêtes. L'instinct doit être notre règle, et la raison doit se taire, d'autant plus qu'elle parleroit en vain, comme le dit clairement notre Pope François.

Orgueilleuse raison, tu soutiens mal tes droits.
Foible reine, crois-tu nous prescrire des lois ?
A quoi donc se réduit ton pouvoir si vanté ?
De tes dures leçons quelle est l'utilité ?
Tu veux que du plaisir nous redoutions les charmes :
Mais pour en triompher, nous donnes-tu des armes ?
Ta voix sur nos *défauts* nous force à réfléchir :
Mais que peut ton secours pour nous en affranchir ?
De reproches amers en vain tu nous accables :
Sans nous rendre meilleurs, tu nous rends *misérables*.

Ce Poëte convient que les passions sont des *défauts*, que l'homme est misérable de les suivre, que pour devenir bon il faut les combattre, que nous serions heureux si la raison nous donnoit des armes pour les combattre ; et par une contradiction qui saute aux yeux, il abaisse la raison au-dessous de l'instinct, tandis qu'ailleurs il en fait le plus magnifique éloge :

La vie est une mer, où sans cesse agités,
Par de rapides flots nous sommes emportés.
La raison que du Ciel nous eûmes en partage,
Devient notre boussole au milieu de l'orage ;
Et son flambeau divin, prêt à nous éclairer,
A travers les écueils peut seul nous rassurer.

Que penser de toutes ces contradictions ? et quelle autorité peut avoir sur notre esprit celui qui se joue ainsi du sien ? Vous dites que la raison ne vous donne point d'armes. Dites plutôt que vous ne voulez

pas vous en servir : car la raison ne vous expose-t-elle pas sans cesse les motifs les plus puissans pour combattre vos passions ? les suites funestes du crime, la laideur du vice, la beauté et les avantages de la vertu. Si vous ne vous servez pas de ces armes, c'est votre faute. La raison a fait son devoir, mais vous fermez vos oreilles pour ne pas l'entendre.

Vous demandez quelle est l'utilité de ses leçons. Mais qu'y a-t-il de plus utile à l'homme que de connoître ses devoirs, que d'avoir un maître sage qui nous en instruise, qui nous en avertisse ? Soyez docile à sa voix, et vous en connoîtrez l'utilité : vous y trouverez une paix et une douceur qui vous dédommageront bien du sacrifice que vous lui aurez fait.

La Religion est une autre maîtresse, dont les préceptes viennent à l'appui. On l'accuse d'attenter aux droits de la raison, tandis qu'elle ne cesse d'en prendre la défense, et de nous exhorter à écouter les leçons que la raison nous donne pour régler l'instinct : oui, la raison n'a pas d'amie plus sincère que la Religion Chrétienne. Il y a entr'elles un parfait accord, quoi qu'en disent nos Philosophes. Si la Religion exige de la raison le sacrifice de ses lumières, ce n'est qu'après l'avoir convaincue que c'est

Dieu même qui a parlé, et que rien n'est plus raisonnable que de croire à celui qui, étant la sagesse et la vérité par essence, ne peut ni se tromper ni nous tromper.

Pénétré de ces sentimens, le Chrétien méprise toutes les vaines subtilités d'une fausse philosophie. Les objections les plus captieuses ne le troublent point : fondée sur la pierre ferme, sa foi résiste et au souffle impétueux des vents et au débordement des eaux. En vain lui allègue-t-on des difficultés apparentes, des oppositions prétendues de nos mystères avec la raison : il sait qu'ils sont au-dessus d'elle, mais non pas contre elle. En portant tous, comme il convient, l'auguste caractère de leur Auteur, leur élévation majestueuse, qui les rend inaccessibles pour le fond de leur nature, aux foibles vues de la raison humaine, n'empêche pas qu'on n'y puisse découvrir qu'ils n'ont rien qui la révolte évidemment, ainsi que l'ont fait voir plusieurs de nos habiles Apologistes (*).

(*) Ce qui est contre la raison, est ce qui renferme contradiction, absurdité, ce qui présente l'être et le non-être dans un même objet et sous le même rapport, ce qui affirme et nie tout à la fois et sous le même point de vue. Or, les mystères de la Religion, considérés de près, n'offrent rien de semblable, comme

Si nos mystères étoient absurdes, comme le prétendent les incrédules, s'ils étoient opposés à des propositions évidentes, aux premières notions du sens commun, auroit-on pu les faire croire et adopter par une si grande partie du genre humain? Si cela étoit, dit M. *de Maupertuis*, personne ne seroit Chrétien ni ne pourroit l'être. Les plus grands hommes les ont crus, ces mystères; ils ont, sur ce point, défendu et justifié leur croyance. Eh quoi! n'auroient-ils donc pu voir ce que l'impie nous donne pour des contradictions si palpables? Lui seul a-t-il donc reçu la raison et le bon sens en partage? oseroit-il le penser et le dire, sans y renoncer lui-même et s'exposer à la risée?

La Religion a ses mystères; mais où l'homme n'en rencontre-t-il pas? Philosophes insensés, vous refusez de croire les mystères de la Religion, parce que vous ne pouvez les comprendre! Mais comprenez-vous mieux ceux de la Nature? Combien n'en a-t-elle pas où votre esprit se perd, et qui sont pour vous autant d'abymes profonds! Qu'on demande aux plus éclairés

---

le prouve l'Auteur du *Comte de Valmont*, dans la lettre XXXI du tome 2, à l'égard de la Trinité, de l'Incarnation et de l'Eucharistie.

et aux plus pénétrans des hommes l'explication de la plupart des choses qui se passent en eux-mêmes ou qu'ils ont sous les yeux ; s'ils sont sages, ils avoueront modestement que ce sont des mystères pour eux, et que la raison ne leur laisse d'autre parti à prendre que celui du silence. S'ils osent parler, ils ne montreront qu'une présomption ridicule, en ne débitant que des mots vides de sens ou des absurdités.

Quel est l'homme, par exemple, quel est le Philosophe assez habile pour nous expliquer ce que c'est que l'union de l'ame avec le corps, et en quoi il consiste ; comment tous les membres obéissent à la simple volonté d'une substance spirituelle ; la manière dont la pensée se forme en nous ; comment l'impression des choses matérielles sur nos organes, fait naître dans notre ame, des sensations, des sentimens, des idées ; comment la parole, c'est-à-dire un peu d'air agité entre nos dents et par notre langue, manifeste nos pensées à d'autres hommes ; comment des millions d'objets, répandus dans l'espace de plusieurs lieues, viennent tout à la fois se peindre, sans confusion, dans un point de notre œil ? et mille autres choses semblables, qui ont fait dire avec raison que l'homme étoit pour l'homme

même une source de mystères impénétrables.

Qui est celui qui nous expliquera ce que c'est que le mouvement, non pas ce mouvement sensible qui est le transport d'un lieu à un autre, mais ce mouvement primitif, cette force qui est la cause de ce transport ? Quel est le savant qui nous apprendra ce que c'est que la pesanteur, la dureté des corps, leur nature, leur différence essentielle, la vertu de l'aimant, la prodigieuse fécondité des plantes, des animaux, des hommes ; et comme l'a dit fort bien un des plus grands ennemis même de nos mystères :

Réaumur, dont la main si savante et si sûre,
A percé tant de fois la nuit de la Nature,
M'apprendra-t-il jamais par quels subtils ressorts
L'éternel Artisan fait végéter les corps ;...
Pourquoi ce ver changeant se bâtit un tombeau,
S'enterre et ressuscite avec un corps nouveau ;
Et le front couronné, tout brillant d'étincelles,
S'élance dans les airs en déployant ses aîles ;...
Demandez à *Silva* (*) par quel secret mystère
Ce pain, cet aliment, dans mon corps digéré,
Se transforme en un lait doucement préparé ;
Comment toujours filtré dans ses routes certaines,
En longs ruisseaux de pourpre il court enfler mes veines,

(*) Célèbre Médecin de Paris.

A mon corps languissant rend un pouvoir nouveau,
Fait palpiter mon cœur, et penser mon cerveau?
Il lève au ciel les yeux, il s'incline, il s'écrie:
Demandez-le à ce Dieu qui nous donna la vie.

VOLTAIRE.

Tout l'univers est rempli de vérités, qui sont en même temps indubitables et incompréhensibles. Nous connoissons les effets; mais souvent les causes sont pour nous comme autant de mystères, que la Nature nous cache sous ses voiles augustes. Et vous êtes surpris que son divin Auteur en renferme dans son propre sein, qui passent les bornes de votre intelligence! L'ouvrier seroit-il moins un mystère que son ouvrage? seroit-il moins une merveille que toutes celles qui sont sorties de ses mains? Si la nature de l'homme est incompréhensible à l'homme même, comment la nature de Dieu ne le lui seroit-elle pas?

Que nous portions nos regards sur la Divinité, tout notre esprit est aussitôt absorbé par l'idée d'un Être infini, qui nous épuise et ne nous laisse d'autre sentiment que celui de l'anéantissement et de l'adoration la plus profonde devant cet Être incompréhensible. Être existant par lui-même et de toute éternité, puissance créatrice, immensité qui comprend tout et que rien ne borne, liberté parfaite et incapable de

changement, intelligence qui ne peut ni acquérir ni perdre, et à laquelle est toujours présent tout ce qui a été, a pu être, est, sera ou pourra être dans toute l'éternité; amour de l'ordre et patience, bonté et justice également infinies: voilà une partie des attributs divins, que la raison humaine est obligée de reconnoître, que l'homme doit se contenter d'adorer, qui seront toujours incompréhensibles pour lui, et toujours infiniment supérieurs à toute son intelligence, à ses lumières, à sa pénétration.

« Plus je m'efforce, dit le Philosophe de Genève, de contempler son essence infinie, moins je la conçois; mais elle est, cela me suffit: moins je la conçois, plus je l'adore. Je m'humilie et lui dis: Être des Êtres, je suis parce que tu es: c'est m'élever à ma source, que de te méditer sans cesse. Le plus digne usage de ma raison est de s'anéantir devant toi. C'est mon ravissement d'esprit, c'est le charme de ma foiblesse, de me sentir accablé de ta grandeur. »

En effet, Dieu est infini; et tout ce que nous concevons dans Dieu doit être infini, puisqu'existant par lui-même, il n'a pu être borné par aucun être de qui il dépende, ni limité par sa nature qui n'est autre chose que lui-même. L'esprit de l'homme, au contraire, est essentiellement et nécessairement

fini et borné. On ne peut là-dessus former aucun doute raisonnable. Il faut donc qu'il y ait dans l'essence et dans les attributs de l'Être infini une infinité de choses impénétrables et inaccessibles à une intelligence finie et bornée.

La raison te conduit, avance à sa lumière;
Marche encore quelques pas, mais borne ta carrière;
Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter :
Là commence un abîme, il le faut respecter.

VOLTAIRE.

Après cela, de l'aveu même de nos adversaires les plus dangereux, quel cas doit-on faire des présomptueuses assertions de tous ces incrédules, libertins, prétendus Philosophes, qui frondent hautement tous nos mystères, qui osent nous dire qu'il ne doit rien y avoir dans la Religion qui ne soit du ressort de la raison, que tout doit y être soumis à son examen, et que tout ce qu'elle ne peut pas comprendre, doit être absolument proscrit, rejeté, condamné ?

Foibles mortels, vous voulez atteindre jusqu'à l'Être suprême, vous qui ne pouvez connoître la nature du grain de sable que vous foulez à vos pieds ! Seroit-il Dieu, seroit-il l'Être infini, si des êtres bornés pouvoient connoître tout ce qu'il est ? *Vous seriez bien petit, Seigneur,* disoit, dans sa belle simplicité, *St. François de Sales,* si

vous pouviez être compris par un esprit aussi petit que le nôtre.

Écoutez aussi la sage réponse que fit, trois cents ans avant l'établissement de la Religion Chrétienne, un célèbre Mathématicien à un Sophiste, qui lui demanda de quelle nature étoient les Dieux. *Tout ce que je sais*, répondit Euclide, *c'est qu'ils haïssent bien ceux qui sont curieux de pénétrer les mystères qu'ils leur cachent.*

Ce qui nous étonne le plus dans les mystères que la foi nous propose, est précisément ce qui doit nous paroître le plus digne de la Divinité. L'Être suprême a voulu nous faire connoître ce qu'il étoit, en se montrant incompréhensible. D'ailleurs, la révélation des mystères est pour l'homme une source de lumières les plus précieuses, les plus instructives; et le sage, loin de s'en choquer, n'en est que plus pénétré de reconnoissance envers Dieu, parce qu'il sent tous les avantages que cette révélation lui apporte. En effet, il n'y a pas un de ces mystères révélés, qui ne serve, les uns à nous donner une idée plus sublime des grandeurs et des perfections de Dieu, tels que le mystère de la Trinité et celui de la Création par laquelle il commande au néant, et fait qu'à sa seule volonté ce qui n'existoit pas existe tout-à-coup; les autres à

nous offrir de plus grands témoignages de l'amour de Dieu pour nous, tels que les mystères de l'Incarnation et de l'Eucharistie; d'autres à nous fournir les motifs les plus puissans et les plus efficaces pour l'accomplissement de tous nos devoirs, tels que le dogme redoutable de l'éternité des peines destinées à ceux qui les auront violés, et l'espoir consolant d'un bonheur éternel pour ceux qui les auront fidellement remplis; d'autres, enfin, à nous faire mieux comprendre l'énormité du péché et les châtimens qu'il mérite, ainsi qu'à nous rendre la Religion plus précieuse et plus chère, tels que le dogme du péché originel.

« Cette transmission du péché originel, dit M. *Pascal*, nous paroît une folie. Nous trouvons absurde que le péché du premier homme ait rendu coupables ceux qui n'ont pu y participer : elle nous semble même très-injuste. Ce mystère, nous en convenons, est de tous le plus incompréhensible : mais sans ce mystère nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes, et l'homme est plus inconcevable sans ce mystère, que ce mystère n'est inconcevable à l'homme. » Dieu a pu faire l'homme bon, puisqu'il est tout-puissant, et la Révélation nous apprend qu'il l'avoit en effet créé saint et juste : il a dû le faire bon, puisqu'étant

la bonté même, il ne peut rien faire que de bon. Cependant la corruption et la pente au mal est dans tous les hommes, qui l'apportent en naissant, comme il est facile de le voir dans les enfans mêmes : il n'y a personne qui en soit exempt. Tous les maux que nous éprouvons, ne sont que la punition et les suites de cette corruption. Or, comme l'homme est misérable dès le moment de sa naissance, qu'il est même condamné à mort avant d'entrer dans la vie; il s'ensuit nécessairement qu'il est criminel en naissant : car Dieu, qui est la justice même, ne punit pas des innocens, il ne se plaît pas à former des créatures pour les rendre malheureuses. Il n'y a pas de milieu : ou il faut convenir que l'homme naît coupable, ou il faut accuser Dieu d'injustice : ce qu'on ne peut dire sans folie. Il suffit que Dieu fasse une chose, pour que nous soyons convaincus qu'il agit avec justice et avec sagesse, quoique nous ne puissions comprendre les motifs de sa conduite. Eh ! qui sommes-nous pour oser le juger? disons plutôt que Dieu haïssant infiniment le péché, doit le punir de même. Est-il étonnant qu'il ait puni le péché du premier homme de la manière la plus terrible dans sa personne et dans celle de ses descendans. C'étoit un grand exemple qu'il falloit donner

à la terre, et qui subsistât et se renouvelât sans cesse dans la suite de tous les siècles. Dieu ne voit dans la postérité d'*Adam* que les enfans infortunés d'un père criminel : il n'apperçoit que des fruits maudits sur cet arbre maudit. D'ailleurs, selon le code du droit naturel et civil, les enfans d'un père esclave appartiennent au maître par droit d'*accession*, comme s'expriment les Jurisconsultes. Or, *Adam* s'étant vendu au démon par son péché, les enfans qui naîtront de lui doivent donc appartenir à ce maître, jusqu'à ce que chacun d'eux ait été racheté.

Et une preuve que Dieu, en prononçant une sentence si rigoureuse contre *Adam* et sa postérité, n'a fait que suivre les règles de sa justice infinie, c'est que pour montrer à l'homme qu'il ne le punit en quelque sorte que malgré lui et avec regret, il lui a donné aussitôt la plus grande preuve de son amour, en lui annonçant et lui préparant un remède qui soit le chef-d'œuvre de sa bonté et de son amour. Il lui destine un Libérateur capable tout à la fois et de satisfaire à tous les droits de sa justice, et de réparer plus avantageusement tous les maux causés par le péché. C'est son Fils unique, qu'il a engendré de toute éternité, et qui en pré-

nant notre nature, portera dans un corps de chair la punition de nos offenses : il souffrira comme homme, et donnera comme Dieu un prix infini à ses souffrances.

Ce que la foi nous apprend à ce sujet est, comme on voit, nécessairement lié avec le mystère de la Trinité : mystère auguste, où Dieu paroît véritablement Dieu, et infiniment supérieur à tout ce qui n'est pas lui : mystère autant au-dessus de la raison humaine, que l'infini l'est de ce qui est fini et borné. Si l'existence d'un Être suprême, sans commencement comme sans fin, est elle-même un mystère incompréhensible à notre raison, faut-il être surpris que la manière dont il existe, en soit aussi un ?

Mais quoique la raison ne puisse comprendre ce mystère ineffable, on peut dire qu'elle l'entrevoit en quelque sorte, en consultant l'idée qu'on doit avoir d'un esprit. Dieu est un esprit, nous n'en pouvons douter : un esprit ne peut être sans pensée : la pensée est l'expression de l'esprit qui la produit. Un être infini ne peut avoir qu'une pensée infinie et éternelle comme lui. Cette pensée ne peut avoir eu pour objet éternel que Dieu lui-même, puisqu'il existoit seul : elle ne peut donc être que sagesse, que sainteté,

que vérité. Cette sagesse infinie engendrée de Dieu, est donc aussi Dieu, puisqu'elle en a toutes les perfections. Elle constitue une personne différente, mais elle ne fait avec le Dieu qui l'engendre qu'un seul et même Dieu. Elle prend pour s'accommoder à notre façon de parler, le nom de *Fils*, de *Verbe*, de *Parole*, parce qu'elle est produite par l'esprit et qu'elle est son expression.

Dieu aime nécessairement cette sagesse, cette pensée qui sort de lui. Ainsi nous disons que ce Père aime ce Fils qu'il engendre de son sein de toute éternité, qu'il l'aime infiniment : le Fils aime de même son Père. C'est donc l'amour qui les unit, parce qu'il est réciproque. Or cet amour qui procède du Fils comme du Père, est aussi éternel, infini, puisque Dieu n'a pu être un instant sans se connoître, et sans s'aimer : c'est Dieu lui-même. Cet amour a la même nature et les mêmes perfections que Dieu ; il est donc un seul et même Dieu avec le Père et le Fils ; nous l'appelons *Saint-Esprit*, mot qui signifie *souffle*, parce qu'il est en quelque sorte le souffle, l'aspiration réciproque des deux premières Personnes.

Tel est en peu de mots le mystère ineffable d'un Dieu unique en trois Personnes;

mystère qui n'a rien d'évidemment contraire à la raison, puisque nous ne disons pas que trois Personnes ne font qu'une Personne, ni que trois Dieux ne font qu'un Dieu : mystère au reste, qui est plus du ressort de la Révélation que de la raison, parce qu'il n'appartient qu'à Dieu de nous apprendre ce qu'il est et de la manière dont il est (*).

La Révélation, ce divin flambeau qui nous a été donné pour guider nos pas incertains au milieu de la nuit obscure que les passions forment autour de nous, et pour fortifier de ses rayons le foible jour

(*) Si l'on veut avoir une solution plus développée des mystères de la Trinité et du péché originel, justifiés au tribunal même de la raison, on doit lire les lettres IX et XVI des *Letures d'une Mère à son Fils.*

On peut encore observer avec l'illustre Évêque de Meaux, que le mystère d'un Dieu unique en trois Personnes étant le fondement de la Religion, *Dieu, pour nous le rendre toujours présent, a voulu nous en faire trouver l'image en nous-mêmes.* Notre ame qui produit sa pensée, aime cette pensée ; et c'est ce sentiment d'amour qui unit l'ame et la pensée, laquelle est la parole intérieure de l'ame, son verbe. Aussi Dieu, tenant en quelque sorte conseil avant de former l'homme, dit : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance.* Le nombre pluriel est ici remarquable.

que la raison faisoit luire à nos yeux, a donc, ainsi que la colonne de feu qui conduisoit les Israélites dans le Désert, son côté obscur, et la nature des choses qu'elle avoit à nous apprendre l'exigeoit; mais elle a aussi son côté lumineux et ses clartés brillantes. Ce sont les fondemens solides sur lesquels elle repose, les preuves invincibles qui en établissent la certitude, et les motifs convaincans de crédibilité qui engagent à la recevoir. Elle nous propose, à la vérité, des choses difficiles à croire, parce que Dieu ne veut pas moins l'hommage de notre esprit que celui de notre cœur; mais ces mystères sont si indubitables, ils sont appuyés sur tant de preuves, sur des preuves si sensibles et si palpables, que ce seroit une folie de ne pas s'y rendre, et que l'incrédulité n'est pas moins contraire à la raison qu'à la foi.

Ces preuves sont celles qui établissent la vérité et la divinité de la Religion Chrétienne, dont ces mystères font une partie essentielle. En attendant que nous les développions, nous ajouterons ici que la vraie Religion doit sur-tout se reconnoître à deux caractères non équivoques: *elle est la seule conforme à la raison, et là*

seule révélée. On ne peut nier que ces deux caractères ne soient décisifs.

La Religion conforme à la raison est sans doute celle qui nous apprend à connoître Dieu et à nous connoître nous-mêmes. C'est celle qui nous découvre d'où nous venons, ce que nous sommes, ce que nous serons, et ce que nous avons à faire. C'est celle qui règle le culte dû au souverain Être, qui unit l'homme à Dieu; car c'est là l'essence de la Religion. C'est enfin celle qui nous apprend à connoître la vertu, nous donne les moyens de la pratiquer, et nous conduit au bonheur que nous desirons si ardemment, et pour lequel nous sentons invinciblement que nous sommes nés. Or telle est la Religion Chrétienne.

Consultez tous les Sages de l'antiquité, tous ces hommes qui n'ont eu pour guide que leur propre esprit, et vous verrez que nul n'a jamais donné clairement ces importantes connoissances. Consultez vos Philosophes modernes, et vous conviendrez qu'ils ne font tous qu'hasarder les conjectures les plus bizarres sur l'existence de Dieu, sur l'origine de l'homme, sa nature, sa fin et ses devoirs. Ils ne s'accordent ni entr'eux ni avec eux-mêmes.

Nous osons le dire, c'est le Législateur

des Chrétiens, qui est venu apporter aux hommes les idées les plus sublimes et les plus saines de la Divinité. Avant lui, si l'on en excepte la nation des Hébreux, tous les peuples de la terre n'avoient de Dieu que des idées très-foibles, reste obscur et à demi effacé d'une tradition primitive, ou des idées absurdes et extravagantes qui étoient le fruit des imaginations de leurs Poëtes et de leurs Philosophes.

Il a donné le corps le plus complet de la morale la plus pure. L'Évangile renferme les principes de toutes les vertus et de tous les devoirs, la condamnation de tous les vices et de tout ce qui peut y conduire. On défie de trouver dans ce Livre divin une seule maxime qui soit répréhensible.

Il a établi sa Religion par des moyens qui annoncent visiblement la toute-puissance de Dieu : il l'a établie malgré tous les obstacles que les puissances de la terre, les préjugés, les passions, pouvoient y opposer, par les moyens les plus foibles et naturellement les plus incapables de réussite.

Il a prédit les combats que cette Religion auroit à soutenir, et les triomphes qu'elle remporteroit jusqu'à la fin des siècles. Comme elle étoit destinée à combattre toutes les passions et tous les vices

les plus chers au cœur de l'homme, toutes les passions et tous les vices devoient s'élever contre elle. Il étoit naturel que l'enfer combattît contre le Ciel : mais il étoit naturel aussi que le Ciel triomphât de l'enfer. Aussi l'histoire de la Religion n'est-elle que l'histoire de ses combats et de ses triomphes.

Enfin Jésus-Christ a toujours parlé et agi comme Envoyé de Dieu, comme Fils de Dieu, comme Dieu; et il en a donné les marques les plus authentiques, ainsi que nous le ferons voir bientôt. La croyance des mystères est donc appuyée sur des preuves d'une évidence morale, à laquelle il est impossible à un homme raisonnable de se refuser, et contre laquelle il n'y a que l'ignorance, la mauvaise foi et les passions qui puissent s'élever.

Si la Révélation, à cause de ses dogmes impénétrables, exige de notre raison quelques sacrifices, ne sont-ils pas bien compensés d'ailleurs par les avantages qu'elle nous procure? Également propre aux savans et aux ignorans, parce qu'elle est destinée à instruire et à guider tous les hommes, elle dicte à tous, d'une manière claire et précise, ce qui doit faire l'objet de leur croyance, et par-là fixe tous les doutes et les incertitudes. A l'aide de cette

lumière divine, je marche sans crainte de m'égarer, et j'évite ces précipices affreux où s'enfonce l'incrédule. Abandonné à sa propre foiblesse, l'impie tombe d'abîmes en abîmes. Il ferme les yeux à une lumière importune, afin d'étouffer ses remords : il appelle, il cherche, il adopte tout ce qui peut les faire taire. Il se jette dans l'incrédulité la plus insensée ; et, pour ne point se soumettre à la foi, il donne dans des absurdités beaucoup plus insoutenables à sa raison, que les vérités saintes, dont la hauteur et la sublimité l'étonnent. Pour ne vouloir pas croire d'incompréhensibles mystères, il suit l'une après l'autre d'incompréhensibles erreurs, et admet les plus absurdes contradictions, comme nous le ferons voir dans un moment.

Mais ce qui doit surprendre encore plus, c'est que ces prétendus esprits forts, qui insultent aux vrais fidelles comme à des automates, à des ames foibles, à des esprits remplis de préjugés, sont quelquefois eux-mêmes les plus crédules et les plus soumis à l'empire du préjugé. *Si vous ne croyez pas*, disoit ingénieusement M *de Marivaux* à l'un d'eux, *ce n'est pas du moins faute de foi* (*).

(*) M. *de Marivaux* étoit de l'Académie Françoise, et s'est rendu célèbre par son *Spectateur*

Combien parmi eux croient par autorité, qu'il ne faut pas croire à l'autorité, et préfèrent celle des hommes à celle de Dieu! Ils nous accusent de ramper sous le joug et de nous laisser entraîner par les opinions reçues : mais ne se laissent-ils pas eux-mêmes subjuguer presque tous par un plus habile?

Qu'il se trouve parmi eux un de ces génies supérieurs, qui, né avec une imagination forte et dominante, aime à donner dans des opinions nouvelles, dans des paradoxes singuliers, et leur prête toute la séduction d'une certaine candeur qui en impose encore plus que son style mâle et vigoureux : combien aussitôt recevront aveuglément ses décisions tranchantes comme des oracles, et adopteront sans examen les systêmes inintelligibles qu'il a bâtis dans son imagination échauffée, comme le vrai systême de la nature!

François, où l'on trouve de grandes et fortes leçons; par ses *Romans*, qui ont la gloire d'avoir servi de modèles aux romanciers Anglois, ces grands peintres de la nature et des mœurs; par ses *Comédies* charmantes, mais où l'on peut dire qu'il y a trop d'esprit, ainsi que dans la plupart de ses Romans, gâtés d'ailleurs par des peintures trop libres, par un style pétillant et maniéré, qui lui a beaucoup nui dans l'esprit des gens de goût. Il mourut en 1763, à Paris sa patrie.

Qu'il

Qu'il se trouve un de ces hommes hardis, qui désespérant, nouvel *Érostrate*, de pouvoir s'immortaliser autrement que par des sacriléges, ou aimant mieux, comme *César*, être le premier dans une bicoque que le second à Rome, lève hautement l'étendard de l'impiété, et se mette à la tête des ennemis de la Religion; qu'un tel homme, à l'ambition de s'ériger en chef de parti, de se faire un nom par la guerre impie qu'il déclare à Dieu, joigne un esprit vif et facile, une imagination brillante et pittoresque; bientôt il deviendra l'oracle de nos beaux esprits, de nos petits-maîtres, qui sont ou trop légers et trop superficiels pour vouloir rien approfondir, ou trop corrompus et trop vicieux pour aimer à le faire. Quoiqu'il soit historien sans bonne foi (*), philosophe sans raisonnement,

(*) Il invente ce qu'il ne sait pas, et change ce qu'il sait. Lorsque le Lord, père du Vicomte de *Bolingbrocke*, lui dit au sujet d'un fait tronqué et embelli de l'Histoire de *Charles XII*: Convenez que les choses ne se passèrent pas ainsi? il lui répondit: *Et vous, Milord, convenez que cela est mieux comme je le rapporte.* Milord sourit, le regarda et le quitta. Son *Essai sur l'Histoire générale* fourmille d'erreurs, démontrées par de savans Critiques, et qui n'ont été réfutées que par d'autres erreurs ou par des injures. Le *Siècle de Louis XIV*, est écrit avec la même infidélité.

moraliste sans principe, il sera l'idole de ses admirateurs, qui se laisseront éblouir par le coloris de son pinceau, par la hardiesse de ses décisions, par la douceur et la commodité de sa morale. Une foule de disciples courra dans sa délicieuse retraite entendre ses leçons d'impiété, ou s'empressera de les aller prendre dans ses ouvrages. Son nom, son autorité, qui leur tiendront lieu de preuves, exerceront sur leurs sentimens un pouvoir despotique qui les fera plier à son gré, et les subjuguera sans résistance.

Et ils oseront encore, après cela, nous traiter d'esprits foibles et serviles, qui croient aveuglément les mystères les plus incompréhensibles, quoique nous ne les

---

On peut en dire autant du *Siècle de Louis XV*, moins bien écrit et plus infidelle encore. On aura peine à croire, en le lisant, qu'un Auteur ait pu débiter tant de faussetés manifestes, et travestir tant d'événemens sous les yeux d'une infinité de personnes, témoins oculaires des faits qu'il y dénature.

On peut voir plus en détail ce qu'il faut penser de ce trop fameux Écrivain, dans le *Dictionnaire des Trois Siècles de la Littérature Françoise*, ouvrage aussi instructif que bien écrit, et qui a produit à M. l'Abbé *Sabathier* de Castres, tant d'admirateurs et d'ennemis, parce qu'il a eu le courage de dire à son siècle la vérité.

croyons que sur le témoignage infaillible de Dieu même ! Car, ce qui mérite d'être observé ici, il ne s'agit pas de se récrier sur ce que nos mystères sont inconcevables ; il n'est question que de savoir si, tout impénétrables qu'ils sont en effet, ils ont pour eux l'autorité de la Révélation divine. C'est là le point décisif de la Religion. Si elle peut le prouver, comme elle le prouve invinciblement ; dès-lors, quelle que soit la profondeur de ses dogmes, il faut nécessairement que la fierté de la raison s'abaisse et plie devant eux : il faut qu'elle consente à croire ce qu'elle ne comprend pas, à moins qu'elle ne prétende que Dieu, qui est la vérité par essence, ait voulu autoriser l'erreur et nous tromper lui-même : ce qui seroit une monstrueuse et absurde contradiction.

Croiroit-on que cette révoltante et impie contradiction n'a pas effrayé le Philosophe, ou plutôt le Sophiste de Genève. Tout le monde sait le bel hommage, que la force de la vérité l'a contraint de rendre à la Divinité de *Jésus-Christ*, et à l'authenticité de l'Évangile, dans l'ouvrage même où il emploie toute l'adresse de son esprit à le combattre. Quoique cet endroit soit connu et qu'il ait souvent été répété, nous croyons que plus d'un lecteur ne nous saura pas

mauvais gré de le râpporter ici encore, pour confondre et détruire l'iniquité par elle-même.

« Je vous avoue que la majesté des Écritures m'étonne ; la sainteté de l'Évangile parle à mon cœur. Voyez les livres des Philosophes avec toute leur pompe : qu'ils sont petits près de celui-là ! Se peut-il qu'un livre, à la fois si sublime et si simple, soit l'ouvrage des hommes ? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire, ne soit qu'un homme lui-même ? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire ? Quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs ! quelle grace touchante dans ses instructions ! quelle élévation dans ses maximes ! quelle profonde sagesse dans ses discours ! quelle présence d'esprit, quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses ! quel empire sur ses passions ! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir sans foiblesse et sans ostentation ?.... Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir, pour oser comparer le fils de *Sophronisque* au fils de *Marie !* quelle distance de l'un à l'autre ! *Socrate* mourant sans douleur, sans ignominie, soutint aisément jusqu'au bout son personnage ; et si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douteroit si *Socrate*, avec tout son es-

prit, fût autre chose qu'un sophiste. La mort de *Socrate*, philosophant tranquillement avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse desirer : celle de *Jésus* expirant dans les tourmens, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. *Socrate*, prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente et qui pleure : *Jésus*, au milieu d'un supplice affreux, prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie et la mort de *Socrate* sont d'un sage, la vie et la mort de *Jésus* sont d'un Dieu. Dirons-nous que l'histoire de l'Évangile est inventée à plaisir ? Mon ami, ce n'est pas ainsi qu'on invente; et les faits de *Socrate*, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de *Jésus-Christ*. Au fond, c'est reculer la difficulté sans la détruire. Il seroit plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des Auteurs Juifs n'eussent trouvé ni ce ton, ni cette morale; et l'Évangile a des caractères de vérité si grands, si frappans, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en seroit plus étonnant que le héros (*). »

(*) Émile, Tome 3.

Par quelle étrange déraison, cet Écrivain inconséquent, semblable à ces enfans qui, dans leurs yeux puériles et au gré de leurs caprices, renversent d'une main ce qu'ils viennent de construire de l'autre, après avoir fait de la certitude, de la Divinité même de nos Livres saints un éloge si magnifique, a-t-il donc pu ajouter : *Avec tout cela, ce même Évangile est plein de choses incroyables, de choses qui répugnent à la raison, et qu'il est impossible à tout homme sensé de concevoir ni d'admettre.* Peut-on plus formellement opposer Dieu, qui est la souveraine raison et la vérité par essence, à la raison et à la vérité ; et raisonner plus philosophiquement ?

Un autre chef de nos impies, qui ne s'est pas rendu moins criminellement célèbre par ses écrits et par ses blasphêmes contre la Religion, est plus d'une fois tombé également en contradiction avec lui-même, comme s'il étoit de la destinée de l'erreur de se combattre avec ses propres armes et de mentir contr'elle (*). Nous n'en citerons ici qu'un témoignage éclatant. L'Auteur de l'infame *Épître à Uranie*, après s'y être déclaré hautement l'ennemi du divin

(*) *Mentita est iniquitas sibi.* Ps. 26.

Fondateur de la Religion Chrétienne, oubliant toutes les injures qu'il a vomies contre lui, et forcé en quelque sorte par le Dieu qu'il abhorre, de se rétracter et de lui rendre hommage, s'écrie dans un enthousiasme digne du sujet et d'un meilleur ouvrage :

Ciel, ô ciel ! quel objet vient de frapper ma vue !
Je reconnois le *Christ* puissant et glorieux.
Auprès de lui dans une nue,
Sa croix se présente à mes yeux.
Sous ses pieds triomphans la mort est abattue :
Des portes de l'enfer il est victorieux.
Son règne est annoncé par la voix des oracles :
Son trône est cimenté par le sang des Martyrs.
Tous les pas de ses Saints sont autant de miracles :
Il leur promet des biens plus grands que leurs desirs.
Ses exemples sont saints, sa morale est divine.
Il console en secret les cœurs qu'il illumine.
Dans les plus grands malheurs il leur offre un appui ;
Et si sur l'imposture il fonde sa doctrine,
C'est un bonheur encor d'être trompé par lui.

VOLTAIRE.

Non sans doute, une doctrine fondée sur l'imposture, ne peut avoir les caractères divins que donne à la Religion Chrétienne le Poëte d'*Uranie*, aussi hardi dans ses pensées, qu'accoutumé à les combattre et à les détruire. Bien loin d'être réduits à des incertitudes ou même à de simples vraisemblances sur la vérité du Christianisme ;

nous osons le dire : Si cette Religion n'étoit pas établie sur des preuves solides et convaincantes, on ne seroit pas obligé de la reconnoître, ni coupable de l'avoir méconnue. Elle doit être distinguée facilement de toute invention humaine, de toute croyance vaine et superstitieuse, de tout genre de fanatisme et d'imposture. Dieu se doit à lui-même de nous faire certainement connoître quelle est la religion qui seule a droit de lui plaire. Il est de la dignité de l'Être suprême d'apprendre aux hommes la manière dont il veut être honoré de ses créatures, et les hommages qui lui seront agréables : ce qui constitue l'essence de la Religion. Il doit, cette Religion, la marquer tellement de son sceau divin, que sans déraisonner, on ne puisse soupçonner que les hommes seuls en soient les auteurs. Aussi a-t-il eu soin de le faire, en imprimant à sa révélation, des caractères qui en attestent évidemment la vérité.

Tous les rayons de la Divinité éclatent sur le front auguste de la Religion. Le nombre étonnant et l'accomplissement exact des prophéties, qui l'ont annoncée avec tant de pompe long-temps auparavant ; la dignité, la sainteté, les prodiges de son divin Fondateur ; les miracles incontestables de ses Apôtres ; la multitude et la cons-

tance invincible de ses Martyrs; son établissement et ses progrès, malgré tous les obstacles en apparence les plus insurmontables; ses combats, ses victoires et ses triomphes sur une infinité d'ennemis conjurés contr'elle; sa conservation au milieu des plus violens orages, qui se sont succédés dans tous les siècles avec une nouvelle fureur, et qui auroient dû mille fois la submerger; enfin la pureté, la sainteté, la sublimité de sa doctrine. Voilà les titres authentiques de sa divine origine, qu'elle offre sans crainte à l'examen le plus sévère d'une raison saine et impartiale, qui ne veut que connoître la vérité, et qui est prête à lui tout sacrifier dès qu'elle l'aura trouvée. Ce que la Religion craint, non pour elle, mais pour nous, c'est de n'être pas assez examinée, assez approfondie; c'est la froide et stupide indolence de ses faux disciples, qui la professent sans principes et sans motifs, qui savent à peine ce qu'ils croient, et ne s'inquiètent pas plus du soin de le pratiquer; c'est le dédain fier et insultant de ces esprits orgueilleux, qui, de la hauteur de leur prétendu génie, regardent avec mépris sa noble simplicité, ou rougiroient de penser et de croire comme le vulgaire; c'est la critique partiale et prévenue des incrédules de nos jours, que la

haine et les autres passions rendent moins attentifs à l'enchaînement et à la force de ses preuves, qu'aux difficultés qu'ils pourront lui opposer, et aux ridicules qu'ils peuvent jeter sur elle : c'est l'examen superficiel de ces esprits légers et dissipés, qu'une brochure impie et obscène amuse, qu'une plaisanterie contre la Religion fait rire et persuade, qui donnent une partie de leur loisir à la lecture de livres frivoles et amusans ; mais que rebutent à coup sûr des ouvrages sérieux, des raisonnemens solides ; et qui ont bien plutôt fait de ne rien croire, que de s'occuper, à s'instruire, à s'éclairer et à se convaincre.

Jeune homme qui, bien différent de ceux dont je viens de parler, avez le desir si louable de vous instruire par vous-même de la chose la plus essentielle qui soit au monde, et d'où dépend votre destinée éternelle ; vous, dont l'ame pure et exempte encore des passions et des vices, qui font haïr secrètement la Religion, aime et cherche de bonne foi les lumières de la vérité ; vous espéreriez en vain de les trouver dans les écrits imposteurs des partisans de l'incrédulité. Ils se donnent hardiment, il est vrai, pour les seuls sages, les véritables Philosophes ; mais, comme en est convenu l'un d'eux, tous ces prétendus

clairvoyans prouvent à toute la terre, par la bizarrerie de leurs systêmes, par leurs contradictions perpétuelles, qu'ils sont plongés dans les plus profondes ténèbres. Si l'on assembloit tous ces nouveaux docteurs, on n'en trouveroit pas deux qui eussent le même symbole. La lumière qui les éclaire, n'est donc elle-même que ténèbres. Ne s'agit-il, dans une affaire aussi sérieuse qu'est celle de la Religion, que de donner l'essor à son imagination, de produire ses idées nouvelles ou rajeunies, et de les vanter comme les oracles de la raison? Licence effrénée, qui ne peut être féconde qu'en caprices monstrueux; abyme affreux où s'est perdue toute l'antiquité, en donnant dans des extravagances qui seront à jamais la honte de l'esprit humain.

C'est l'insuffisance même de la philosophie et les égaremens dans lesquels elle a plongé les hommes; c'est l'abus de la raison aveuglée et corrompue par les passions du cœur humain, qui nous montrent la nécessité d'une Révélation divine, pour nous instruire de nos vèritables devoirs envers l'Être suprême, les autres hommes et nous-mêmes. Desirez sincèrement qu'il y en ait une, cherchez-la avec droiture,

et j'ose répondre que vous la trouverez dans l'école de la Religion Chrétienne. Les solides preuves, sur lesquelles vous verrez qu'est appuyée votre foi, vous y affermiront, et vous confirmeront de plus en plus dans la douce et satisfaisante persuasion, que la Religion que vous avez le bonheur de professer, est véritablement divine.

Ces preuves portent avec elles tous les caractères de vérité que vous pouvez desirer. C'est par des faits que Dieu a manifesté aux hommes la certitude de ses oracles : ce genre de preuves est à la portée des plus simples ; il ne faut que des yeux pour voir, et des oreilles pour entendre. Ces faits sont des merveilles qui surpassent toute puissance créée. Enfin ces merveilles ont été opérées à la vue de milliers de personnes, ont été répétées plusieurs fois, ont été long-temps subsistantes. Elles ne sont donc sujettes à aucune illusion. Elles viennent donc de Dieu, qui est seul Auteur de la Nature, et qui peut seul en changer les lois.

Ceux qui, pouvant étudier ces preuves, ne veulent pas s'en donner la peine, et aiment mieux, comme ils le disent, s'en

tenir *à la foi du Charbonnier* (*), annonçent peu de religion et une secrète disposition à l'incrédulité, ou une indifférence criminelle pour la plus nécessaire de toutes les connoissances. O vous que les leçons de l'impiété ont prévenu contr'elle, étudiez-la avec le desir sincère de connoître la vérité; et bientôt vous serez convaincu.

C'est ce qui est arrivé à deux savans Anglois, Milord *Littleton*; et M. *Gilbert Werst* (**). Après avoir long-temps fait

(*) On demandoit un jour à un Charbonnier: Que crois-tu? Il répondit: *Ce que croit l'Église.* On lui demanda encore: Mais que croit l'Église? *Ce que je crois*, répliqua-t-il. Une telle profession de foi étoit une ignorance grossière ou une vraie dérision.

(**) Milord *Littleton*, depuis son changement, composa un ouvrage intitulé: *Considérations sur la conversion de St. Paul.* Il tire de cette étonnante conversion qui, bien méditée, a le plus contribué à la sienne même, une des plus fortes preuves de la divinité de la Religion Chrétienne. On a encore de lui d'autres ouvrages, et en particulier des *Dialogues des Morts*, traduits en François, où l'on reconnoît par-tout l'honnête homme, l'ingénieux observateur des mœurs, et le bon écrivain; une *Histoire abrégée d'Angleterre*, traduite plusieurs fois en François, et qui mérite de l'être dans toutes les langues, comme un modèle pour le choix des faits, la précision du récit, et l'intérêt des tableaux; des *Pièces fugitives de poésie*, où l'on trouve beaucoup d'élégance, de grace et de finesse. Il mourut en 1773. *Dict. Encycl.*

des interprétations malignes à celle des hommes et des femmes célèbres de ce temps-là : on l'avoit attribuée à la foiblesse, aux disgraces, à l'inconstance : on avoit versé sur eux le ridicule et le sarcasme. Mais la vérité du caractère de *Condé* étoit si généralement reconnue, et sa candeur si respectée, qu'on fut obligé d'avouer qu'il étoit convaincu, puisqu'il étoit converti.

Cette conviction intime ne manquera pas de se faire également sentir à tous ceux qui étudieront de bonne foi la Religion. Mais qu'une telle droiture de cœur est rare! On cherche moins à s'instruire, qu'à se rassurer dans le parti inquiétant de l'incrédulité. Combien de personnes, pour vivre plus tranquillement dans leurs désordres, et pour se livrer sans crainte à leurs passions, voudroient que la Religion fût fausse, et cherchent de tous côtés des doutes, qu'ils aiment à prendre pour des certitudes. Ils se laissent éblouir par les vaines subtilités de l'irréligion. Ils prennent des blasphêmes pour des raisons, et des railleries pour des preuves. Ils applaudissent à ceux qui traitent de préjugés vulgaires les vérités les plus certaines et les plus respectables. Ils dévorent avec une espèce de volupté tous ces poisons réchauffés qu'ils trouvent dans cette multitude de libelles impies dont le

public est inondé ; tandis que presque aucun d'eux ne daigne jeter les yeux sur les excellens Ouvrages qui ont été faits pour défendre la Religion. Ils y verroient qu'on ne l'attaque que par le mensonge, par la mauvaise foi, par de misérables sophismes que ses adversaires ne cessent de répéter, quoiqu'on y ait cent fois victorieusement répondu. Ils y verroient que les preuves qu'elle donne de sa divinité, sont non-seulement invincibles, mais si claires et si faciles à comprendre, qu'il n'y a personne qui ne puisse en sentir la vérité. La nature de cet Ouvrage ne nous permet pas de les exposer toutes : nous nous bornerons ici seulement à en développer quelques-unes de celles qui sont les plus sensibles et les plus frappantes. Heureux, si elles peuvent détromper, ou du moins garantir de l'erreur, ceux que l'impiété a séduits ou cherchoit à égarer ! Eh ! dans quel siècle fut-il jamais plus nécessaire que dans le nôtre, où l'irréligion, comme un mal contagieux qui porte par-tout ses ravages, a fait tant de funestes progrès ?

Parmi les preuves éclatantes qui attestent la divinité de la Religion Chrétienne, la première sans doute et qui doit d'abord attirer nos regards, est la personne même de son auguste Fondateur. Nous osons le

dire, et nous en avons pour garans nos incrédules eux-mêmes; les Sages les plus célèbres de l'antiquité, les hommes les plus vertueux, les Législateurs les plus éclairés, ne peuvent entrer en parallèle avec lui. Ces Législateurs, ces Sages, n'étoient que des hommes, et l'Auteur du Christianisme est un Homme-Dieu, c'est une personne divine, la sagesse éternelle, Dieu lui-même, comme il l'a déclaré formellement plusieurs fois, et en a donné les marques les plus incontestables.

On conçoit bien qu'il étoit de la dignité d'un Envoyé aussi extraordinaire, d'être magnifiquement annoncé, depuis le commencement des siècles jusqu'à son avénement: caractère unique, et qui le distingue de tous les autres hommes. A peine *Adam* dégradé par sa chûte, est-il devenu l'esclave du démon et soumis à son empire; que Dieu lui promet dans un fils de la femme un futur libérateur. Il falloit à l'Être suprême, outragé par la désobéissance de sa créature, un réparateur digne de lui, une réparation proportionnée à la majesté de celui qui étoit offensé et à la grandeur de l'offense. Il falloit à l'homme, déchu de l'état d'innocence et de sainteté, un médiateur auprès du Très-Haut, une victime pure et sainte, un nouveau Pontife qui

n'eût rien à expier pour lui-même, mais qui fût tout à la fois homme pour souffrir, et Dieu pour donner à ses souffrances le prix et la dignité nécessaires.

La promesse de ce divin Messie (*) fut faite dès le commencement du monde, afin qu'elle fût la consolation du premier homme et de ses descendans. Elle fut réitérée aux principaux ancêtres de cet auguste Libérateur, afin qu'on ne pût se méprendre à la personne du Messie ni méconnoître la prééminence de son caractère et la noblesse de son origine. Elle fut annoncée et différée pendant plus de quatre mille ans, afin d'exercer la foi des hommes, afin de leur faire comprendre qu'un tel Messie étoit une grace et une grande grace, qui méritoit d'être long-temps desirée et ardemment demandée.

Cette magnifique et consolante promesse se renouvelle d'âge en âge; et pour en

(*) Le mot de *Messie* en hébreu, signifie la même chose que le mot *Christ* en grec, c'est-à-dire, oint. L'onction chez les Juifs se donnoit aux Rois, aux Prêtres et aux Prophètes; et parce que le *Sauveur* qu'ils attendoient devoit être le grand Roi, le grand Pontife, et le grand Docteur des hommes, ils l'appeloient l'*Oint* par excellence, comme devant être consacré par une onction particulière, dont celle de leurs Prêtres et de leurs Princes n'étoit que la figure.

conserver la mémoire, Dieu choisit une famille à laquelle il la rappelle sans cesse et la rend toujours plus précise et plus distincte. Annoncé d'abord comme le rejeton de la femme, parce qu'il devoit naître pour tous, c'est ensuite dans la semence d'*Abraham*, constitué le père des croyans, d'*Isaac*, et de *Jacob* le second de ses deux fils, que *toutes les Nations doivent* un jour *être bénies*. Entre les douze enfans de *Jacob*, *Juda* est le seul à qui est promise et assurée la gloire d'être le père du Messie; et de conserver la prééminence sur toutes les autres tribus *jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé, et qui sera l'attente des Peuples*. Suivant cette célèbre Prophétie, le *sceptre*, c'est-à-dire, dans le langage de l'Écriture, la puissance, l'autorité, la magistrature devoient se trouver encore dans la tribu de *Juda* au temps de la venue du Messie; et il n'en est sorti en effet que trente-sept ans après la mort de J. C., à la ruine de Jérusalem par *Titus*. Car depuis que *David* y eut fait entrer le sceptre, elle eut ses Rois jusqu'à la captivité de Babylone. Durant et après cette captivité, elle conserva ses chefs, ses magistrats, ses juges, comme on le voit par l'Histoire de *Suzanne* et des Asmonéens qui gouvernèrent conjointement avec les Anciens de la

tribu de *Juda*. Elle seule de toutes les tribus forma, depuis le retour de Babylone, un corps de nation, qui prit même d'elle le nom de *Juifs*. Les Romains en les assujettissant, ne leur ôtèrent que le pouvoir de mort, et leurs sentences capitales devoient être confirmées par le Gouverneur Romain, comme fit *Pilate* à l'égard de Jésus-Christ (*).

Cependant Dieu s'explique de jour en jour avec plus de clarté. De toutes les familles de *Juda*, celle de *David* aura seule la glorieuse prérogative de donner naissance au Messie attendu, et différé durant plusieurs siècles, pour nous rendre plus sensible le besoin que les hommes avoient de lui, et le faire desirer plus ardemment. *David* éclairé des lumières divines, voit celui qui doit être son fils selon la chair, assis comme son Seigneur, à la droite du Seigneur lui-même, engendré *avant l'Étoile du jour*, établi *Prêtre éternel selon l'ordre de*

(*) L'explication commune, qui fixe la fin de la prophétie, lorsqu'Hérode d'Idumée fut fait par les Romains Roi des Juifs, plus de 40 ans avant la naissance de Jésus-Christ, nous paroît fausse et peu conforme au texte : *Non auferetur sceptrum de Judâ, et Dux de femore ejus, donec veniat qui mittendus est.* Gen. 49.

Melchisédech, qui offroit au Très-Haut du pain et du vin, et non selon l'ordre d'*Aaron*, qui immoloit des victimes (*).

Ailleurs, il voit le Messie dans les opprobres et dans les souffrances, et lui fait dire à lui-même : *Je suis un ver de terre et non un homme; je suis l'opprobre des hommes et le rebut du peuple. Ceux qui me voyoient se sont moqués de moi, ils en parloient avec outrage, et ils m'insultoient en remuant la tête. Il a espéré au Seigneur, disoient-ils : que le Seigneur le délivre, qu'il le sauve, s'il est vrai qu'il l'aime. Ils ont percé mes mains et mes pieds, ils ont compté mes os, ils se sont appliqués à me regarder et à me considérer : ils ont partagé entr'eux mes habits, et ils ont jeté ma robe au sort... La terre dans toute son étendue se souviendra de ces choses, et se convertira au Seigneur, et tous les mortels se prosterneront en sa présence : mon ame vivra pour lui, et ma race le servira* (**).

Le Prophète *Isaïe*, plusieurs siècles auparavant, le montre à nos yeux comme *un lépreux, comme un homme frappé de la main de Dieu et humilié, couvert de plaies pour nos iniquités, et dont les blessures nous ont guéris, mis au nombre des scélérats, et priant pour les*

(*) Ps. 109.
(**) Ps. 21.

pécheurs. En ce temps-là, le rejeton de Jessé sera exposé comme un étendard à la vue de tous les peuples; les Nations viendront lui offrir leurs prières, et son sépulcre sera glorieux. (*)

Michée désigne le lieu même où il doit naître. *Et vous, Bethléem, vous êtes petite entre les villes de Juda, mais c'est de vous que sortira celui qui doit régner dans Israël, et dont la génération est dès le commencement, dès l'éternité* (**). Les plus habiles d'entre les Juifs ont reconnu en présence du roi Hérode que ce passage désignoit clairement la naissance du Messie à Bethléem.

L'Ange apprend à *Daniel* le temps précis où le *Christ sera mis à mort, et où le peuple qui doit le renoncer, ne sera plus son peuple. Une nation, avec son chef qui doit venir, détruira la ville et le sanctuaire... Le Christ confirmera son alliance avec plusieurs dans une semaine* (d'année); *et à la moitié de la semaine les hosties et les sacrifices seront abolis* (†).

(*) Voyez Isaïe 7. 35. 53. 11. et les Chap. 9. 42. 49. 66.

(**) Mich. 5. Agg. 2. Malach. 1. Zach. 17. et 19.

(†) Dan. 9. Les Juifs comptoient quelquefois par des semaines d'année, comme on le voit, *Lévit.* 25. Personne n'ignore que la prédication de Jésus-Christ n'a duré qu'environ trois ans et demi.

Aucun autre que Jésus-Christ n'a eu tous les caractères du Messie prédit par les Prophètes, et l'on ose défier nos adversaires, et les Juifs eux-mêmes, d'en nommer un seul, qui ait montré en lui quelques-uns même de ces grands caractères propres au Messie. Ce seroit la plus grande de toutes les folies d'imaginer que c'est par hasard qu'ils se sont tous trouvés réunis dans la personne de Jésus-Christ : cette rencontre fortuite ne sauroit se supposer raisonnablement. Or, qu'un seul homme ait eu tous ces caractères, répandus dans les différens Prophètes ; qu'il les ait eus de la manière la plus éminente ; qu'il les ait eus à l'exclusion de tout autre, et que cependant il ne soit pas le véritable Messie ; cela est absolument impossible, ou il faut dire qu'il ne reste à Dieu aucun moyen sûr de faire connoître aux hommes son Envoyé. Lui seul sans doute pouvoit révéler à ses interprètes tant de prédictions si claires, si distinctes, si détaillées, et sur-tout si exactement conformes aux événemens, plusieurs siècles avant qu'elles se vérifiassent. La prévision certaine des actions libres est, de l'aveu de tous les hommes, réservée à Dieu seul, parce qu'elle suppose et une science infinie qui embrasse les secrets les plus profonds, et une puissance également

infinie

infinie qui fait éclore, à son gré et dans le temps qu'elle veut, les événemens.

Ce que l'on doit bien observer encore ; c'est que toutes ces prophéties se trouvent consignées dans les livres que nous tenons des Juifs, nos plus grands ennemis, qui, malgré leur aveugle obstination, ne peuvent s'empêcher d'en reconnoître l'authenticité. C'est d'eux que nous les avons reçues. Elles ont donc nécessairement précédé Jésus-Christ, durant le cours de plus de quinze siècles, depuis Abraham jusqu'à Malachie. Près de cinq ans avant la venue du Messie, toutes les prophéties cessent, pour rendre, par ce silence même, les Juifs, comme ils l'ont été en effet, plus attentifs à observer le temps où il devoit paroître ; et parce qu'il convenoit à sa dignité éminente, que son arrivée fût ainsi distinguée, préparée et attendue.

Aussi, dès qu'il se montre aux hommes, on s'apperçoit que tout porte dans lui l'empreinte de la divinité. Il paroît sur la terre comme le maître, l'arbitre souverain, le roi de toute la Nature. Elle obéit avec respect à sa parole, la mer s'affermit sous ses pas ; les maladies s'enfuient à son ordre, la mort et le tombeau rendent les proies qu'ils avoient dévorées. Il pénètre les pensées les plus secrètes ; il lit dans l'avenir,

avec la même clarté qu'il voit dans le présent. D'un mot il calme les tempêtes ; il multiplie cinq pains et en nourrit cinq mille hommes ; il ouvre les yeux des aveugles de naissance, il délie la langue des muets, il rend l'ouie aux sourds ; il chasse les démons et les contraint de rendre hommage à sa divinité. Il ressuscite le fils de la veuve de Naïm, dont le peuple accompagnoit la pompe funèbre ; la fille du chef de la Synagogue, dont on pleuroit la perte ; Lazare enseveli depuis quatre jours dans le tombeau, et dont l'odeur cadavéreuse attestoit indubitablement la mort. Faits sensibles et palpables, dont il étoit facile de s'assurer : faits publics et permanens, qu'on a eu tout le loisir de vérifier et d'examiner ; ce qui les distingue des illusions et des prestiges : faits avoués par ceux même qui avoient l'intérêt le plus pressant à les nier, reconnus par les Juifs, qui, au lieu de les démentir, les ont confirmés en les attribuant au saint nom de Dieu, que Jésus-Christ, disoient-ils, avoit découvert, on ne sait comment, dans le sanctuaire. Ils ont été examinés rigoureusement par des ennemis habiles et jaloux, les Scribes et les Pharisiens, dont il démasquoit ouvertement l'hypocrisie et les autres vices, sans qu'ils aient jamais osé

s'inscrire en faux contre un seul. Ils ont été admis, du moins partiellement, par les plus furieux adversaires du Christianisme, les *Julien* et les *Celse*, qui, ne pouvant en contredire la vérité, se sont vus réduits à en imaginer des causes absurdes et ridicules (*). Ils ont été publiés d'abord dans la Judée même, et ensuite dans tous les lieux de la terre, par les Apôtres et par leurs Disciples, qui ont presque tous scellé de leur sang la vérité de ce qu'ils assuroient avoir vu de leurs propres yeux, ou appris de témoins dignes de foi. Ils ont été écrits par deux témoins oculaires, et par deux Disciples, l'un de *St. Pierre* et l'autre de *St. Paul*, qui ont adopté et confirmé leurs Ouvrages, et les ont donnés aux Églises comme des actes authentiques

(*) Il n'a rien fait, dit *Julien*, livre 6, qui mérite qu'on en parle, à moins qu'on ne compte pour de grandes actions, d'avoir guéri des boiteux et des aveugles, et d'avoir chassé les démons des possédés.

Celse le Philosophe, qui vivoit sous l'Empereur *Adrien*, dit de Jésus-Christ, que pressé par la pauvreté, il s'étoit retiré en Égypte, où il avoit puisé dans l'art magique ce pouvoir merveilleux, qui lui avoit fait prendre ensuite dans la Judée le titre de Dieu. Il fait cet aveu dans son fameux Ouvrage contre le Judaïsme et le Christianisme, qu'*Origène* réfuta par son *Apologie des Chrétiens*, si connue et si estimée.

Plusieurs de ces Églises, et en particulier celle de Jérusalem, étoient composées de Juifs nouvellement convertis, dont plusieurs avoient pu être témoins des faits miraculeux qui y sont consignés. S'ils eussent été faux, ne les auroit-on pas traités de contes puériles, d'inventions absurdes et de mensonges grossiers ? Ne les auroit-on pas rejetés unanimement, bien loin de les révérer comme divins ? et auroient-ils pu jamais obtenir la moindre croyance ? La Religion Chrétienne fondée sur ces faits, n'eût-elle pas infailliblement péri dans sa naissance ? Les miracles de Jésus-Christ tous bienfaisans, tous utiles aux hommes, tous opérés pour leur attester sa mission divine, sont donc indubitables ; ils démontrent donc à quiconque n'est pas obstinément résolu de fermer les yeux à la lumière, qu'il étoit réellement l'Envoyé et le Fils de Dieu, qui sans cela auroit été lui-même l'Auteur et le complice de la plus impie et de la plus criminelle imposture.

Quelques incrédules, prétendus esprits forts, dont tous les jours le nombre ne s'accroît que trop parmi nous, et principalement dans la belle jeunesse, nous demanderont peut-être ici avec un sourire de pitié, si nous avons encore la simplicité de croire aux miracles qu'on débite, à ceux

même de Jésus-Christ, s'il y a jamais eu de vrais miracles, et s'il peut même y en avoir. Nous pourrions sans doute nous dispenser de répondre à des gens, qui ne se soucient point et seroient fâchés de s'instruire : mais il est d'autres personnes qui aiment et cherchent de bonne foi la vérité, qui ne sont dans l'erreur que parce qu'elles n'ont jamais eu occasion de s'éclairer; c'est pour elles que nous allons ajouter ici quelques observations à ce que nous avons déjà dit ailleurs sur cette importante matière.

Dieu peut-il faire des miracles, c'est-à-dire peut-il déroger aux Lois qu'il a établies ? Cette question, répond M. *Rousseau*, seroit impie si elle n'étoit absurde : ce seroit faire trop d'honneur à celui qui la résoudroit négativement que de le punir; il suffiroit de l'enfermer (*). Il peut, avoue un célèbre Auteur Anglois, y avoir des miracles, des violations du cours ordinaire de la Nature, qui soient telles qu'elles puissent être prouvées par des témoignages humains (**).

(*) Lettres de la Montagne.

(**) *David Hume*, Écrivain Écossois, à jamais célèbre par son Histoire d'Angleterre, un des plus beaux morceaux d'Histoire et de Philosophie qu'il y

Mais le démon et l'imposture ayant souvent tenté de contrefaire les œuvres divines, pour en imposer aux personnes simples, ignorantes ou trop crédules ; y a-t-il des marques certaines pour discerner les miracles divins de ceux qui ne le sont pas ? Oui, sans doute, puisque autrement les hommes ne pourroient jamais connoître la volonté de Dieu, ni éviter l'illusion et l'erreur. Ce qui ne peut s'allier avec l'idée que nous avons de la sagesse et de la bonté divines.

Nous n'entrerons pas dans le détail de toutes ces marques distinctives : cela nous conduiroit trop loin, et on les trouvera d'ailleurs dans beaucoup d'excellens Ouvrages composés en faveur de la Religion. Nous dirons seulement, ce qui nous suffit, que de toutes ces marques, la plus assurée

---

ait dans aucune langue, et l'ouvrage le plus impartial et le plus raisonnable peut-être qui soit sorti de la main d'un homme. On a de lui aussi plusieurs Traités de Morale et de Politique. (*Dict. Encycl.*) Celui que nous citons ici, est son *Essai sur les Miracles*, où, en avouant leur possibilité, il tâche de combattre leur existence, mais par des objections bien foibles et bien peu solides. Celles qu'oppose M. *Rousseau*, quoique plus spécieuses et plus adroites, ont été victorieusement détruites par M. *Bergier*, dans la Lettre XII du *Déisme réfuté*.

et la plus infaillible, est lorsque, pour confirmer une doctrine nouvelle ou attester une mission divine, il s'opère, en conséquence de l'invocation de Dieu appelé en témoignage, un événement bien constaté qui surpasse, au jugement de tous les hommes sensés, les forces connues de la Nature : car c'est là proprement ce qu'on doit entendre par *Miracle*. Ceux du *premier ordre*, comme d'arrêter ou de changer le cours du soleil, de ressusciter un mort bien avéré tel, de rétablir un sens ou un organe entièrement vicié, par exemple celui de la vue ou d'un membre desséché ; ces opérations merveilleuses, exigeant un pouvoir égal à la puissance créatrice, ne peuvent incontestablement appartenir qu'au souverain Maître de la Nature ; et il ne sauroit permettre qu'aucun agent prenne ce sceau distinctif, sans son aveu et sans son ordre, parce qu'il est essentiellement le sien. Or, parmi les miracles que Jésus-Christ a faits pour autoriser sa mission ; il y en a, comme on l'a vu, plusieurs du premier ordre. Il étoit donc incontestablement le Fils de Dieu, envoyé pour nous manifester ses volontés ; ou Dieu, oubliant sa providence et sa sagesse, nous a précipités lui-même dans le piége le plus inévitable. Mais ce n'est pas seulement

durant le cours de sa prédication, que Jésus-Christ nous a donné des preuves certaines de sa divinité; c'est à sa mort même : après avoir enduré, d'une manière héroïque et avec une patience admirable, les outrages et les tourmens les plus cruels, il meurt par le supplice de la croix : mais tout alors même atteste que c'est un Homme-Dieu qui meurt. Un de ses Disciples le trahit, et bientôt le repentir et le désespoir suivent son crime : son juge le condamne et le déclare innocent : il est attaché à un bois infame comme un scélérat, et l'inscription même publie sa royauté : il expire, et toute la Nature reconnoît son maître, le soleil cache sa lumière, la terre tremble et les rochers s'entr'ouvrent; prodiges constatés par les Païens mêmes, et qui ont fait confesser à quelques-uns des spectateurs la divinité de celui qui mouroit ainsi (*). Il consomme son sacrifice;

(*) *Centurio et qui cum eo erant custodientes Jesum, viso terræ motu et his quæ fiebant, timuerunt valdè, dicentes: Verè Filius Dei erat iste.* Matth. 27.

Eusèbe, dans son Histoire Ecclésiastique très-estimée, nous a conservé le fameux passage de *Phlégon*, affranchi de l'Empereur *Adrien*, Auteur Païen, et qui avoit composé une *Histoire des Olympiades*, dont il ne nous reste que des fragmens. La quatrième année, dit-il, de la deux-cent-deuxième Olympiade,

et le troisième jour après sa mort, il met le comble aux témoignages de sa puissance et de sa divinité, par le plus grand et le plus inouï de tous les miracles, celui de sa résurrection.

Comme il n'y a que la toute-puissance divine qui puisse arracher à la mort ses victimes, et rendre la vie à ceux qui l'ont perdue; il n'y a qu'un Dieu fait homme qui puisse se ressusciter lui-même. Jamais aucun imposteur n'a eu la folie d'annoncer qu'après sa mort il sortiroit vivant du tombeau. Jésus-Christ est le seul envoyé de Dieu qui ait osé faire une telle prédiction, et la donner comme la marque la plus certaine de l'authenticité de sa mis-

---

(année de la mort de Jésus-Christ) il y eut une éclipse de soleil, la plus grande qu'on eût encore vue : il se forma à la sixième heure du jour une nuit si obscure, que les étoiles parurent dans le ciel. Il se fit, de plus, un grand tremblement de terre.» Ce prodige arrivé dans la pleine lune, contre le cours ordinaire de la Nature, avoit été consigné dans les registres de l'Empire : *cum mundi casum relatum in archivis vestris habetis*, disoit *Tertullien* aux Païens mêmes dans son Apologétique. *Lucien*, Prêtre et Martyr, disoit à ses juges : *Consulite annales vestros; invenietis Pilati temporibus, dùm pateretur Christus, mediâ die fugatum solem et interruptum diem.* Hist. Eccl. liv. 9.

sion (*). Cette prédiction étoit devenue si publique et si connue, que le lendemain de sa mort, les Princes des Prêtres et les Pharisiens allèrent ensemble chez Pilate, et lui dirent : « Seigneur, nous nous sommes souvenus que ce séducteur a dit, lorsqu'il étoit encore en vie : *Je ressusciterai trois jours après.* Commandez que son sépulcre soit gardé jusqu'au troisième jour, de peur que ses Disciples, venant dérober le corps, ne disent au peuple qu'il est ressuscité, et qu'ainsi la dernière erreur ne soit pire que la première. »

Si donc la résurrection de Jésus-Christ n'est qu'une fable, si les preuves même qu'on en a ne sont qu'équivoques ou incertaines, brisons ses statues, renversons ses autels, et ne le regardons plus que comme un misérable séducteur, un imposteur sacrilége, qui a voulu follement abuser de notre crédulité et usurper les honneurs divins. Mais s'il est vraiment revenu à la vie, ainsi qu'il l'avoit prédit ; si la preuve que nous en avons est portée jusqu'au plus haut degré de certitude que les hommes puissent jamais avoir ; il faut qu'à son nom tout genou fléchisse, et qu'on le reconnoisse pour le Maître souverain du Ciel et de la Terre.

(*) Matth. XII. 39. XXVII. 62. Joan. II. 19.

Or, ce prodige unique et jusqu'alors sans exemple, est prouvé par un grand nombre de témoins oculaires et dignes de foi, par l'aveu de ses ennemis, par le témoignage de Dieu même. Il n'y a donc jamais eu d'événement mieux attesté; et la certitude que nous en avons, est la plus grande qu'on puisse avoir. Mais examinons un moment tous ces témoignages, et pesons-les.

Les premiers qui déposent en faveur de la résurrection de Jésus-Christ, sont tous ses Apôtres et tous ses Disciples, témoins oculaires, et qui méritent la plus forte croyance. L'illusion, la prévention, le prestige n'ont eu aucune part à ce qu'ils voyoient. On ne peut pas les soupçonner d'une crédulité simple ou indiscrète. Malgré les témoignages les plus précis, les plus formels des saintes femmes, ils traitoient tout ce qu'elles leur rapportoient, de folie et de vision. Ce ne fut qu'après s'être fait voir à eux plusieurs fois, avoir mangé devant eux, et leur avoir fait toucher son corps et ses plaies même, que sa résurrection leur parut un fait constant et indubitable (*).

(*) Luc, XXIV. 31-39.

Ce n'est point un seul, ni quelques-uns des Disciples qui l'ont vu : outre les onze Apôtres, plus de cinq cents Fidelles, réunis en un lieu, l'ont vu tous ensemble; comme *St. Paul* nous l'apprend dans sa lettre aux Corinthiens, où il les renvoie au témoignage de plusieurs d'entr'eux qui vivoient encore (*). Ils ne l'ont pas vu une fois, mais plusieurs fois, ni rapidement et par manière d'apparition, mais ils ont conversé et vécu avec lui.

On ne peut donc pas supposer qu'ils aient été trompés sur un fait aussi important : car il faudroit dire que tous les Disciples ensemble se sont imaginés voir Jésus-Christ, l'entendre, le toucher, manger et s'entretenir avec lui, tandis qu'ils ne voyoient et n'entendoient rien. On sent quelle absurdité il y auroit dans une telle supposition. Il est possible, à la vérité, et il n'arrive que trop souvent, qu'on se trompe sur une opinion : mais se tromper sur un fait sensible et palpable, renouvelé plusieurs fois, sous les yeux de plusieurs témoins, dont quelques-uns étoient décidés à ne pas croire qu'ils ne vissent et ne touchassent eux-mêmes;

(*) *Visus est plusquàm quingentis fratribus simul, ex quibus multi manent usque adhuc.* I. Cor. 15.

mais s'imaginer voir pendant quarante jours ce qu'on ne voit point, s'imaginer entendre ce qu'on n'entend pas, toucher un homme qu'on ne touche pas; c'est ce qu'on ne sauroit supposer sérieusement, sur-tout lorsque ce n'est pas seulement une personne, mais plus de cinq cents personnes qui seroient dans cette illusion, pendant un si long espace de temps. Cette longue illusion de tous leurs sens seroit un renversement des lois de la Nature, plus étonnant que la résurrection même de Jésus-Christ. Il est donc impossible que les Disciples de Jésus-Christ aient été trompés sur le fait de la résurrection.

On ne peut pas non plus supposer qu'ils aient voulu nous tromper, ou qu'ils aient publié cette résurrection sans en être eux-mêmes persuadés. S'ils ne croyoient pas que Jésus-Christ fût ressuscité, ils devoient le regarder comme un homme qui les avoit séduits, et ils n'eussent pas sacrifié leur vie pour un imposteur reconnu tel. C'est au milieu de Jérusalem qu'ils l'annoncent. C'est le cinquantième jour après sa mort, dans un temps où il eût été si facile de les convaincre de faux: c'est devant le Conseil suprême de la Nation qu'ils la publient, devant les Princes des Prêtres, qui par-là se trouvoient coupables

pables du crime le plus énorme ; d'un déicide. S'ils n'avoient pas cru que Jésus-Christ fût véritablement ressuscité, se seroient-ils ainsi exposés au grand jour ? auroient-ils ainsi méprisé les menaces des Chefs de la Nation, que cette résurrection rendoit furieux ? Non, non, ce n'est pas de cette manière que se comportent d'habiles imposteurs : et s'ils eussent été des imposteurs imbécilles, à qui en auroient-ils imposé ? Cependant, à la première prédication de *St. Pierre*, trois mille personnes se convertissent, et cinq mille à la seconde.

Les témoins oculaires de la résurrection étoient, comme nous l'avons dit, au nombre de plus de cinq cents ; et parmi ces cinq cents aucun ne s'est démenti ; tous ont persisté jusqu'à la fin de leur vie, sans que ni la crainte des supplices ni la vue de la mort aient jamais pu les faire changer. Presque tous ont souffert la mort, et une mort cruelle, pour rendre témoignage à la vérité de ce fait. Si ce témoignage n'est pas incontestable, où en trouvera-t-on dans l'univers ?

Ce qui donne encore plus de force et de poids à tant de témoignages réunis, c'est qu'un fourbe ne débitera jamais ses mensonges, s'il n'en espère aucun avantage. Or, quel intérêt les Disciples de

Jésus-Christ pouvoient-ils avoir à faire passer pour ressuscité un homme qui ne l'étoit point, ou plutôt quel intérêt n'avoient-ils pas à cacher même cette résurrection ?

Loin d'attendre quelque félicité temporelle pour prix de leur courage, ils savoient les dangers auxquels ils s'exposoient ; ils savoient qu'ils alloient allumer de plus en plus contre eux la fureur de la Nation. Les insultes, les mauvais traitemens, les chaînes, les prisons ont payé la constance de leur témoignage. Sous les grêles de pierres, sous le tranchant d'un fer homicide, au milieu des ombres et des horreurs de la mort, ils ont persisté dans leur déposition. C'étoit dans le temps même qu'on étaloit à leurs yeux le formidable appareil des supplices, et qu'ils alloient expirer sous la main des bourreaux, qu'ils confessoient avec le plus d'intrépidité la vérité des faits qu'ils annonçoient à l'univers. Ah! croyons-en, dit très-bien *Pascal*, des témoins qui se font égorger. Ils étoient donc tous bien intimement convaincus de la résurrection de leur Maître, et ils n'ont pu être sur ce point essentiel ni trompés ni trompeurs.

Car ne faut-il pas avoir renoncé non-seulement à toute bonne foi, mais encore

à tout bon sens, pour dire qu'une petite troupe d'hommes grossiers, timides, sans culture d'esprit, sans naissance et sans crédit, osèrent former le vaste et inouï projet de renverser la religion de leur pays, toutes les religions des autres Nations, pour faire adorer à tout l'univers un Dieu crucifié, après lui avoir persuadé que cet homme s'est ressuscité lui-même ? Ces hommes, tout certains qu'ils étoient que Jésus-Christ n'étoit pas ressuscité, auront cependant formé ce projet avec le plus grand concert, sans en être détournés ni par la multitude des difficultés ni par la grandeur des périls. Ils en auront continué l'exécution avec le même concert et avec une constance que rien ne put jamais ébranler, quoiqu'ils eussent contre eux les hommes qu'ils trompoient, Dieu qu'ils outrageoient, leur conscience qu'ils trahissoient : et qu'enfin ces mêmes hommes, destitués de tout secours et réduits à eux-mêmes, auront consommé cette inconcevable entreprise, que toute la puissance des Rois, toute la prudence et l'habileté des Politiques, tous les raisonnemens des Philosophes et toute l'éloquence des Orateurs, réunis ensemble et agissant d'un effort commun, n'auroient jamais pu faire réussir. Voilà pourtant les paradoxes ou

plutôt les absurdités qu'il faut admettre, si l'on suppose que les Apôtres ont trompé le monde, en lui annonçant la résurrection de Jésus-Christ.

Ce qui ne paroîtra pas moins décisif, c'est que le témoignage des ennemis même de Jésus-Christ confirme la vérité de sa résurrection. Selon leur propre aveu, le corps de Jésus ne fut plus trouvé dans le tombeau le troisième jour après sa mort; et il est humainement impossible qu'il en ait été enlevé. Car, pour qu'on l'ait pu faire, il faut supposer que tous les soldats de la garde que les chefs de la Synagogue avoient mis eux-mêmes, et l'on peut s'imaginer qu'ils les avoient bien choisis, étoient, sans en excepter un seul, profondément endormis.

Mais d'abord il est évident que, si les Disciples de Jésus-Christ enlevèrent son corps pendant que les soldats étoient plongés dans le sommeil, ces soldats ne purent avoir aucune connoissance de cet enlèvement, ni par conséquent en rendre témoignage : leur déposition sur ce point est donc absolument nulle et sans poids. D'ailleurs, cette défaite est aussi mauvaise qu'elle est absurde. Car il est certain que les Apôtres ne purent seulement avoir le dessein d'enlever le corps de leur Maître,

si bien gardé par une cohorte choisie et nombreuse. Quand ils en auroient conçu le dessein, ils n'auroient jamais eu le courage d'en tenter l'exécution ; et quand ils auroient eu ce courage, ils n'auroient jamais pu y réussir. Il falloit pour cela passer au milieu de la garde, renverser la pierre qui fermoit l'entrée du sépulcre et qui étoit d'une grosseur énorme, enlever le corps et l'emporter, en passant une seconde fois au travers de la garde. Je demande à tout homme de bon sens si tous ces mouvemens pouvoient se faire sans bruit, et sans un bruit capable d'éveiller des hommes qui dormiroient de tout autre sommeil que celui de la mort. En vérité, les têtes incrédules sont étranges : elles refusent opiniâtrément de croire ce qu'on leur prouve avec évidence, et croient sans peine ce qui n'a pas la moindre ombre de vraisemblance. Quelle force d'esprit que celle qu'on n'exerce que contre la raison !

Peut-on sensément s'imaginer que les Apôtres, ces gens si timides qui ont tous pris la fuite et abandonné leur Maître avant sa mort, aient eu la hardiesse de venir enlever son corps si bien gardé ? Être forcé d'avoir recours au subterfuge le plus invraisemblable, au conte le plus puéril, en publiant, comme l'ont fait les ennemis

de Jésus-Christ, que ses Disciples avoient fait cet enlèvement tandis que tous les gardes dormoient, n'est-ce pas un aveu tacite et une preuve bien forte, qu'ils n'étoient que trop convaincus eux-mêmes qu'il étoit sorti vivant du tombeau ? (*)

Mais, dira-t-on sans doute, puisque Jésus-Christ est ressuscité, et qu'il vouloit que sa résurrection fût connue de tous les Juifs et du monde entier, pourquoi ne se montra-t-il pas à Jérusalem et dans le reste de la Judée, publiquement et en plein jour ? ce miracle frappant eût infailliblement converti tous les Juifs. Et moi, je dis à mon tour : puisque Jésus-Christ vouloit que sa résurrection fût connue dans tout l'Univers, pourquoi ne se montra-t-il pas dans tous les lieux où il y avoit des hommes, et à chaque homme en particulier ? pourquoi ne répéta-t-il pas ces apparitions de génération en génération ? Pourquoi chacun de nous n'a-t-il pas vu Jésus-Christ ?

(*) Les auteurs de la mort de Jésus-Christ ont eu recours à ce grossier et ridicule artifice, n'osant accuser les gardes de s'être laissés corrompre par argent : ce qu'il étoit bien plus naturel et plus vraisemblable de dire. Mais alors il auroit fallu les punir ; et l'on avoit au contraire besoin de les excuser et de les gagner, de peur qu'ils ne publiassent les choses comme elles s'étoient passées.

Dieu a donné au genre humain des preuves de la résurrection de Jésus-Christ, capables de convaincre tout homme sincère et de bonne foi. Puisqu'il vouloit obliger tout le monde à embrasser sa Religion, et à croire en lui, il le devoit; mais il ne devoit rien de plus. Car Dieu ne doit rien à l'orgueilleuse curiosité des hommes. Le maître doit à ses serviteurs de leur faire connoître certainement ses volontés; mais ce n'est pas à eux de lui prescrire la manière ni le temps de les leur apprendre.

On prétend que si J. C. se fût montré publiquement à Jérusalem et dans les autres villes de la Judée, tous les Juifs se seroient convertis. Je ne sais ce qui seroit arrivé. Mais je sais très-bien que si tous les Juifs se fussent convertis, nos adversaires incrédules, bien décidés à ne jamais avoir tort ni à se rendre, ou révoqueroient en doute cette conversion entière, ou imagineroient des raisons pour infirmer ce témoignage. Ce que je sais, c'est que les miracles publics et éclatans qu'ont opérés les Apôtres et leurs Disciples à Jérusalem et dans toute la Judée, pour établir et pour confirmer la foi de la résurrection de Jésus-Christ, sont des preuves aussi parlantes et aussi indubitables de cette résurrection, que l'auroient été ses fréquentes apparitions, et qu'ils

n'ont pas néanmoins converti tous les Juifs. Ce que je sais bien encore, c'est que si J. C. ne s'est pas montré à ses ennemis, c'est qu'ils s'en étoient rendus indignes, en mettant le comble à leurs crimes par le plus grand de tous; c'est que la bonté et la puissance divines ne seroient qu'une foiblesse et un jeu, si elles n'avoient d'autre règle que la malice des hommes; c'est que frappés, mais non convertis, ce prodige n'eût pas été plus efficace pour les changer, que tant d'autres qu'il avoit opérés sous leurs yeux. Et, pour ne parler ici que d'un seul, quel effet avoit produit sur ces cœurs endurcis par la haine, le miracle incontestable de la résurrection de *Lazare*, enséveli depuis quatre jours dans le tombeau? ne fut-ce pas de leur faire prendre l'étonnante et insensée résolution de lui ôter une seconde fois la vie, pour soustraire à leurs yeux et à ceux de tout le peuple la vue trop convaincante d'un prodige si grand et si incontestable? A ces traits on reconnoît l'aveuglement de l'envie et la marche ordinaire des passions.

Enfin, le témoignage de Dieu même achève de mettre le dernier sceau à la vérité de la résurrection de Jésus-Christ. Il est impossible que Dieu, qui est la sagesse et la vérité infinie, puisse jamais autoriser

le mensonge et l'erreur. Or il l'auroit fait si Jésus-Christ n'étoit pas vraiment ressuscité, puisque les Apôtres ont attesté et soutenu cette résurrection par une multitude de miracles éclatans, qui ne peuvent être révoqués en doute que par ceux qui sont absolument décidés à nier tout ce qu'ils ne veulent pas croire. Dieu donc auroit-il aussi été de concert avec des fourbes et des imposteurs, pour nous tromper et nous jeter dans l'erreur ?

Il est donc évident, pour quiconque ne veut pas obstinément fermer les yeux aux plus purs rayons de la lumière, que Jésus-Christ est vraiment ressuscité. Il étoit donc Dieu, et la Religion qu'il a fondée est donc divine, puisqu'il a donné positivement sa résurrection future comme une preuve authentique de sa divinité, et de celle de la Religion qu'il venoit donner aux hommes (*).

La manière merveilleuse dont cette Religion s'est établie, ne prouve pas moins invinciblement qu'elle a Dieu seul pour Auteur. Jésus-Christ paroissant dans le monde, annonce le dessein le plus grand et le plus inouï que jamais homme ait osé concevoir. Toute la terre est plongée dans

(*) Joan. X. 18. Matth. XII. 40.

les ténèbres de l'idolâtrie. La seule Nation Juive; méprisée de toutes les autres, connoît le vrai Dieu. La plupart des hommes sont livrés aux plus honteuses passions, aux superstitions les plus ridicules. Jésus-Christ se montre, et il déclare que c'est lui qui est envoyé de Dieu, pour renverser les idoles, abattre tous les temples qui leur sont consacrés, convaincre de folie la fausse sagesse des Philosophes, éclairer tous les hommes, changer la croyance et les mœurs des Nations, détruire les préjugés, abolir les superstitions, et réunir tous les Peuples du monde sous une même loi. En formant une telle entreprise, il n'ignore pas que rien n'est plus difficile que le changement de religion; que les hommes sont naturellement portés à respecter celle qu'ils ont reçue de leurs pères, et dans laquelle ils ont été élevés. Il sait que les Nations auxquelles il veut faire annoncer l'Évangile, entêtées de leurs erreurs et plongées dans les débauches les plus infames, tiennent par le cœur à une religion aisée et commode, qui, loin de contraindre les passions, les autorise et les consacre. Il sait qu'il aura même à combattre sa propre Nation, infiniment attachée à sa loi, superbement enivrée de la flatteuse espérance qu'un Messie glorieux et triomphant devoit ré-

tablir le royaume d'Israël dans toute sa splendeur (*). Il connoît tous ces obstacles, il les prévoit; et cependant rien ne l'arrête.

On doit convenir qu'il est impossible qu'il réussisse, ou il faut qu'il ait des moyens bien puissans. Oui, il en a certainement, mais qui sont bien différens de ceux que la sagesse humaine auroit employés. Qu'on lise ce que les Historiens nous en apprennent, et l'on verra que Jésus-Christ a fait, humainement parlant, tout ce qu'il falloit pour ne pas réussir. Né dans un coin de la Judée, de parens pauvres et sans crédit, il demeure caché pendant trente ans. Il sort enfin de sa retraite, pour commencer son grand ouvrage. Il appelle à lui douze personnes, gens sans lettres, sans autorité, sans éducation, sans biens, sans aucun talent pour

(*) Opprimés alors par les Romains, dont ils supportoient le joug avec impatience, les Juifs attendoient dans le Messie un libérateur; ils prenoient dans le sens littéral et grossier, ce que les Prophètes avoient annoncé de ses victoires sur le péché et sur l'idolâtrie. Voilà ce qui a fermé les yeux d'un si grand nombre, aux preuves sensibles et éclatantes que Jésus-Christ leur a données de sa mission divine. La jalousie, la haine, la politique ont aveuglé les chefs; et l'on sait que le gros du peuple se laisse toujours conduire et subjuguer dans ses opinions par ceux qui le dominent.

la parole, et qui n'avoient d'autre métier que la pêche. Voilà les grands instrumens qu'il destine à opérer une si étonnante révolution dans le Monde. Que fait-il pour se les attacher ? Il leur dit de le suivre, et ils le suivent, quoiqu'ils le voient pauvre et sans aucune distinction. Non-seulement il ne les attire par aucune promesse humaine, mais il leur fait entendre clairement qu'ils n'ont à espérer que des persécutions. *Ils vous chasseront des synagogues*, leur dit-il; *ils vous feront souffrir toutes sortes de tourmens et la mort même, à cause de mon nom.* Croit-on qu'une telle promesse fût bien engageante ? Cependant ces douze hommes s'attachent à lui, et le suivent partout jusqu'à sa mort.

Elle arrive enfin cette mort, et ne devoit-elle pas naturellement détruire un ouvrage de cette nature, commencé depuis un si petit nombre d'années, avancé si peu, et si foiblement soutenu ? Il meurt, et de quelle mort ! Il meurt comme un scélérat, par le supplice le plus infame : il expire, et il est mis dans le tombeau (*). Ses Disciples,

(*) Cette mort ignominieuse, qui est devenue un sujet de dérision et de scandale pour les Gentils, les incrédules et les impies, ne devroit elle pas plutôt être un objet d'admiration, d'amour et de re-

timides et dispersés, paroissent abattus et sans espérance. Son projet semble enséveli avec lui : mais non, c'est lorsque tout est désespéré, que tout va commencer. Ce même homme, dont le nom paroît effacé de dessus la terre, va accomplir le grand œuvre de Dieu. Il avoit dit à ses Apôtres que ce seroit après sa mort qu'il les enverroit prêcher par-tout son Évangile, établir par-tout sa Religion, et appeler toutes les Nations à la connoissance du vrai Dieu. Mais il leur avoit promis en même temps de les revêtir de la vertu d'en-haut, de leur donner une force et une sagesse à laquelle personne ne pourroit résister, d'opérer par eux les

connoissance ? Dieu pouvoit sans doute sauver les hommes de plusieurs autres manières. Mais il a choisi et déterminé celle-ci, parce que nulle autre n'eût si pleinement réparé l'outrage que le péché lui avoit fait ; nulle autre n'eût si hautement publié sa grandeur, sa justice, sa sainteté, et la haine qu'il porte au péché ; nulle autre n'eût manifesté si clairement sa bonté et sa miséricorde ; nulle autre n'eût fait briller avec tant d'éclat sa gloire et sa sagesse ; puisque dans cette seule mort, il a su réunir tous les droits de sa justice irritée avec toutes les faveurs de son infinie miséricorde. Cette mort étoit le moyen le plus propre pour faire connoître aux hommes, combien il les aimoit, combien le péché étoit horrible et odieux à ses yeux, et les terribles châtimens qu'il mérite ! Quelle malice de la part des hommes, et quel fond de perversité dans le cœur humain, de payer un excès d'amour par un excès d'ingratitude !

plus grands prodiges, de former par leurs travaux une société nombreuse de vrais adorateurs, et de conserver, jusqu'à la fin des siècles, cette société que l'Enfer même, toujours conjuré contre elle, ne pourra jamais détruire.

Or, je le demande aux déistes, ces promesses n'ont-elles pas été accomplies ? Ils ne peuvent le nier. La face de la terre a changé, la Religion Chrétienne a été reconnue pour la seule et véritable, et a été embrassée dans toutes les parties du monde connu. La lumière a brillé aux yeux des Nations qui étoient assises dans les ténèbres; et ceux qui n'adoroient que de vaines idoles, n'ont plus adoré que le vrai Dieu ; les mœurs sont devenues aussi pures que la doctrine. C'est l'ouvrage des Apôtres ; et l'on peut dire que le moyen que Dieu a choisi pour convertir le monde, étoit le plus digne de lui. S'il se fût servi ou de la puissance des Empereurs, ou de l'habileté des Politiques, ou de la subtilité des Philosophes, ou de l'éloquence des Orateurs, pour opérer cette grande révolution, ils s'en seroient attribué toute la gloire. Mais Dieu n'ayant employé que douze Pêcheurs, gens simples et grossiers, il est manifeste que la gloire de ce merveilleux changement n'appartient qu'à lui seul.

Qu'un *Julien* l'apostat, qu'un *Porphyre*, qu'un *Celse* aient dit autrefois, que les libertins et les impies de nos jours disent encore, s'ils le veulent, que Jésus-Christ a choisi des gens grossiers et simples, parce qu'il ne pouvoit se faire suivre par des savans et des gens d'esprit. Mais, peut-on leur répondre : Jésus-Christ n'a pu se faire suivre que par des hommes simples et ignorans, et ces simples, ces ignorans se sont fait suivre par les Savans de la terre les plus éclairés. Ils ont converti les villes, les provinces, les Nations même, où il y avoit plus d'esprit et de science que dans tout le reste du Monde. Ils ont fait ce que toute la philosophie n'a pu faire, elle dont le flambeau n'a éclairé aucun pays, dont le zèle n'a renversé aucune idole, dont l'éloquence n'a changé aucun Peuple.

Socrate, le célèbre *Socrate*, ce saint du Paganisme et de nos Philosophes, convaincu de l'existence d'un seul Être suprême, auteur et modérateur de l'Univers, n'ose enseigner cette nécessaire et importante doctrine qu'en secret et à quelques disciples. La crainte de choquer les opinions fausses, mais reçues, et de s'attirer des ennemis parmi ses concitoyens, lui fait parler leur langage ; et un peu avant sa mort, il prie un de ses amis d'accomplir pour lui le vœu

qu'il avoit fait de sacrifier un coq à *Esculape :* ce furent ses dernières paroles. Il étoit réservé à douze pauvres Pêcheurs, sans lettres et sans appuis humains, mais instruits par un Homme-Dieu et soutenus de toute sa force, de publier hautement par toute la Terre l'unité d'un Dieu, si long-temps ignorée et méconnue, de confesser constamment cette grande vérité au milieu des plus cruels supplices et jusqu'au dernier soupir, et de la faire reconnoître dans tout l'Univers.

Platon, avec tout le crédit et l'estime que lui donnoient dans le monde sa science et ses talens, n'a pu engager une seule contrée de la Grèce à vivre selon les lois de la nouvelle république dont il avoit tracé le plan; et des hommes obscurs et grossiers réduisent les provinces et les royaumes sous l'obéissance de l'Évangile.

C'est évidemment ce qu'ils n'auroient pu faire, s'ils n'eussent été secondés de Dieu même. Et cela, comme l'observoit à son peuple un des plus illustres Évêques de l'Orient, dont on ne peut prononcer le nom sans se rappeler la plus belle et la plus riche éloquence (*), non-seulement parce qu'ils étoient foibles contre des ad-

(*) *St. Jean Chrisostôme*, dans sa septième Homélie sur le Chap. 2 de la première Épître aux Corinthiens.

versaires forts et puissans, en très-petit nombre contre le très-grand nombre, pauvres contre des riches, ignorans contre des hommes instruits et savans, mais aussi parce que la force du préjugé est grande. Vous savez, continue ce Père, qu'il n'est rien parmi les hommes de plus fort que la tyrannie d'une ancienne habitude; rien de plus difficile que de leur faire adopter un nouveau culte et une nouvelle Religion, sur-tout lorsque ce changement ne doit se faire qu'avec de grands périls de la part de ceux qui l'embrassent et qui l'adoptent: car les nouveaux Fidelles étoient aussitôt proscrits, chassés, bannis de leur patrie, en butte à la haine publique, ennemis des étrangers et de leurs proches même, livrés aux plus cruelles persécutions, aux plus horribles tourmens, à la mort. Ajoutez que la nouvelle doctrine qu'on leur annonçoit, et qu'ils devoient faire profession d'observer, étoit beaucoup plus pénible, plus onéreuse, plus austère, et demandoit les renoncemens les plus chers au cœur humain. Voilà ce qu'entreprennent douze pauvres Pêcheurs et ce qu'ils exécutent.

Ils persuadent aux Juifs que Dieu vient d'abolir leur religion, et qu'un nouveau culte a remplacé leurs sacrifices. Ils leur font reconnoître comme le Messie promis par

les Prophètes avec tant de pompe, celui qui a vécu parmi eux pauvre et méprisé : ils leur font adorer comme Dieu celui qu'ils viennent de crucifier comme un impie et un scélérat. Ils font recevoir aux Idolâtres une Religion absolument contraire à la leur ; une Religion qui proscrit tout ce qu'ils aiment le plus, leurs usages, leurs fêtes, leurs spectacles ; une Religion sévère, qui exige de ceux qui l'embrassent, la plus grande pureté de mœurs. Ils prêchent des mystères inouis jusqu'alors, des dogmes qui paroissent révolter la raison humaine ; et on les croit. Ils annoncent une morale absolument opposée à toutes les inclinations de la Nature ; et elle est reçue par-tout, et les Grands mêmes, les Sages, les Philosophes embrassent la doctrine de ces pauvres, de ces hommes sans lettres, et destitués de tout secours humain. Miracle incroyable, si les premiers prédicateurs du Christianisme n'ont pas confirmé leurs prédications par les merveilles les plus extraordinaires, par les signes les plus étonnans, et par des prodiges évidemment marqués du sceau de Dieu !

Que fera donc ici le déiste ? Avouera-t-il ces prodiges, qui sont mille fois plus notoires et plus constans que les faits les plus avérés de l'histoire profane ? dès-là il

avoue que la Religion Chrétienne a Dieu pour auteur. Prendra-t-il le parti désespéré de contester la vérité de ces prodiges ? mais ne seroit-ce pas un miracle plus grand et plus incroyable que ceux qu'on ne veut pas croire, d'avoir converti le monde sans miracles, d'avoir persuadé tant de choses incroyables à des incrédules, d'avoir soumis tant d'hommes différens au joug d'une telle Religion ?

Car il est constant que cette Religion a été embrassée par un grand nombre de Juifs, par une infinité d'Idolâtres. *St. Justin*, qui vivoit au second siècle de l'Église, compte une infinité de Nations soumises à l'Évangile. *Tertullien*, sur la fin du même siècle, disoit aux Païens, dans la belle Apologie qu'il adresse aux Empereurs : *Nous remplissons vos villes, vos armées, vos places publiques, vos bourgades ; nous ne vous laissons que vos temples.* L'Évangile a été prêché, non d'abord chez des Nations barbares et ignorantes ; mais dans l'Empire Romain, dans les plus grandes villes, dans les plus savantes, les plus polies, les plus voluptueuses, Antioche, Alexandrie, Corinthe, Éphèse, Athènes, Rome même. Il a été prêché, non dans un seul pays, mais par-tout, chez des peuples de génies, de mœurs et de religions différentes.

Selon les prophéties, toutes les Nations ont été ébranlées. On les a vues briser leurs idoles, renverser leurs temples, renoncer à toutes leurs superstitions, et former ce peuple saint, ce peuple nouveau, qui s'est agrandi et étendu, malgré toutes les puissances du siècle et leurs efforts réunis pour l'exterminer. Rome même, la superbe Rome, après avoir juré la ruine du nom Chrétien, et s'être enivrée du sang des Martyrs, a enfin subi le joug de cet Homme crucifié, dont elle persécutoit les Disciples avec tant de fureur.

Ces persécutions ont été si universelles et si violentes, que le sang des Martyrs ruisseloit dans les rues, et que les rivières en étoient teintes. Qui peut, sans frémir, entendre les cruautés qu'on exerçoit contr'eux, et les affreux supplices qu'on inventa pour vaincre leur constance ? Mais les Martyrs demeuroient fermes et inébranlables au milieu des plus longues et des plus vives douleurs. Ce n'étoient pas seulement des hommes qui montroient une constance si étonnante ; c'étoient des femmes délicates, de foibles enfans. Tant étoit puissante la grace de Jésus-Christ qui combattoit avec de généreux athlètes et les fortifioit. Les Annales Ecclésiastiques sont remplies d'exemples d'un courage au-

dessus des forces humaines et de toute admiration.

D'où venoient à ces Héros du Christianisme, ce courage et cette patience invincibles, qui leur faisoient braver les tourmens et la mort ? Quel autre que Dieu même pouvoit donner à tant de personnes de tout âge, de tout sexe, de toute condition, cette force supérieure à tout ce que la cruauté des tyrans, la fureur des bourreaux pouvoient inventer ? Une telle constance n'est point naturelle à l'homme : il falloit qu'une vertu surhumaine soutînt et animât ces magnanimes combattans. La Religion que les Martyrs ont cimentée de leur sang, est donc une Religion divine. Oui, sans doute ; jamais elle n'auroit pu subsister, s'accroître et se fortifier au milieu de ses ruines, si une main toute-puissante ne l'eût affermie contre des attaques si violentes et si multipliées.

Elles ont duré plus de trois cents ans ; et au bout de ce temps la Religion Chrétienne s'est trouvée répandue par toute la Terre. Quelle autre religion s'est ainsi accrue, malgré les plus grands obstacles, sans autres armes, sans autres moyens que les vertus de ses enfans, que le courage et le sang de ses Martyrs ? Plus on le répandoit, plus on la rendoit féconde ; semblable à la

terre que le soc de la charrue fertilise en la déchirant. Plus les tyrans s'acharnoient à la détruire, plus les idolâtres eux-mêmes s'empressoient à remplacer ceux que le glaive lui enlevoit. Où a-t-on vu ailleurs, les bourreaux, tout couverts du sang de leurs victimes, changer tout-à-coup, et mêler leur sang à celui qu'ils venoient de verser ?

J'en appelle ici au témoignage sincère de nos incrédules. Ce libertin, qui, dans le sein des richesses et dans les douceurs d'une vie molle, médit du Ciel à son aise ; tous ces esprits, qui dans les cercles et sur-tout au milieu des délices de la table, frondent le Christianisme comme la Religion des petits-esprits, seroient de bien petits hommes, et bien foibles, sur le chevalet et sur l'échafaud, où des milliers de Chrétiens ont été invincibles aux plus affreux supplices. Ces hommes qui font tant les braves, et qui sont, disent-ils, si convaincus de la vérité de leur systême, seroient-ils disposés à mourir dans les tourmens les plus horribles pour en rendre témoignage, comme ont fait tant de Chrétiens pour leur Religion ! Ils n'ont garde sans doute ; ils aiment trop la vie ; et l'impiété n'aura jamais d'autres martyrs, que ceux à qui la volupté et la débauche abrégent les jours.

Que l'idolâtrie, l'athéisme, et d'autres sectes vantent le courage d'un petit nombre de leurs sectateurs, qui ont prodigué leur vie pour elles : nous ferons voir bientôt ce qu'on en doit penser. La Religion Chrétienne seule peut compter des millions de personnes, qui ont répandu leur sang pour la soutenir. En vain *Dodwel*, *Bayle*, et d'autres après eux, ont voulu diminuer le nombre de ces généreux athlètes qui ont scellé de leur sang la divinité de la Religion que nous faisons gloire de professer. Leur assertion, démentie par les témoignages de *Pline*, de *Suétone*, de tous les Païens qui ont écrit depuis la naissance du Christianisme, de tous les Auteurs Ecclésiastiques, de toutes les inscriptions, de tous les monumens, ne peut soutenir les regards de la vérité; et la haine seule de la Religion peut lui fournir encore des partisans. En dépit de leur audacieuse critique, l'Univers équitable respectera toujours ces monumens authentiques que conserve l'Église, et où nous trouvons plus de dix millions de Martyrs qui ont rendu témoignage à Jésus-Christ. Toutes les sectes ensemble pourroient-elles se mettre en parallèle sur ce point avec la Religion Chrétienne ? et quelle preuve convaincante de sa divinité ! Car il faut nécessairement,

ou que tant de millions de personnes qui ont répandu leur sang dans les plus cruels supplices pour cette nouvelle Religion qu'ils venoient d'embrasser, y aient vu évidemment quelque chose de surnaturel et de divin, ou qu'ils aient tous absolument perdu l'esprit, et qu'ils soient devenus fous jusqu'à la démence. Mais supposer que tant d'hommes soient devenus fous et insensés, n'est-ce pas, de toutes les suppositions, la plus folle elle-même et la plus extravagante ?

L'imposteur *Mahomet*, que nos impies osent comparer à Jésus-Christ, a bien pu séduire les Peuples et contrefaire le prophète, par de prétendues révélations qui ne cachoient que sa foiblesse (*). Mais il

(*) Comme il tomboit souvent du mal caduc, il persuada d'abord à sa femme, et par elle à beaucoup d'autres, que ces accès d'épilepsie étoient des extases causées par ses communications secrètes avec l'Ange Gabriel. Né en 570 à la Mecque, ville de l'Arabie Pétrée, il étoit le cadet d'une famille pauvre : il fut long-temps au service d'une riche veuve de la Mecque, il l'épousa à 25 ans, et il vécut obscur jusqu'à l'âge de 40. Il ne déploya qu'alors les talens qui le rendoient supérieur à ses compatriotes. Il avoit une éloquence vive et forte, telle qu'il la falloit aux Arabes, un air d'autorité et d'insinuation, animé par des yeux perçans et par une heureuse physionomie.

n'a prouvé sa mission par aucun signe éclatant et divin, et jamais ses disciples n'ont osé lui en attribuer. Il est mort sans ressusciter; et la superstition qui honore son tombeau, atteste elle-même ce qu'elle en pense. Une ignorance grossière, un silence politique prescrit par le Législateur même, ensévelissent dans des ténèbres épaisses l'absurdité des dogmes musulmans, et plongent dans une nuit obscure ses disciples aveugles.

Il faut sans doute que cet aveuglement soit bien profond, puisque le témoignage de leur Prophète devroit suffire pour leur faire ouvrir les yeux. Pourroit-on le croire, si l'erreur étoit moins accoutumée à se contredire? *Mahomet* avoue lui-même dans son Alcoran, que *Moyse* fut d'abord envoyé de Dieu: et qu'après *Moyse* vint le Messie, qu'il appelle le *Verbe. Le Messie Jésus, fils de Marie*, dit-il, *est Prophète et Apôtre de Dieu, son Verbe et son Esprit* (*).

Après avoir connu le caractère de ses concitoyens, leur ignorance, leur crédulité et leur disposition à l'enthousiasme, il vit qu'il pouvoit s'ériger en prophète, il feignit alors des révélations.

(*) « Le fils de Marie est le Messie, l'Envoyé de Dieu, son Verbe, sa Parole; et le même Jésus est esprit procédant de Dieu même.... Nous avons

Mais si Jésus est Prophète et Apôtre, *Mahomet* ne l'est donc pas, puisqu'il établit une religion entièrement opposée à celle de Jésus-Christ : car Dieu ne sauroit être en contradiction avec lui-même. *Mahomet* est donc un faux prophète et un imposteur.

La religion musulmane n'a d'ailleurs d'autres preuves de sa révélation que le témoi-

---

donné, (c'est Dieu lui-même qui parle) à Jésus, fils de Marie, des caractères évidens, et nous l'avons assisté et fortifié du Saint-Esprit. » *Alcor.* Chap. 2. et 3.

Ce livre fameux, qui renferme les lois et la religion de *Mahomet*, fut appelé *Alcoran* en Arabe, de l'article *al* le, et de *coran* livre, à l'imitation de la *Bible* des Juifs et des Chrétiens, qui signifie *le Livre* par excellence. On n'y trouve point les miracles ni les prodiges et les puérilités qu'on lui attribue ordinairement, telles que d'avoir divisé la lune en deux, et d'en avoir mis la moitié dans sa manche ; que les arbres et les pierres le saluoient quand il passoit, etc. *Mahomet* déclaroit hautement qu'il n'étoit point venu pour faire des miracles, mais pour établir sa religion par les armes. Il donnoit le choix aux peuples qu'il subjuguoit, d'embrasser sa secte, ou de payer un tribut. Il ne nioit point les miracles de Jésus-Christ, et il reconnoissoit que l'Évangile prêché par des gens sans nom, sans étude, sans éloquence, cruellement persécutés et destitués de tous les appuis humains, n'avoit pas laissé de s'établir en peu de temps : ce qui prouve clairement sa divinité.

gnage de *Mahomet*. Elle n'a eté ni annoncée par des prophéties, ni confirmée par des prodiges. *Mahomet* disoit lui-même qu'il ne faisoit point de miracles, et qu'il étoit venu fonder sa religion par les armes. *Crois que notre Prophète a parlé à l'Ange Gabriel, ou je te tue :* voilà, dit un de nos plus célèbres Philosophes (*), toute la preuve du mahométisme, et la raison de ses progrès. Les soldats de *Mahomet* ont été ses apôtres; au lieu que les Apôtres de Jésus-Christ ont été des martyrs.

Qui pourroit donc sérieusement comparer l'établissement de la religion mahométane à celui de la Religion Chrétienne? Celle-là n'a eu à vaincre que des obstacles ordinaires, et elle les a surmontés par les moyens les plus naturels et les plus propres à assurer l'entreprise, le fer dans une main, et la coupe de la volupté dans l'autre; l'ignorance grossière des Peuples que

(*) M. *d'Alembert*, qui s'est rendu célèbre par son habileté dans la Géométrie, par son beau *Discours* qui est à la tête de l'Encyclopédie, qu'il avoit entreprise avec *Diderot* son ami, en 1750, et par d'autres productions, si l'on en excepte ses *Mélanges de Littérature*, où l'on trouve une métaphysique souvent obscure, entortillée, un style inégal, tantôt foible, tantôt plein de morgue, et presque toujours froid. Il mourut en 1783.

Mahomet vouloit soumettre à sa domination, bien plus qu'à sa doctrine, le glaive plus persuasif encore que la parole, une morale commode, un paradis sensuel : voilà les véritables causes de l'établissement et des progrès du mahométisme ; et certes c'est là un de ces événemens qui n'ont rien de quoi nous surprendre. L'établissement du Christianisme, au contraire, commencé par des moyens naturellement incapables de le faire réussir, continué malgré mille obstacles humainement insurmontables, et couronné du succès le plus étendu ; n'a-t-il pas de quoi jeter dans l'étonnement ? et ne force-t-il pas à y reconnoître le doigt de Dieu ?

Veut-on encore une autre preuve non moins sensible et toujours subsistante de la vérité de la Religion Chrétienne : nos plus anciens ennemis l'offrent à nos yeux. C'est l'état des Juifs, leur dispersion, leur conservation étonnante depuis tant de siècles.

Dès les premiers temps, ils ont vu s'accomplir en eux cette terrible malédiction, qu'ils avoient prononcée contr'eux-mêmes, lorsqu'au tribunal de *Pilate* ils avoient osé s'écrier en maudissant Jésus-Christ : *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfans.* Ils ont vu renverser, détruire de fond en

comble, et sans qu'il y restât pierre sur pierre, les murs de Jérusalem et son temple célèbre, que *Julien* n'entreprit avec tant d'éclat de relever, que pour vérifier plus parfaitement la prédiction de Jésus-Christ, en voulant l'anéantir. Ce Prince impie excita les Juifs à rebâtir leur temple, il leur donna des sommes immenses, et les aida de toutes les forces de l'Empire. Rien ne fut épargné, et tout fut inutile. Les vents, les feux, les tempêtes, toute la nature s'arma contre cette entreprise, au témoignage même d'un Historien non suspect, qui rapporte ainsi ce fameux événement :

« L'activité de *Julien* s'étendant à tout, il forma, pour s'immortaliser par des monumens qui lui survécussent, le dessein de rebâtir, à grands frais, le temple superbe de Jérusalem. Il chargea de cette commission *Alipius* d'Antioche, qui avoit autrefois gouverné la Grande-Bretagne en qualité de Vicaire des Préfets. Tandis qu'*Alipius* aidé du Gouverneur de la Province, pressoit l'ouvrage avec plus d'ardeur, de redoutables globes de feu, qui s'élancèrent sans discontinuer près des fondemens, rendirent ce lieu inaccessible aux travailleurs, et en brûlèrent même quelques-uns. L'obstination des flammes à repousser

tout ce qui approchoit, força enfin à se désister de l'entreprise (*). »

Les Juifs, ainsi frustrés de leur dernière espérance, ont vu et voient encore s'exécuter en eux les menaces de leurs Prophètes, qui leur avoient annoncé qu'ils seroient long-temps sans chef, sans patrie, sans temple, sans prêtres, sans sacrifice (**).

(*) Ce sont les paroles d'*Ammien Marcellin*, Auteur Païen, Officier et zélé défenseur de *Julien* l'apostat. Ce fait est encore attesté par de célèbres Auteurs contemporains, *St. Chrysostôme*, *St. Grégoire de* Nazianze, *St. Ambroise*, etc.

(**) *Les enfans d'Israël resteront pendant beaucoup de jours sans roi, sans sacrifice, sans autel; et après cela les enfans d'Israël reviendront, et ils chercheront le Seigneur leur Dieu, et David leur roi, et ils recevront avec une respectueuse frayeur le Seigneur, et le bien qu'il doit leur faire dans la fin des jours.* Osée, 3.

Quoique cette prophétie désigne dans un premier sens littéral, le retour des Juifs de la captivité, les Pères l'ont aussi entendue et expliquée de la conversion des Juifs, qui doit s'opérer à la fin des siècles, comme *St. Paul* nous l'annonce clairement dans le chapitre onzième de l'*Épître aux Romains*. Elle sera un des derniers moyens que la Providence réserve, pour ranimer la Foi presque éteinte sur la Terre. C'est dans cette vue qu'elle conserve au milieu de nous, d'une manière si merveilleuse, les Juifs dont la triste existence depuis tant de siècles, tient du prodige.

Dispersés par toute la terre, par-tout étrangers, proscrits, errans, en butte aux outrages, aux mépris, aux vexations, ils portent dans toutes les parties du Monde la preuve manifeste de leur crime, et démontrent à tout l'Univers la divinité de ce Jésus qu'ils osent blasphémer.

Que sont devenus tous ces Peuples autrefois si fameux? Où sont ces vastes et puissantes monarchies des Assyriens, des Perses et des Mèdes? Discernez, si vous le pouvez, les anciens Romains d'avec les Barbares, qui, dans le cinquième siècle, ravagèrent l'Italie. Démêlez dans l'Espagne et dans les Gaules les anciens naturels du pays, d'avec ceux qui en firent la conquête. Le monde entier a changé de face. Depuis la destruction de Jérusalem jusqu'à nos jours, des révolutions plus ou moins rapides ont détruit, anéanti tous les empires de la terre, mêlé et confondu tous les Peuples. Les Juifs seuls sont restés ce qu'ils étoient, toujours subsistans, sans confusion, sans mélange; toujours distingués des autres Nations, sans avoir de chef, sans pouvoir former eux-mêmes un corps de nation. Semblables à un grand fleuve, divisé en une infinité de petits ruisseaux, on voit les différentes familles de ce Peuple nombreux traverser la vaste et profonde

mer des temps, où tout va se perdre et s'engloutir, sans avoir jamais, depuis plus de dix-sept cents ans, ni interrompu leur cours, ni mêlé leurs eaux avec celles de cet immense abyme. Par quel prodige, ce Peuple répandu parmi les Nations les plus puissantes, comme une poudre légère, a-t-il pu survivre à leur anéantissement, et continuer de dessus leurs ruines d'être un sujet d'étonnement à l'Univers ? Il faut s'aveugler volontairement pour ne pas reconnoître dans l'état des Juifs une main invisible et puissante, qui les fait subsister pour l'exemple et pour l'instruction du genre humain, et pour rendre témoignage aux Livres saints qu'ils nous ont transmis ; Livres dont on ne peut révoquer en doute l'authenticité ni l'autorité divine, sans renoncer aux plus pures lumières de la raison.

Et en effet, on ne sauroit douter raisonnablement que les Livres de l'*ancien Testament* n'aient eu pour Auteurs ceux dont ils portent les noms, qu'ils n'aient été conservés avec une vénération religieuse, et qu'ils ne soient venus jusqu'à nous par une tradition constante et non interrompue, tels que nous les avons reçus des Juifs, nos plus obstinés ennemis, qui les révèrent encore aujourd'hui comme sacrés

Aussi nos Philosophes même, quelque haine qu'ils aient pour tout ce qui peut confirmer la Religion, sont-ils forcés de leur rendre le même témoignage. « A ne regarder l'Écriture-Sainte, dit l'un d'eux (*), que comme un monument de l'ancienne Histoire, son antiquité et le soin qu'on a pris de la conserver, lui donnent une authenticité, que ne peuvent avoir les autres monumens. »

L'autorité des Livres du *nouveau Testament*, qui sont encore plus spécialement la base de notre foi et les archives sacrées de notre Religion, est appuyée sur des fondemens aussi inébranlables. Ils sont les ouvrages de huit Auteurs contemporains,

(*) M. *Fréret*, mort à Paris sa patrie, en 1749, Écrivain célèbre par l'étendue et par l'abus de ses connoisances. La lecture de *Bayle* le rendit un sceptique outré, comme on le voit dans tous ses Ouvrages, et en particulier dans son *Examen des Apologistes de la Religion Chrétienne*, où il empoisonne et altère tous les faits qui contredisent ses idées. Ce Savant, l'un des plus extraordinaires qui aient paru dans les Lettres, eut l'universalité des connoissances, et si l'on peut parler ainsi, le génie de l'érudition. Mais ses panégyristes même avouent qu'on lui reprochoit de l'intolérance et trop d'attache à ses sentimens dans la dispute. Un homme d'esprit a dit de lui, qu'il avoit toujours raison, quand il parloit le premier.

dont les uns écrivent ce qu'ils ont vu de leurs propres yeux, et les autres ce qu'ils ont appris de témoins oculaires (*).

Une multitude de Peuples divers ont reçu ces Écrits ; ils les ont traduits aussitôt qu'ils ont été composés, et ils s'accordent tous à leur donner les mêmes Auteurs. Ni le fameux Philosophe *Celse*, qui, presque dans l'origine du Christianisme, a attaqué nos Livres sacrés avec tant d'artifice, ni *Julien* l'apostat, quoiqu'il n'ait rien omis de ce qui pouvoit les décrier, ni aucun autre Païen, n'ont jamais élevé le moindre doute à cet égard : ce qu'ils n'eussent pas manqué de faire, s'il y avoit eu quelque lieu au plus léger soupçon.

Pour les croire supposés, il faudroit admettre que tous les Peuples devenus Chrétiens, se sont unis pour les fabriquer et les répandre ensuite sous des faux noms,

---

(*) Les quatre Évangélistes, et *St. Paul*, *St. Pierre*, *St. Jacques* et *St. Jude*. Quoique ces Livres n'aient d'abord été connus que chez les Juifs et chez les Chrétiens, ils n'en sont pas moins authentiques. Seroit-on recevable à dire que l'Alcoran n'est pas authentique, et qu'il a été forgé long-temps après la mort de *Mahomet* ; parce que personne ne l'a connu dans l'origine que les Musulmans, et que nous n'avons commencé à le connoître que plusieurs siècles après ?

ou qu'eux-mêmes aient été trompés. Mais comment des millions d'hommes auroient-ils pu être abusés sur un fait dont la fausseté étoit si facile à découvrir ; ou comment auroient-ils tous conspiré à accréditer et à faire prévaloir l'imposture ? Quoi ! des hommes embrassent une Religion qui abhorre le mensonge ; ils s'exposent pour elle aux plus violentes persécutions, à la mort même la plus cruelle ; et sans intérêt, comme sans raison, ils se seront accordés dans le coupable dessein d'en imposer à tous les siècles ; on aura reçu, comme des Ouvrages divins, les inventions de l'imposture, qui ose les appeler en témoignage de mille faits, dont ils connoissoient la fausseté ; et ni les divisions qui se sont élevées entre les églises particulières, ni la diversité des intérêts, des caractères d'une multitude innombrable de complices n'auront jamais déterminé personne à dévoiler la fraude ou à désabuser la terre ! En vérité c'est trop honorer une pareille supposition, que de la combattre sérieusement.

Il n'est pas plus vraisemblable que les Écrits des Apôtres aient pu être altérés ou corrompus. Dans tous les temps l'Église Catholique les regarda comme l'ouvrage de l'Esprit-Saint : elle fut toujours persuadée qu'on

qu'on ne pouvoit y ajouter ou en retrancher, sans impiété et sans sacrilége. De là cette religieuse attention avec laquelle elle ne cessa de veiller sur la pureté de ce dépôt sacré. Que d'obstacles d'ailleurs ne se seroient pas opposés au dessein de corrompre ou d'altérer l'histoire de l'Évangile ! Les copies en étoient répandues dans tout l'Univers. Elle étoit entre les mains de tous les Fidelles : on la lisoit sans cesse dans les familles, dans les maisons particulières, et dans les assemblées publiques de la Religion. De tels Écrits, si chers à tous les Chrétiens, pouvoient-ils souffrir la moindre altération, sans qu'il s'élevât de toutes les extrémités du Monde mille voix pour réclamer ? Et ne résulte-t-il pas manifestement de la réunion de toutes ces circonstances, que les Écritures du nouveau Testament sont parvenues jusqu'à nous sans aucune altération importante ?

Ce n'est pas tout. Comme les Apôtres n'ont pu se tromper sur les faits qu'ils nous rapportent, puisque ce sont des événemens dont ils ont été les témoins oculaires et souvent les principaux instrumens, il est également certain qu'ils n'ont pas voulu nous tromper.

Simples dans leurs discours, simples dans leurs écrits,
Les accusera-t-on d'éblouir nos esprits ?
Ils content leurs erreurs, leur honte, leur foiblesse :
Par eux de leur naissance apprenant la bassesse,
J'apprends aussi par eux leur infidélité,
Le trouble de leur maître et sa timidité.

RACINE le fils.

Cette admirable simplicité des Évangélistes, qui n'a point échappé au génie pénétrant de *Pascal*, est si frappante, qu'on est surpris qu'elle n'ait pas été observée par d'autres avant lui. Ils ne parlent jamais en termes injurieux des ennemis de Jésus-Christ, de ses bourreaux ni de ses juges. Ils rapportent les faits, sans y ajouter aucune réflexion. Ils ne font remarquer ni la douceur de leur Maître quand il reçoit un soufflet, ni sa constance dans le supplice de la Croix, dont ils ne disent que ce mot, *et ils le crucifièrent*. Le triomphe de son ascension sembloit devoir finir cette Histoire d'une manière éclatante : deux Évangélistes n'en parlent pas, les deux autres disent seulement : *et il fut enlevé dans les Cieux*. Ce caractère de simplicité et d'indifférence pour attirer l'attention des lecteurs, qui n'est propre qu'à eux et qui leur est commun à tous, la candeur, l'ingénuité de leurs récits, tout

cela n'annonce-t-il pas des témoins, qui ne songent qu'à déposer et à transmettre les faits tels qu'ils sont arrivés ?

Sans parler de plusieurs autres preuves que nous avons encore de leur sincérité et de leur bonne foi ; la mort seule qu'ils ont soufferte, suffiroit pour imprimer à leur témoignage le sceau irréfragable de la vérité. Car ce qu'il importe sur-tout de bien considérer ici, ce qui rend invincible la preuve que nous tirons de ces premiers martyrs, et ce qui les met hors de toute comparaison avec quelques idolâtres, quelques impies ou sectaires, que l'incrédule se plaît à nous opposer ; c'est que, bien différens des enthousiastes et des fanatiques, les martyrs du Christianisme naissant sont des martyrs de faits et non pas d'opinions.

Qu'un homme obstiné puisse donner sa vie pour un sentiment faux qu'il croit vrai, la conscience alors, quoique dans les ténèbres, tient lieu de vérité et de lumière. Mais que des séducteurs sans intérêt et sans motif, ou pour la seule satisfaction de faire prévaloir l'imposture, affrontent tout à la fois la rigueur des tourmens, les horreurs du trépas, le cri de la conscience ; et cela sans rien espérer de leur folle obstination, avec la certitude même

d'en être les victimes ? c'est une espèce de délire qui est contre la nature, et dont il n'y a point d'exemples dans l'Histoire. Or les Apôtres ont tous offert ou sacrifié leur vie, pour attester des faits publics, éclatans, qui ne laissoient aucun lieu à la méprise, tels que la multiplication miraculeuse des pains dans le Désert, la résurrection publique de trois morts, celle de Jésus-Christ lui-même, et son ascension triomphante à la vue d'un grand nombre de Disciples. Tous ces faits sont donc indubitables : et si ces faits divins sont vrais, Dieu a donc parlé aux hommes ; la divinité de Jésus-Christ et de la Religion qu'il a fondée, est donc incontestable.

Le Christianisme n'est pas une Religion de système philosophique : il est fondé sur des faits historiques ; manière d'instruire les hommes, la plus convenable à leur foiblesse, et la plus digne de la bonté de Dieu ainsi que de sa grandeur. Ce n'est pas une de ces traditions populaires, qui n'ont point d'origine, ou qui vont se perdre dans une antiquité obscure et incertaine ; ni une de ces fables païennes ou mahométanes, qui n'ont point eu de témoins. C'est sous les premiers Césars que se sont passés les faits évangéliques sur lesquels la Religion Chrétienne est établie.

C'est dans le siècle le plus éclairé et le mieux connu, sous les yeux d'un Gouverneur Romain, et de tous les habitans d'une ville célèbre. C'est à Rome, la capitale de l'Univers, le centre des arts, des lumières et du goût, qu'ils ont été annoncés, publiés et crus. Il est des faits qu'on a pu croire légèrement, parce qu'ils n'étoient d'aucune conséquence, qu'ils ne devoient causer aucun changement, et qu'on n'avoit aucun intérêt de les approfondir. Mais il n'en est pas ainsi des faits importans. J'appelle de ce nom les faits qu'on n'a pu croire qu'en changeant toutes ses idées et sa façon de penser, qu'en renonçant au culte dans lequel on avoit été élevé, pour en embrasser un nouveau, qu'en réformant ses mœurs et contredisant ses inclinations, qu'en s'exposant à perdre son honneur, ses biens et sa vie même. Tels ont été les faits évangéliques, dont l'importance et la foi qu'on y a eue, attestent hautement la vérité. Ces faits sont crus aujourd'hui. Ils ont donc été crus dès le commencement, sans quoi la croyance de ces faits ne seroit pas parvenue jusqu'à nous. S'ils ont été crus dès le commencement, ils sont vrais, parce qu'on n'a pu les croire sans les avoir examinés et sans en être bien assurés, à cause de leur im-

portance et des suites qu'ils devoient avoir: et parce qu'en les examinant on n'a pu s'y méprendre à cause de leur éclat, de leur authenticité et de leur publicité. Est-ce par un mot de raillerie ou de mépris, qu'on peut détruire des faits de cette nature, et qui portent un caractère si sensible de vérité et de divinité?

Aussi, ce qui fait la tranquillité et la joie de tous les véritables Chrétiens, c'est d'être assurés qu'ils n'ont rien à craindre pour la vérité de leur Religion; parce que si elle étoit fausse, ce seroit Dieu lui-même qui les auroit trompés (*).

Laissons donc les impies et les incrédules chercher à se tromper eux-mêmes ou à séduire les autres, par les difficultés qu'ils forment contre la Religion. S'il y en a quelques-unes qui paroissent assez spécieuses, on ne doit pas pour cela se laisser ébranler. *Quand une vérité est une fois établie par des preuves solides, il ne faut pas l'abandonner, pour quelques difficultés qu'on y oppose.*

(*) C'est la belle réflexion de *Richard de Saint-Victor : Domine, si error est quem credimus, à te decepti sumus; quoniam iis signis prædita est Religio, quæ non nisi à te esse potuerunt.*

Ce principe excellent, qui peut servir de préservatif général contre toutes leurs objections, est si constant et si certain, qu'il est avoué même de celui de nos adversaires qui a fait peut-être les difficultés les plus artificieuses contre la Religion Chrétienne. « Les objections, dit-il, sont communes à tous les systèmes; et il n'y a point de vérité si clairement énoncée, où l'on ne puisse trouver quelque chicane à faire. Dieu lui-même, s'il daignoit nous parler dans nos langues, ne nous diroit rien sur quoi l'on ne pût disputer (*). »

Ainsi, de l'aveu de nos plus fiers ennemis, nous sommes donc en droit de laisser là toutes les objections qu'ils ne cessent de nous faire. Il est démontré, par des preuves capables de convaincre tout esprit droit, que Dieu lui-même est l'auteur de la Religion Chrétienne. Que faut-il de plus? Répondre aux chicanes éternelles

(*) *J. J. Rousseau*, dans sa lettre à M. l'Archevêque de Paris, où parmi quelques vérités se trouvent beaucoup d'erreurs et d'impiétés : il entreprend d'y répondre au Mandement qui condamne son *Émile*; et il y prouve très-clairement, contre son intention, qu'on a eu raison de le condamner, et que vouloir justifier des impiétés par de nouvelles, c'est vouloir se laver avec de la fange.

des impies, c'est leur faire trop d'honneur: les mépriser est tout ce qu'elles méritent.

Et en effet, lorsqu'on approfondit la plupart de ces hommes qui se disent incrédules, qui se récrient sans cesse contre les préjugés populaires, on trouve qu'ils n'ont pour toute science que des doutes usés et vulgaires, qu'on a débités dans tous les temps, et qu'on débite encore tous les jours dans le monde. Ce n'est, pour ainsi dire, qu'un certain jargon qui passe de bouche en bouche : on le reçoit sans l'examiner, et on le répète sans l'entendre. On se fait gloire d'être les disciples et les échos de quelques hommes qui se sont rendus fameux par la hardiesse de leurs impiétés ; et l'on se jette aveuglément dans un parti, qui se propose et se flatte de renverser l'édifice ancien de la Religion.

Mais c'est en vain que les hommes s'efforcent de détruire l'ouvrage de Dieu : tous leurs efforts seront impuissans. Ceux qui attaquent la Religion, ou qui l'abandonnent, périront, mais elle ne périra point : elle est appuyée sur des fondemens inébranlables. Le vaisseau peut être battu des flots de la tempête ; mais au moment qu'il semble devoir être submergé, celui qui commande aux vents et

à la mer, se réveille, et d'un seul mot il calme la fureur des ondes.

La conservation de la Religion Chrétienne porte des caractères si sensibles de la protection de Dieu, qu'il faut s'aveugler pour la méconnoître. Si cet édifice n'eût été bâti que sur le sable mouvant des opinions humaines, il auroit été aisément renversé par les orages violens qui l'ont assailli. Qu'on remonte jusqu'à l'origine de la Religion, et qu'on la suive dans tous les âges : que d'assauts n'a-t-elle pas soutenus! que de combats ne lui a-t-on pas livrés! Outre cette longue chaîne de persécutions dont nous avons parlé, combien de cruelles guerres intestines n'a-t-elle pas eu à soutenir contre ses propres enfans, qui ont voulu lui déchirer le sein! On sait en particulier que l'Arianisme, joignant la violence à la séduction, parut la mettre presqu'à deux doigts de sa perte. Mais, après plus de soixante ans de la plus terrible attaque, et quelques nouveaux accès de fureur qui ont éclaté en Afrique, en Espagne, et qui ont été comme les derniers soupirs d'un monstre expirant; cette hérésie a diminué peu à peu, telle qu'un nuage épais et infect que le soleil dissipe. Il en a été de même de toutes les autres qui ont succédé. Celles qui subsistent

encore aujourd'hui, auront le même sort : elles rentreront dans le sombre abîme, qui les a vomies. La nouvelle secte d'impiété, qui s'est élevée de nos jours sous le nom de *Philosophie*, passera comme les autres, et la Religion l'attachera aussi à son char de triomphe. Les systèmes absurdes de l'incrédulité s'évanouiront avec le délire qui les enfanta ; semblables à ces vapeurs légères qui, sorties des lieux marécageux ou des tombeaux, brillent un moment au milieu des ténèbres, et s'y ensévelissent. L'ouvrage de l'homme se détruira de lui-même : l'ouvrage du Ciel, fait pour l'éternité, reparoîtra toujours avec une nouvelle gloire :

Vainement on t'outrage, ô Religion sainte !
En vain conjuré contre toi,
L'incrédule bravant les remords et la crainte,
Veut briser tes autels, anéantir ta loi :
Le Tout-Puissant qui te protége,
Les laisse s'épuiser en efforts surperflus ;
De son souffle il détruit leur troupe sacrilége.
Ils éclatent..... et ne sont plus.

A pleurer ici-bas tu sembles destinée ;
Toujours de nouveaux ennemis
Balancent à l'envi, d'une main forcenée,
Le triomphe éclatant que le Ciel t'a promis :
Ils ont beau grossir le nuage,
Toujours quelques rayons viennent te consoler :
Du bras qui te soutient tu reconnois le gage :
Tes amis cessent de trembler.

Ainsi dans le fracas de ces noires tempêtes,
Où les élémens courroucés
Promènent en éclairs le trépas sur nos têtes,
Et couvrent l'Océan de débris dispersés :
Tandis que la foudre étincelle ;
D'un nuage d'azur la riante beauté,
De l'orage expirant avant-coureur fidelle,
Calme l'univers agité.

Le P. BERNARD, Chan. Régul.

On ne sera jamais honnête homme sans elle.

C'EST un langage aujourd'hui assez commun, qu'on peut être honnête homme, quoiqu'on n'ait point de religion. Mais la plupart de ceux qui parlent ainsi, ne le font que d'après les autres, et n'ont jamais approfondi les devoirs qu'impose la qualité d'honnête homme. Ils consistent sans doute, ces devoirs, à vivre selon les lois de la plus exacte probité : mais la première de ces lois n'est-elle pas de s'acquitter fidellement de tout ce qu'on doit, et aux autres hommes, et bien plus encore au souverain Maître de tous les hommes ? L'Être suprême n'a-t-il pas droit d'attendre de ses créatures les justes hommages qui lui appartiennent ? et ne devons-nous pas, autant par reconnoissance que par justice, remercier, prier, honorer celui de qui

nous tenons tout ce que nous possédons, tout ce que nous sommes ?

Que faut-il donc penser de ces discours si ordinaires ? *A la Religion près, c'est un fort honnête homme.* C'est-à-dire que c'est un fort honnête homme, à cela près qu'il manque au devoir le plus essentiel de l'homme, qui est de reconnoître son Créateur et de le servir. C'est un fort honnête homme, à cela près qu'il a des principes qui ne sont propres qu'à saper la probité par ses fondemens.

Car au fond et à parler exactement ; qu'est-ce qu'un homme sans religion ? C'est un homme qui n'a plus d'autre règle que ses passions, d'autre loi que ses penchans, d'autre frein que la crainte de l'autorité, d'autre Dieu que lui-même. Aussi, quelque habile que soit l'intérêt à contrefaire la droiture, et malgré toutes les ruses de l'hypocrite impiété, la probité de l'homme sans religion passe communément pour une probité douteuse et suspecte. Eh ! comment ne le seroit-elle pas, puisque tous les principes de l'homme irréligieux tendent à la détruire ? Un tel homme peut bien avoir quelquefois le masque et les apparences de l'honnête homme, mais il n'aura jamais une probité solide et constante. Il ne sera jamais, long-

temps du moins et toujours, ce que le monde même appelle un parfait honnête homme. Car à qui doit-on donner ce nom? C'est sans doute à celui qui ne fait tort à personne, et qui est si inviolablement attaché à toutes les lois de l'honneur et de la probité, que rien ne sauroit l'engager à y donner la moindre atteinte. On peut compter sur sa discrétion, sur sa droiture. On ne craindra de lui ni trahison, ni fourberies, ni finesses captieuses, ni sourdes intrigues. Il servira sincèrement les autres, et ne fera point ses affaires à leurs dépens. Il ne connoit ni les voies détournées, ni les déguisemens perfides, ni les dehors imposteurs.

Tel est l'honnête homme sans doute; mais c'est à la Religion seule de le former. Sans elle, la probité toute humaine, n'ayant pas de solides fondemens, s'écroulera au premier choc un peu violent, et entraînera le prétendu honnête homme avec elle. Dans combien de circonstances critiques, de rencontres délicates, de positions embarrassantes sa foible vertu ne sera-t-elle pas renversée, si la Religion ne l'étaie? Comment pourra-t-elle résister seule à mille attaques qu'elle aura à soutenir dans le détail ordinaire de la vie, et encore plus dans certains états, dans cer-

taines conditions ? Un Magistrat, par-tout ailleurs ami tendre, fidelle, complaisant, doit sur les Tribunaux oser prononcer même contre ce qu'il aime, et imposer silence à son cœur, pour n'entendre et ne faire parler que la justice. Un Négociant, un homme de Finances doit résister à l'attrait que lui offre le moment décisif d'une fortune rapide, avec l'espérance encore plus séduisante de dérober aux regards publics le mystère de sa subite opulence. Dans ce combat des devoirs et des desirs, qu'est-ce qui soutiendra l'homme fragile sur le bord du précipice ? quels motifs assez puissans, pour accomplir avec fidélité tout ce qu'ordonne la probité la plus sévère, aura celui qui a secoué le joug de la Religion ?

Sera-ce l'intérêt personnel ? car c'est là le grand mobile de la conduite des hommes. Mais n'est-ce pas cet intérêt même, qui est le père des crimes, et qui fait les infracteurs et les coupables, lorsqu'il n'est pas soumis aux lois de la conscience et de la Religion ? Il est vrai que l'intérêt peut faire garder certains dehors qui en imposent, parce qu'en ne les gardant pas, on risqueroit sa fortune ou sa réputation : mais il est facile de faire voir que cette espèce de probité, à laquelle la Religion ne prête

pas son appui, est une probité chancelante et incertaine, une probité qui n'est qu'apparente et extérieure.

Car si c'est précisément l'intérêt qui me conduit, ne me sollicitera-t-il pas lui-même en mille rencontres, à tromper l'un, à supplanter l'autre, à décrier celui-ci, à m'élever sur les ruines ou à m'enrichir aux dépens de celui-là? Toutes les voies honorables, régulières, honnêtes, qui ne m'éloigneront point de mon but, seront de mon goût; je les respecterai : j'aurai soin de faire sonner bien haut ma probité, ma sincérité, mon désintéressement. Mais toutes les sourdes intrigues qui m'en abrégeront le chemin, qui m'en assureront le succès, seront mises en usage. L'honneur est à couvert, l'impunité est assurée, la fortune est brillante, la passion est vive, le plaisir est piquant, le moyen est infaillible. Il ne m'en coûtera qu'un peu de mauvaise foi pour surprendre la simplicité et séduire l'innocence; qu'un peu de médisance pour écarter un rival redoutable et me laisser libre le chemin de la faveur et des emplois; qu'une complaisance illicite, mais nécessaire, pour m'assurer un protecteur puissant et me ménager un criminel appui; qu'un peu de détour et d'hypocrisie pour parvenir au comble de mes vœux;

Ferai-je ce pas ? ne le ferai-je point ? *Non*, me dit la probité : *non*, me dit l'honneur. Ah ! foibles voix, au milieu de tant d'attraits, de tant de fortes tentations, serez-vous écoutées, si la Religion ne vous appuie ?

Dans des conjonctures si critiques, dans des pas si glissans, qui est-ce qui se soutiendra, sinon l'homme nourri et pénétré de ces grandes maximes de la Religion ; que la lumière de Dieu perce tous les voiles de l'iniquité ; qu'un jour viendra où le tissu de l'intrigue la plus heureusement conduite, développé aux yeux de l'univers, ne passera que pour le criminel ouvrage d'une hypocrisie ; et que les fortunes du temps ne dédommagent point des pertes de l'éternité.

Saint Augustin nous en a conservé un bel exemple dans la personne d'*Alipe*, son ami. *Alipe* étoit Magistrat : il se comportoit dans cette charge avec une probité et un désintéressement que ses collégues ne pouvoient se lasser d'admirer ; et lui de son côté admiroit bien davantage qu'on pût être autrement, et qu'il se trouvât des gens qui fissent moins de cas de la probité que de l'argent ou de la faveur. Son intégrité fut mise à une grande épreuve. Un Sénateur fort puissant, qui s'étoit concilié

bien des personnes par ses bienfaits, et qui en tenoit un plus grand nombre encore par la crainte, voulut faire quelque chose que les lois ne permettoient point, mais à laquelle il ne croyoit pas qu'un homme comme lui dût trouver le moindre obstacle. *Alipe* s'y opposa. On lui offrit des présens, il les rejeta avec mépris. On en vint aux menaces, il s'en moqua. Tout le monde admira une ame d'une trempe si peu commune, et qui ne pouvoit être ébranlée ni par l'envie d'avoir pour ami, ni par la crainte d'avoir pour ennemi, un homme qui avoit tant de moyens de faire du bien et du mal. L'Intendant même, de qui *Alipe* étoit adjoint, n'osant résister ouvertement au Sénateur, rejetoit tout sur son collégue, disant qu'il lui lioit les mains; et il disoit vrai : car s'il se fût relâché, *Alipe* auroit quitté son emploi. Il fut dans la suite Évêque de Thagaste en Afrique, et il est mis au nombre des Saints que l'Église honore.

Donnez-moi dans les circonstances les plus délicates, un tel homme que soutient la Religion, je ne craindrai rien pour sa probité; elle triomphera de tout, et malgré les assauts des passions, elle demeurera ferme et inébranlable comme un rocher battu des flots de la tempête. Mais qui de

nous aimeroit que son sort, sa fortune, son honneur fussent au pouvoir d'un homme sans religion ? « Je ne voudrois pas, dit prudemment l'Oracle des nouveaux philosophes, avoir affaire à aucun Prince athée, qui trouveroit son intérêt à me faire piler dans un mortier ; je suis bien sûr que je serois pilé. Je ne voudrois pas, si j'étois Souverain, avoir affaire à des courtisans athées, dont l'intérêt seroit de m'empoisonner : il me faudroit prendre du contre-poison tous les jours. (*)

Qui croiroit sa cause bien assurée entre les mains d'un Juge devenu incrédule, comme la plupart, parce que l'intérêt de ses passions le demandoit ? Elles l'ont déterminé à ne plus craindre le jugement où tous les hommes, selon l'Évangile, doivent comparoître, et où les Ministres de la Justice en particulier rendront compte des jugemens qu'ils auront prononcés sur la terre. Il étoit important pour lui et pour la société, dans le rang qu'il occupoit, de demeurer attaché à une doctrine si raisonnable et si propre à enchaîner la cupidité. Il l'a néanmoins abandonnée. Les mêmes

(*) Diction. Philos. art. *Athéisme.* Il ne faut pas confondre ce recueil d'impiétés avec un bon Ouvrage de même titre, par M. *Neuville.*

passions qui ont opéré ce changement, le pressent aujourd'hui de commettre une injustice. Ce n'est qu'à ce prix qu'il peut les satisfaire ; et il se trouve dans l'inévitable nécessité de choisir entre la privation de ce qui le flatte, et la prostitution de son ministère. Je veux qu'il soit assez jaloux de son honneur, pour s'abstenir d'une iniquité qui pourroit être connue, et qui imprimeroit à son nom une tache aussi honteuse qu'ineffaçable. Mais à quoi ne doit-on pas s'attendre, s'il peut se flatter qu'en contentant ses desirs, il conservera aux yeux du public les dehors de la probité ? Les passions agissent alors avec toute leur force sur l'ame de ce Juge incrédule, et n'ont plus de contre-poids qui puisse soutenir la balance qu'elles font pencher. La cause la plus juste est-elle en sureté devant un tel Tribunal ? Les incrédules eux-mêmes verroient-ils sans crainte leurs intérêts les plus chers soumis à la décision de ce Tribunal ? Et s'il dépendoit d'eux de choisir leur Juge, hésiteroient-ils entre celui dont on vient de parler, et un homme qui faisant de la Religion Chrétienne la règle inviolable de sa conduite, exerce dans ses vues les fonctions augustes de la Magistrature ?

C'est donc, de l'aveu de ses ennemis même, sous les seuls auspices de la Religion, que les droits de la société peuvent être en assurance : ce n'est que dans son sein et dans les sentimens dont elle est la source, que peut se former cette justice exacte, cette probité soutenue et à toute épreuve, qui fait qu'on ne s'en écarte pas même lorsqu'on pourroit le faire sans être connu, parce que le Chrétien est toujours sous les yeux de son Juge et de son Maître : il fait sans témoins ce qu'il feroit s'il avoit le monde entier pour spectateur. L'homme sans religion, au contraire, content de ménager ses démarches extérieures, se dédommagera dans le secret, de la contrainte qu'il s'impose en public, et sa probité de théâtre expirera dans les ténèbres. Que lui reviendroit-il de mille sacrifices inconnus qu'exige la vraie probité ?

Il sera, dites-vous, honnête homme ; parce qu'il convient de l'être, parce que la raison le commande, et qu'on ne peut s'écarter de l'exacte probité sans mériter un nom infame : il aimera la vertu, il pratiquera la probité pour elle-même.

Je suppose, gratuitement peut-être, que des Philosophes du premier ordre puissent, par des méditations profondes, s'élever à

ces grands principes, et sur-tout y conformer leur conduite. Mais tous les hommes ne sont pas des Philosophes; et cependant il importe que tous soient justes, droits, équitables, fidelles à leur parole, scrupuleux observateurs des devoirs que prescrit la probité. Ce peuple sans éducation, sans principes, que la crainte d'un Dieu vengeur, aidée et soutenue par la terreur des lois humaines, peut à peine retenir dans l'ordre et la dépendance, sera-t-il souple et docile à cette voix d'une raison pure et désintéressée? Prétendre, avec des idées abstraites de justice et d'honnêteté, imposer silence aux passions, c'est méconnoître la nature de l'homme, c'est se faire illusion à soi-même, ou éblouir les autres par de brillantes maximes presque toujours démenties dans la pratique.

Craignons donc de donner dans les piéges d'une sagesse outrée, de vouloir être plus parfaits qu'il ne convient à notre nature, et de la détruire en voulant la diviniser. Il ne faut pas avoir fait une étude bien profonde du cœur humain, pour savoir que l'espérance et la crainte sont les plus puissans de ses mobiles, les plus actifs et les plus universels de ses sentimens. La peine et la récompense sont les vrais ressorts des mœurs: l'une éloigne fortement

du vice, l'autre attire puissamment au bien.

Mais comme il n'appartient qu'à celui dont la sagesse et la puissance n'ont point de bornes, de pouvoir tout récompenser et tout punir ; l'idée d'un Dieu rémunérateur, d'un Dieu vengeur, est donc absolument nécessaire, pour donner une vraie force aux lois de la probité ; et engager efficacement à les suivre dans tous les lieux, dans tous les temps, dans toutes les circonstances. Hélas ! si l'homme le plus religieux, le plus pénétré de l'idée imposante d'un Être suprême, le plus convaincu qu'il a pour témoin de ses actions son Maître et son Juge, si un tel homme est encore quelquefois séduit ou emporté par ses passions ; voudroit-on nous persuader que celui qui ne reconnoît d'autre maître et d'autre fin que lui-même, sera plus capable de leur résister ? Avons-nous donc trop de motifs pour être vertueux et hommes de bien, qu'on veuille nous ôter les plus puissans et les plus doux ?

On aura beau chercher, méditer, bâtir des systèmes : on ne trouvera jamais de meilleur appui à la probité que celui de la Religion. Aussi les plus sages Législateurs de l'Égypte, de la Grèce et de Rome, ont-ils cru devoir employer ses menaces

et ses promesses, ses châtimens et ses récompenses, pour y asseoir en quelque sorte, comme sur le fondement le plus solide, le bonheur et la sécurité publique. Ils ont cru avec raison, que la Religion seule pouvoit former une probité constante et universelle, parce qu'elle seule peut influer sur les actions les plus secrètes comme sur les plus éclatantes, maîtriser tous les cœurs, et subjuguer toutes les passions (*).

Mais, autant la vérité l'emporte sur l'erreur, autant la probité inspirée par la Religion Chrétienne, est-elle supérieure à celle que peuvent donner les autres religions, parce qu'aucune n'entre dans un détail si exact des devoirs de la société, n'a une morale plus sévère et des vengeances plus terribles. Elle domine sur tous les états et sur toutes les conditions, sur les rangs les plus élevés comme sur les plus bas, en faisant voir sans cesse un Maître suprême, qui punira dans les Princes ainsi

(*) La Philosophie ne peut faire aucun bien que la Religion ne le fasse encore mieux, et la Religion en fait beaucoup que la Philosophie ne sauroit faire. Il est indubitable que des motifs de religion empêchent souvent de mal faire, et obtiennent des hommes, des vertus, des actions louables, qui n'auroient point eu lieu sans ces motifs. *Émile*, Tom. 3.

que dans leurs sujets, les moindres infractions des lois de la probité. Qui fut jamais plus animé de son esprit, et qui eut aussi jamais plus d'exactitude et de délicatesse sur ce point, que *St. Louis ?* Il fit publier une ordonnance, pour engager tous ses sujets à venir réclamer leurs droits contre lui. Quand ceux dont les biens avoient été usurpés; étoient morts, et qu'ils n'avoient point laissé d'héritiers; la restitution se faisoit au profit des pauvres de la contrée. On étoit toujours sûr du succès dans les affaires où il étoit intéressé, pour peu que son droit parût incertain; parce qu'il aimoit mieux tout sacrifier, que de s'exposer à blesser la justice. Ce Prince ayant été fait prisonnier de guerre par les Sarrasins, traita avec eux de sa rançon et de celle de ses principaux Officiers : instruit que les ennemis s'étoient trompés de dix mille livres, et qu'on vouloit profiter de ce mécompte en sa faveur, il ne le voulut jamais, et fit tout payer avant de partir.

Dagobert I, Roi de France, avoit donné à *St. Éloi* une belle maison dans Paris. Celui-ci voulut en faire un monastère de Religieuses. Il ne lui manquoit qu'une petite place, qui appartenoit au Roi. Il la fit mesurer pour savoir au juste ce qu'elle avoit d'étendue, et la demanda ensuite à

Dagobert,

Dagobert. Il n'eut pas de peine à l'obtenir. Mais s'étant depuis apperçu qu'il y avoit eu de l'erreur dans le mesurage, et qu'il se trouvoit un pied de plus qu'il n'en avoit déclaré au Prince, il fit cesser l'ouvrage à l'heure même, et courut au Palais lui en demander pardon. Le Roi, fort surpris d'une si grande délicatesse de conscience, dit aux Seigneurs de sa Cour et aux autres personnes qui étoient présentes : *Voyez quelle est la fidélité de ceux qui sont à Jésus-Christ! Mes Gouverneurs et mes Officiers ne se font guère scrupule de m'enlever des terres et des seigneuries entières ; et ce Serviteur de Dieu que vous voyez, n'a osé nous cacher un pouce de terre au-delà de ce que nous lui en avions donné. Dagobert* voulut en même temps récompenser une si grande probité : car il augmenta du double la donation qu'il lui avoit faite, et le fit dans la suite son Trésorier; persuadé qu'un Intendant honnête homme est un trésor plus précieux que tous les trésors qu'on lui confie.

Dans le temps qu'*Éloi* n'étoit encore que simple orfévre, *Clotaire II* père de *Dagobert I*, informé de son habileté, jeta les yeux sur lui pour exécuter une nouvelle espèce de chaise d'or enrichie de pierre-

ries (*). Le Roi lui fit donner pour cela une grande quantité d'or et de pierreries, qu'il ne reçut qu'après avoir tout fait peser. Il travailla sur le modèle qu'on lui avoit donné : mais au lieu d'une seule chaise, il en fit deux. Il n'en présenta d'abord qu'une à *Clotaire*, qui en fut très-content. Il lui présenta ensuite la seconde. Le Prince qui ne s'attendoit à rien moins, fut fort surpris ; et comme il ne pouvoit se persuader que ce qu'on avoit fourni à *Éloi*, eût été suffisant pour en faire deux, il fallut l'en convaincre par le poids, qui se trouva juste à celui qu'on avoit donné.

Quel avantage inestimable ne seroit-ce

(*) On a peine à comprendre cette magnificence, qui, dans nos Chroniques, brille un moment sous *Dagobert*, et ne reparoît plus sous la première race ; cette Orfévrerie si fameuse de *St. Éloi*, ce siége et ce trône d'or massif qu'il fabriqua, cette profusion des matières les plus précieuses, qui ne paroît pas avoir eu d'influence marquée sur la monnoie ni sur le prix des denrées. On a expliqué en partie cette richesse par le commerce du Levant. Au reste, un Orfévre devenu Évêque et Ministre, atteste le respect des peuples pour les premiers hommes, qui leur apportoient des commodités inconnues, des avantages nouveaux, et pour les inventeurs des arts encore bruts et grossiers. *Dict. Encycl.*

pas pour la société, si tous les hommes, également conduits par l'esprit de la Religion, étoient aussi fidelles aux lois de la probité ? Pourquoi donc nos Philosophes, qui se piquent de tant de zèle pour l'intérêt public, veulent-ils, en détruisant la Religion, ôter aux hommes ce qui peut seul faire leur sécurité et leur bonheur ? Cette Religion ancienne qu'ils traitent de superstition, cette erreur prétendue dont ils veulent désabuser les esprits, n'est-elle pas plus utile au monde que les vérités imaginaires qu'ils veulent lui apprendre ?

Ils conviennent eux-mêmes avec un des plus fameux impies de ce siècle (*), qu'en supposant que le Christianisme ait été une invention des hommes, ç'a été l'invention

(*) Le lord *Bolingbrocke*, Secrétaire d'État sous la Reine *Anne* d'Angleterre : après la mort de cette Princesse, il se retira de la Cour, et s'occupa dans la retraite à composer beaucoup d'Ouvrages. On a traduit en François ses *Mémoires* et ses *Lettres*. Il mourut en 1751, à l'âge de 79 ans, dans les plus cruelles convulsions du désespoir ; fin ordinaire et funeste des chefs de l'impiété. Le célèbre Médecin, qui se trouva présent à la mort de *Voltaire*, M. *Tronchin*, qu'on ne peut soupçonner de vouloir en imposer, dit, quelques jours après, à une personne respectable : *Représentez-vous toute la rage et toutes les fureurs d'*Oreste, *vous n'aurez qu'une foible image de celles de* Voltaire, *dans sa dernière maladie.*

la plus utile pour le genre humain, qui pût jamais être imaginée. Ils reconnoissent que la Religion Chrétienne est le meilleur garant qu'on puisse avoir des mœurs et de la probité. Pourquoi donc s'efforcent-ils d'anéantir ce que les plus éclairés d'entr'eux regardent comme un chef-d'œuvre de sagesse, et d'ébranler l'État en sapant les fondemens sur lesquels il repose? (*)

Ils sont forcés de convenir que cette Religion est belle, utile à l'homme, avantageuse à la société. Mais pourroit-elle réunir tant d'avantages, si elle étoit fausse? Le mensonge, quelque couleur que vous lui prêtiez, se montre toujours par quelque côté. La beauté de la Religion Chrétienne est donc une des plus fortes preuves de sa divinité, puisque nul esprit humain n'auroit pu atteindre à une telle sublimité. Pour vous en convaincre pleinement, mettez en parallèle tout ce que la philosophie a de plus grand, de plus sage, avec ce que la Religion Chrétienne nous apprend; et vous avouerez que ces Philosophes n'étoient que de vains discoureurs,

(*) Tous les crimes qui se font dans le Clergé, comme ailleurs, dit M. *Rousseau*, ne prouvent point que la Religion soit inutile; mais que très-peu de gens sont attachés à la Religion.

qui détruisoient par mille idées fausses, certaines vérités qu'ils avoient apperçues à travers les nuages qui couvrent la raison. Aussi suffisoit-il de lever le masque, pour ne voir qu'un spectre décharné, livide et infect, des membres disparates et sans jointures. Mais dans la Religion Chrétienne rien ne se dément, tout est lié : doctrine, morale, miracles, prophéties, promesses, menaces. Tout y est noble, grand, élevé, et simple en même temps. Le Philosophe lui-même, quand il veut parler sincèrement, est obligé d'en faire l'aveu, et de dire que les mystères ne lui répugnent, que parce qu'ils sont au-dessus de la portée de son esprit; que la morale ne lui déplaît que parce qu'elle lui paroît trop sévère, et qu'elle condamne des plaisirs qu'il aime; que ses récompenses sont trop élevées, pour qu'il puisse se flatter d'y parvenir par la voie où il marche et qu'il veut continuer de suivre; et qu'enfin ses menaces sont si effrayantes, qu'il n'en peut soutenir la pensée même : c'est-à-dire qu'il avoue que la Religion ne peut être l'ouvrage de l'homme, puisque tout y est au-dessus de la foiblesse de ses pensées. Elle surpasse dans tous ses points l'esprit humain, elle ne peut donc en être la production. Elle est aussi élevée que Dieu, et en tout digne

phes antichrétiens, que *la Religion est la vraie philosophie* (*). »

Le célèbre *Montesquieu* pensoit de même. Si sa plume a été quelquefois trop hardie, on peut dire que les erreurs qui lui ont échappé, sont plutôt des surprises que les fruits du dessein prémédité d'attaquer la Religion. Loin d'avoir voulu la saper ou la décrier par aucune de ces déclamations indécentes, que tant d'autres avant et après lui se sont permises, il réfute même ceux qui l'ont combattue. « *Bayle*, dit-il, après avoir insulté toutes les religions, flétrit la Religion Chrétienne : il ose avancer que de véritables Chrétiens ne formeroient pas un État qui pût subsister. Pourquoi non? Ce seroient des Citoyens infiniment éclairés sur leurs devoirs, et qui auroient un très-grand zèle pour les remplir. Plus ils croiroient devoir à la Religion, plus ils penseroient devoir à la patrie. Les principes du Christianisme, bien gravés dans le cœur, seroient infiniment plus forts que ce faux honneur des Monarchies, ces vertus humaines des Républiques, et cette crainte servile des États despotiques. »

(*) Œuvres de M. d'*Aguesseau*, Tome premier, Instructions I et II.

Eh quoi! disent nos Philosophes impies; plus habiles sans doute et plus éclairés connoisseurs des ressorts qui peuvent mouvoir efficacement le cœur humain, les lumières de la raison, les reproches de la conscience ne suffisent-ils pas pour suppléer à la Religion et la remplacer? Mais si la Religion est une chimère uniquement propre à épouvanter les simples et les esprits foibles, comme nos Philosophes matérialistes osent le dire, que devient le flambeau si vanté de la raison? à quoi servent les cris de la conscience? Moquons-nous, dira un impie conséquent, de cette loi intérieure, de cette raison tyrannique, de cette conscience importune, instinct trompeur, ouvrage des préjugés et de l'éducation: sacrifions tout à notre propre intérêt.

Aussi, comme l'observe un illustre Orateur Chrétien (*), toute la vertu des im-

(*) *Massillon*, né d'une famille obscure, à Hières, petite ville de Provence, en 1663, mort en 1742, à Clermont en Auvergne, dont il étoit Évêque. Ce nom, dit M. *Sabathier*, est devenu parmi nous celui de l'éloquence Chrétienne, c'est-à-dire de l'éloquence de la raison et du sentiment. La sienne, sans prétendre au sublime, offre un ton simple, noble, intéressant, affectueux, naturel; un style pur, correct, élégant; c'est par excellence l'Orateur du

pies se borne-t-elle à cacher la profonde corruption de leur cœur. Ils affectent quelquefois les dehors de la sagesse et de la régularité : ils affichent la modération et la philosophie ; parce qu'ils sentent bien que leur vie les rendroit l'opprobre du public, si elle étoit connue. Ils se piquent des

---

sentiment, le *Racine* des Orateurs. Nul n'a mieux connu le cœur humain, et ne l'a peint avec des traits plus ressemblans. Il a mérité, en suivant une autre route, d'être placé à côté, et selon quelques uns, au-dessus de *Bourdaloue* même, si ce n'est peut-être dans ses *Mystères* où *Bourdaloue* est sur-tout admirable, et dans ses *Oraisons funèbres*, qu'on juge inférieures à ses *Sermons*.

Au reste, à présent *Massillon* gagne tous les jours quelque chose sur *Bourdaloue*, comme *Racine* sur *Corneille*. On préfère cette profonde connoissance du cœur humain, cette élégance harmonieuse, cette langue si belle et si riche de *Massillon*, à la Logique pressante et entraînante, mais souvent sèche, de *Bourdaloue*. On s'étonnoit de cette connoissance du cœur humain, de ces peintures vraies des passions, de ces beaux développemens de l'amour propre, dans un homme voué par état à la retraite, et qui vivoit éloigné des hommes. *C'est en me sondant moi-même*, disoit-il, *que j'ai appris à connoître les autres*. En effet, lorsqu'on étudie attentivement son propre cœur, on peut y voir l'histoire de tous les cœurs, et deviner tout ce que l'expérience ne fait ensuite que développer et qu'appliquer aux cas particuliers. *Dict. Encycl.*

vertus extérieures qui honorent la société: ils veulent passer pour amis fidelles, pour rigides observateurs de leurs promesses; ils ont une vaine ostentation de droiture et de sincérité. Mais il n'en est pas un seul qui ne soit en secret dévoué à tous les vices; pas un qui ne soit parjure et trompeur, quand il peut l'être sûrement, et sans que sa gloire en souffre; pas un qui s'abstienne d'un crime utile ou agréable, lorsqu'il ne pourra jamais être connu que de lui seul.

Malheur aux maisons et aux familles, qui donnent accès chez elles aux esprits forts! elles deviennent des écoles où les maximes du libertinage sont enseignées. L'épouse regarde bientôt la fidélité d'un lien sacré, comme un vain scrupule que la tyrannie des hommes sur son sexe a établi. L'époux se persuade que son goût doit décider de son devoir. L'enfant se croit autorisé à secouer l'autorité paternelle. Le père s'imagine que laisser agir les penchans de la nature, c'est toute l'éducation qu'il doit donner à ses enfans. Quelle paix et quelle union peut-il y avoir dans un lieu où le libertinage seul et le mépris de tout joug lient ceux qui l'habitent! Quel chaos, quel théâtre d'horreur et de confusion deviendroit la société générale des hommes,

si les maximes de l'impiété prévaloient parmi eux ! La bonne foi, la probité, déjà si rares sur la terre, ne le seroient-elles pas encore davantage ? La sincérité, l'amour du vrai, l'horreur du mensonge et du déguisement, ces vertus sociales, qui font un des principaux caractères de l'honnête homme, combien de sectateurs de l'incrédulité ne les connoissent pas ou s'en moquent !

Quel fond pourroit-on faire sur un homme, qui, à l'égard des objets les plus sérieux, seroit dans une perpétuelle contradiction avec soi-même ; qui parleroit d'une manière dans le public, et dans les entretiens familiers désavoueroit tout ce qu'il auroit avancé ; qui se piqueroit de probité, et qui sacrifieroit tout à l'intérêt, se jouant des paroles les plus expresses, des promesses les plus formelles, et des sermens les plus sacrés ? Un tel homme ne seroit-il pas regardé comme un monstre dans la société ?

C'est pourtant là ce qu'on voit dans la plupart de nos incrédules. Ils font une profession publique de la Religion Chrétienne ; ils affirmeront, s'il le faut, par serment, qu'ils croient tout ce qu'elle enseigne, qu'ils sont résolus de vivre et de mourir dans la foi de l'Église Catholique ; et

il n'en est rien. Ils assistent aux assemblées des Fidelles et aux cérémonies de religion, si quelque raison de bienséance ou d'intérêt les y oblige. Là, vous les voyez se prosterner avec les autres, et faire semblant d'adorer nos saints mystères, dont ils se moquent intérieurement, et qu'ils tournent en dérision dès qu'ils sont libres (*). Ils ne feront pas même difficulté d'y participer, toutes les fois qu'ils le jugeront utile ou nécessaire à leurs intérêts. Faudra-t-il recevoir les derniers Sacremens à la mort : ils s'y résoudront sans la moindre peine. Ils répondront à chaque article *je crois* avec toute la sincérité d'un hypocrite.

(*) *Voltaire* séjournant chez Dom *Calmet*, Abbé de Senones, se mit un jour à la suite d'une Procession : comme il étoit foible, il s'appuyoit sur son secrétaire qui étoit Protestant. Le Marquis d'*Argens*, devant lequel on racontoit cette singulière anecdote, dit : *Voilà la première fois qu'on a vu l'incrédulité appuyée sur l'hérésie.*

XVI.

Détestez et l'impie et ses dogmes trompeurs :
Ils séduisent l'esprit, ils corrompent les mœurs.

POUR juger sainement de la doctrine de nos Philosophes incrédules, il ne faut pas se laisser éblouir par le vernis brillant d'un style séducteur, par quelques maximes imposantes, par une raillerie maligne, dont les plus habiles d'entre eux ont pris soin de la couvrir, afin de mieux séduire les esprits légers, superficiels et ignorans. Il faut en pénétrer le fond, chercher les causes secrètes qui l'inspirent ou la font adopter à ses partisans, et examiner les effets qu'elle doit naturellement produire.

La Religion Chrétienne ne nous propose pas seulement des mystères profonds à croire, elle nous prescrit encore des devoirs pénibles et des vertus sublimes à pratiquer. Si Jésus-Christ est Dieu, si sa doctrine est véritable, il faut nécessairement ou obéir à ses lois ou s'attendre à subir les peines terribles dont il menace les transgresseurs et les rebelles. Et de quel œil une

telle alternative peut-elle être envisagée par des hommes que l'orgueil domine, que la volupté enchante, qui ne connoissent point de plus grand bonheur que celui des sens? Quel intérêt n'ont-ils pas à rejeter une Religion qui leur enlève ou qui empoisonne tous leurs plaisirs? Et dès qu'ils sont si intéressés à la croire fausse, doit-on s'étonner qu'ils trouvent tant de facilité à se persuader qu'elle l'est? Qu'on nous vante tant qu'on voudra leurs lumières et leurs talens, ils en seront des ennemis plus dangereux, et non des juges plus intègres. Dans l'homme passionné, une plus grande pénétration d'esprit devient une source plus féconde d'égarement, parce qu'elle ne sert qu'à lui fournir plus de moyens de colorer ses erreurs et de se faire illusion à lui-même.

Que les plus habiles de nos impies exagèrent au gré de leurs desirs les doutes qu'on peut avoir sur les vérités de la Religion Chrétienne : ils ne sauroient au moins s'empêcher de reconnoître qu'on n'a jamais pu démontrer qu'elle fût certainement fausse; et ils sont contraints d'avouer que la vie et la mort admirables de son Auteur, la sagesse et la sainteté de ses préceptes, le témoignage des Apôtres, le sang de tant de Martyrs, l'accomplissement de tant de pro-

phéties, la voix éclatante des miracles, la conversion du monde entier, la perpétuité et l'inébranlable fermeté de l'Église, et tant d'autres preuves qui déposent en faveur du Christianisme, sont au moins d'un grand poids aux yeux de la raison.

Sur quels fondemens, au contraire, sur quelle autorité est appuyée la religion nouvelle, disons mieux, l'irréligion ancienne de nos incrédules? Elle a pour Auteurs des hommes qui se piquent à la vérité d'être clair-voyans, mais qui prouvent à toute la terre, par la bizarrerie de leurs systèmes, par leurs contradictions perpétuelles, que tout ce qu'ils avancent, n'est que doute, incertitude, erreur, ignorance. Un des plus célèbres partisans de la philosophie anti-chrétienne disoit, il n'y a pas long-temps, à une Dame d'esprit: Avouez, Madame, que nous avons abattu bien du bois dans la forêt des préjugés. *C'est pour cela*, répliqua-t-elle, *que vous avez débité tant de fagots*.

O vous qui vous arrogez le beau nom de Philosophes et de Sages, si l'on vous en croit, vous êtes les organes et les oracles de la raison, vous en défendez les droits: mais pourquoi, parmi vous, ces contradictions perpétuelles sur les points les plus importans? La raison est une, toujours la

même, et ne varie jamais. Or, si elle vous parle à tous, pourquoi n'êtes-vous pas unis de sentimens ? Vos divisions vous condamnent.

Semblables à ces hommes dont le vin abrutit la raison, l'ivresse de l'erreur les trouble et les égare. L'*Athée* et le *Matérialiste*, plongés au fond de l'abîme de l'incrédulité, sont contraints de s'aveugler, pour ne pas lire l'existence d'un Être suprême infiniment sage et puissant, écrite en caractères lumineux dans toutes les merveilles de l'Univers. Le *Pyrrhonien* qui doute de tout, peut bien plus certainement douter de la vérité de son système, qu'il dément lui-même à chaque instant (*). Le *Déiste*, qui n'ad-

(*) Ce qui les fait appeler dans la *Logique* ou l'*Art de penser*, Ouvrage des célèbres *Arnauld* et *Nicole*, *une Secte, non de philosophes, mais de menteurs.* La scène de *Marpharius* dans le *Mariage forcé*, prouve qu'un Pyrrhonien est obligé de se démentir à tout moment. *Pyrrhon*, auteur de cette philosophie absurde, qui fait profession de chercher la vérité et de ne pas la trouver, affectoit d'être aussi sceptique dans la pratique que dans la théorie, ne préféroit rien à rien, et ne se dérangeoit pas pour un chariot ou un précipice. Il s'enfuit pourtant un jour pour éviter un chien qui le poursuivoit; et comme on le railloit sur cette fuite contraire à ses principes, il passa condamnation, en disant : *Il est difficile de*

met que la religion naturelle, se trouve combattu par le *Tolérant*, qui les admet toutes. Mais prétendre, avec ce dernier, que tous les cultes sont indifférens, et qu'il suffit d'en observer un, quel qu'il soit, n'est-ce pas une absurdité révoltante? Il y a eu, il y a encore aujourd'hui des religions, insensées dans leurs dogmes, impies dans leurs rites, barbares dans leurs sacrifices. Qui peut dire sérieusement que Dieu les accepte? S'il est la sagesse et la sainteté même, peut-il approuver des cultes que la raison et la vertu condamnent; autoriser des religions qui, étant évidemment opposées, ne sauroient être toutes également vraies? La lumière peut-elle s'allier avec les ténèbres, et la vérité avec le mensonge? Les inconséquences du *Tolérant* ne sont donc pas moins contraires à la raison, que la folie du *Pyrrhonien* et l'aveuglement de l'*Athée*? Il y a, dit l'Auteur des *Lettres d'une mère à son fils*, parmi nos sublimes Philosophes, deux classes principales, celle des *Matérialistes* et celle des *Déistes*. Les

---

dépouiller entièrement l'homme. Anaxarque son maître étant tombé dans un fossé, il passa outre sans lui offrir aucun secours, et *Anaxarque* le loua fort de ce trait de scepticisme. Quels hommes utiles au genre humain doit produire une telle école!

premiers ne connoissent point d'autre Dieu que l'Univers même ; et parmi eux, les uns ne reconnoissent que la matière qui le compose, et attribuent au mouvement, qu'ils supposent être dans la matière, l'arrangement fortuit de toutes les parties du monde. D'autres semblent distinguer Dieu du monde ; ils disent qu'il en est l'ame : mais cette distinction est illusoire et chimérique, car ils appellent l'ame du monde la matière arrangée, disposée selon les lois du mouvement.

Le Matérialisme est sans doute le système le plus extravagant, le plus impie, le plus pernicieux qui puisse être imaginé. Prendre pour son Dieu ce *Grand Tout*, cet assemblage de tous les corps, n'est-ce pas déshonorer la majesté sainte du nom de Dieu, en le donnant à un composé monstrueux de misères et de crimes ? Car tous les voleurs, les meurtriers, les adultères, les plus grands scélérats sont des parcelles du *Grand Tout*. Princes, Juges, Magistrats, que faites-vous en punissant les crimes et en travaillant à purger la terre de ces monstres d'impiété et de scélératesse, qui la souillent ? vous attaquez Dieu même. Ce scélérat que vous faites mourir, est une portion de la Divinité, c'est un Dieu modifié en scélérat, et qui mérite même

nos adorations. La plante, l'arbre, la pierre, le loup, le chien, le tigre, la vipère sont aussi adorables : l'homme, à plus forte raison, doit s'adorer lui-même.

Mais ce qui achève de montrer l'absurdité de ce système, c'est que, non-seulement le Dieu des Matérialistes n'est pas heureux, mais on peut dire qu'il est l'assemblage de toutes les misères imaginables. La portion de leur Dieu, qui est inanimée, ne sent rien, et par conséquent ne sauroit être appelée heureuse. A l'égard des hommes qui sans doute doivent faire la portion la plus noble de ce Dieu, puisque ce n'est qu'en eux qu'on voit briller les étincelles les plus vives de ce feu qui est l'ame du monde, trouvez-moi, je vous prie, parmi les hommes, des gens, je ne dis pas souverainement heureux, tel qu'un Dieu doit l'être, mais qu'on puisse appeler heureux à juste titre. La plupart sont accablés de tant de peines, de maux, de douleurs, qu'ils sont plus dignes de pitié que d'envie. Or, penser qu'un Dieu, qui doit être essentiellement parfait, puisse souffrir et souffrir malgré lui, est une contradiction si frappante, qu'on ne conçoit pas qu'elle puisse être admise par un homme tant soit peu pourvu de bon sens.

Les *Déistes* se mocquent avec raison de ce système, et le regardent, dit *Bayle*, comme l'entassement de toutes les extravagances ; mais sont-ils eux-mêmes beaucoup plus sensés ? Si leurs principes sont moins absurdes, les conséquences qu'ils tirent ne sont guère moins révoltantes.

Dans leur système, on admet un Dieu créateur, on sépare de lui la matière : on convient qu'il est un esprit infiniment parfait, heureux en lui-même. Mais on prétend qu'il est trop grand, trop élevé pour se distraire de la contemplation de lui-même, pour s'occuper de tout ce qui regarde les hommes, lesquels ne sont, à ses yeux, que comme des fourmis qui sont indignes qu'il s'en occupe. Il a créé le monde pour exercer sa puissance ; il a établi des lois générales, selon lesquelles ce monde est régi ; mais il ne s'en embarrasse plus : tout ce qui s'y passe lui est indifférent : il seroit au-dessous de lui de se communiquer avec ses créatures. Qu'elles vivent, qu'elles meurent, il n'y prend seulement pas garde. Tout arrive en vertu des lois générales qu'il a établies, auxquelles il n'a plus droit de toucher : comme il est immuable dans sa nature, il l'est aussi dans ses volontés.

Voilà en peu de mots les deux principaux systèmes de nos Philosophes, sys-

propres intérêts. Renoncer à son avantage pour chercher celui du public, c'est stupidité. La patrie ne doit nous être chère, qu'autant que nous trouvons notre avantage à la servir. Il en est de même de nos parens, de nos amis : honorons-les, cultivons-les pour nous et non pour eux. Un fils doit respecter son père et lui témoigner de l'amour, tant qu'il en reçoit des bienfaits. Mais ce père refuse-t-il de fournir à ses plaisirs, met-il quelque obstacle à ses desirs, à ce qu'il croit son bonheur : dès-lors c'est un ennemi. Il en est de même d'une épouse, d'un serviteur, d'un sujet, en un mot de tous les hommes les uns à l'égard des autres.

Je le demande, qui est-ce qui consentiroit volontiers à vivre avec une société d'hommes qui se conduiroient par de telles maximes ? Pourroit-on compter sur le témoignage de leur amitié, sur leurs protestations ? Tous les liens de la société ne sont-ils pas rompus ?

Comment nos Philosophes osent-ils, après cela, se donner le nom de Sages et d'Amis de l'humanité ? Ils ne parlent, il est vrai, que de bienfaisance, de générosité, de patriotisme : mais ces belles vertus ne sont que dans la spéculation et dans la bouche. Où trouvera-t-on dans la pratique, des

hommes

hommes qui, pour un honneur qui leur paroît chimérique, sacrifient leurs intérêts, qui consentent à être malheureux pour rendre les autres heureux? Ne croiront-ils pas bien plutôt devoir adopter cette maxime du *Pope* François? Où ne les conduira-t-elle pas?

> Suivons nos passions:
> Cédons, conformons-nous aux lois de la nature:
> La route qu'elle trace est toujours la plus sûre.

Le systême de nos prétendus Philosophes n'est pas seulement destructif, comme on voit, de toute société; ce qui suffiroit pour le détester et en avoir horreur: mais il l'est encore de toute religion.

Et en effet, disent-ils, l'homme ne doit point à Dieu d'adoration, puisque Dieu n'en veut point, et qu'il est trop élevé au-dessus de nous pour que notre encens puisse monter jusqu'à lui. Vils vermisseaux que nous sommes, pouvons-nous croire que Dieu s'occupe de nous et de nos pensées? Ce grand Être n'est pas plus jaloux de nos cœurs que de nos autels: ainsi, il est inutile de lui rendre aucun culte. Nos offenses ne peuvent l'outrager, et nos péchés ne peuvent blesser sa sainteté: il n'est donc pas besoin de lui en demander pardon. Nos actions de graces sont superflues: il n'y fait

pas d'attention. Le remercierons-nous des biens qu'il répand sur la terre pour l'usage de l'homme ? Mais puisqu'il nous a créés, il faut bien qu'il nous donne de quoi subsister. Devons-nous lui adresser nos prières pour obtenir des graces particulières ? temps perdu : il a établi des lois générales qu'il ne change jamais.

L'impie, comme on voit, ne reconnoît donc aucune religion, et n'en a aucune en effet. S'il paroît admettre et vouloir une religion naturelle et intérieure, ce n'est que pour la forme et pour se déguiser à lui-même l'horreur de sa conduite irréligieuse : car, au fond, elle ne l'engage à aucun culte public, et il ne renferme tout dans son cœur, que parce qu'il sait bien qu'on n'ira point y pénétrer.

Rien, sans doute, n'est plus important ni plus essentiel pour nous que de savoir ce que nous deviendrons après cette vie. Serons-nous anéantis, ou vivrons-nous encore après la destruction de cette maison de boue ; et en ce dernier cas, serons-nous heureux ou malheureux ? On doit convenir que cette question est de la dernière importance : il y auroit de la stupidité et de la folie à être indifférent sur ce point. Quoi ! nous ne sommes ici que pour un moment : chaque instant peut décider de notre sort

éternel, et nous nous ferons gloire de ne pas nous en embarrasser, tandis qu'il peut fort bien arriver qu'il y ait une autre vie après celle-ci ! Au moins ne peut-on pas démontrer le contraire.

Dans ce doute, j'interroge nos Philosophes qui se donnent pour les seuls clairvoyans, les seuls sages. Mais ici leur science n'est qu'incertitude, que conjecture, que contradiction : l'un détruit ce que l'autre établit.

Tout meurt avec l'homme, disent les Matérialistes. *C'est une bouteille de savon qui nageoit sur la surface de la mer, elle est cassée ; ce qui y étoit renfermé s'est réuni au grand tout. La matière grossière du corps retourne avec la matière la plus grossière, et l'esprit qui n'est qu'une matière plus déliée retourne à l'ame universelle.* On embarrasseroit bien ces prétendus scrutateurs des secrets de la Nature, si on leur demandoit sur quel fondement ils bâtissent un pareil système, et à quel titre ils exigent que je soumette ma foi à leur parole : car, enfin, dans une affaire de cette importance, il est bien nécessaire de ne pas se tromper.

C'est notre raison, répondent-ils, qui nous l'apprend. Mais pourquoi ne l'apprend-elle pas également à beaucoup d'autres ? ont-ils donc seuls le privilége exclusif de

l'avoir et de la connoître ? Quoi ! pourroit-on leur dire encore : vous rejetez la Religion Chrétienne parce qu'elle est pleine de mystères, et le système que vous débitez en est rempli. Car enfin, dites-moi, je vous prie, qui est-ce qui avoit obligé cette petite portion de l'ame universelle de se détacher du grand tout, pour venir habiter dans un corps plutôt que dans un autre ? Y a-t-il un Dieu différent du grand tout qui l'y ait condamnée ? Si cette portion de l'ame universelle s'y est déterminée d'elle-même, qui a pu l'y engager ? Pourquoi, au moins, n'a-t-elle pas mieux choisi ? Mais comment ce grand tout a-t-il consenti à voir une partie de lui-même se condamner à être misérable ? Voilà des mystères, sans doute, que ces Messieurs nous expliqueront quelque jour. En attendant, ils les croient sans les comprendre, quoiqu'ils fassent profession de n'admettre que ce qu'ils comprennent clairement : mais ce n'est pas tout. Comment s'est faite cette réunion d'une ame avec un corps ? Comment la matière, qui est essentiellement étendue, peut-elle produire la pensée qui est essentiellement une, simple, indivisible ? Toutes ces choses ne sont-elles pas des mystères incompréhensibles pour eux-mêmes ?

Les Déistes nous donneront-ils une solution plus satisfaisante sur la fin de l'homme ? Dieu, nous disent-ils, vous a créés pour jouir des biens présens : les créatures sont faites pour les créatures. Ne vous embarrassez pas des soins d'une autre vie. S'il y en a une, ce que personne ne peut assurer ; Dieu, qui ne vous a pas créés pour vous rendre malheureux, continuera de vous faire jouir d'une félicité naturelle : car Dieu est trop au-dessus de vous pour que vous puissiez y aspirer : il se dégraderoit de se communiquer à vous. Ne perdez donc pas votre temps à travailler pour des biens qui ne sont pas faits pour vous : ne vous laissez pas tromper par l'espérance d'un bonheur au-dessus de votre nature ; et ne vous effrayez pas non plus des menaces de supplices éternels. Dieu seroit injuste de punir ainsi des fautes d'un moment. Peut-il mettre sa gloire à faire souffrir des créatures aussi foibles, et qui ne peuvent lui résister ? Et d'ailleurs, qu'importe à Dieu que vous fassiez telle ou telle chose ! Il est trop élevé au-dessus de vous pour y faire la moindre attention.

On peut d'abord leur demander, comme aux Matérialistes, quelles preuves ils nous donneront de la vérité de leur doctrine ; et quel en est le garant ? En avez-vous une

révélation ? Vous ne le prétendez pas. Est-ce donc la raison qui vous l'apprend ? Non, car elle apprend le contraire à d'autres qui sont pour le moins aussi éclairés que vous ; et si la raison vous le disoit clairement, elle le diroit de même à tout le monde. C'est donc la cupidité qui vous le dit ; c'est le desir de vous livrer sans remords à vos passions, qui vous aveugle ; c'est la fausse gloire de la distinction, l'amour de l'indépendance qui ont fasciné et perverti votre raison ; et si vous voulez être de bonne foi, vous en conviendrez.

Vous nous dites que Dieu n'a fait l'homme que pour jouir des biens de cette vie. Mais si cela est, pourquoi ne les lui donne-t-il pas en abondance ? Pourquoi est-il si avare de ce qui ne lui coûte rien ? Votre Dieu est donc impuissant ou méchant, puisqu'il n'y a selon vous aucune loi de justice qui lui ferme les mains et qui l'oblige à nous punir, comme il y est obligé selon nous. Pourquoi n'a-t-il pas délivré les hommes de toutes les misères qui les accablent, puisqu'il n'a d'autre félicité à leur donner que celle de la vie présente ? Pourquoi les tourmenter par les maladies, les afflictions, la pauvreté, la faim, le froid, le chaud ? car il pouvoit les constituer autrement, et établir un meilleur ordre des choses dans

la Nature. Pourquoi créer tant d'animaux nuisibles, et rendre les hommes plus nuisibles encore et plus funestes souvent les uns aux autres, que les animaux les plus féroces ? Dans votre système, votre Dieu n'est qu'un Dieu bizarre, capricieux, injuste, barbare et cruel, qui se plaît à voir souffrir ses créatures, et à les rendre malheureuses. Si le monde est sorti de ses mains tel qu'il est, bien loin de lui faire honneur, il est sa honte, comme M. *de Voltaire* ne craint pas de le dire dans le *Songe de Platon* ; puisque tout y est dans le désordre et la confusion, que tout se détruit, se renverse, se combat ; et que dans ce point de vue, il est très-vrai que la plupart des hommes doivent dire qu'il leur vaudroit beaucoup mieux ne pas être que d'être.

Que la philosophie ne dise donc plus que c'est la raison qui lui apprend que l'homme n'est fait que pour jouir des biens créés, que pour une félicité naturelle, que c'est à cela qu'il doit borner toute son espérance et tous ses desirs : principe aussi contraire à la raison qu'aux bonnes mœurs, comme nous l'avons démontré ; ou plutôt, c'est assez réfuter les systèmes des prétendus Sages de nos jours que de les exposer. On voit du premier coup d'œil que ces systèmes

sont injurieux à Dieu, dont ils détruisent toutes les perfections, bornent la puissance, enchaînent la liberté, attaquent la justice, offensent la sagesse, anéantissent la Providence, blessent la bonté; et qu'ils ne sont pas moins destructifs de la société, dont ils rompent tous les liens. En faut-il davantage pour les détester?

Qu'ils viennent à présent nous vanter leur science et leurs lumières. Ils pourront en imposer aux hommes superficiels ou corrompus, qui n'ont que trop d'intérêt à les croire sur leur parole, et qui pour se faire à eux-mêmes un mérite de leur façon de penser, élèvent et préconisent la gloire de leurs maîtres. Mais leur triomphe sera court: ils reconnoîtront bientôt, mais trop tard, les uns et les autres, qu'ils ont été les plus insensés et les plus aveugles des hommes, ceux qui pour se faire un vain nom, ou pour appaiser les remords importuns de leur conscience, se sont fait une fausse gloire de ne rien craindre de la part d'un Dieu vengeur, en le transformant en une ridicule et méprisable idole, qui a des yeux et ne voit point; qui a des oreilles et n'entend point; en admettant un Dieu qui n'est ni le protecteur de l'innocent, ni le vengeur de l'opprimé, qui voit la vertu et le vice

d'un œil indifférent ; qui est la justice suprême et ne condamne point l'injustice ; qui est la vérité par essence et ne réprouve pas le mensonge ; qui est la sainteté même et ne désapprouve pas les plus grands crimes ; qui est la bonté infinie, et ne fait pas plus de bien à ceux qui l'honorent et le servent, qu'à ceux qui le méconnoissent et le méprisent.

O que Dieu venge bien l'injure faite à la Religion, en abandonnant ces esprits passionnés pour la gloire, à l'illusion de leur vanité et à toute la foiblesse de leur raison ! Ses oracles n'en paroissent que plus admirables et plus divins, quand on les compare avec les leurs. Dans ceux de Dieu, se découvre par-tout, à mesure qu'on les examine, le caractère majestueux d'une suprême Intelligence. Dans ceux de nos incrédules, le premier coup d'œil ne fait appercevoir qu'un tissu de songes et de visions, embelli, si l'on veut, par les graces du langage, mais sans réalité : on n'y voit qu'un amas confus d'idées bizarres qui choquent la raison la plus commune, des décisions hardies, des conjectures arbitraires, des suppositions gratuites, qui tiennent lieu de preuves. Ils sont donc des séducteurs, de nous donner leurs idées chimériques pour quelque chose

de certain; et leurs disciples, des imprudens, d'être si faciles à contenter dans une affaire où il est si essentiel de ne pas se tromper. Ils sont donc des insensés ; et ceux qui ajoutent foi à leurs discours, le sont encore davantage.

Ne vaut-il pas infiniment mieux soumettre sa raison à l'autorité de Dieu, qui est la sagesse et la vérité même, qu'à l'autorité de nos Philosophes, qui, par les absurdités et les contradictions où ils tombent sans cesse, montrent qu'il n'y a rien de moins sûr que leur doctrine, ni de moins infaillible que leur témoignage (*)?

Mais ce qui ne doit pas les rendre moins suspects, c'est qu'ils ont, comme le peuple de leurs disciples, des passions à satisfaire, des craintes à dissiper, le cri de la conscience à étouffer. Ils ont en eux un principe d'illusion, plus vif et plus agissant encore, l'orgueil, qui seul a fait plus

(*) Je consultai les Philosophes, dit un Auteur qui les connoissoit bien, je feuilletai leurs livres, j'examinai leurs opinions; je les trouvai tous fiers, affirmatifs, dogmatiques, même dans leur scepticisme prétendu: n'ignorant rien, ne prouvant rien, se moquant les uns des autres; et ce point, commun à tous, me parut le seul sur lequel ils ont tous raison. *Emile*, Tome 3.

d'incrédules célèbres que toutes les autres passions ensemble, par l'envie démesurée qu'il leur inspire de passer pour des génies supérieurs, et de s'immortaliser en faisant une révolution éclatante dans les esprits. Et dès qu'il est certain que ces hommes audacieux ont tant d'intérêt à nous tromper et à se séduire eux-mêmes, de quel poids peut être leur autorité? Quelle que soit la pénétration de leur esprit ou l'étendue de leurs connoissances; ces qualités, si estimables par elles-mêmes, ne doivent servir qu'à nous les rendre en eux plus suspectes. Ce ne sont entre leurs mains que des armes plus dangereuses, qu'un moyen plus sûr de fasciner nos yeux et de donner au mensonge les apparences de la vérité.

Quels ont été, au contraire, les premiers Prédicateurs, les premiers Historiens, les premiers Disciples de l'Évangile, et les premiers Pasteurs qui nous l'ont transmis? Des hommes éminens en tout genre de vertu, saintement ennemis d'eux-mêmes et de leurs passions, doux, humbles, mortifiés, pénitens, toujours prêts à pardonner les plus grandes injures, à faire du bien à ceux qui leur vouloient et qui leur faisoient le plus de mal; des hommes envoyés et autorisés de Dieu, remplis de

son esprit, doués souvent du don des miracles.

Quel contraste frappant de ces hommes élevés, pour ainsi dire, au-dessus de la nature humaine par la sublimité de leurs sentimens, par l'héroïsme de leurs actions, avec les apôtres et les sectateurs du nouvel évangile! eux qui ne rougissent point de s'avilir, de se dégrader par les passions les plus basses, par les actions les plus honteuses! Que sont-ils pour l'ordinaire? Des hommes remplis d'eux-mêmes, uniquement occupés du soin de leur gloire, et toujours en guerre entr'eux pour se disputer l'estime du monde; des versificateurs obscènes; des compositeurs de romans, d'intrigues amoureuses, de farces, de comédies; des moralistes qui ne prêchent que le plaisir et la volupté. Voilà ceux qui au sortir du théâtre ou des lieux dévoués à l'impudicité, viennent pour nous dessiller les yeux, et nous avertir que la Religion n'est que préjugé et fanatisme.

A quels temps avons-nous donc été réservés, et quel est aujourd'hui l'aveuglement de la plupart des hommes! On lit avec admiration des livres, que nos pères auroient rejetés avec horreur; et l'on écoute, comme des Docteurs éclairés, de prétendus Philosophes qu'ils n'auroient ju-

gés dignes que de leur mépris. Eh ! qui le mérita plus qu'eux, au jugement même de l'un de nos plus impies et de nos plus dangereux Écrivains-philosophes ? « Fuyez, nous dit-il, ceux qui, sous prétexte d'expliquer la Nature, sèment dans les cœurs de désolantes doctrines. Renversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la dernière consolation de leur misère, aux puissans et aux riches le seul frein de leurs passions. Ils arrachent du fond des cœurs les remords du crime, l'espoir de la vertu, et se vantent encore d'être les bienfaicteurs du genre humain. Jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes : Je le crois comme eux ; et c'est à mon avis une grande preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité (*). »

Ainsi raisonnera tout bon esprit qui juge sainement et sans prévention. D'ailleurs, se dira-t-il à lui-même, que gagne-t-on à suivre le parti de l'incrédulité ? Encore si cette étrange philosophie contribuoit du moins à rendre et plus heureux et plus tranquille ; mais non, elle ne sauroit être qu'une source de troubles et de peines. Car quel état plus fâcheux, plus

(*) *Émile*, Tome 3.

inquiétant, que celui où l'on court les plus grands risques si l'on se trompe, tandis qu'on n'a, pour se rassurer dans une matière d'une si grande conséquence, que des incertitudes !

Le Lord *Chesterfield*, qui, sous le Roi *George II*, remplit avec distinction les premières places de l'État, celles de Viceroi d'Irlande et de Ministre, disoit un jour à Mad. *Le Prince de Beaumont* (*), qui le raconte elle-même dans un de ses ouvrages : *Vous êtes une bonne femme, qui croyez fermement tout ce qu'on vous dit.* Oui, Milord, lui répondit-elle ; vous autres beaux génies, vous avez tant d'esprit, que vous pouvez en dépenser une bonne partie *en* doutes. La nature a été moins libérale à

(*) Née à Rouen en 1711. De petits Ouvrages et de très-grands succès, dit M. *Sabathier* ; telle a été la destinée de cette femme estimable, dont les travaux méritent autant d'éloge que de reconnoissance. On a traduit dans presque toute l'Europe la plus grande partie de ses livres. Ses divers *Magasins* sont des sources fécondes, d'où la Religion, l'Histoire, la Morale, les premiers élémens des Sciences, coulent comme d'eux-mêmes, et s'insinuent sans efforts dans l'esprit et dans le cœur des jeunes personnes les moins attentives et les plus dissipées. Toutes ses autres productions sont marquées au même coin de raison, de lumière et d'utilité.

mon égard ; elle ne m'en a donné que la portion suffisante pour croire avec soumission, et je suis tranquille dans ma foi. Un soupir échappa au Milord : c'étoit l'expression d'un cœur oppressé par la force de la vérité. *Dans le fond vous avez raison*, lui dit-il, *ce n'est pas la foi qui tourmente, c'est le doute.*

Si l'on étoit assuré qu'il n'y eût rien à craindre ni à espérer après cette vie, le parti de l'incrédulité seroit moins inexcusable. Mais on a beau rêver, méditer, approfondir, on ne peut parvenir qu'à former des doutes, des *peut-être*, des *que sait-on*. Qui le croiroit ? le Patriarche des impies modernes, le fameux *Bayle*, est forcé lui-même de l'avouer. *Mon talent*, dit-il, *est de former des doutes.*

Philosophes profonds de nos jours ; génies rares et sublimes, qui êtes nés pour éclairer la terre, voilà donc où aboutissent toutes vos recherches et toutes vos méditations, à nous faire flotter tristement au milieu du sombre océan des doutes et des incertitudes ! Mais dans le doute de ce qui arrivera après cette vie, l'homme sage voudra-t-il risquer la perte d'un bonheur infini, s'exposer au hasard de ne trouver dans l'avenir que les maux les plus terribles, la main d'un Dieu ven-

geur, d'un Dieu qui, après avoir souffert long-temps et avec une patience étonnante les insultes et les blasphêmes de l'impie, doit à sa justice de punir des attentats d'une énormité infinie, par des châtimens infinis en durée (*).

(*) On croit sans peine que Dieu récompensera éternellement les actions vertueuses; ne doit on pas croire qu'il punira de même les crimes, puisque sa justice est égale à sa bonté? Si l'un ne paroît pas opposé à la raison, l'autre ne l'est pas davantage. L'ordre de la justice veut que la punition soit proportionnée à l'offense. Il ne faut point juger de la grandeur de l'offense par celui qui l'a faite, mais par la majesté de celui à qui elle est faite : celle de Dieu est infinie, donc la malice du péché l'est aussi. Or, si la malice du péché est infinie, il faut qu'elle soit punie par des supplices infinis dans leur durée. L'homme osera-t-il disputer contre Dieu, et se rendre juge des règles de la justice souveraine? Nos idées ne changeront pas les siennes; nous avons l'esprit trop borné, des lumières trop courtes, pour pouvoir déterminer les bornes de cette justice divine. Croyons à sa parole, et non à notre propre esprit. L'éternité des peines est aussi indubitable que la Religion Chrétienne, dont nous avons fait voir la certitude et la divinité. C'est un de ses dogmes, et elle ne peut pas plus se tromper sur ce point que sur les autres. Il faut donc, ou abjurer la Religion, ou reconnoître un enfer éternel, si formellement énoncé dans l'Évangile : *Retirez-vous de moi, maudits,* dira le Seigneur au jugement dernier, *et allez au feu éternel.* Matth. 25.

Non, non, se dira l'homme prudent, il ne s'agit pas ici de quelque intérêt léger, qu'on peut facilement négliger ou réparer : il ne s'agit pas même de quelque grand intérêt temporel, de ses biens, de son honneur, pour lesquels, dans le seul doute, on se donneroit les plus grands mouvemens, on ne balanceroit pas à prendre le parti le plus sûr. Il s'agit de nous-mêmes et de notre état pendant toute une éternité.

En vain, pour détourner sa pensée de cette éternité qui l'attend, et qu'il n'anéantira point en n'y pensant pas, l'incrédule chercheroit-il à s'étourdir. Il ne pourroit en venir à bout, qu'en ressemblant à cet insensé, qui s'avançoit en riant vers le précipice affreux dans lequel il alloit périr. N'y a-t-il pas de la stupidité et de la folie à s'exposer à des maux éternels, pour la jouissance passagère d'un plaisir frivole, qui ne laisse souvent après soi qu'amertume et que remords ?

Oui, nous devons l'avouer, et l'expérience ne nous en convainc que trop, tous nos plaisirs ici-bas ne sont que vanité, et la mort destinée enfin à y mettre le dernier terme, et qui nous menace à chaque instant, doit dans peu d'années, et peut-être dans peu de jours, changer notre sort, nous rendre éternellement heureux ou mal-

heureux, ou nous anéantir. Entre nous et le Ciel, l'enfer ou le néant, dit un Auteur célèbre (*), il n'y a donc que la vie qui est la chose du monde la plus fragile; et le Ciel n'étant pas pour ceux qui vivent sans Religion, ils n'ont à attendre que l'enfer ou le néant. Faisons tant que nous voudrons les braves : voilà la fin qui attend la plus belle vie. Comment, avec de telles pensées peut-on vivre tranquille et indifférent ? N'est-ce pas une stupidité monstrueuse d'être sur le bord du précipice, de se boucher les oreilles pour ne pas entendre ceux qui vous en avertissent ? Quoi ! il s'agit de tout pour vous et de tout ce que vous serez éternellement, et vous mettrez votre gloire à n'y point penser ! En agiriez-vous ainsi s'il s'agissoit de quelque grand intérêt temporel, du gain ou de la perte d'un procès considérable, qui dût vous assurer une fortune immense ou vous plonger dans la plus affreuse misère ? Vous vous donneriez mille mouvemens pour prévenir ce malheur, et vous demeurez sans trouble, sans inquiétude, dans la plus étonnante sécurité, quand mille voix vous disent que vous êtes près de tomber dans un abîme de maux qui seront éternels !

(*) *Pascal.*

Elles se trompent, direz-vous : mais si c'est vous qui vous trompez, quel risque ne courez-vous pas ? Le desir de vous livrer sans remords aux plaisirs, de secouer tout joug de Religion, ne vous auroit-il pas séduit et engagé à vous aveugler volontairement ?

Je conviens avec nos incrédules raisonneurs, que si nous ne pouvions avoir là-dessus que de vrais doutes, des doutes positifs, fondés sur des raisons si fortes de part et d'autre, qu'il fût impossible de démêler la vérité, on seroit excusable de ne l'avoir pas connue. Mais pour être jugé tel au Tribunal de Dieu, si l'on doit un jour y rendre un compte exact et rigoureux de ses sentimens et de sa conduite ; il faudroit que les doutes à cet égard fussent revêtus de tous les caractères qu'on vient de dire ; qu'ils fussent réellement appuyés sur des raisons également plausibles des deux côtés, sur des raisons capables de faire impression dans l'esprit de tout homme prudent et sage, qui ne fussent suggérées ni par l'intérêt personnel, ni par l'amour d'une liberté sans frein, d'une licence sans remords, ni par un orgueil amoureux de l'indépendance, ou par d'autres passions plus criminelles encore, et dont le propre est d'obscurcir les plus pures

lumières, et de faire pencher la balance en leur faveur. Or, les incrédules oseront-ils assurer de bonne foi que leurs doutes sur une autre vie ont vraiment toutes ces conditions ? et s'ils ne les ont pas, s'il est à craindre que leurs passions ne les aveuglent et ne fascinent leur raison, ont-ils de quoi prudemment se rassurer contre une éternité malheureuse, que leurs doutes n'anéantiront pas si elle existe. Quand les supplices effroyables dont on les menace, ne leur paroîtroient pas aussi certains qu'ils le sont en effet, la prudence ne leur impose-t-elle pas la loi d'agir toujours comme s'ils existoient ? Dans une incertitude même presque égale, la voix de la sagesse et leur propre intérêt ne leur recommandent-ils pas de prendre le parti le plus sûr ?

Je sais, dit l'Auteur des *Questions sur l'Incrédulité*, que les incrédules font consister principalement la force de leur esprit, dans la hardiesse qu'ils opposent aux menaces de la Religion. Il est beau, selon eux, d'insulter aux alarmes du vulgaire, de regarder d'un œil tranquille la mort qui fait frémir la nature, et d'attendre avec la même indifférence les événemens qui doivent suivre le trépas. Mais combien en est-il parmi eux qui aient dépouillé cette crainte de l'avenir, qu'ils traitent de foiblesse d'esprit,

Je veux qu'ils soient enfin parvenus, selon leurs souhaits, à ne rien craindre ni à la mort ni pour ce qui doit ou peut la suivre. Cette sécurité mérite-t-elle le nom de courage et de force d'esprit? Le monde même le refuse à une bravoure, qui n'est pas réglée par la prudence : il n'honore de son approbation et de ses éloges le mépris du péril, que lorsqu'il est nécessaire de le chercher ou de l'attendre ; et il veut même qu'alors on ne néglige pas les précautions, qui peuvent se concilier avec l'honneur et le devoir. Se présenter sans nécessité à une mort certaine, c'est un instinct féroce dans ceux qui ne connoissent pas le prix de la vie ; un excès d'orgueil ou d'ambition dans ceux qui, pour être vus et applaudis, s'exposent indiscrettement ; un désespoir insensé dans ceux qui veulent mourir, parce qu'ils s'ennuient de vivre.

Si le monde le juge ainsi par rapport à une vie fragile, qu'il est quelquefois permis et même indispensable de hasarder ; que dirons-nous de l'incrédule, qui veut bien courir le risque d'une éternité malheureuse! Est-ce en lui élévation de sentimens, ou supériorité de lumières? Si le danger qu'il affronte étoit médiocre, j'excuserois son audace : s'il prouvoit évidemment que ce

danger est imaginaire, je louerois son habileté et son esprit. Mais d'une part, l'enfer dont on le menace, est l'assemblage et le comble de tous les maux; de l'autre, il n'a, pour se soustraire à cette menace, que des doutes, des conjectures, des vraisemblances, si l'on veut, aucune démonstration. Car enfin, quel est le principe d'où l'on puisse conclure avec évidence, que l'ame finira avec le corps, qu'elle ne sera pas jugée après cette vie, et qu'elle ne subira pas le châtiment de ses crimes, si elle a violé les loix de la justice et de la Religion?

Lorsqu'un impie, sous le nom de Philosophe, vient m'assurer que le souverain Être, après avoir créé les hommes, ne s'embarrasse plus d'eux, les abandonne pour ainsi dire à leur mauvais sort, et les laisse végéter à l'aventure sur cette masse de boue où il les a jetés; que tout se borne pour eux au cercle étroit de la vie présente; et qu'il n'y en aura point d'autre après celle-ci; je lui demande D'où le savez-vous? qui vous l'a dit? Vous voudriez que cela fût, parce que vous avez intérêt que cela soit. Est-ce là une preuve bien solide? A force de le souhaiter, vous vous êtes persuadé que cela est: peut-être bien, mais ce n'est pas encore une preuve. Personne, ajoutez-vous, n'est revenu de

l'autre monde pour attester tout ce qu'on en dit. Mais des livres authentiques dont on vous a démontré invinciblement la divinité, vous l'attestent : mais Jésus-Christ, qui par ses miracles, par ses prophéties, par la pureté, la sublimité de sa doctrine, vous a donné des preuves si éclatantes et si incontestables qu'il étoit le Fils de Dieu, est venu lui-même pour vous l'annoncer et vous le dire.

Supposons néanmoins avec eux pour un moment, la vérité de leur assertion. Cette preuve par témoins, qu'ils exigent de nous, sont-ils eux-mêmes en état de la donner ? Et dans ce défaut de témoignages, qui n'est vrai pourtant qu'à leur égard, la présomption ne demeure-t-elle pas au sentiment le plus ancien et le plus général, au consentement unanime de tous les Peuples qui ont toujours admis et reconnu une autre vie, où les bons recevront la récompense et les méchans la punition de leurs actions ? La raison ne dépose pas contre cette croyance : il faudroit pour cela que l'immortalité de l'ame renfermât évidemment quelque contradiction, et c'est ce qu'on ne démontrera jamais. Quelques efforts qu'ils fassent et quelque desir qu'ils aient de se le persuader, les incrédules, de leur propre aveu, ne connoissent pas assez clai-

rement l'essence de la matière et la nature de l'ame, pour se convaincre indubitablement que l'une ne peut exister sans l'autre, et qu'elles ne sont pas réellement distinctes. Ce qui a existé une fois, peut toujours exister ; et Dieu qui a tiré l'ame du néant, n'a pas moins de puissance pour l'empêcher éternellement d'y retomber. Je ne leur demande pas si Dieu leur a révélé ce qu'ils ne savent ni par des témoignages certains ni par des raisonnemens décisifs. Toute espèce de preuve leur manque donc ; et ils ne peuvent disconvenir que leur état après cette vie ne soit pour eux une énigme inexplicable. C'est pourtant cette incertitude, qui leur tient lieu d'évidence : ils lui confient le plus cher et le plus grand de tous leurs intérêts ; et cette confiance la plus téméraire qui fût jamais, ils l'appellent une force d'esprit.

La pitoyable raison que nous venons de combattre, à laquelle les incrédules, lorsqu'ils sont pressés, ont coutume d'avoir recours, comme à un dernier retranchement où ils croient qu'on ne pourra les forcer, mais dont ils ont grand soin de couvrir la foiblesse d'un ris moqueur qui la décèle et les trahit ; si elle pouvoit prouver quelque chose, ce seroit au contraire, que dans une affaire de si grande conséquence et

dont

dont les suites sont irréparables, on ne doit rien abandonner à l'incertitude et au hasard. Puisqu'il peut y avoir une autre vie et qu'on n'en revient point, ne faut-il pas prendre le moyen le plus sûr pour se la rendre heureuse, et pour éviter les maux qui la rendroient infiniment malheureuse ?

Il y a plus, et l'on peut ajouter encore que, dans le péril où ils s'engagent si témérairement de se perdre à jamais, rien ne les rassure, et tout doit au contraire les intimider, les inquiéter, les troubler. L'univers entier dépose contr'eux. La raison ne s'explique pas contre l'immortalité de l'ame, mais elle établit plutôt clairement l'existence d'un autre monde, où la vertu si souvent malheureuse dans celui-ci, sera enfin récompensée par un Dieu infiniment juste, sage et puissant, où le vice fortuné et triomphant sera puni et malheureux à son tour. Une Religion qui a les marques les plus éclatantes de divinité, confirme le témoignage unanime des hommes et le suffrage de la raison humaine : elle enseigne les peines éternelles, et les fait redouter.

Parmi tant de sujets de craindre une affreuse et éternelle réprobation, capable de glacer d'effroi ceux qui la considèrent

avec un peu d'attention, la sécurité de l'impie n'est plus une témérité : c'est une extravagance, une fureur, une frénésie. Ne lui envions pas le funeste repos, que cette sécurité lui procure. Déplorons la violence de sa maladie, qu'il prend pour une force extraordinaire ; et croyons que, s'il y a une confiance sensée et raisonnable, c'est uniquement celle qui, connoissant toute l'étendue du péril dont elle est menacée, l'envisage sans inquiétude, parce qu'elle a pris les plus sages mesures pour s'en garantir, et qu'elle les prend tous les jours, en menant une conduite conforme à la loi, une vie vertueuse et réglée, qui est le meilleur présage et la plus certaine assurance d'une bonne mort, de laquelle sans doute dépend notre sort éternel (*). Il est naturel de craindre la mort : il est encore plus juste et plus nécessaire de craindre les punitions de l'autre vie. Mais vivre de manière que la mort paroisse desirable ; surmonter par une ferme espérance en la miséricorde de Dieu, la crainte de sa justice ; espérer

(*) Si vous voulez bien mourir, vivez bien : celui qui a bien vécu, ne peut pas mal mourir : la bonne mort est la récompense de la bonne vie. St. Aug.

assez pour ne pas tomber dans le découragement et le désespoir ; craindre assez pour ne pas se jeter dans une présomption aveugle qui perdroit : voilà le caractère du parfait Chrétien ; et du véritable esprit fort.

Qu'est-ce après tout que le vrai Chrétien risque ? Une vie courte, passée dans l'observation de la loi, dans l'accomplissement de ses devoirs, dans la pratique d'une Religion qui ne prescrit rien que de juste et de raisonnable. Si la Religion est fausse, ce qui néanmoins est absurde, comme nous l'avons démontré ; voilà, si l'on veut, suivant la sage réflexion d'un des plus ingénieux et des plus judicieux Moralistes (*), soixante années perdues pour l'homme de bien, pour le Chrétien vertueux. Mais si elle est vraie, c'est alors un épouvantable malheur pour l'incrédule, pour le libertin. L'idée des maux qu'il se prépare, effraie : la pensée de l'éternité malheureuse dans laquelle il court se précipiter en aveugle, fait trembler. L'état où nous entrerons après cette vie, nous importe si fort et nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans

(*) *La Bruyère.*

l'indifférence à ce sujet, et pour vivre comme si cela ne nous regardoit point. Eh! que peut me donner le monde qui me dédommage de la perte d'un bonheur éternel, puisque la possession du monde entier ne peut le faire? *Chacun*, dit à la fin d'une dispute sur la Religion avec une impie, une personne d'esprit, *chacun sans doute a son opinion et sa façon de voir: mais si la vôtre est la meilleure, je n'aurai fait qu'une petite sottise; et si c'est la mienne, vous en aurez fait une grande.*

On dira peut-être ici, comme on le dit souvent, que le certain vaut mieux que l'incertain, et le présent que l'avenir. Oui, lorsque ce sont des biens de même nature ou à peu près égaux, et que la jouissance des premiers n'expose pas aux plus funestes suites. Mais s'ils sont, pour ainsi dire, entr'eux incommensurables; si leur différence est telle, qu'on ne peut établir aucune comparaison; si la préférence qu'on donne aux premiers, peut avoir des suites terribles: est-il sage alors, est-il prudent de faire un tel choix? Qui est-ce, d'ailleurs, qui tous les jours ne hasarde ou n'est disposé à risquer le certain pour l'incertain, quand il s'agit d'obtenir un bien ou d'éviter un mal? Ce principe est l'ame du commerce et des affaires civiles; et c'est prudence de le

suivre, lorsque le bien qu'on nous propose, quoique incertain, est incomparablement plus grand que ce qu'il faut donner pour l'avoir. Qui refusera jamais de mettre deux sous sur un vaisseau, dans l'espérance probable d'avoir deux cent mille livres ?

Un homme sensé et de bonne foi ne sauroit donc s'empêcher de reconnoître qu'il n'y a point à balancer sur le parti qu'on doit prendre ; puisqu'il y a tout à gagner, et qu'il n'y a rien ou presque rien à perdre, en croyant à la Religion et en vivant selon ce qu'elle enseigne, tandis qu'on risque tout en tenant une autre conduite. Quel mal vous arrivera-t-il, si vous prenez le parti de croire et de vivre conformément à votre foi ? Vous serez honnête homme, reconnoissant, charitable, officieux, bienfaisant, doux, modeste, bon maître, bon père, bon fils, bon époux, bon citoyen, exact observateur de tous les devoirs de la société, cherchant, autant qu'il est en vous, à ne faire de peine, de mal à personne, à vous faire aimer de tous les hommes, à faire du bien à tous, à vos ennemis même : car la Religion Chrétienne enseigne et prescrit tous ces devoirs à ses sectateurs. Vos mœurs seront pures, intègres, irréprochables et conformes à la dignité de votre nature ; et au milieu des

maux et des peines dont notre vie est affligée, vous serez véritablement heureux.

Qu'on suive en effet un fidelle disciple de la Religion, dans tous les états où un homme peut se trouver durant le cours de cette vie: par-tout il est heureux, parce qu'il a la paix du cœur. Donnez-moi un Chrétien qui ne connoisse d'autre bien que Dieu, ni d'autre mal que le péché, qui soit soumis aux ordres de la Providence qu'il voit et qu'il adore dans tous les événemens; y a-t-il rien au monde qui puisse le jeter dans le trouble, et lui faire perdre cette paix intérieure, infiniment plus douce et plus satisfaisante que les folles joies des impies et des libertins? A la vérité, il ne goûtera pas des plaisirs empestés, et des délices dangereuses qu'il déteste. Mais il en aura d'autres qui le dédommageront amplement, et qui sont bien plus purs que les faux plaisirs auxquels il a renoncé.

Ne craignez-donc pas d'être dupe, ni de perdre le certain pour l'incertain, comme le répètent sans cesse les partisans de l'irréligion; pesez le gain et la perte. D'un côté, c'est un bonheur éternel, une vie infiniment heureuse qu'on vous propose à gagner; et de l'autre, ce que vous hasardez est si peu de chose et de si courte durée, qu'il ne sauroit entrer en parallèle.

Dites-moi, je vous prie, regarderiez-vous comme dupe et comme un sot, celui qui risqueroit quelques petites pièces de monnoie, pour gagner sur des espérances bien fondées, une fortune immense, et assurer le bonheur de toute sa vie ? Refuseriez-vous de prendre quelques précautions sages et prudentes, pour vous garantir d'un très-grand mal, quoiqu'il ne fût pas absolument certain que ce mal dût arriver ? Et l'on croira n'en devoir prendre aucune pour se soustraire au plus grand de tous les maux ! et l'on ne craindra point de courir aveuglément tous les risques d'une éternité malheureuse ! Non, il n'y a que des extravagans et des stupides qui soient capables d'une telle folie. Si après cette vie-ci il en est une autre, où le souverain Juge de tous les hommes rendra à chacun selon ses œuvres, où les infracteurs de la loi seront d'autant plus rigoureusement punis qu'ils l'auront plus audacieusement violée ; ne seront-ce pas eux alors qui seront les vrais dupes, et les dupes les plus infortunées ?

Mais quand nous ne considérerions que l'état présent des choses, la doctrine de nos Philosophes incrédules est-elle aussi avantageuse à la société qu'ils ne cessent de le dire ; et sont-ils vraiment les bienfaicteurs du genre humain, comme ils osent

se vanter de l'être ? A quoi tendent leurs coupables efforts, et cette conspiration odieuse qu'ils semblent avoir formée de détruire la Religion, sinon à relâcher et à briser tous les liens de la société, à renverser l'ordre public, et à faire disparoître ce qui reste encore parmi nous d'honnêteté et de décence ? Eh ! que deviendroient les mœurs, la bonne foi, la sureté des États et des particuliers, si le monde entier étoit une fois persuadé ou qu'il n'y a point de Dieu, ou que Dieu n'a pas les yeux ouverts sur les actions des hommes ; que tout périt avec le corps, et que le néant est le terme commun du vice et de la vertu ?

Rompez les barrières sacrées de la Religion et de ses terreurs salutaires, vous détruisez le plus puissant obstacle qui puisse arrêter la fougue des passions, et vous ouvrez la porte à tous les crimes. Se faire une loi de vivre selon les règles de la justice, de la probité ; c'est une foiblesse d'esprit dont on seroit la dupe. Ce qu'on pourra faire de mieux, c'est de se procurer son avantage au moindre détriment des autres qu'il est possible ; mais si son propre bien demande qu'on viole toutes les lois, on le peut. Il n'est question que de se soustraire à la sévérité de la justice ; et combien de crimes lui échappent !

Supposons, ce qui certainement peut être, un disciple de la nouvelle philosophie, dans une situation malheureuse. Tenté de sortir de sa misère par des moyens coupables, mais sûrs ; dites-nous, sages Instituteurs, comment le retiendrez-vous dans un pas aussi glissant ? par quels freins l'arrêterez-vous sur le bord du précipice, après lui avoir ôté ceux de la Religion ? Si quelque desir injuste s'empare de son ame, quelle digue lui opposerez-vous lorsqu'il s'imaginera pouvoir le satisfaire impunément et en secret ? Ne croira-t-il pas, conformément à vos principes, devoir tout rapporter à son bonheur présent, s'abandonner à toutes les passions de son cœur, qu'il croira pouvoir le rendre plus heureux, et ne penser qu'à se procurer tous les avantages possibles ? Il marchera au gré de ses penchans ; et comme il ne cherchera qu'à se faire une félicité durant cette vie, après laquelle il n'espère ni ne craint rien, il lui sacrifiera tout. A parler conséquemment, de tels hommes ne peuvent donc être que des hommes sans mœurs, sans bonne foi et sans probité.

Ne nous laissons donc pas éblouir par quelques beaux dehors de vertu qu'étalent des hommes qui ne sont plus Chrétiens. C'est un masque imposteur, qui peut trom-

per d'abord, mais qui ne séduira pas longtemps. Il peut s'en trouver, je l'avoue, dont la Religion soit fort suspecte, et qui néanmoins mènent une conduite réglée et irréprochable, aiment et servent leurs proches, leur patrie, leurs amis, se piquent de tous les sentimens de justice et d'honneur. Mais c'est en eux une suite de leurs bonnes dispositions naturelles, et non des principes de l'irréligion, qu'ils abandonnent alors : c'est que leur cœur, pour un temps, vaut mieux que leur esprit : c'est que les sentimens de vertu qu'ils ont encore, ils les doivent souvent à cette Religion même, dont il reste au-dedans d'eux et malgré eux des traces, qu'ils ne peuvent effacer. C'est que les principes naturels, plus puissans que leurs principes menteurs, la dominent à leur insçu ; la conscience et le sentiment les pressent, les font agir en dépit d'eux ; et les empêchent d'aller jusqu'où les conduiroit leur ténébreux système. Mais la plupart des autres incrédules, plus conséquens et plus fidelles à leur doctrine, en font la règle de leur conduite. Les mauvais principes entraînent tôt ou tard au mal. Les fausses maximes sont même plus dangereuses que les mauvaises actions, parce qu'elles corrompent la raison elle-même,

et ne laissent presque aucun espoir de retour.

O Esprits forts de notre siècle, tel est donc l'affreux abîme dans lequel vous voulez nous plonger ! Tel sera donc le fruit de vos travaux et de vos funestes triomphes ! Vous aurez appris aux hommes à se livrer sans honte et sans remords à des voluptés qui avilissent la Nature et confondent l'homme avec la bête, à fouler aux pieds les principes de l'équité toutes les fois qu'on pourra se flatter de le faire impunément ; puisque, s'il n'y a rien à espérer après la mort, le véritable intérêt de l'homme est de s'attacher à tout ce qui peut le rendre heureux durant cette courte vie. Vous aurez appris aux Souverains à ne reconnoître d'autre règle de leur pouvoir que leur volonté, et aux Peuples à ne regarder l'autorité gênante des Rois que comme une tyrannie. Vous aurez armé le fils contre le père, l'épouse contre l'époux, le serviteur contre le maître. Ne vous étonnez donc pas si la plus saine partie des hommes déteste vos principes, gémit de vos succès, et réprouve vos écrits ; si les pères vertueux, les mères Chrétiennes, les instituteurs vigilans sont attentifs à les arracher des mains d'une jeunesse inconsidérée ; si les personnes sages et éclairées vous re-

gardent comme les corrupteurs des mœurs, comme les fléaux de la société, comme les apôtres et les législateurs d'une multitude de méchans et de pervers, qui viendront puiser dans vos funestes ouvrages l'oubli de tous les devoirs et l'apologie de tous les vices.

Le genre humain n'est-il donc pas bien redevable à nos grands Philosophes, à nos admirables Législateurs, de lui enseigner leur sage et utile doctrine? Peut-on rien imaginer de plus propre à unir tous les hommes, à resserrer les nœuds de la société, à former de bons citoyens? Parlons sérieusement. Qui est-ce qui voudroit vivre avec une société d'hommes qui se conduiroient par leurs affreux principes? Ne vaudroit-il pas mieux demeurer dans les bois avec les animaux sauvages?

Oui, une société sans religion est essentiellement une société sans frein : chez elle, plus de mœurs, plus de patrie, plus d'humanité, plus de dépendance. L'égoïsme devient la loi suprême. Le riche voluptueux n'a que des entrailles de fer, insensibles aux cris du pauvre qui souffre; le pauvre lui-même est toujours prêt, dans le désespoir de son sort, à s'armer des torches incendiaires de la sédition, à secouer tout

joug, à se porter à tous les excès de la licence.

Aussi tous les Législateurs ont-ils reconnu la nécessité d'unir au gouvernement et à la politique le système religieux. La Religion, en effet, affermit l'ordre social, et imprime aux lois un caractère de vérité, de force et de grandeur, puisqu'elle en recommande aux Peuples le respect, la soumission, et qu'elle leur ordonne d'obéir aux Puissances qui exercent l'autorité, comme à la Divinité même.

« La Religion, ainsi que n'a pas craint de le dire publiquement dans ce siècle d'impiété et d'irréligion un Écrivain politique, la Religion est la base des mœurs, la consolation des malheureux, le pacte de Dieu avec l'homme, et pour nous servir d'une image d'*Homère*, la chaîne d'or qui suspend la terre au trône de la Divinité. Loin de nous ces hommes impies, qui voudroient renverser l'édifice sacré de la Religion, et enlever à l'Être suprême ses adorateurs.

Eh quoi! n'est-ce pas à la Religion à sécher seule les larmes du foible qu'on opprime, à élever nos pensées et nos cœurs vers la source de tout bien et de toute justice, à établir un commerce sublime entre le Ciel et la terre? Sans la Religion la liberté dégénère en licence, l'autorité en

despotisme : la probité n'a point de base ; et la vertu n'a plus qu'un vain nom. Le dogme de la Providence soutient notre foiblesse, relève notre courage, et fait les vrais héros. Il ne produit point, comme le dogme de la fatalité, ce courage aveugle et féroce, qui enhardit les scélérats dans le crime, ni cette brutale et bouillante ivresse, qui fait les illustres brigands ; mais il engendre la vraie force de l'ame, et nous rend capables des plus grands efforts, en nous mettant sans cesse sous les yeux et entre les mains d'un Dieu, juste appréciateur de tout bien, et rémunérateur généreux de la vertu.

Quel dédommagement pourroient nous offrir ces hommes pervers, qui voudroient éteindre un sentiment si cher et si noble ? Sous le vain prétexte d'étendre l'empire de la raison, et de dissiper les fantômes effrayans de la superstition ; mais en effet, pour calmer en eux-mêmes, s'il est possible, les remords inquiets d'une conscience justement alarmée, ils détruisent en nous l'horreur du vice et l'amour de nos devoirs les plus sacrés. Leur projet détestable est l'abus le plus révoltant qu'on ait pu faire des progrès des connoissances humaines : il est l'effet du délire et de l'audace la plus effrénée : c'est le dernier terme où puissent

atteindre la malice et la dépravation du cœur. »

Faut-il donc être surpris si, dans des temps plus heureux et moins corrompus, les Magistrats, protecteurs des lois, zélateurs du bien public, vengeurs et défenseurs éclairés du Trône et de l'Autel, réveilloient leur vigilance et armoient leur zèle, pour réprimer la témérité de ces esprits inquiets et turbulens, dont l'audace ne veut de maître ni dans le Ciel ni sur la terre ? Ils regardoient comme un des premiers devoirs de leur ministère, de livrer aux flammes et à l'infamie ces maximes contagieuses qui, enseignant à secouer un joug sacré, apprennent à porter indocilement un joug humain ; et qui, en affranchissant les hommes d'un des freins les plus forts de leurs passions, rendent l'infraction des lois de la société civile, et plus facile et plus hardie (*).

(*) C'est ce que fait bien sentir l'Avocat-Général *Séguier*, dans un de ses réquisitoires contre un livre impie qui venoit de paroître. « L'impiété, dit ce Magistrat, fait tous les jours de nouveaux progrès. La fausse philosophie qui ne cherche qu'à détruire sous prétexte d'enseigner, ce corps caché et toujours agissant, qui sembloit n'être occupé qu'à préparer dans les ténèbres, et à opérer tout-à-coup une révolution dans la croyance, dans le gouvernement

Puissions-nous aussi en avoir inspiré la juste horreur qu'elles méritent ! On trouvera peut-être que nous avons trop multiplié nos réflexions sur ce sujet. Mais tandis que l'incrédulité attaque la Religion avec une audace sacrilége, nous conviendroit-il de garder un lâche silence ? et dans un Ouvrage destiné aux bonnes mœurs, nous pardonneroit-on de ne pas nous élever de toutes nos forces contre ceux dont la doctrine téméraire, sous le titre imposant de *Philosophie*, ne tend pas moins, comme nous l'avons fait voir, qu'à saper tous les fondemens des mœurs, en renversant ceux de la Religion ?

Malheur à ceux qui, abandonnant cette Religion divine, quittent le flambeau pur

---

et dans les mœurs, cette secte impie vient enfin de lever le masque à un de ses disciples, il se montre à découvert..... Ce n'est point par la force du raisonnement, c'est avec les armes du ridicule qu'il combat ; il travestit les faits, il métamorphose les actes, il dénature toutes les idées, et le sarcasme règne par-tout dans ce libelle, avec l'effronterie de l'indécence, assaisonnée du sel de la méchanceté, sans qu'on ait même pris la peine de jeter un voile sur les obscénités les plus infames..... Le moment est arrivé où le Clergé et la Magistrature doivent se réunir, et par un heureux accord, écarter les atteintes que des mains impies voudroient porter au Trône et à l'Autel. »

de la vérité, pour suivre les lueurs trompeuses d'une fausse philosophie! Où pourront-elles les conduire, qu'au plus grand et au dernier des précipices! car il est rare qu'on sorte des routes égarées de l'impiété. L'âge affoiblit les autres passions; mais l'orgueil de l'incrédulité se fortifie avec les années. Ce n'est guère qu'à la mort qu'on le voit se démentir: l'impie, dans la vigueur de la santé, se pique d'une bravoure à toute épreuve contre les frayeurs de l'avenir; mais elle l'abandonne souvent à la vue du tombeau prêt à le recevoir. Alors ses doutes s'éclaircissent, sa fierté se dément, il pâlit, il se trouble. Est-ce donc qu'un rayon, sorti des profondeurs de l'éternité, lui a découvert en un moment le secret de ses mystères qui révoltoient sa raison? Non, les dogmes impénétrables de la foi restent encore, à ses yeux, enveloppés des mêmes ténèbres; mais ses passions expirent, elles s'éteignent avec ses jours, leurs charmes disparoissent devant la nuit et les horreurs du tombeau; la Religion reprend son autorité à mesure qu'elles perdent de leur empire, et les décisions de l'esprit ont changé parce que celles du cœur, ne sont plus les mêmes.

Nous en avons eu un grand exemple dans un fameux impie de ce siècle, *Boulanger*,

qui a écrit avec tant de fureur contre la Religion (*). La vue de la mort l'a frappé. Il a eu le bonheur de voir alors la lumière, dont les nuages des passions lui avoient dérobé l'éclat. Il a fermé sa porte à ceux qui l'avoient séduit. Il a demandé et reçu les derniers Sacremens. Pendant sa maladie, il a fait un aveu bien honorable pour la Religion : il a protesté qu'il l'avoit toujours respectée dans son cœur ; qu'en écrivant contr'elle, il avoit étouffé la voix de sa conscience ; qu'il s'étoit laissé entraîner par la fougue de son imagination, par les éloges et les applaudissemens des Philosophes.

Veut-on une autorité encore plus grande : nous ne craindrons pas de citer, d'après son propre témoignage, l'illustre Auteur de l'*Esprit des Lois* (*). C'est de lui-même

(*) Dans son *Christianisme dévoilé*, qui est, dit M. *Sabathier*, une diatribe remplie d'extravagances, de blasphêmes et de raisonnemens absurdes. Il étoit Ingénieur des ponts et chaussées, et mourut à 37 ans, en 1759. Il avoit une espèce de génie, mais il manquoit de goût et de méthode. Son style est sec, dur, inégal, quelquefois chaud, toujours rempli de fiel.

(*) M. *de Montesquieu*, l'un des meilleurs Écrivains, des plus beaux génies, et des plus profonds Jurisconsultes que la France ait produits. Celui de ses

qu'on a su qu'il avoit toujours été Chrétien dans le cœur, et pénétré intérieurement de respect pour la Religion ; mais que le goût du neuf et du singulier, le desir de passer pour un génie supérieur aux préjugés et aux maximes communes, l'envie d'avoir pour admirateurs et pour partisans ceux qui l'étoient de la nouvelle philosophie, le plaisir de compter parmi les héros de sa gloire ces hommes vantés, qui semblent donner le ton aux autres et distribuer à leur gré la réputation et l'immortalité, l'avoient engagé à tenir le même langage qu'eux. Auroit-on pu s'attendre, de la part d'un si grand homme, à une si grande foiblesse, si l'on ne savoit tout ce que peut sur les ames les plus nobles l'empire de l'opinion présente, la soif de l'estime et de la renommée? Celui qui étoit fait pour donner la loi à son siècle, la reçut

---

Ouvrages, qui lui a fait le plus d'honneur, est l'*Esprit des Lois*, où il traite de la constitution et de la nature des États. Une science profonde du gouvernement, un style enchanteur, des expressions vives, des idées neuves et frappantes, tout ce qui caractérise le savant et le grand Écrivain, se fait admirer dans cet Ouvrage immortel, où se trouvent malheureusement aussi des principes de déisme et d'irréligion, des maximes dangereuses, et des paradoxes.

de lui. Mais ce qui montre bien encore qu'il n'avoit que l'extérieur de l'incrédulité, et qu'il ne sacrifioit que malgré lui à l'idole du jour, ce sont les aveux fréquens et honorables à la Religion, qu'on trouve jusque dans ces écrits où il la censure, et que sa propre conscience lui arrachoit : c'est la promesse qu'il avoit faite de réparer, dans une nouvelle édition de ses Ouvrages, les scandales qu'il y avoit donnés : c'est le repentir qu'il fit paroître à la mort, en recevant, avec respect et avec décence, les derniers Sacremens, et en protestant qu'il avoit toujours respecté la Religion. *La Révélation et la morale de l'Évangile*, disoit-il à Mad. la Duchesse d'*Aiguillon*, avant de mourir, *sont une excellente chose et le plus beau présent que Dieu ait pu faire aux hommes*.

Combien de héros de l'incrédulité ne sont de même rien moins que ce qu'ils paroissent ! Ils ont encore de la religion dans le cœur : ils croient l'avoir extirpée ; ils se trompent, elle existe encore, et reparoît dès que les passions lui font place. C'est un feu caché sous la cendre ; ils en ressentent de temps en temps l'activité, et surtout à la vue de quelque péril. On les voit alors plus tremblans que les autres hommes. Le souvenir d'avoir témoigné plus de mépris qu'ils n'en sentoient pour la Religion,

et d'avoir tâché de se soustraire intérieurement à son joug, redouble leur inquiétude, comme le Patriarche des incrédules modernes, *Bayle* lui-même, le déclare avec beaucoup de candeur, et peut-être ne parloit-il que d'après sa propre expérience.

S'il s'en trouve quelquefois d'une impiété assez déterminée, pour faire parade de leur irréligion, au moment même que la mort va trancher leurs jours et décider de leur destinée éternelle, ils sont en bien petit nombre. Mais quand ce prétendu héroïsme seroit moins rare qu'il ne l'est, prouveroit-il autre chose que la force d'une passion invétérée, de la prévention, du respect humain, et du pouvoir qu'a sur nous la honte de se rétracter ? Ne sait-on pas aussi que la plus grande colère de Dieu est de ne la point faire éclater ; et que par un effet de ses redoutables jugemens sur les enfans des hommes, il laisse quelquefois alors dans un mortel assoupissement et dans une fausse paix ceux qui, pendant leur vie, l'ont oublié ou ont affecté de ne le pas connoître ?

On lit dans le *Socrate Chrétien* de *Balzac* (*), qu'un Prince d'Allemagne, grand

(*) Célèbre Académicien, mort en 1654, et qui a rendu à la prose Françoise le même service, que *Malherbe* venoit de rendre à la poésie. Notre langue

Mathématicien, étant à l'article de la mort, le Ministre de la Religion l'exhorta de faire sa profession de foi. Le Prince lui répondit en souriant : *Monsieur, j'ai bien du déplaisir de ne pouvoir vous donner la satisfaction que vous desirez de moi. Vous voyez que je ne suis pas en état de faire de longs discours. Je vous dirai seulement en peu de mots, que je crois que deux et deux font quatre, et que quatre et*

---

a reçu de ces deux Auteurs une harmonie, une noblesse, une élégance qu'on ne connoissoit point avant eux. Malgré tant de droits à notre estime, *Balzac* ne sauroit être proposé comme un modèle. On lui reproche avec raison d'avoir un style boursouflé, une magnificence d'expression qui le rend forcé et gigantesque, un usage immodéré des figures qui devient ridicule, et une affectation absurde de noblesse dans les choses qui en exigent le moins. Ce défaut de goût l'a fait tomber dans une espèce de mépris, qu'on a poussé toutefois un peu trop loin. On lit avec plaisir quelques-unes de ses lettres, plusieurs de ses traités, et sur-tout son *Aristippe*, dont M. *Sabathier* fait le plus grand éloge. S'il manque souvent de naturel, s'il a tous les défauts qui touchent aux qualités nouvelles qu'il a données à la langue, la prolixité du style nombreux, l'enflure du style noble, l'hyperbole du style fort ; il est plein aussi de choses raisonnables, ingénieuses et bien exprimées. Il a fait encore des poésies latines qui ont obtenu quelque estime, et des pièces de vers François, dont les meilleures sont le *Christ victorieux* et *Amynte*.

quatre font huit. Monsieur tel, montrant un Mathématicien qui étoit là présent, *pourra vous éclaircir des autres points de notre croyance.*

Il faut convenir qu'une si déplorable indifférence sur son sort éternel, est rare. On voit, comme nous l'avons dit, aux approches de la mort la plupart des incrédules, mal affermis dans leurs principes, être saisis de frayeur, et tomber quelquefois dans le désespoir. Quel exemple plus frappant que celui que notre siècle a vu dans la personne du chef de nos Philosophes (*) ! Il semble que le Ciel, depuis si long-temps justement irrité de ses blasphêmes, eût attendu à faire éclater sa vengeance, que ramené dans sa patrie par les vœux ardens de ses sectateurs, ils l'eussent élevé au comble de la gloire, en lui ren-

(*) M. *de Voltaire*, né à Paris, le 20 février de 1694, et mort dans la même ville, le 30 mai de 1778, deux mois avant M. *Rousseau* de *Genève*, hommes également célèbres, l'un par son esprit et l'autre par son génie, tous deux par leurs impiétés. On peut les voir dessinés de main de maître, par le savant et ingénieux Auteur du *Dictionnaire des Trois Siècles* : sa judicieuse critique apprécie leur mérite littéraire, et porte de leurs Ouvrages un jugement sévère et impartial, que vraisemblablement confirmera la postérité.

dant des honneurs presque divins dans l'ivresse de leur admiration. C'est à ce moment-là même, que devenu, pour ainsi dire, une victime plus digne de la justice divine, il est frappé. Quand il a vu arriver sa dernière heure, quels accès affreux de trouble et de désespoir n'a-t-il pas eus ! *Je voudrois*, écrivit le jour de sa mort M. *Tronchin*, Médecin du Roi, *que ceux que ses Ouvrages ont séduits, eussent pu en être les témoins : il n'en faudroit pas davantage pour les détromper.* On l'a entendu plus d'une fois, déjà moribond, s'écrier : *Dieu m'abandonne ainsi que les hommes.* Qu'il est malheureux de n'avouer son erreur que quand on sent le bras du Tout-Puissant qui s'appesantit sur soi ! Qu'il est triste de ne reconnoître un Dieu qu'à ses châtimens !

J'ai vu, dit M. l'Abbé *Choisy* dans ses *Pensées Chrétiennes*, oui, j'ai vu mourir un homme avec ces horribles réflexions : *Je l'avoue*, disoit-il, *que je ne sais ce qui en arrivera. Je n'ai jamais douté et je doute présentement : je suis dans des horreurs que je n'eusse jamais prévues.* Mais, lui représentoit-on, demandez pardon à Dieu, peut-être est-il encore temps pour vous. *Non*, répondoit-il, *non, il ne me pardonnera point, il y a trente ans que je le méprise.*

On

On a vu dans ce siècle, dit aussi l'Auteur du *Comte de Valmont*, un évènement bien plus étrange encore, et dont les témoins sont subsistans. Un homme qui toute sa vie avoit fait profession de ne rien croire, et qui, à l'article de la mort venoit de refuser tous les secours de la Religion, environné de sa famille en pleurs, demande à haute voix : *Quelle heure est-il?* Il est dix heures, lui dit-on. Une heure après, même demande. Il la réitère l'heure suivante, et on lui répond qu'il est minuit. *Voici donc*, s'écrie-t-il d'une voix qui glace de frayeur tous les assistans, *voici l'heure et le moment où va commencer ma malheureuse éternité.* En achevant ces mots, il tombe dans une courte agonie, et il expire.



XVII.

Ne rejetez pas moins tout principe hérétique:
C'est peu d'être Chrétien, si l'on n'est Catholique.

L'HONNÊTE homme s'applique à connoître quelle est la véritable Religion, parce que c'est le premier et le plus essentiel de ses devoirs, la plus nécessaire et la plus importante de toutes les connoissances. Entre les Religions diverses, qui sont répandues sur la surface de la terre, il seroit sans doute embarrassé dans son choix, s'il n'en voyoit une qui se distingue de toutes les autres par les marques éclatantes de divinité, qui la caractérisent.

Délivré de cette première incertitude, il n'en sort que pour retomber dans une plus grande encore, en jetant les yeux sur les différentes sectes qui partagent le Christianisme. Si parmi tant de sectes toutes pouvoient être la Religion véritable, fondée par J. C. et par les Apôtres, il seroit sans doute assez indifférent d'embrasser et de suivre celle qu'il plairoit. Mais il n'en est pas ainsi.

Comme elles diffèrent toutes en des points essentiels et contradictoires, Dieu ne peut les avoir également révélées. Il n'y en a donc qu'une de vraie et qui ait Dieu pour auteur : toutes les autres sont des inventions humaines et les ouvrages de l'imposture. Le point capital et important est de la discerner. Il manqueroit certes quelque chose à l'œuvre divine ; et la sagesse éternelle se seroit manquée à elle-même, si elle n'eût imprimé à la Religion vraiment émanée d'elle des caractères de vérité, si distinctifs et si lumineux, que les plus simples même ne pussent s'empêcher de les reconnoître.

Car puisque Dieu a révélé une Religion aux hommes, et qu'il leur a imposé une obligation indispensable de la croire et de la pratiquer, il faut qu'il l'ait rendue visible et éclatante à tous les peuples de la terre ; et qu'elle ait des marques si claires et si incontestables de sa divinité, que la plus légère attention suffise pour les discerner. Mais où les trouvera-t-on ailleurs, ces marques divines, que dans la *Religion Catholique, Apostolique et Romaine*.

Et en effet, elle est la seule qui subsiste depuis Jésus-Christ jusqu'à présent, par une succession continuelle de souverains Pontifes et d'Évêques. C'est en vain que

les sectaires tâchent de remonter jusqu'aux Apôtres, en s'associant des sectes différentes des leurs, et qui certainement ne leur font pas beaucoup d'honneur. Que de siècles vides et interrompus, qu'ils ne peuvent remplir que par une Église invisible! Mais ils ont beau faire : ils ne parviendront jamais à nous cacher leur véritable naissance : elle est, pour ainsi dire, gravée sur leur front. Semblables à ces enfans malheureux, triste fruit du crime de leurs pères, il ne faut, pour les couvrir de confusion, que les rappeler à leur origine.

Nous savons exactement, quand toutes ces sectes ont commencé. Personne n'ignore les noms de leurs auteurs, qu'elles portent encore aujourd'hui ; et leur nouveauté dépose contre elles. L'Abbé *de Marigny* étant tombé malade à Osnabruck, où il avoit été envoyé par la Cour de France, l'Évêque qui étoit Luthérien vint le visiter, et lui demanda si ce ne seroit pas pour lui un surcroît de douleur, en cas qu'il mourût, d'être enterré avec des Luthériens. *Il ne faudra*, dit l'Abbé, *que creuser la terre deux ou trois pieds plus bas, et je me retrouverai avec les miens.*

Toutes les sectes sont sorties de l'Église Romaine par des divorces scandaleux ; mais l'Église Romaine n'est sortie d'aucune

autre. Jamais on ne l'a désignée par un nom particulier de chef; et celui de *Papistes* que nos adversaires affectent de nous donner, tourne plutôt à notre gloire; car les premiers siècles du Christianisme, ces beaux siècles si vantés des Protestans mêmes, ont certainement été Papistes. Les hérésies qu'ils ont vues naître, sont sorties du milieu de l'Église Romaine, dont elles se sont séparées ou qui les a rejetées de son sein. Tous les hérésiarques avant leur révolte, faisoient profession d'être du nombre de ses enfans. *Simon* le Magicien, qui forma le premier une secte, avoit été baptisé par *St. Philippe*, Disciple des Apôtres : *Arius* étoit Prêtre de l'Église Romaine; *Luther* en étoit Moine; *Calvin* Chanoine; *Zuingle* Archiprêtre; et *Henri VIII*, le fils et le défenseur.

Quelle mission ont-ils donc eue? ou plutôt en ont-ils eu d'autre que celle qu'ils se sont donnée à eux-mêmes, et que chacun peut se donner aussi bien qu'eux? où sont les miracles que Dieu a opérés par leur ministère, pour l'autoriser? N'ont-ils pas, au contraire, établi et étendu leur secte par les intrigues, les factions, les guerres civiles et la force des armes? Combien de millions d'hommes la secte de *Luther* n'a-t-elle pas fait égorger en Europe! Dans

le seul Royaume de France, les sectateurs de *Calvin* ont livré dix-sept batailles rangées contre leurs légitimes Souverains. Quelle Religion ! quelle réforme ! quel Évangile !

Non, ce ne fut jamais là celui de Jésus-Christ ni de son Église. Ce qui la distingue de l'hérésie, c'est qu'intolérante par principes, parce que la vérité ne sauroit compatir avec l'erreur, et qu'elle ne peut ni changer ni souffrir qu'on altère le dépôt sacré qui lui a été remis ; elle est tolérante par sentimens et par affection. Le véritable enfant de cette Église, animé de son esprit, voit avec compassion et avec tendresse ceux qui se trompent et qui s'égarent : ils les plaint, il gémit sur eux, il emploie pour les ramener, non les armes de la guerre et de la violence, mais celles de la persuasion et de la douceur. Il condamne les excès auxquels un faux zèle a pu se livrer quelquefois. S'il ne peut parvenir à toucher et à convaincre, il ne se croit pas dispensé d'aimer et de chérir ceux qu'il regarde toujours comme des hommes et des frères. Ce n'est donc point la Religion Catholique et Romaine, qui enfante les discussions et les troubles dans un État. Ce n'est point elle qui ébranle et qui sape les trônes. Qu'on ouvre nos annales et celles des

peuples voisins ; qu'on parcoure l'histoire des principales hérésies, qui ont désolé la surface de la terre ; on verra si elles n'ont pas été les causes funestes qui ont produit les révolutions, dévasté les États, et avili la personne et la dignité des Monarques.

Toutes les sectes qui n'ont pas été assez puissantes pour pouvoir prendre les armes, sont tombées presque dès leur naissance. Mais qui n'admirera la fermeté inébranlable de la Religion ! Elle a été attaquée par toutes les puissances de la terre et de l'enfer. Les Empereurs païens n'ont rien oublié pour l'étouffer dans sa naissance. Plusieurs autres Princes ont en différentes fois saccagé Rome, massacré ou chassé les Papes ; plus de deux cents sectes hérétiques ont attaqué l'Église Romaine. Timides dans leurs commencemens, elles sembloient d'abord n'en vouloir parmi nous qu'aux abus du culte ; elles ont ensuite attaqué et tâché de détruire le culte même. Enhardies par leurs progrès, elles n'ont bientôt plus gardé de mesures. Jusqu'où les plus violentes n'ont-elles pas porté leur fureur et leur rage ! Elles ont violé et renversé les temples, pillé les vases saints, dispersé et jeté au vent les cendres des martyrs, massacré les ministres du Seigneur, brisé les autels, profané, souillé, foulé

aux pieds ce que nos sanctuaires renfermoient de plus auguste et de plus sacré.

Et à quoi ont servi toutes ces guerres sacriléges, toutes ces terribles attaques, qui sembloient devoir mille fois renverser la Religion? sinon à la rendre toujours plus ferme et plus inébranlable? Que l'enfer irrité enfante dans tous les temps, pour la combattre et la détruire, cent monstres qu'il vomit de son sein impur; déchirée par l'erreur, défigurée par la superstition et par l'ignorance, déshonorée par les vices d'un grand nombre de ses enfans, et quelquefois même de ses chefs, ébranlée dans tous ses points et jusque dans sa racine par l'impiété: on la voit triompher enfin de tout; et son vaisseau battu sans cesse par tant de tempêtes, vogue glorieusement, toujours le même, au travers du vaste espace des siècles, soutenu par la main du Tout-Puissant.

Portez vos regards, au contraire, sur cette multitude de sectes différentes, qui ont paru successivement sur la terre, et qui se vantoient faussement d'être la véritable Église de Jésus-Christ; et voyez comment, après y avoir fait plus ou moins de bruit, suivant qu'elles ont été plus ou moins protégées, elles sont retombées pour jamais

dans l'abyme du néant et de l'oubli. Celles qui se sont élevées dans ces derniers siècles, après avoir fait d'abord de grands ravages, ont tari tout d'un coup comme des torrens, et n'ont plus fait de progrès. Elles ne se sont conservées que dans quelques pays particuliers, où les Catholiques Romains mêlés même avec elles, ainsi qu'avec presque tous les peuples de l'univers, subsistent malgré leur haine et leurs persécutions. On y voit la Religion qu'ils professent, garder au milieu d'elles le beau nom de *Catholique*, ce nom que, pour la distinguer de toute autre Eglise, elles sont elles-mêmes forcées de lui laisser. Réunies toutes contre elle seule, parce qu'elles ne peuvent souffrir une Religion dont elles sentent la supériorité, leurs efforts conjurés et toujours infructueux ne servent qu'à confirmer de plus en plus l'oracle de son divin Auteur, que *les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle* (*). A ses pieds se sont brisées toutes les armes de l'enfer. Elle a résisté à tout et triomphé de tout. Elle a dissipé ou écarté toutes les hérésies, dont quelques-unes ne restent

(*) Le mot de *portes* signifie ici *puissance*, parce que chez les Juifs on tenoit les assemblées et l'on rendoit la justice aux portes des villes.

éparses sur la terre et resserrées, chacune dans quelque lieu particulier, comme des monstres vaincus et enchaînés, que pour servir de monumens aux victoires de l'Église.

Quelle consolation pour les vrais Fidelles, et quelle conviction de la vérité, de voir la Religion Catholique, depuis dix-sept siècles, victorieuse de toutes les erreurs, et demeurant toujours la même, se conserver un grand nombre de sectateurs dans les pays qui l'ont abandonnée, et regagner avec avantage dans de nouvelles contrées, ce que dans d'autres l'esprit d'erreur et de schisme lui a fait perdre ! Le malheur est pour ceux qui la quittent, bien plus que pour elle. Les branches sèches qui tombent d'un grand arbre, ne l'empêchent pas de s'élever avec les autres vers le Ciel.

Il est donc facile, pour quiconque ne veut pas obstinément fermer les yeux à la vérité, de distinguer la véritable Église de Jésus-Christ, d'avec les sociétés qui en prennent faussement le titre. Quelle autre que l'Église Romaine, a toujours été aussi invariable dans sa doctrine ? Ce qu'elle croit aujourd'hui, elle l'a toujours cru et le croira toujours ; tandis que les autres prétendues Religions n'ont fait que changer et varier dans leurs professions de foi,

comme l'a invinciblement prouvé l'illustre auteur de l'immortelle *Histoire des Variations*, qui est restée et restera toujours sans réponse (*).

Quelle autre que l'Église Romaine embrasse tous les lieux? Les fidelles qui la composent, sont répandus dans toutes les régions de la terre, au lieu que les autres sociétés sont renfermées dans un certain pays. Elle est beaucoup plus étendue que chacune des autres sociétés qui se disent Chrétiennes : ce qui lui assure le glorieux titre de *Catholique*, qu'elle porte par-tout, et par lequel ses ennemis mêmes la désignent.

Quelle autre enfin que l'Église Romaine, peut se glorifier à juste titre d'avoir été fondée par les Apôtres, et d'avoir été gouvernée sans interruption, par des successeurs, qui tiennent d'eux leur mission et leur autorité? Celui qu'elle reconnoît aujourd'hui pour son Chef visible, remonte

(*) L'*Histoire des Variations* porte coup aux Protestans, et couvre de ridicule *Luther* et *Jurieu*: l'Auteur y fait voir combien les nombreuses sectes de Protestans varient entre elles, combien chacune d'elles a varié en particulier, et est devenue différente d'elle-même, combien elles ont ressuscité de vieilles erreurs proscrites par l'Église. *Dict. Encycl. Art. Bossuet.*

par une chaîne non interrompue, jusqu'à *St. Pierre*, que Jésus-Christ lui-même a établi pour être le chef de ses Apôtres et de son Église. Et ce n'est pas sans un dessein particulier de la Providence, que le Chef de cette Église, laquelle doit être toujours visible à tous les peuples de la terre, occupe un rang distingué parmi les Souverains de l'Europe, afin qu'il n'y ait personne au monde qui ne puisse voir et reconnoître où est la véritable Église.

Qui pourroit n'être pas frappé de tous ces caractères si distinctifs et si lumineux, uniques et propres à la Religion Romaine? et ne sont-ils pas une démonstration accablante contre toutes les sectes, qui tombent aux pieds de cette Église qu'elles ont quittée.

Aussi ses adversaires mêmes ne peuvent-ils s'empêcher de lui rendre hommage. On a entendu à Strasbourg deux Ministres Luthériens, qui revenoient d'assister un de leurs malades à la mort, se dire l'un à l'autre: *Voilà encore une personne que nous venons d'envoyer en enfer.*

Le trait qui suit, prouve également que, si les religions prétendues réformées sont des erreurs, ce n'est pas pour leurs chefs.

Un Ministre de la secte de *Calvin*, sur le point de mourir, envoya sa servante

chercher un Prêtre Catholique. Elle rencontre dans la rue un Officier, qui lui demande comment va le malade. Elle lui répond qu'il est à l'article de la mort, et qu'il l'envoie chercher un Prêtre Catholique. Il la força de rentrer chez son maître, en disant : *Puisqu'il a envoyé les autres au diable, qu'il y aille aussi lui-même* (*).

Mais voici un témoignage encore plus décisif ! La Princesse *Élisabeth-Christine de Wolfembutel* étant sur le point d'épouser l'Archiduc *Charles* d'Autriche, qui fut depuis l'Empereur *Charles VI*, crut devoir, pour la tranquillité de sa conscience, consulter les Luthériens mêmes. Les Docteurs Protestans, assemblés à Helmstad, répondirent que *les Catholiques ne sont point dans l'erreur pour le fond de la doctrine, et qu'on peut se sauver dans leur Religion*. La Princesse embrassa la Religion Catholique Romaine. Le Duc son père en fit de même, disant que le parti le plus sûr, dans une matière si importante, seroit toujours le parti le plus sage.

On dit assez souvent qu'il faut vivre et mourir dans la religion de ses pères. Oui

(*) Ce fait, arrivé il n'y a pas bien long-temps à Namur, est très-certain, et nous le tenons de plusieurs personnes dignes de foi.

sans doute, s'ils ont eu l'avantage de professer la véritable Religion : mais s'ils ont eu le malheur d'en embrasser ou d'en suivre une fausse, on ne doit pas balancer de la quitter, comme nous devrions renoncer à une succession injuste et mal acquise qu'ils nous auroient laissée.

Une dernière réflexion par laquelle nous finirons cet article, c'est qu'il n'y a que dans la Religion Catholique qu'on trouve ce Tribunal vivant, perpétuel et infaillible, que l'hérésie n'a pas manqué de rejeter, parce qu'il l'a condamnée ; mais Tribunal absolument nécessaire pour conserver sans variation et sans mélange tout son corps de doctrine, et pour anathématiser sans ménagement toutes les innovations qu'on tenteroit d'y introduire ; Tribunal le plus propre et le plus convenable au commun des hommes, dont la plupart sont peu susceptibles par eux-mêmes, et par la multitude des soins qui les occupent, de discussions épineuses et de longs raisonnemens, et pour qui il faut une voie plus simple et plus courte.

Jésus-Christ sans doute nous a par lui-même et par ses Apôtres, appris toutes les vérités qu'il étoit nécessaire à l'homme de savoir. Il a mis dans tout leur jour les vérités purement naturelles, presque étouf-

sées dans tous les hommes par les passions et les préjugés. Il y en a ajouté d'autres, auxquelles toutes les forces de l'entendement humain ne pouvoient atteindre, et que tout au plus un petit nombre de sages avoient soupçonnées. Mais il falloit conserver aux hommes ces vérités précieuses, et le divin Fondateur auroit manqué à son ouvrage, s'il n'avoit perpétué dans son Église la même autorité qui les avoit enseignées. C'est aussi ce qu'il a fait par ces paroles si connues qu'il adresse à ses Apôtres : *Allez, instruisez tous les peuples, en leur apprenant à observer toutes les choses que je vous ai commandées, et voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles* (*).

Jésus-Christ établit donc par-là, une Église, une société légitime de Pasteurs, qui doivent succéder aux Apôtres dans toute la durée des siècles, pour enseigner toutes les nations. Chef invisible de cette Église, il lui a donné sur la terre un Chef visible. C'est celui à qui il a dit, et à tous ceux qui dans le même rang viendront après lui : *Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne*

(*) Matth. 28.

prévaudront point contre elle. Et je vous donnerai les clefs du royaume des Cieux, désignant par cette expression, qui lui étoit ordinaire, son Église, essentiellement liée avec ce Royaume éternel préparé pour les justes dans les Cieux. *Tout ce que vous lierez sur la terre, sera lié dans le Ciel*, etc (*). Avec ces deux textes de l'Évangile, admis et reconnus par les hérétiques mêmes, on peut confondre toutes les sectes séparées de l'Église Romaine. Car non-seulement, ainsi que nous l'avons déjà observé, aucune d'elles ne peut montrer, comme l'Église Catholique, la succession légitime de ses Pasteurs depuis les Apôtres, ni avoir un centre d'unité; mais aussi elles n'ont point de Tribunal visible et toujours subsistant, revêtu d'une autorité infaillible, à laquelle on puisse avoir recours, dans toutes les occasions nécessaires, pour distinguer la vérité de l'erreur.

Quelle est, pourra-t-on leur dire, l'autorité suffisante que vous alléguerez? Sera-

(*) Matth. 16. Les Interprètes observent que les *clefs*, qui sont le symbole de la suprême puissance, n'ont été promises qu'à *St. Pierre* et à ses successeurs dans le gouvernement général de l'Église, au lieu que le pouvoir de *lier et de délier*, qui a été spécialement promis à *St. Pierre*, a été accordé aussi à tous les Apôtres.

ce l'*Écriture-Sainte ?* Toute seule elle ne suffit pas. Elle ne s'explique point d'elle-même. Chacun de vous la prend selon ses vues, en des sens différens. Je n'en veux pour preuve que ce texte si clair : *Ceci est mon corps.* Que d'interprétations diverses et contraires ne lui avez-vous pas données? Qui en fixera pour moi le sens véritable ? Il falloit donc à l'Écriture-Sainte un Interprète vrai et infaillible. Si un Législateur, pour fonder un État, formoit un corps de lois, et se contentoit ensuite de les publier, laissant à tout le monde, jusqu'au dernier homme du peuple, à les entendre à sa façon et à son gré; il est visible que chacun tourneroit la loi à son avantage ou à sa fantaisie : ce qui amèneroit infailliblement la discorde et la confusion la plus horrible. Tel est le système des novateurs, qui ne veulent point d'autre juge des différends en matière de religion, que l'Écriture. N'est-ce pas de cette Écriture mal entendue, mal expliquée, que toutes les hérésies ont pris naissance ? Ne se sont-elles pas toutes étayées de l'Écriture, en faveur de leur nouvelle doctrine ? Il étoit donc nécessaire, pour rendre la foi sûre et inébranlable, pour en conserver le dépôt dans toute sa pureté jusqu'à la fin des siècles, que Dieu établît un Juge vivant, perpétuel,

qui prononçat infailliblement sur toutes les controverses, et fixât invariablement le sens des passages contestés. Aussi les Protestans, fatigués de leurs variations et de leurs longues disputes, ont-ils si bien senti la nécessité de ce Tribunal, qu'ils ont donné au Synode de Delft, et surtout à celui de Dordrecht, à peu de chose près, la même force et la même autorité qu'ils refusoient à l'Église Catholique. Étonnante contradiction dans des hommes, qui jusque-là n'avoient voulu reconnoître d'autre juge de la doctrine, que l'Écriture elle-même. Ils ont reconnu le besoin d'une autorité, pour retenir dans l'unité de doctrine leurs sectateurs : mais quel droit ont-ils eu de substituer leur autorité à celle de l'Église ? Sera-ce l'onction secrète, l'esprit intérieur, qui devra diriger et servir de règle ? Quelle porte ouverte à l'illusion, au fanatisme ! Sera-ce l'autorité d'un autre homme, d'un docteur, d'un ministre ? Mais quel droit a-t-il pour me soumettre, et m'obliger à penser comme lui ? Il n'y a qu'une autorité divine, qui ait droit de commander à ma raison. « Qu'on me prouve, disoit M. *Rousseau* de Genève, aux Ministres de cette Église protestante, qui l'avoient condamné, qu'en matière de foi je suis obligé de me soumettre aux décisions de

quelqu'un, dès demain je me fais Catholique, et tout homme conséquent et vrai fera comme moi. »

Il avoit raison sans doute. Nulle autorité humaine n'a le pouvoir de subjuguer notre entendement. Si vous ne l'affranchissez point, si vous voulez l'obliger à reconnoître des dogmes, des mystères qu'il ne peut comprendre, si vous le laissez sous le joug; que ce soit sous un joug sacré, non sous votre joug profane. *Je ne suis pas étonné*, a dit un homme d'esprit, *qu'il y ait des hérésiarques; l'orgueil suffit pour cela : mais je suis toujours surpris qu'il y ait des hommes assez imbécilles, pour se rendre de bonne foi leurs disciples.* Le fameux *Muncer*, chef des Anabaptistes, ayant quitté *Luther* son maître, pour se mettre à la tête d'un nouveau parti, avoit soulevé par ses discours fanatiques un nombre prodigieux de paysans d'Allemagne, en ajoutant à ses dogmes, que Dieu ne vouloit plus sur la terre de Souverains ni de Magistrats. Les rebelles furent taillés en pièces, et *Muncer* lui-même fut pris. On lui demanda pourquoi il avoit séduit tant de malheureux. Il répondit en riant : *Pourquoi me croyoient-ils ?*

Si les novateurs ne sont que des hommes, sujets comme les autres à l'erreur, capables

de se tromper ou de vouloir me tromper, sans autorité divine ni mission légitime; leur doctrine n'a donc aucun fondement solide et qui puisse me rassurer. *Qui êtes-vous*, disoit *Luther* aux Anabaptistes, lorsqu'ils voulurent enseigner une doctrine contraire à la sienne? *Qui vous a envoyés? Où étoit l'Église avant vous?* Ne pouvoient-ils pas lui faire les mêmes questions, et qu'auroit-il eu de sensé à répondre?

Aussi de sa secte seule en est-il sorti un si grand nombre d'autres, qu'elles sont presque innombrables. Il en étoit profondément affligé. Mais il avoit frayé le chemin; chacun vouloit comme lui être le juge de l'Écriture, l'arbitre absolu de la Religion. Tous ces grands réformateurs, suscités extraordinairement de Dieu, se sont contredits, déchirés, excommuniés les uns les autres, et se sont tous traités mutuellement d'hérétiques, sans qu'on ait pu jamais parvenir à les accorder, malgré toutes les tentatives et les efforts, que les Princes même Protestans ont faits pour cela (*).

(*) Les principaux disciples de *Luther* se firent chefs de sectes, *Mélanchton*, *Carlostad*, *Œcolampade*, *Zuingle*, *Oriander*, *Muncer*, etc. *Calvin* fut d'abord perverti par un Luthérien, et traça ensuite un autre plan de religion, une nouvelle réforme : il trouva dans sa secte un grand nombre d'imitateurs.

C'est que l'esprit de l'homme est de nature à ne devoir se soumettre entièrement et sans réserve, qu'à un jugement que les ténèbres de l'erreur ne puissent obscurcir. S'il n'est point dans l'Église d'oracle vivant et infaillible, seul juge de la foi; chacun croira tout ce qu'il lui plaira, et il y aura autant d'opinions que de cerveaux diversement organisés. Que deviendra donc alors cette maxime de l'Apôtre, révérée des Protestans mêmes: *Un seul Seigneur, une seule Foi* (*)? J'ai connu dans ma jeunesse un artisan Suisse, que cette seule considération, examinée à la lumière du bon sens, avoit engagé à se faire Catholique. La plupart des autres Protestans qui n'ont pas le courage d'embrasser notre Religion, mais qui raisonnent et veulent être conséquens, finissent par être Déistes, ou plutôt *Riénistes*, ne sachant plus, au sujet de la Religion, que penser ni que croire.

En fait de Religion, il n'y a pour l'homme que deux règles, la raison et l'autorité. La raison seule se borne à ce que nous appelons la religion naturelle; c'est celle que professent nos incrédules modernes, qui semblent s'être attachés à

(*) *Unus Dominus, una Fides.* Ephes. 4.

l'élever sur les ruines de la Religion révélée. S'ils méprisent, s'ils rejettent celle-ci; ce n'est, à les en croire, que pour mieux établir celle-là. Le Dieu qu'ils reconnoissent, est insensible à la manière dont on l'honore. Chrétiens, Juifs, Musulmans, idolâtres même, tous sont égaux à ses yeux. La probité seule peut les distinguer. Quelque culte que les hommes lui rendent, ils sont sûrs de lui plaire, pourvu qu'ils soient exacts observateurs de la loi naturelle, justes et bienfaisans envers leurs semblables. Tel est aujourd'hui l'évangile des incrédules.

Les *Sociniens*, sortis de l'école de *Calvin*, leur avoient frayé les voies. *Lélie* et son neveu *Fauste Socin*, nés à Sienne en Italie au commencement du seizième siècle, voulant profiter de la liberté, que *Luther*, *Calvin* et les autres réformateurs, se donnoient d'interpréter l'Écriture selon leurs lumières ou plutôt leurs idées particulières, allèrent, ce pas une fois franchi, beaucoup plus loin qu'eux, et rejetèrent la divinité de J. C. avec tous les mystères de la Religion Chrétienne. Ces hérétiques, si l'on peut donner ce nom à des sectaires qui méritent à peine le nom de Chrétiens, n'ont conservé de la Religion de J. C. que sa morale. Ils l'ont même défigurée, soit en

niant les dogmes qui en sont les plus solides fondemens, soit en altérant sa pureté par des relâchemens favorables à la nature corrompue. C'est néanmoins dans cette morale, toute humaine, toute naturelle qu'elle est, qu'ils font consister uniquement la Religion Chrétienne : les dogmes n'en sont pas selon eux une partie nécessaire. *Grotius* (*) sur la fin de ses jours se laissa séduire par les louanges flatteuses, que lui donnèrent quelques chefs du Socinianisme. Ce savant homme, qui avoit d'abord réfuté avec succès leurs pernicieuses erreurs, dégoûté de la religion protestante dans le sein de laquelle il étoit né, et où il ne trouvoit ni une règle assurée pour terminer les disputes sur les matières de foi

(*) Il naquit à Delft, ville de Hollande, en 1582 : il fit des progrès si rapides dans ses premières études, qu'il composa des vers latins à huit ans. On a de lui un grand nombre d'Ouvrages, qui lui ont mérité le titre d'un des plus savans hommes et des plus beaux esprits qui ajent paru en Europe. Le plus célèbre de ses Ouvrages, est, après son fameux *Traité de la Paix et de la Guerre*, traduit en François par *Barbeyrac*, celui de la *Vérité de la Religion Chrétienne*, traduit par l'Abbé *Goujet*, et que *Saint-Évremond* appeloit le *Vade mecum* des Chrétiens. Il mourut en 1645. C'est un problême parmi les Savans, dit le Dictionnaire Encyclopédique, s'il est mort Catholique ou Protestant.

ni assez d'union pour les prévenir, ne pouvant d'ailleurs, comme il arrive à bien d'autres, se déterminer à embrasser la Religion Catholique dont la pratique lui paroissoit trop sévère, se détacha insensiblement des dogmes qu'il avoit regardés jusqu'alors comme essentiels au Christianisme. Il goûta la tolérance universelle, que les Sociniens substituent à l'autorité de l'Église, pour fixer sur les controverses de Religion les doutes de l'esprit humain.

J'avoue, dit l'Auteur des *Questions sur l'Incrédulité*, que les Sociniens, d'après les principes posés par les prétendus réformateurs *Luther* et *Calvin*, ont raisonné plus juste que les autres sectes, qui se sont séparées de l'Église Romaine, et qui, pour être conséquentes, devoient admettre, comme les Sociniens, une tolérance générale. Mais pour être mieux d'accord avec eux-mêmes, il leur restoit encore un pas à faire ; il falloit renoncer ouvertement, comme l'ont fait depuis les Déistes, à l'autorité de la Révélation. On a de la peine à comprendre comment il peut être plus nécessaire au salut, de croire que J. C. est un Prophète envoyé de Dieu, ainsi qu'ils l'enseignent, que de croire qu'il est Dieu. Quelle violence aussi ne faut-il pas se faire, pour n'entendre jamais à la lettre un livre

qu'on

qu'on reconnoît pour inspiré ! Tout esprit raisonnable conviendra qu'il est plus court et plus simple de nier avec les Déistes la vérité de l'Écriture, que de lui donner avec les Sociniens une torture continuelle pour en faire disparoître les mystères qu'elle contient. Il faut avoir une singulière trempe d'esprit, pour goûter et adopter les subtilités inouies de cet étrange jargon.

Le déisme est donc une suite aussi naturelle du socinianisme, que celui-ci l'a été du schisme de *Luther* et de *Calvin ;* et pour achever la suite des erreurs sur la Religion, on peut ajouter que le déisme conduit inévitablement à l'athéisme, car un Dieu pour qui tous les cultes, toutes les doctrines, l'idolâtrie même, sont indifférentes, ne sauroit être la sagesse, la vérité par essence, ni conséquemment un Dieu véritable. Mais l'athéisme étant insoutenable aux yeux de la raison, le Déiste forcé d'abandonner ce poste, encore plus mauvais que tous les autres, doit nécessairement se jeter dans le pyrrhonisme, ainsi que l'ont fait plusieurs d'entre eux à l'exemple de *Bayle*, qui de Protestant est devenu Pyrrhonien outré : car il n'est aucune vérité, soit historique, soit dogmatique, qu'il ne veuille rendre douteuse ou par des objections particulières, ou par les principes gé-

néraux répandus dans tous ses Ouvrages. Cependant, comme le pyrrhonisme est un vrai délire, s'il est sérieux, ou ne sauroit être qu'un déguisement dans celui qui n'a pas perdu l'usage de sa raison ; on ne doit pas craindre qu'il fasse de grands progrès parmi les hommes : et ceux qui raisonneront avec justesse, demeureront constamment attachés à l'Église Catholique, pour ne pas errer de tous côtés, sans trouver un point fixe où ils puissent s'arrêter.

Ce n'est, nous le répétons, que dans l'Église Catholique, qu'on trouvera ce point fixe. La voie la plus facile, la plus courte, et tout à la fois la plus sûre, y est toujours ouverte. Si par des argumens captieux on cherche à me rendre suspect quelque article de ma foi, si mon imagination effrayée dispute en secret, et veut ramener à l'examen ce qu'elle doit croire ; elle n'a besoin pour s'éclairer, pour se calmer et se fixer, que de faire attention à l'enseignement public de l'Église Catholique et Romaine, et à la croyance générale des Peuples qu'elle renferme dans son sein. Si l'orgueil, si l'esprit d'indépendance, si l'amour de la nouveauté élève des contestations, fait naître des incertitudes et des doutes ; je regarde où est l'autorité visible,

le corps des Pasteurs et son Chef; et ne craignant plus de flotter au gré des opinions, je demeure ferme et inébranlable.

C'est en vain que les ennemis de l'Église, aveuglés par la haine ou par la prévention, se plaisent à la calomnier en l'accusant de superstition, d'idolâtrie, d'innovation dans le culte : elle en a été pleinement justifiée par une des plus grandes lumières de l'Église Gallicane, l'illustre *Bossuet*, dans son *Exposition de la Doctrine Catholique*, Ouvrage qui a fait revenir un si grand nombre de Protestans, qui acheva de décider M. *de Turenne* à faire son abjuration, et qui auroit pu dessiller les yeux à beaucoup d'autres encore, si les préjugés de l'enfance et de l'éducation ne causoient pas un aveuglement, presque aussi difficile à guérir que la cécité de naissance.

Qu'ils exagèrent des scandales dont elle gémit ; qu'ils affichent avec ostentation des maximes de réforme, des mœurs plus austères, pour mieux séduire les ames simples et bien intentionnées : on ne peut rien inférer de la doctrine aux mœurs, ni des mœurs à la doctrine, parce qu'elles ne sont que trop souvent séparées, et qu'il n'est pas rare de voir des personnes vivre moralement bien et penser très-mal, ou conserver la foi au milieu des désordres.

Qu'ils vantent l'esprit, la science et les talens de leurs chefs ou de leurs principaux sectateurs; comme si les plus grands hommes ne pouvoient pas tomber dans les plus grands égaremens (*).

Qu'ils invoquent la primitive Église, pour s'arroger le droit de changer à leur gré la discipline, les lois, la doctrine de l'Église présente, comme si elle pouvoit plus errer sur ces points dans un temps que dans un autre, et que son divin Chef ne dût pas *tous les jours* l'assister de son esprit.

Que par un subterfuge favorable à l'indépendance, ils en appellent à l'Église assemblée qui ne sera point, pour se dispenser d'obéir à l'Église dispersée qui les condamne : leur prétendu appel sera-t-il reçu au souverain Tribunal de celui qui a formellement promis de lier dans le Ciel tout ce que les Chefs de son Église auront lié sur la terre ? ne trouvent-ils pas dès-à-présent leur condamnation dans l'exemple édifiant qu'a donné à ce siècle l'un des plus grands Archevêques de l'Église

(*) Ne pensez pas, mes Frères, disoit *St. Augustin* à son Peuple, que de petits esprits aient pu faire des hérésies : il n'y a guère que de grands personnages qui aient eu ce malheur.

de France, qui a su, par sa soumission héroïque, tirer une véritable gloire du sein même de ce que les hommes vulgaires seroient tentés de regarder comme une honte? Séduit par son cœur dans une matière, où le défaut sera toujours beaucoup plus commun que l'excès, M. de *Fénelon* avoit dans son Livre des *Maximes des Saints* trop accordé à l'amour de Dieu, en croyant l'homme sur la terre, capable de cette affection pure et désintéressée, qui ne sera l'heureux partage que du Ciel. Mais sans aigreur dans la dispute, sans entêtement dans ses idées, sans fiel contre ses adversaires, il se contenta d'exposer ses raisons, et les abandonna dès qu'il eut lieu de connoître qu'il s'étoit trompé. Un bref du Pape ayant condamné son Ouvrage, le vertueux Prélat se soumit aussitôt sans restriction et sans réserve. *Il coûte sans doute de s'humilier*, écrivoit-il à l'Évêque d'Arras; *mais la moindre résistance au saint Siége coûteroit cent fois plus à mon cœur*. Il publia un Mandement contre son propre livre, et annonça lui-même en chaire sa condamnation. Il fit plus: il voulut éterniser sa soumission par un monument aussi respectable que magnifique. Il fit faire, pour sa Cathédrale, un soleil destiné à l'exposition du saint Sacrement:

ce soleil étoit porté par deux Anges, qui fouloient aux pieds divers livres hérétiques, parmi lesquels étoit le titre du sien.

Tel doit être et sera toujours le véritable enfant de l'Église. S'il a eu le malheur de tomber, il se hâtera de se relever à sa voix. S'il est demeuré ferme, les attaques de l'erreur, comme celles de l'impiété, n'altéreront jamais sa croyance et sa foi. Il restera toujours invariablement attaché à cette Église, où il voit se perpétuer dans le premier de ses Siéges et dans les autres qui lui restent unis, la succession légitime de ses Pasteurs depuis les Apôtres, pour la gouverner sans interruption jusqu'à la fin des siècles, et pour continuer de former tous ensemble ce Tribunal toujours subsistant, destiné à maintenir le dépôt sacré de la doctrine, et à transmettre sans altération tous les dogmes qu'elle a reçus de Jésus-Christ et de ses Apôtres : caractères uniques et distinctifs de la véritable Église.

Nous pourrions, en les développant davantage, et en y ajoutant d'autres preuves encore, faire voir de plus en plus que c'est à juste titre que l'Église Romaine se glorifie d'être seule la vraie Église de J. C. (*) Nous

(*) On les trouvera sur-tout dans un petit Ouvrage intitulé : *Méthode courte et facile pour discerner la*

en avons assez dit, non pour guérir de l'esprit de parti ceux qui en sont malheureusement infectés, car telle est la force et l'aveuglement de la prévention, que cette cure est moralement impossible; mais du moins pour prémunir contre la séduction, et pour affermir dans leur attachement à la véritable Église ceux qui, dans un âge encore tendre pourroient se laisser ébranler, et céder peut-être enfin.

Si quelque jour ils étoient tentés d'abandonner la foi de cette Église, dans le sein de laquelle ils ont eu le bonheur de naître, et à qui tant de titres assurent incontestablement la glorieuse prérogative d'être la véritable Église que Jésus-Christ est venu fonder sur la terre; qu'ils se rappellent ce trait frappant, rapporté par un Auteur

---

véritable Religion d'avec les fausses. La lecture réfléchie de ce bon Ouvrage, qui a ramené plusieurs Protestans dans le sein de l'Église, ne manqueroit jamais de produire le même effet, si la conversion du cœur étoit toujours le fruit de la conviction de l'esprit. On peut lire aussi les *Pensées Théologiques, par Dom Jamin, religieux Bénédictin.* La traduction Allemande de ce livre ramena en 1769 le Prince Palatin au sein de l'Église Catholique.

contemporain (*), et qui lui seul vaut un traité. Ce fameux hérésiarque, qui entraîna dans sa révolte contre l'Église Romaine une partie de l'Allemagne, étant près de mourir, sa mère qui vivoit encore, s'approcha de son lit, lui avoua ses inquiétudes au sujet de la Religion, et le conjura les larmes aux yeux, de lui dire sincèrement laquelle de sa religion ou de la Romaine étoit la meilleure. *Luther* alors roulant des yeux hagards et furieux : *La mienne pour vivre*, répondit-il, *et l'autre pour mourir*.

(*) *Bartoli*, Jésuite Italien, Auteur de plusieurs Ouvrages, et particulièrement d'une Histoire de sa Compagnie, en 6 vol. in-folio, qui a été traduite en Latin : car tous ses écrits sont en Italien. *Dict. Encycl.*

XVIII.

Aimez le doux plaisir de faire des heureux.

LE premier, le plus naturel de nos sentimens, celui qui naît et meurt avec nous, est le desir de notre bonheur. Mais l'Auteur de la Nature, qui nous destinoit à vivre en société, a sagement voulu que notre propre bonheur fût lié à celui des autres. La même main qui a mis dans notre ame l'amour de nous-mêmes, y a imprimé un sentiment de bienveillance pour nos semblables. Aussi les cœurs bien faits et généreux éprouvent-ils la satisfaction la plus pure à faire du bien aux autres hommes. L'Auteur de l'*Histoire critique de l'Ame des bêtes*, en rapporte un trait, dont il fut acteur en partie. Nous allions, dit-il, à Lyon, le Chevalier *Despuèche*, un de ses amis et moi : nous étions à Châlons ; et pendant que le souper se préparoit, nous prenions l'air à quelque distance de la ville, lorsque nous vîmes un petit enfant qui, à coups de bâton, forçoit une vache de continuer son chemin. Celle-ci faisoit vingt pas, et revenoit ensuite pour entrer dans une petite ruelle. Son

conducteur l'en chassoit de nouveau, et la vache, en meuglant, sembloit exprimer sa douleur. Nous abordâmes cet enfant, à qui nous démandâmes d'où provenoit l'envie qu'avoit cet animal d'entrer dans la petite ruelle. Cette vache, nous répondit-il assez obscurément, appartenoit à un paysan dont la maison est située au bout de la ruelle, et qui l'a vendu il y a huit jours : la pauvre bête, depuis ce temps-là, ne mange presque pas, et chaque fois qu'elle passe près d'ici, elle s'échappe et veut retourner à son ancien gîte. L'affection de cet animal pour son premier maître nous parut remarquable. Allons voir ces pauvres gens, nous dit le Chevalier ? volontiers, répartit son ami : je les accompagnai l'un et l'autre dans la petite ruelle. Nous entrâmes dans une chaumière, et nous trouvâmes le père de famille couché sur un mauvais lit où la paille pure lui servoit de matelas et de duvet. Nous demandâmes à la ménagère pourquoi elle avoit vendu sa vache. Au seul nom de l'animal, la bonne femme se mit à pleurer, et nous dit, en langage assez embarrassé de lui-même, mais qui le devenoit encore plus par ses sanglots qui l'entrecoupoient, que son mari étant tombé malade, et n'ayant pas de quoi le soulager, elle avoit été forcée de vendre à son com-

père la nourricière de toute sa famille ; et que depuis ce temps-là, elle et ses enfans étoient dans la dernière misère, n'ayant plus le lait ni le fromage qui faisoient toute leur noûrriture. J'ai gardé, ajouta-t-elle en redoublant ses pleurs et ses sanglots, les douze écus que j'ai reçus de mon compère pour soulager le malade. Je le regardai alors, et je vis que cet infortuné accompagnoit aussi de ses larmes le peu qu'il ajoutoit au récit de sa misère, que sa femme tâchoit de nous faire connoître. L'effusion du cœur est un garant sûr, comme une marque infaillible de la sincérité des paroles. Tout ce qui se présentoit à notre vue dans cette chétive masure, nous peignoit encore la misère dont on nous parloit. *Ma bonne*, dit le Chevalier, *voilà douze écus, allez chez votre compère, et s'il le veut, ramenez votre vache.* Elle avoit une si grande envie de la ravoir, que sans penser à le remercier, elle sortit en courant, et revint bientôt, précédée de la vache qui, doublant le pas, se retira joyeusement dans son ancienne étable, où tous les enfans allèrent lui marquer leur joie, tandis que leur mère qui s'étoit déjà acquittée de ce devoir, nous rejoignit auprès de son mari. Là, ce tendre couple essaya d'exprimer au Chevalier la reconnoissance dont il étoit pénétré. Par

l'ordre de la mère, les enfans vinrent joindre leur foible voix aux larmoyans accens du malade. La générosité du Chevalier nous fit envie; et pour participer au plaisir inexprimable qu'il ressentoit, nous contribuâmes, son ami et moi, au soulagement de ces bonnes gens. Leur satisfaction étoit bien grande; mais elle n'égala pas, à beaucoup près, la joie et la consolation que nous avions puisées dans cette chaumière : ce plaisir est un plaisir divin.

On rapporte de l'immortel Archevêque de Cambrai, dont on ne peut prononcer le nom sans se rappeler celui du plus humain et du plus aimable des hommes, un trait à peu près semblable, mais infiniment plus beau, et qui, à force d'être sublime par sa simplicité, paroît presque incroyable à notre orgueil. Après la bataille de Malplaquet (*), il reçut dans son palais et dans son séminaire tous les blessés, et les fit soigner à ses dépens. Il recueilloit, dans ce même palais, tous les malheureux paysans que la guerre chassoit de leurs demeures. Il en vit un qui pleuroit et ne mangeoit point : il lui en demanda la raison. Ce pauvre homme,

(*) Village du Hainaut, à dix ou douze lieues de Cambrai, fameux par la grande victoire que le Prince *Eugène* et *Malborough* y remportèrent sur les François en 1709.

obligé de fuir précipitamment à l'approche des ennemis, n'avoit pas eu le temps d'emmener sa vache qui nourrissoit toute sa famille. M. *de Fénelon* lui en promet une autre, et le paysan ne se console point : jamais, dit-il, on n'en trouvera une pareille à celle que j'ai perdue. Le cœur du tendre et compatissant Prélat est touché. Il part sur les dix heures du soir, à pied, suivi d'un seul domestique ; et à la faveur du sauf-conduit que ses vertus et son mérite avoient demandé et obtenu pour lui, il arrive au village de cet homme, trouve sa vache, la lui ramène lui-même, et verse la consolation dans ce cœur désespéré. Nous avons, ajoute un Écrivain qui rapporte ce beau trait, de si malheureuses délicatesses, et les mots chez nous font quelquefois tant de tort aux choses, que deux hommes de lettres, l'un éloquent, l'autre plein d'esprit, ont été obligés d'employer une précaution oratoire dans leur éloge de ce grand homme, pour faire passer ce trait, qui suffiroit seul pour faire adorer *Fénelon*.

Faites des heureux, vous le serez. Le plaisir le plus délicat est de faire celui d'autrui, de rendre un cœur content, de combler une ame de joie. . . . .

Je ne sais ici-bas d'autre félicité,
Que dans une flatteuse et douce volupté :
. . . .

Non dans la volupté dont le peuple s'entête,
Qu'on évite avec soin, pour peu qu'on soit honnête;
Et qui, pour des plaisirs peu durables et faux,
Cause presque toujours de véritables maux.
J'appelle volupté proprement ce qu'on nomme
Ne se reprocher rien et vivre en honnête homme,
Du mérite opprimé réparer l'injustice,
Ne souhaiter du bien que pour rendre service,
Être accessible à tous par son humanité:
Non, rien n'est comparable à cette volupté.

Quel plaisir en effet ne doit-on pas sentir à soulager ceux qui souffrent, à régner sur les cœurs, à mériter le tribut de leurs actions de graces! Et qu'a de plus délicieux la majesté même du trône, que le pouvoir de faire des graces! Quel usage plus doux et plus flatteur, disoit à la Cour, la plus brillante de l'Europe, l'ingénieux et élégant *Massillon*, les Grands peuvent-ils faire de leur élévation et de leur opulence, que de faire des heureux! Qu'ils emploient tant qu'il leur plaira leurs biens et leur autorité à tous les usages que l'orgueil et les plaisirs peuvent inventer; ils seront rassasiés, mais ils ne seront pas satisfaits: la joie pourra se montrer à eux, mais elle ne pénétrera pas dans leur cœur. Qu'ils les emploient au contraire à faire des heureux, à rendre la vie plus douce et plus supportable à des infortunés, que l'excès de la misère a peut-être réduits mille fois à souhaiter que le jour qui les vit naître, eût été

lui-même la nuit éternelle de leur tombeau : ils sentiront alors le plaisir d'être nés Grands ; ils goûteront la véritable douceur de leur état : c'est le seul privilége qui le rende digne d'envie.

L'Impératrice *Marie-Thérèse* a su le connoître et en jouir. Parmi une infinité de beaux traits qui honorent sa vie, on aime à se rappeler celui-ci. Elle étoit à Luxembourg, maison royale près de Vienne. Elle y reçut un message de la part d'une femme âgée de cent huit ans, qui, pendant plusieurs années, n'avoit pas manqué de se présenter le jour du Jeudi-Saint, pour être au nombre des pauvres femmes auxquelles l'Impératrice-Reine lavoit les pieds. Ses infirmités l'avoient empêchée de se rendre au palais. Elle fit dire à l'Impératrice qu'elle avoit le plus vif regret de n'avoir pu se trouver à la cérémonie, non à cause de l'honneur qu'elle auroit reçu, mais parce qu'elle avoit été privée du bonheur de voir une Souveraine adorée. L'Impératrice, touchée des sentimens de cette bonne femme, se rendit elle-même dans le village qu'elle habitoit. Elle ne dédaigna pas d'entrer dans une humble cabane. Elle trouva la personne infirme sur un misérable grabat. *Vous regrettez de ne m'avoir point vue*, lui dit avec bonté cette généreuse Princesse ; *consolez-*

vous, ma bonne, je viens vous voir. Qu'on se représente l'effet que produisit sur cette pauvre femme la présence de son Impératrice et les paroles touchantes qu'elle venoit de prononcer. Ses yeux étoient baignés de larmes ; sa bouche entr'ouverte ne pouvoit proférer une parole : elle tendoit ses mains jointes et tremblantes du côté de sa Souveraine : elle la regardoit comme un Ange du Ciel, qui venoit pour la consoler dans ses peines. L'Impératrice, attendrie, l'entretint long-temps, et lui laissa en se retirant une somme considérable.

Ceux qui s'exercent à la bienfaisance, sentent la vérité de cette belle maxime de Jésus-Christ : *Qu'il est beaucoup plus heureux de donner que de recevoir* (*). Oui, quoi qu'en pensent les hommes durs ou intéressés, la joie de faire du bien est tout autrement douce que celle de le recevoir. Quel plaisir est comparable à celui de rencontrer les yeux de la personne qu'on vient de rendre heureuse ! Quel son de voix plus touchant, que celui du malheureux qu'on vient de combler de joie, et qui ne sait comment exprimer sa reconnoissance ! Si l'on a dit de la louange, qu'elle étoit la plus agréable de toutes les musiques, on peut dire aussi

(*) *Beatius est magis dare, quàm accipere.* Act. 20.

que de toutes les louanges, la plus flatteuse est celle qu'on a méritée par sa bienfaisance. Les seuls éloges, dont les riches et les Grands soient en droit de ne pas se défier, ce sont les éloges qu'ils obtiennent de la reconnoissance : toute autre louange peut s'adresser à leur fortune, celle-là ne s'adresse qu'à leur personne.

Quel spectacle plus ravissant que celui de se voir aimé ! Tous les objets qui s'offrent sont agréables : tous les mouvemens qui s'élèvent dans le cœur sont des plaisirs. Voulez-vous les goûter, ces plaisirs si vrais, si touchans, si dignes d'une belle ame : vivez pour les autres ; vivez sur-tout pour placer le mérite, pour protéger l'innocence, pour secourir l'homme qui souffre. Faites couler la joie dans des cœurs flétris par l'adversité. Entrez chez des misérables, comme une divinité tutélaire qui préserve de la mort. Étudiez toutes les occasions d'épargner du mal aux autres ou de leur procurer du bien. Répandez des graces à propos, sans en être sollicité ; épargnez une pudeur timide, qui les achète toujours trop cher, dès qu'on l'oblige à les demander. Vous goûterez une satisfaction plus douce, plus flatteuse, que celui-là même qui aura senti les effets de votre humanité. Si vous ne la trouvez pas telle, si vous éprouvez

la moindre amertume dans le souvenir d'une bonne action, si vous vous la reprochez; j'y consens, n'y revenez jamais.

On s'accoutume à la prospérité, et on y devient insensible : mais on sent toujours la joie d'être l'auteur de la prospérité d'autrui. Chaque bienfait porte avec lui ce tribut doux et secret dans notre ame. Le long usage qui endurcit le cœur à tous les plaisirs, le rend ici tous les jours plus sensible.

Ce plaisir si pur, si digne d'une ame noble, étoit celui du Maréchal *de Praslin*, qui vivoit sous *Henri IV*. Tout occupé, dans son Gouvernement de Troyes en Champagne, du soin de faire des heureux, il trouva le rare secret de l'être. Au lieu de chercher à briller par une dépense fastueuse, il lui sembla plus beau de nourrir des citoyens, que des chiens et des chevaux : il aima mieux vêtir le vieillard indigent et l'orphelin délaissé, que de décorer d'une riche livrée une foule importune d'esclaves insolens et paresseux. Dispensateur généreux de ses biens, il ne s'en réservoit pour lui-même que la moindre partie. Sans attachement pour les richesses, il savoit mieux en jouir : il n'ouvroit jamais les yeux que pour se voir environné des heureux qu'il avoit faits.

Pourquoi si peu de riches et de Grands

aiment-ils à imiter un si bel exemple ? Il semble que plus on est en état de soulager les malheureux, moins on est touché de leurs misères : plus on a de facilité à répandre la joie et l'alégresse dans les cœurs, moins on a d'inclination à le faire. Riches, las de vos plaisirs, et chagrins au milieu de vos superbes maisons, où les soucis et les peines habitent si souvent et remplissent vos jours d'amertume, voulez-vous, au lieu de la langueur et de la mélancolie qui vous assiégent, faire couler dans votre ame une joie constante : ne songez qu'à exciter dans les autres, par vos bienfaits, des sentimens d'amour et de reconnoissance, vous éprouverez que faire le bonheur des autres c'est travailler à son propre bonheur. Le beau trait suivant en est la preuve.

Dans une petite ville de France, un homme riche, mais accablé du fatal ennui de vivre, alloit terminer ses malheureux jours, lorsque passant dans la place publique, ses yeux égarés se fixèrent par hasard vers une maison. Il y avoit au-dessus de la porte une inscription latine dont voici le sens : *O toi, pour qui ton existence est un fardeau, cherche à faire du bien, la vertu saura te faire aimer la vie.* Il s'arrête un moment, et songe qu'il y a dans son voisinage un Menuisier, honnête homme et pauvre ;

resté veuf depuis peu avec beaucoup d'enfans. *J'étois bien fou*, dit-il, *de livrer ainsi ma succession à des héritiers avides, qui auroient ri de ma sottise, j'en veux faire un plus digne emploi*. Il retourne aussitôt sur ses pas, envoie chercher le Menuisier, et lui dit : *Je suis touché de votre état ; voici une somme de mille écus, pour vous mettre en état de travailler et d'élever votre famille.* Il se chargea lui-même de l'éducation des enfans, et il eut la satisfaction de les voir tous répondre à ses soins. Il goûta la joie la plus douce au milieu d'une famille dont il étoit devenu le père, et qui l'adoroit. Il avoua souvent qu'il n'auroit jamais cru qu'il y eût tant de plaisir à faire celui des autres. Il vécut longtemps, et vécut toujours heureux.

Si vous avez des trésors, quel emploi plus avantageux et plus honorable pouvez-vous en faire, que d'en acheter des cœurs ! La joie sombre et toujours inquiète qu'a l'avarice de contempler ses amas d'or et d'argent, aussi inutiles pour elle-même que pour les autres, pourroit-elle jamais être comparée à celle que sent une ame généreuse, en se faisant aimer par ses bienfaits ? Un Calife, qui faisoit jeter de l'or dans les coffres de son palais, s'écrioit : *Fasse le Ciel que je vive assez pour les remplir.* A ces mots, son favori frémit d'indignation,

et voulut s'éloigner. Le Calife l'arrêta. Où vas-tu, lui dit-il ? Pardonnez-moi, Seigneur, répondit le favori : je me suis ressouvenu d'avoir accompagné votre aïeul en ce même lieu. Son père avoit fait, comme vous, remplir ces coffres. En les voyant il soupira, des larmes coulèrent de ses yeux, et il dit : *O Dieu de Mahomet ! faites-moi vivre assez pour employer ces richesses à rendre mes sujets heureux.*

On est digne de sa fortune, quand on aime à la partager. Tel étoit *Henri II*, Duc de *Montmorenci*, qui, par ses belles qualités, s'acquit l'estime de toute la France. Il sembloit qu'il faisoit consister toute sa gloire à faire des heureux ; il ne laissa passer presque aucun jour sans faire du bien : c'étoit l'ame, les sentimens et les graces de *Titus* dans un particulier illustre. Il répondit à ceux qui lui représentoient que ses largesses convenoient plus à un Roi qu'à un grand Seigneur : *Je crois n'avoir reçu tant de biens du Ciel que pour en faire part aux autres, et je n'aurois souhaité d'être Empereur que pour être le bienfaicteur de l'humanité.*

Il s'entretenoit, dans une de ses promenades à la campagne, sur ce qui fait le bonheur de la vie. Un de ceux qui l'accompagnoient, soutenoit que l'homme, dans les conditions les plus bornées, étoit

souvent plus heureux que les Grands de la terre. Voilà qui résoudra la question, répondit le Duc, en appercevant quatre Cultivateurs qui dînoient à l'ombre d'un buisson. Il marche à eux, et leur adressant la parole : *Mes amis*, leur dit-il, *êtes-vous heureux?* Trois de ces paysans lui répondirent, que bornant leur félicité à quelques arpens qu'ils avoient reçus de leurs pères, ils ne desiroient rien de plus. Le quatrième avoua qu'il ne manquoit à ses desirs que la possession d'un champ, qui avoit appartenu à sa famille, et qui étoit passé en des mains étrangères. *Et si tu l'avois ce champ*, dit M. de *Montmorenci*, *serois-tu heureux ?* Autant, Monseigneur, qu'on peut l'être en ce monde. *Combien vaut-il ?* deux mille francs. *Qu'on les lui donne*, ajouta le Duc, *et qu'il soit dit que j'ai fait un heureux.*

On lit dans la Vie du Chevalier *Bayard* un trait qui nous paroît encore plus beau, parce que ce guerrier n'avoit ni les moyens ni la fortune du Duc de *Montmorenci*. Durant les guerres d'Italie, *Bayard* apprit qu'un Trésorier devoit porter aux ennemis une grande somme. Résolu de mettre la main sur l'homme et sur son trésor, il alla se placer en embuscade avec vingt hommes, et envoya d'un autre côté *Tardieu*, l'un de ses hommes d'armes, avec vingt-cinq sol-

dats, afin que si le Trésorier échappoit à l'un, l'autre ne le manquât pas. Il passa par où étoit *Bayard*, qui fondit sur lui. Le Trésorier et son escorte croyant avoir toute une armée à leurs trousses, s'enfuirent sans regarder derrière eux. On atteignit le Trésorier : il fut conduit à la ville où *Bayard* étoit en garnison, et l'on trouva dans la caisse quinze mille ducats.

En ce moment arriva *Tardieu*, qui fût ébloui de ces belles médailles, et qui en regrettoit davantage que la fortune ne lui eût pas donné la préférence sur *Bayard*. Mon camarade, lui dit-il, j'ai ma part là-dedans, comme ayant été de l'entreprise. *Vous avez été de l'entreprise*, répliqua *Bayard*, *mais non pas de la prise ; et même quand vous en auriez été, n'êtes-vous pas sous mes ordres ?* *Tardieu* devint furieux à cette réponse, et alla porter ses plaintes au Général François, qui adjugea la prise à *Bayard*. Celui-ci, pour se divertir aux dépens de *Tardieu*, mit devant lui les ducats en monceau sur une table. *Camarade*, lui dit-il, *voilà de belles dragées, qu'en dites-vous ?* Je dis, répondit-il avec un grand soupir, qu'elles sont belles, mais que je n'en tâterai pas : cependant la moitié de cela m'auroit bien accommodé, et me mettroit à mon aise pour toute ma vie : *Ne tient-il qu'à cela*,

mon ami, reprit *Bayard*, *pour que vous soyez heureux le reste de vos jours? Ne regrettez pas de n'avoir pas mis la main dessus plutôt que moi : ce que le hasard ne vous a pas adressé, je vous le donne de bon cœur ; la moitié de cela est pour vous.*

Tardieu croyoit que le Chevalier continuoit encore à le badiner ; mais quand il vit compter et partager l'argent, et que *Bayard* lui en eut mis la moitié entre les mains : Hélas ! mon cher maître, mon ami, s'écria-t-il en se jetant aux genoux du Chevalier et versant des larmes de joie, comment reconnoîtrai-je le bien que vous me faites ? *Ne parlez pas de si peu de chose, mon compagnon*, répondit *Bayard*, *c'est le moins que je voulusse faire, et que je ferois pour vous, si j'en avois la puissance.* Cependant le bienfait se trouva si considérable pour *Tardieu*, qu'il en fut riche toute sa vie, et qu'il épousa dans le Rouergue, sa patrie, la fille d'un gentilhomme ; et leur postérité subsiste encore aujourd'hui dans le Comté d'Eu avec le titre de Marquis de *Malessie.*

L'inclination à faire le bonheur des autres, est une qualité si aimable, qu'elle nous fait aimer de ceux même qui ne peuvent avoir part à nos bienfaits. Qui peut lire encore aujourd'hui sans attendrissement

les

les noms de ces Princes dont le souvenir est si cher à l'humanité, des *Titus*, des *Marc-Aurèle*, des *Louis XII*, des *Henri IV*, des *Léopold* et des *Stanislas*? Chéris même après leur mort, combien ne le furent-ils pas durant leur vie! Ils aimoient sincèrement leurs sujets, et ils eurent la gloire et le bonheur d'en être sincèrement aimés. Les peuples aimoient des Princes qui s'occupoient de leur bonheur: les Princes aimoient des hommes dont le Ciel leur avoit confié la destinée. Leur état étoit comme une famille où l'amour seul commande et obéit. On pouvoit faire d'eux ce bel éloge, que l'Histoire fait de *Canut le Bon*, Roi de Danemarck: *Il vécut avec ses Peuples comme un père avec ses enfans.*

Quelle félicité pour le Souverain, d'être moins le chef que l'ami de ses sujets, et de voir que leurs cœurs sont encore plus à lui que leurs biens et que leurs personnes! Si les hommes se donnoient des maîtres, ce ne seroient ni les plus nobles ni les plus vaillans qu'ils choisiroient; ce seroient les plus tendres, les plus humains, des maîtres tels que fut sur-tout un des plus illustres Rois de France, *Louis XII*. Lorsque ce Prince fut monté sur le trône, il diminua les impôts de plus de moitié,

et ne les rétablit jamais. Il aima ses sujets et s'occupa durant tout son règne de leur bonheur. Le revenu de son domaine suffisoit à son entretien et à celui de sa Cour : les impôts levés sur le peuple étoient consacrés à faire fleurir l'agriculture, les arts et le commerce. *Un bon Pasteur*, disoit-il, *ne peut trop engraisser son troupeau : Je ne trouve les Rois heureux qu'en ce qu'ils ont le pouvoir de faire du bien.* S'il ne fut ni un grand héros ni un grand politique, il fut quelque chose de plus, un bon Roi. Aussi tous les François l'aimoient-ils, comme on aime un bon père. Par-tout où il passoit, on alloit au-devant de lui, on le suivoit à son départ jusqu'à trois ou quatre lieues. Ses yeux paternels ne pouvoient se lever, qu'ils ne rencontrassent un ami. Ses voyages étoient des triomphes. On s'empressoit de se trouver sur son passage. Les chemins étoient jonchés de fleurs. L'air retentissoit des cris d'alégresse, de murmures flatteurs, de vœux qu'on faisoit pour la conservation de ses jours. Les gens de la campagne accouroient de dix et de vingt lieues à la ronde, l'entouroient, le pressoient. Un gentilhomme de la suite du Roi, demanda un jour à un vieux laboureur, qui couroit de toutes ses forces, où il alloit, en lui disant qu'il s'incommodoit

à courir si fort. Le bon vieillard lui répondit qu'il couroit pour voir le Roi, qu'il avoit pourtant vu en passant, *mais qu'il le voyoit si volontiers, pour les biens qui étoient en lui, qu'il ne s'en pouvoit soûler.* Ce sont les termes de l'historien contemporain. A sa mort, chacun crut perdre son père, et on l'honora à ses funérailles du titre le plus glorieux qu'ait jamais eu aucun Souverain : il fut proclamé à son de trompe, *Père du Peuple.*

Après *Louis XII*, aucun de ses successeurs ne mérita mieux ce beau nom que *Henri IV*. Il avoit pour l'État l'attachement d'un chef de famille, et pour ses sujets la tendresse d'un père. Que n'auroit-il pas fait, si une main sacrilége n'avoit tranché les jours d'un Prince qui méritoit de ne mourir jamais! Des troupes qu'il envoyoit en Allemagne, ayant fait du désordre en Champagne et pillé quelques maisons de paysans, il dit aux Capitaines qui étoient demeurés à Paris : *Partez en diligence, remédiez à tout, vous m'en répondrez. Quoi! si l'on ruine mes sujets, qui me nourrira? qui soutiendra les charges? qui payera vos pensions, Messieurs? Vive Dieu! s'en prendre à mon peuple, c'est s'en prendre à moi.* Il y a une infinité de ses lettres aux Gouverneurs de Province, à son Surintendant et à ses

Parlemens, dans lesquelles il répète : *Ayez soin de mon Peuple, ce sont mes enfans, Dieu m'en a commis la garde.*

Le Duc de Savoie étant venu le voir, et admirant la beauté et l'opulence de son Royaume, lui demanda ce qu'il lui valoit de revenu. *La France*, répondit le Roi ; *me vaut ce que je veux ; parce qu'ayant le cœur de mon Peuple, j'en tirerai ce que je voudrai. Si Dieu me donne encore la vie quelques années, je ferai en sorte qu'il n'y ait point de paysan dans mon Royaume, qui n'ait le moyen de mettre le Dimanche une poule au pot.* C'étoit l'expression naïve, par laquelle ce bon Roi faisoit connoître le sentiment paternel dont il étoit animé. Nous pourrions en rapporter une infinité d'autres preuves, où éclate l'extrême bonté de ce Prince envers ses sujets, qui de leur côté l'aimoient de tout leur cœur. Il en eut un jour un témoignage bien agréable pour lui, et qu'il raconte ainsi lui-même. « J'ai reçu, écrivit-il à la Duchesse *de Beaufort*, un plaisant tour à l'Église. Une vieille femme âgée de quatre-vingts ans, m'est venue prendre par la tête, et m'a baisé. Je n'en ai pas ri le premier. »

Léopold, Duc de Lorraine, auquel il n'a manqué que l'Empire du Monde, dont il auroit été le *Titus*, comme il le fut de

ses États, étoit si persuadé qu'un Prince n'est sur le trône que pour faire le bonheur de ses peuples, qu'une personne lui faisant un jour le récit des avantages qu'un Souverain venoit de faire à ses sujets : *Il le devoit*, répondit-il ; *je quitterois demain ma souveraineté, si je ne pouvois faire du bien.*

Quelle différence de ces excellens Princes, que le Ciel accorde aux hommes dans son amour pour eux, avec ces despotes couronnés, qu'il leur envoie dans les jours de sa colère et de ses vengeances ! Parmi le grand nombre de ceux que l'histoire des Nations ne nous offre que trop souvent, on peut mettre ce fameux Roi d'Angleterre, *Henri VIII*, à qui la magnificence, la fermeté, le courage, la vigilance, avantages naturels aux ames fortes et faites pour commander, semblent donner quelques droits au titre de *Grand Prince*, mais que sa violence, son injustice, sa cruauté, sa tyrannie excluront toujours du rang des *bons Rois*. Un trait rapporté par un Auteur Anglois, peut servir à faire voir jusqu'à quel point il portoit le despotisme. Ce Prince voulant mettre un impôt de trois schellings par livre (*),

(*) C'étoient vingt-trois sous par livre sterling.

sur tout propriétaire au moins de cinquante livres de rente ; les Communes faisoient de grandes difficultés d'accorder le subside demandé. *Henri* envoya aussitôt chercher *Édouard de Montagne*, un des Membres qui avoit le plus de crédit dans cette Chambre. *Montagne* vint et eut la mortification d'entendre son maître lui dire : *Oh ! l'homme, ils ne veulent donc pas laisser passer mon bill*... Et mettant sa main sur la tête de *Montagne*, qui l'écoutoit un genou en terre : *Que mon bill soit passé demain matin*, continua le Roi, *ou autrement votre tête sera coupée*. Le jour d'après le bill passa.

Dans un temps où ce Prince avoit quelque sujet de mécontentement contre *François I*, il lui envoya pour Ambassadeur un Évêque Anglois, qu'il voulut charger de quelques discours fiers et menaçans. Ce Prélat, qui sentit tout le danger de sa commission, cherchoit à s'en faire dispenser. Ne craignez rien, lui dit *Henri* : si le Roi de France vous faisoit mourir, je ferois abattre bien des têtes à quantité de François qui sont en ma puissance. *Je le crois*, répondit l'Évêque : *Mais de toutes ces têtes*, ajouta-t-il en riant, *il n'y en a pas une qui vînt si bien sur mon cou, que celle qui y est.*

On a tracé de *Henri VIII* un portrait sincère, et qui en donne une juste mais horrible idée. Les amours grossiers et sanguinaires de ce Monarque, ses divorces successifs, qui firent passer plusieurs de ses femmes de son lit sur l'échafaud, l'orgueil despotique avec lequel il fit adopter ses caprices et des lois aussi bizarres que tyranniques, le changement qu'il introduisit dans l'Église de son Royaume, et qui n'eut pas de plus noble motif que ses passions effrénées, ses inconstances dans ses alliances politiques comme dans ses amours : tels sont en peu de mots les traits qui caractérisent le règne et la personne de *Henri VIII*. Que penser d'un Prince qui ose avouer de sang froid en mourant, *qu'il n'a jamais épargné la vie d'aucun homme dans sa colère, ni l'honneur d'aucune femme dans sa passion* (*).

François I, dont on vient de parler, qui fut tantôt l'ami et tantôt le rival de *Henri VIII*, eut le cœur bien mieux fait et sera toujours regardé comme un des Rois les plus chers à la Nation, par ses qualités vraiment royales, et ses inclinations bienfaisantes. S'il n'avoit pas cet air imposant, qui sert quelquefois de mérite

(*) *Dict. Encycl.*

à la grandeur, il avoit un ton de franchise et de bonté, qui prépare à l'amour et l'inspire. La Cour étant à Romorantin en Berri, le Comte de *Saint-Pol* donna, le jour des Rois, un grand soupé, où l'on avoit tiré le roi de la fève. *François I*, qui en étoit, proposa, suivant les mœurs du temps, à la belliqueuse jeunesse de sa Cour, d'aller défier ce roi du sort, et de l'assiéger dans l'hôtel du Comte de *Saint-Pol*.

Au milieu de l'assaut, un des assiégés eut l'imprudence de jeter par la fenêtre un tison qui tomba sur la tête du Roi. Quoique ce Prince eût été si dangereusement blessé qu'on désespéra de sa vie, il ne voulut jamais permettre qu'on recherchât par qui le tison avoit été jeté: *J'ai fait la folie*, répondit-il, *il est juste que j'en boive ma part.* Heureusement le coup n'étoit pas mortel. Le Roi en fut quitte pour ses cheveux, qu'on lui coupa : ce qui lui fit changer la coutume qui subsistoit depuis long-temps, et qui est revenue depuis, de porter les cheveux longs et la barbe courte; Il prit l'usage des Italiens et des Suisses, qui portoient les cheveux courts et la barbe longue, et la Cour l'imita.

Le trait suivant qu'on raconte du même Prince, montre aussi sa bonté. S'étant

égaré à la chasse, il entra vers les neuf heures du soir dans la cabane d'un Charbonnier. Le mari étoit absent. Il ne trouva que la femme accroupie auprès du feu; c'étoit en hiver, et il avoit plu. Il demanda une retraite pour la nuit et à souper. L'un et l'autre lui furent accordés; mais à l'égard du souper, il fallut attendre le retour du mari. Le Roi se chauffa assis sur une mauvaise chaise, qui étoit la seule qu'il y eut dans la maison. Vers les dix heures arrive le Charbonnier, las de son travail, fort affamé, tout mouillé. Le compliment d'entrée ne fut pas long : la femme exposa la chose à son mari, et tout fut dit. Mais à peine le Charbonnier eut-il salué son hôte et secoué son chapeau tout trempé, que prenant la place la plus commode, et le siége que le Roi occupoit, il lui dit : Monsieur, je prends votre place, parce que c'est celle où je me mets toujours; et cette chaise, parce qu'elle est à moi :

> Or et par droit et par raison,
> Chacun est maître en sa maison.

François applaudit au proverbe, et se place ailleurs sur une sellette de bois. On soupa, on régla les affaires du Royaume, on se plaignit des impôts. Le Charbonnier vouloit

qu'on les supprimât ; son hôte eut de la peine à lui faire entendre raison. A la bonne heure donc, dit le Charbonnier ; mais ces défenses rigoureuses pour la chasse, les approuvez-vous aussi ? Je vous crois honnête homme, et je pense que vous ne me perdrez pas. J'ai là un morceau de sanglier, qui en vaut bien un autre ; mangeons-le, mais sur-tout bouche close. *François* promit tout, mangea avec appétit, se coucha sur des feuilles et dormit bien. Le lendemain il se fit connoître, paya son hôte, et lui permit la chasse.

On peut mettre encore au nombre de ces bons Princes, qui ne se croyoient nés que pour faire le bonheur de leurs peuples, le vertueux *Dauphin*, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois, et dont la vie touchante est remplie des plus beaux traits et des plus nobles sentimens. On lui parloit un jour des splendides festins qu'*Assuérus* donna pendant cent quatre-vingt jours, dans sa capitale, aux Grands de son Royaume. *Ces somptueux repas*, répondit-il, *auront été expiés par un jeûne solennel dans ses provinces. Pour en faire de semblables, je voudrois pouvoir y inviter toute la Nation, ou être assuré auparavant qu'aucun de mes sujets n'ira ce jour-là se coucher sans souper.*

Et soulagez sur-tout le pauvre vertueux.

ENTRE les pauvres qui peuvent être l'objet de votre bienfaisance, vous devez sur-tout préférer ceux qui, ayant de la conduite et de la vertu, ne méritent pas leur mauvaise fortune. Ils ont deux titres qui doivent vous les rendre chers, la pauvreté et la vertu.

Attachez-vous encore par préférence aux vieillards, aux malades, aux pauvres-honteux, aux personnes malheureuses que votre charité pourra retirer du désordre ou empêcher d'y tomber. Une femme fort pauvre, mais qui avoit la consolation d'avoir une fille aimable, dont les graces modestes annonçoient la sagesse, se présenta avec cette jeune personne à l'audience du Cardinal *Farnèse*. Elle lui exposa qu'elle étoit sur le point d'être renvoyée avec sa fille d'un petit appartement qu'elles occupoient chez un homme fort riche, parce qu'elle ne pouvoit lui payer cinq écus qui lui étoient dûs. Le ton d'honnêteté avec lequel elle faisoit connoître son malheur, fit aisément comprendre au Cardinal qu'elle n'y étoit tombée que parce que la vertu lui étoit plus chère que les richesses. Il écrivit un billet, et la

chargea de le porter à son Intendant. Celui-ci l'ayant ouvert, compta sur-le-champ cinquante écus. *Monsieur*, lui dit cette femme, *je ne demandois pas tant à Monseigneur, et certainement il s'est trompé.* Il fallut, pour la tranquilliser, que l'Intendant allât lui-même parler au Cardinal. Son Éminence reprenant le billet dit : *Il est vrai, je m'étois trompé, le procédé de Madame le prouve.* Et au lieu de cinquante écus il en écrivit cinq cents, qu'il engagea la vertueuse mère d'accepter pour marier sa fille.

Une des charités les plus louables est sans doute celle qui a pour objet l'ame encore plus que le corps, ou qui entretient dans l'amour du travail. L'aumône qui nourrit le vice ou la fainéantise, ne mérite pas d'en porter le nom. Un jeune Roi de Perse, touché de compassion, fit donner à un pauvre une somme considérable. Quelque temps après, on lui fit des plaintes du désordre dans lequel vivoit le pauvre qu'il avoit enrichi. Il ne tarda pas à le voir lui-même à la porte du Palais : il étoit couvert de lambeaux, et il revenoit demander l'aumône. Le Roi le montrant à une personne de sa Cour : Voyez-vous, dit-il, les effets de la bonté ? Vous m'avez vu combler cet homme de richesses ; en voilà le fruit :

mes bienfaits ont corrompu ce pauvre, ils ont été pour lui une source de nouveaux vices et d'une nouvelle misère. *Cela est vrai*, lui répondit-elle, *parce que vous avez donné à la pauvreté ce que vous ne deviez donner qu'au travail.*

On rapporte de M. *de Launay*, célèbre avocat de Paris, qu'il refusoit rarement l'aumône aux pauvres ; mais en la donnant il leur recommandoit de travailler pour gagner leur vie : *Je me lève*, leur disoit-il, *tous les jours à cinq heures du matin pour gagner la mienne.* Combien d'autres, moins compatissans et plus généreux de leurs conseils qu'on ne leur demande point, que de leur argent, se contentent de reprocher leur fainéantise aux pauvres, à qui le travail quelquefois manque plutôt qu'ils ne manquent au travail : prétexte cruel dont ils se servent pour leur refuser les secours les plus nécessaires, et pour les renvoyer avec une dureté inhumaine.

Sachez perdre quelques aumônes, si c'est pourtant les perdre ; et placez les autres le plus utilement qu'il vous sera possible. *Vincentine Lomélin*, Dame Génoise, très-riche, peut être proposée aux Dames Chrétiennes et charitables comme un illustre modèle en ce point. Tantôt elle faisoit venir chez elle les femmes les plus pauvres et les plus malheu-

reuses de Gênes, et leur procuroit les secours spirituels et temporels dont elles avoient besoin. Tantôt elle engageoit, par l'appât des récompenses, des filles publiques à quitter le genre honteux de vie qu'elles menoient : elle leur en facilitoit les moyens, soit en leur procurant de l'ouvrage, soit en les plaçant dans quelque Communauté où elle payoit leur pension ; et si, malgré ses précautions, sa bienfaisance n'avoit pas, à l'égard de toutes, un effet durable, c'étoit toujours pour elle une satisfaction de les avoir pour quelque temps garanties du désordre. Les pauvres orphelines avoient sur-tout une part abondante à sa charité : la crainte qu'elle avoit que ces infortunées ne fussent un jour abandonnées à elles-mêmes, les lui rendoit extrêmement chères : elle en mettoit le plus qu'elle pouvoit à l'abri de la séduction, par ses libéralités ; et dès qu'elles avoient atteint un certain âge, elle marioit honnêtement celles qui se déterminoient pour cet état, et procuroit aux autres divers établissemens.

Mais quoique la charité et la bienfaisance ne soient jamais mieux placées que quand elles servent à entretenir dans l'amour du travail, à soutenir les restes d'une vie infirme et languissante, à soulager la vertu malheureuse, ou bien à retirer du dé-

sordre des personnes que l'indigence ou le libertinage y avoit précipitées ; on ne doit pourtant pas refuser d'étendre vers les autres malheureux une main généreuse et compatissante. Il ne faut pas même la fermer entièrement à ceux qui d'ailleurs en seroient indignes, lorsqu'ils se trouvent dans une vraie nécessité. Honorons, dans tous les malheureux, l'humanité souffrante ; et empressons-nous à les soulager selon l'étendue de notre pouvoir et de leurs besoins. On reprochoit à un Philosophe, qu'il faisoit l'aumône à un méchant. *Je la fais à la nature*, répondit-il, *et non à la personne.*

Celle qu'on donne à ces sortes de pauvres, doit communément être légère, ainsi qu'aux mendians de profession, qui reçoivent des secours de toutes sortes de personnes, et sont plus rarement dans le cas de manquer. Un de ces pauvres demandoit quelque aumône à un Empereur d'Allemagne, en lui disant : *Mon frère, faites-moi, je vous prie, du bien.* Le Prince, pour lui faire sentir l'indécence de sa familiarité, lui fit donner une petite pièce d'argent. Comme il se plaignoit que c'étoit trop peu : *Allez*, lui répondit l'Empereur, *si tous vos frères vous en donnoient autant, vous seriez plus riche que moi.*

L'Empereur *Julien* (*), qui se piqua toujours d'avoir, avec l'extérieur et le nom, les vertus philosophiques, entre lesquelles sur-tout est l'humanité bienfaisante, aimoit à en donner des leçons et des exemples. On ne peut qu'applaudir à ce qu'il dit dans une de ses lettres. « Qu'on me montre un homme qui se soit appauvri par ses aumônes ; les miennes m'ont toujours enrichi, malgré mon peu d'économie : j'en ai fait souvent l'épreuve lorsque j'étois particulier. Donnons donc à tout le monde, plus libéralement aux gens de bien, mais sans refuser le nécessaire à personne, pas même à notre ennemi : car ce n'est pas aux mœurs

(*) Cet Empereur, appelé communément *Julien* l'Apostat, parce qu'il abandonna la Religion Chrétienne dans laquelle il avoit été élevé, pour embrasser l'idolâtrie, est appelé par M. *de Voltaire*, *Julien* le Philosophe. Mais il ne fut pas assez Philosophe, puisqu'il persécuta les Chrétiens, puisqu'il rétablit le paganisme et le polythéisme. Que penser de *Julien*, demande M. *Thomas ?* qu'il fut beaucoup plus philosophe dans son gouvernement et sa conduite, que dans ses idées; qu'il porta sans y penser, dans le paganisme même, une teinte de l'autorité Chrétienne où il avoit été élevé ; qu'il fut Chrétien par les mœurs, superstitieux par l'imagination, païen par le culte, grand sur le trône et à la tête des armées, foible et petit dans ses temples et dans ses mystères ; que malgré ses défauts, car il en eut plusieurs, les Païens durent l'admirer, les Chrétiens durent le plaindre. *Dict. Enc.*

ni au caractère, c'est à l'homme que nous donnons ».

On reconnoît ici avec plaisir le langage de la nature et le précepte de la raison, ainsi que dans les excellentes règles que nous donne à ce sujet un autre Philosophe païen. Un homme de probité, dit *Sénèque*, qui a des biens acquis par des voies justes, ne les conservera pas avec avarice, ni ne les répandra point avec profusion : il s'en servira pour lui et pour les autres. Il en fera sur-tout part à ceux qui sont gens de bien ou qu'il pourra rendre tels. Il ne donnera qu'avec beaucoup de prudence, en choisissant les personnes qui en seront les plus dignes : car on doit mettre au nombre des pertes honteuses les dons faits sans discernement. On se trompe, si l'on croit qu'il soit facile de donner : c'est au contraire une chose très-difficile, lorsqu'on veut le faire avec sagesse et non au hasard. Je secourrai ceux-ci, qui ne méritent pas que la pauvreté les opprime : je ne donnerai point à ceux-là, quoique dans un certain besoin, parce qu'ils manqueront toujours, quelque bien que je leur fasse. Je préviendrai les uns, je forcerai même les autres à prendre. Je n'aurai aucun égard à la condition : que m'importe que ceux qui sont dans l'indigence soient esclaves ou libres ? La

nécessité ne reconnoît plus de distinction, et la qualité d'homme donne un égal droit à la bienfaisance.

Mais hors ce cas assez rare de l'extrême nécessité, suivez l'avis du Sage : *Si vous faites du bien, sachez à qui vous le ferez, et votre bonne œuvre sera bien reçue : faites du bien à l'homme juste, et vous en recevrez une grande récompense, sinon de lui, au moins du Seigneur. Donnez à celui qui est bon, et n'assistez pas le pécheur ; faites du bien à celui qui est humble, et ne donnez point au méchant*(*). On doit être sans doute disposé à assister tous ceux qui sont dans le besoin ; mais quand on ne peut étendre sa libéralité sur tous les pauvres, il faut donner la préférence à ceux qui ont de la vertu. Versez vos dons dans le sein des personnes sages, pieuses, modestes, parce qu'elles en useront bien ; mais pour les méchans, il n'est pas à propos de les tirer de l'état d'une certaine indigence où la Providence les a réduits. Vouloir les mettre à leur aise, c'est leur donner le moyen d'opprimer les gens de bien, et de s'élever contre leurs propres bienfaicteurs. *Car on recueillera le mal au double pour tous les biens qu'on aura faits à l'impie* (**).

(*) Eccl. 2.

(**) *Nam duplicia mala invenies in omnibus bonis, quæcumque feceris illi.* Eccl. 12.

Si le Sage veut qu'on donne à celui qui est bon, et qu'on n'assiste point le pécheur, parce que le Très-Haut hait lui-même les pécheurs, et qu'il exerce sa vengeance contre les méchans, il ne parle pas de ces aumônes légères qu'on donne à un pauvre, sans devoir examiner scrupuleusement s'il est bon ou mauvais; une telle recherche ne serviroit qu'à refroidir la charité et à priver les indigens des secours les plus nécessaires : mais il parle des assistances plus considérables, qui ne sont employées qu'à nourrir les vices ou la fainéantise. Il suffit de donner peu à ces sortes de personnes, pour les éloigner de soi, pour prévenir leurs malédictions et leurs murmures, et pour les empêcher de périr de faim. *Ne détournez pas*, dit-il ailleurs, *vos yeux du pauvre, de peur qu'il ne se fâche, et ne donnez point sujet à ceux qui vous demandent, de vous maudire derrière vous. Car celui qui vous maudira dans l'amertume de son ame, sera exaucé par celui qui l'a créé* (*). Le Sage ne prétend pas autoriser les malédictions du pauvre, mais il nous avertit d'en craindre l'effet. *Un peu de pain*, dit-il encore, *est la vie des pauvres : celui qui les en prive, est un meurtrier.*

(*) Eccl. 4.

Les abus inséparables de la mendicité publique, et les vices dont elle est souvent accompagnée, ne sont donc pas une excuse légitime pour refuser tout secours aux mendians. Nous n'en serions pas moins coupables devant Dieu de leur mort, s'ils périssoient par notre faute, ni moins responsables à la société des crimes auxquels la faim les porteroit, comme le prouve avec cette éloquence mâle et vigoureuse qui le distingue, cet Écrivain fameux, qui a dû sa première célébrité à ses paradoxes, et son plus grand nom à ses erreurs; mais parmi l'amas ténébreux de ses assertions fausses et hardies, il sort de temps en temps des flammes brillantes de vérités souvent nouvelles, toujours exprimées avec force et portant l'empreinte du génie.

« Nourrir les mendians, c'est contribuer à multiplier les gueux et les vagabons, qui se plaisent à ce lâche métier, et se rendant à charge à la société, la privent encore du travail qu'ils y pourroient faire. Voilà les maximes dont de complaisans raisonneurs aiment à flatter la dureté des riches. On souffre et l'on entretient à grands frais des multitudes de professions inutiles, dont plusieurs ne servent qu'à corrompre et gâter les mœurs. A ne regarder l'état de mendiant que comme un métier, loin qu'on en ait

rien de pareil à craindre, on n'y trouve que de quoi nourrir en nous les sentimens d'intérêt et d'humanité qui devroient unir tous les hommes. Si l'on veut le considérer par le talent, pourquoi ne récompenserois-je pas l'éloquence de ce mendiant, qui me remue le cœur et me porte à le secourir, comme je paye un comédien qui me fait verser quelques larmes stériles ? Si l'un me fait aimer les bonnes actions d'autrui, l'autre me porte à en faire moi-même : tout ce qu'on sent à la Tragédie, s'oublie à l'instant qu'on en sort ; mais la mémoire des malheureux qu'on a soulagés donne un plaisir qui renaît sans cesse. »

« Si le grand nombre des mendians est onéreux à l'État, de combien d'autres professions qu'on encourage, et qu'on tolère, n'en peut-on pas dire autant ? C'est au Souverain de faire en sorte qu'il n'y ait point de mendians : mais, pour les rebuter de leur profession, faut-il rendre les citoyens inhumains et dénaturés ? Pour moi, sans savoir ce que les pauvres sont à l'État, je sais qu'ils sont tous mes frères, et que je ne puis, sans une inexcusable dureté, leur refuser le foible secours qu'ils me demandent. La plupart sont des vagabonds, j'en conviens ; mais je connois trop les peines de la vie, pour ignorer par

combien de malheurs un honnête homme peut se trouver réduit à leur sort ; et comment puis-je être sûr que l'inconnu qui vient implorer, au nom de Dieu, mon assistance et mendier un pauvre morceau de pain, n'est pas peut-être cet honnête homme prêt à périr de misère, et que mon refus va réduire au désespoir (*) ? »

« Quand l'aumône qu'on leur donne, ne seroit pas pour eux un secours réel, c'est au moins un témoignage qu'on prend part à leur peine, un adoucissement à la dureté du refus, une sorte de salutation qu'on leur rend. Une petite monnoie ou un morceau de pain ne coûtent guère plus à donner, et sont une réponse plus honnête qu'un *Dieu vous assiste.* Comme si les dons de Dieu n'étoient pas dans la main des hommes ; qu'il eût d'autres greniers sur la terre que les magasins des riches. Enfin, quoi qu'on puisse penser de ces infortunés, si l'on ne doit rien au gueux qui mendie, au moins se doit-on à soi-même de rendre

(*) Il falloit mettre *près de mourir*, par la raison que nous avons dite ci-devant. On trouve encore dans cet Écrivain, qui d'ailleurs possédoit et manioit si bien notre langue, d'autres fautes de grammaire, dont les Auteurs les plus purs ne sont pas toujours exempts.

honneur à l'humanité souffrante, ou à son image, et de ne point s'endurcir le cœur à l'aspect de ses misères. »

« Nourrir les mendians, c'est, disent les détracteurs de l'aumône, former des pépinières de voleurs : et tout au contraire, c'est empêcher qu'ils ne le deviennent. Je conviens qu'il ne faut pas encourager les pauvres à se faire mendians ; mais quand une fois ils le sont, il faut les nourrir, de peur qu'ils ne se fassent voleurs. Rien n'engage tant à changer de profession, que de ne pouvoir vivre dans la sienne : or, tous ceux qui ont une fois goûté de ce métier oiseux, prennent tellement le travail en aversion, qu'ils aiment mieux voler et se faire pendre, que de reprendre l'usage de leurs bras. Un liard est bientôt demandé et refusé ; mais vingt liards auroient payé le souper d'un pauvre, que vingt refus peuvent impatienter. Qui est-ce qui voudroit jamais refuser une si légère aumône, s'il songeoit qu'elle pût sauver deux hommes, l'un d'un crime, et l'autre de la mort ? »

« J'ai lu quelque part, que les mendians sont une vermine qui s'attache aux riches. Il est naturel que les enfans s'attachent aux pères : mais ces pères opulens et durs

les méconnoissent, et laissent aux pauvres le soin de les nourrir (*). »

Quel est donc le crime de ces hommes, dont les richesses, aussi stériles pour les autres qu'elles sont fécondes en vices pour eux-mêmes, ne sont employées qu'aux profusions d'un vain luxe, aux recherches d'une molle délicatesse, à l'entretien des passions quelquefois les plus basses et les plus honteuses ! Ils ne se refusent rien, et rien ne leur coûte, quand il s'agit de se satisfaire eux-mêmes, ou de se donner auprès des autres une réputation de générosité, de magnificence ; tandis qu'ils ont la cruauté de refuser une légère aumône à leurs frères qui manquent de tout. Loin de les aider, ils les rejettent avec mépris, quelquefois même avec insulte, sous le nom odieux de vagabonds et de fainéans, cherchant dans les vices qu'ils leur imputent, un prétexte qui justifie leur dureté.

Quelque innocente d'ailleurs, quelque légitime que soit leur fortune, ne deviennent-ils pas de coupables usurpateurs, qui envahissent sur leurs frères l'héritage

(*) *Pensées de J. J. Rousseau* : recueil fait avec plus de sagesse que de goût, et qu'il eût été facile de rendre plus utile encore et plus précieux.

paternel

paternel qu'ils devoient partager avec eux : de cruels homicides, qui, sans répandre le sang du pauvre, ne lui donnent pas moins le coup de la mort, lorsqu'ils lui refusent ce qui lui est nécessaire pour le soutien de ses jours ; des espèces d'assassins, puisque si le pauvre trouvoit dans la compassion du riche les secours qu'il est en droit d'en attendre, on ne le verroit pas s'armer du fer contre le citoyen pacifique, et arracher ses dépouilles sanglantes ! affreuse et trop ordinaire ressource d'une misère excessive, qui succombe sous la multiplicité de ses besoins, et ne prend plus conseil que du désespoir.

Quel puissant motif de soulager les malheureux, s'il reste encore quelques sentimens d'humanité ! A ce nom, l'on devroit sentir ses entrailles s'émouvoir, et son sein s'ouvrir pour recevoir les infortunés. Pourquoi voit-on tous les jours tant d'hommes durs, chercher à éteindre ces beaux sentimens dans les autres, comme ils sont depuis long-temps éteints dans eux-mêmes ? Il y a, disent ces prétendus sages, même dose de bonheur et de peine dans tous les états. Maxime aussi barbare que fausse, aussi propre à mettre le comble à la dureté des riches qu'à la misère des pauvres. Si ceux-là ont des peines, elles

viennent moins de leur état que de l'abus qu'ils en font : il ne tient qu'à eux d'être plus heureux qu'ils ne le sont. Mais les peines du misérable lui viennent de sa condition même. Quel que soit le pouvoir de l'habitude, elle ne sauroit lui ôter le sentiment douloureux des travaux pénibles sous lesquels on l'entend gémir, du poids accablant de la chaleur ou de la rigueur des saisons, de l'aiguillon déchirant de la faim qui le tourmente. Poussé et retenu par ce besoin impérieux, souvent le pauvre jette des yeux avides et tremblans sur son nécessaire, qu'il n'ose prendre, parce qu'il craint toujours de manquer. Cette inquiète sollicitude empoisonne jusqu'au plaisir que donne un vif appétit. La terre qu'il fertilise, reçoit ses sueurs : le pain qui rétablit ses forces, est arrosé de ses larmes. Le père de famille ne voit qu'à regret se multiplier les tristes fruits de son amour. Les mères détestent leur fécondité, qui n'a produit que des spectres, enfans de la misère.

Par quelle barbarie donc ces systémateurs égoïstes se plaisent-ils à nous représenter les pauvres, tantôt comme moins à plaindre qu'on ne pense, parce qu'ils sont plus heureux que les riches mêmes, ou jouissent du moins d'une égale portion de bonheur;

tantôt comme des fainéans dignes de leur mauvais sort, ou des gueux qui en imposent. Mais inutilement entreprendroient-ils d'empêcher nos cœurs de s'attendrir à la vue de tant d'infortunés, si dignes la plupart de pitié et de secours : en vain voudroient-ils leur ôter l'unique ressource qui leur reste. Nous croirons toujours qu'il y a moins d'inconvéniens à se laisser quelquefois tromper par des besoins faux et simulés, qu'à refuser de secourir des besoins trop réels. Dans l'alternative inévitable de manquer peut-être de discernement ou d'humanité, nous aimons mieux qu'on nous réproche une erreur innocente, qu'une insensibilité criminelle.

Ainsi pensoit une des plus libérales mères des pauvres qui fût jamais, l'Impératrice *Éléonor*. Toutes les fois qu'elle sortoit de son palais, elle trouvoit une troupe importune de mendians qui l'attendoient ; et à peine étoit-elle descendue de carrosse, qu'ils l'environnoient à l'envi. On la voyoit tranquille au milieu de cette foule, qui sans nul égard l'étourdissoit de ses cris, la pressoit, la heurtoit, la tiroit par ses habits, et lui arrachoit l'aumône de la main. Pour se dérober à ces importunités, elle alloit quelquefois sans suite et sans prendre avec elle ses aumônes ordinaires.

Mais bien souvent les pauvres devinoient sa marche, comme si sa charité l'eût trahie et ne lui eût pas permis de demeurer longtemps cachée. Fâchée alors de se voir seule et dépourvue d'argent, se sentant d'ailleurs les entrailles déchirées par les cris de ces malheureux, elle empruntoit du premier venu quelque argent pour le distribuer aussitôt de ses propres mains. On ne sera pas surpris que dans un si grand concours de pauvres, il se glissât souvent des fourbes qui abusoient de sa bonté. Un jour entre autres elle rencontra cinq Soldats qui paroissoient assez misérables : elle leur donna à chacun une pièce d'or. Quelques momens après ils eurent l'audace de revenir sous un autre déguisement : elle feignit d'abord de ne pas les reconnoître, et leur donna pour eux tous une nouvelle pièce d'or, par un excès de bonté qui lui faisoit excuser ces sortes de supercheries en faveur des misères véritables qu'elles couvrent quelquefois. *Tenez, mes enfans*, leur dit-elle, *prenez encore celle-ci ; mais souvenez-vous que j'ai bien des pauvres à nourrir.* Il y en avoit qui, pour la tromper, jouoient vingt personnages en un jour. D'autres feignoient d'être nouveaux convertis, ou de grande qualité, ou ruinés par la guerre; et ce qui étoit pire, il s'en trouvoit qui faisoient

servir ses aumônes d'aliment à leur vie libertine, et qui, après les avoir extorquées, couroient incontinent les porter dans les lieux d'ivresse ou de débauche. *Éléonor* avertie de ces désordres, et voyant que les remontrances qu'on lui faisoit à cet égard tendoient à lui faire diminuer ses charités, disoit en soupirant : *Hélas ! je ne puis discerner les vrais pauvres d'avec les autres ; dois-je donc les punir tous, et n'écarter ceux-ci qu'au préjudice de ceux-là ? Dieu voit la droiture de mes intentions, il m'en tiendra compte. Hé ! ne fait-il pas lui-même luire son soleil sur les bons et sur les méchans ?*

Le saint et charitable Évêque d'Amiens, M. *de la Mothe*, avoit les mêmes sentimens. Il ne sortoit jamais de chez lui, sans donner aux pauvres qu'il rencontroit. On avoit beau lui représenter que cette pratique pouvoit avoir ses inconvéniens. *Tout cela peut être vrai*, répondoit-il. *Qu'on prenne donc un moyen d'assister les pauvres, qui les dispense de mendier ; je serai le premier à y donner les mains : mais tant que je verrai des pauvres dans les rues, dois-je m'exposer à entendre ces sortes de gens se laisser aller après moi à des plaintes, des juremens et des murmures. On ne veut pas donner aux mendians*, ajoutoit-il, *parce qu'on préfère de donner aux pauvres honteux ; et il arrive souvent que*

sous ce prétexte, on ne donne ni aux uns ni aux autres. Qui ne donne pas aux pauvres qui se présentent, ne va pas ordinairement en chercher d'inconnus pour leur donner.

Il n'excluoit aucun malheureux des effets de sa charité ; et lorsqu'on lui disoit qu'il couroit souvent le risque d'être trompé par ceux qui lui représentoient leurs besoins : *C'est encore là*, répondoit-il, *un prétexte dont on se sert pour ne pas faire l'aumône. Il est impossible d'en faire beaucoup, sans être exposé à ces inconvéniens : mais il vaut infiniment mieux donner à quelques-uns qui nous trompent, que de s'exposer à en laisser manquer quelqu'un qui auroit besoin de secours.*

Eh ! combien n'y en a-t-il pas dans cette triste situation ! Des maladies ou des calamités survenues, la nécessité de passer par un pays pour retourner dans le leur, obligent souvent des malheureux à implorer de porte en porte la compassion. Leur refusera-t-on inhumainement tout secours, sous le barbare prétexte que ce sont des vagabonds ? et dans la crainte d'être quelquefois trompé par de faux certificats, s'exposera-t-on à violer la loi naturelle et la loi divine, qui ordonnent d'ouvrir, autant qu'il est en nous, une main secourable à tous les pauvres qui y ont recours, et qui sont tous nos sem-

blables et nos frères (*) ? Le besoin unit tous les hommes par les liens respectables de l'humanité, et fait de l'univers entier une société d'amis qui doivent s'entr'aider réciproquement.

On n'a jamais tant parlé d'humanité que dans notre siècle : mais en substituant le beau mot d'*humanité* à celui de *charité*, devenu en quelque sorte propre à la Religion Chrétienne, par l'usage fréquent qu'elle en fait, nos Philosophes ont voulu, à l'exemple des plus habiles sectaires, couvrir de séduisantes couleurs la noirceur de leur doctrine, et prêter du moins à l'erreur le masque de la vérité. Ils ont préconisé, exalté l'humanité, la bienfaisance : mais s'ils ont peut-être réveillé dans quelques cœurs ces sentimens si naturels, et engagé à faire quelques actes de bienfaisance, dont les malheureux ont profité ; nous osons le dire, à la gloire de la Religion, ces sentimens d'humanité ne germeront jamais plus sûrement ni avec plus de rapidité dans les cœurs, que quand ils seront vivifiés par la charité Chrétienne.

Les Fidelles de la Macédoine apprennent que leurs frères de Jérusalem sont dans

(*) *Præcipio tibi ut aperias manum tuam fratri tuo egeno et pauperi.* Deut. 15.

un extrême besoin. Aussitôt, quoique pauvres eux-mêmes, chacun d'eux s'empresse à donner selon son pouvoir et même au-delà de son pouvoir, pour les secourir. Ils n'attendent pas qu'on leur demande, ni qu'on les sollicite. Ils se portent d'eux-mêmes à cette bonne œuvre, et conjurent *St. Paul* avec instance, qu'il veuille bien leur permettre de partager avec les autres Églises, le bonheur de contribuer à la subsistance des Fidelles de la Judée. C'étoit ce même esprit de charité, qui portoit autrefois les saints Évêques, dans les grandes nécessités, non-seulement à donner tout ce qu'ils avoïent, mais à vendre même les vases sacrés de l'Église, pour nourrir ou revêtir les Membres souffrans de Jésus-Christ.

Et l'on ne rougira pas encore après cela d'accuser la Religion Chrétienne, *de ne nous inspirer que des sentimens d'aversion pour nos semblables* (*). La Religion Chrétienne inspire des sentimens d'aversion pour le prochain ! L'accusation est nouvelle, répond l'Auteur des *Lettres d'une Mère*, et digne d'un homme tel que *Rousseau*, qui s'imagine qu'il ne s'agit que d'avancer les paradoxes les plus incroyables d'un ton

(*) *Émile*, tom. 3.

décisif, pour être cru, et qu'avec son style magique il en imposera. Oui, j'en conviens, il en imposera dans un siècle marqué au coin de l'impiété, aux esprits superficiels, et qui applaudissent à tout ce qui se dit contre la Religion, parce qu'ils ne l'aiment point, et qu'on ne sauroit aimer ce qui nous condamne. Mais il n'en sera pas ainsi des esprits judicieux, et qui savent apprécier les raisons.

On a de la peine à comprendre comment l'Auteur d'*Émile* a entrepris de faire croire au genre humain cet étrange paradoxe : mais de quoi l'amour de la singularité et la haine ne sont-ils pas capables ? La preuve qu'il apporte est convaincante. *La Religion Chrétienne n'en peut souffrir aucune autre : donc elle inspire à tous ceux qui la professent, des sentimens d'aversion pour ceux qui ne pensent pas de même.* Quelle conséquence ! Oui, sans doute, la Religion Chrétienne étant la seule véritable et divine, comme elle s'engage à le démontrer, doit nécessairement condamner et rejeter toute autre religion, parce qu'il est impossible que Dieu révèle des points de doctrine contradictoires et entièrement opposés. Mais elle est bien éloignée de nous inspirer pour cela, des sentimens de haine ou d'aversion à l'égard de ceux qui ont le

malheur de ne pas la suivre. Elle nous inspire, au contraire, des sentimens de compassion pour eux, à prier le Père des lumières de dissiper les ténèbres de leur esprit, de vaincre par sa grace l'obstination de leur cœur. Nous plaignons leur égarement, nous faisons tous nos efforts pour les ramener. Si c'est là haïr, que feroit de plus l'amour ? *Nous ne sommes pas les ennemis du genre humain*, disoit Tertullien dans sa belle Apologie, *nous ne le sommes que de ses erreurs.*

Bien loin d'inspirer de l'aversion pour les autres hommes, on peut assurer que le caractère propre de la Religion Chrétienne, c'est la charité. *C'est à l'amour, que vous aurez les uns pour les autres, que l'on reconnoîtra*, dit Jésus-Christ, *que vous êtes mes disciples* (*) ; et qu'on ne croie pas qu'il borne cet amour à l'égard des seuls Chrétiens : la parabole du charitable Samaritain qu'il nous propose pour modèle, prouve bien qu'il veut que notre charité s'étende sur ceux même qui professent une religion différente de la nôtre. Ne nous fait-il pas ailleurs un précepte *d'aimer nos ennemis mêmes, de faire du bien à ceux qui nous haïssent, de prier pour ceux qui nous*

(*) *Jean*, 13.

persécutent et nous calomnient, afin d'être les enfans de notre Père céleste, qui fait luire également son soleil sur les bons et sur les méchans, et fait tomber la pluie du ciel pour les injustes ainsi que pour les justes (*).

Lisez les Lettres des Apôtres, et vous y verrez à chaque page la charité recommandée comme un devoir indispensable. Ils emploient pour nous y porter, les motifs les plus pressans; ils nous déclarent que, *si la charité du prochain n'est point en nous, nous demeurons dans la mort; que nous devons l'aimer non-seulement de paroles et de bouche, mais par nos œuvres et par des effets réels; être prêts à donner notre vie même pour lui, s'il est nécessaire, comme Jésus-Christ a donné la sienne pour nous* (†). Ils nous recommandent d'obéir par amour, dans tout ce qui est juste, à nos supérieurs; d'honorer et de respecter nos égaux, d'avoir des sentimens de bonté pour ceux qui sont au-dessous de nous, de consacrer nos biens et nos services au secours des pauvres et des malades, d'aller chercher les prisonniers dans le fond des cachots pour les soulager et les consoler. Une Religion qui parle un tel langage, être accusée de nous inspirer de l'aversion pour les autres hommes! re-

(*) *Matth.* 5.
(†) I. *Jean* 3.

connoissez, à de telles calomnies, l'esprit de fureur qui anime les ennemis du nom Chrétien. Car ce n'est qu'en la calomniant qu'on peut espérer de la rendre odieuse : il faut bien chercher à pallier son irréligion à ses propres yeux, et étouffer des remords qui importunent et qui tourmentent.

Quelle religion, au contraire, a plus fortement recommandé l'amour du prochain, le soin des pauvres, et sur-tout en a donné de plus héroïques exemples ! combien ne pourrions-nous pas en rapporter ! Les Annales Ecclésiastiques et l'Histoire des Saints en sont remplis; et ces grands tableaux de charité, ou, si l'on veut, d'humanité et de bienfaisance, la persuaderont toujours bien mieux que toutes les brillantes et sèches maximes de la philosophie. Qui peut ne pas se sentir porté à soulager les pauvres, en y voyant un *Sérapion*, pauvre lui-même, se dépouiller de tous ses habits pour en revêtir un malheureux qui mouroit de froid ? Interrogé qui l'avoit dépouillé de la sorte, il répondit en montrant le livre de l'Évangile : *C'est celui-ci.* Une autre fois il vendit même ce seul livre précieux qui lui restoit, pour donner l'aumône, et dit à son Disciple : En vérité, mon fils, parce que j'ai lu qu'il m'avoit dit : *Vendez tout ce que vous*

avez, et donnez-le aux pauvres, je l'ai vendu lui-même pour le donner, afin qu'au jour du jugement j'aie sujet d'avoir une plus grande confiance en Dieu. Une autre fois, ajoute l'Auteur de sa Vie, une Veuve dont les enfans mouroient de faim, lui ayant demandé l'aumône, et n'ayant rien du tout à lui donner, il se vendit lui-même à des Grecs, qui, touchés d'une action si généreuse, se convertirent peu de jours après au Christianisme.

La charité sans bornes de *St. François de Sales* le portoit également à donner tout aux pauvres, jusqu'à ses habits même : ce qui mettoit quelquefois son Économe de mauvaise humeur, parce qu'il étoit souvent embarrassé de fournir à la dépense de la maison. Il le querelloit alors par un privilége que semble donner aux fidelles serviteurs leur zèle pour les intérêts de leur maître, et menaçoit de le quitter. Mais le saint Évêque lui disoit avec sa douceur ordinaire : *Vous avez raison*, je suis un incorrigible, et qui plus est, j'ai bien l'air de l'être long-temps. Quelquefois il lui montroit son Crucifix qui étoit dans sa chambre, et lui disoit : *Peut-on rien refuser à un Dieu qui s'est mis en cet état, pour l'amour de nous?* La Princesse de Savoie, qui l'avoit obligé d'être son premier Aumô-

nier, lui fit présent, comme pour l'investir de sa charge, d'un diamant de grand prix; en lui disant: c'est à condition que vous le garderez pour l'amour de moi. *Je vous le promets, Madame*, lui répondit-il, *à moins que les pauvres n'en aient besoin.* En ce cas, dit la Princesse, contentez-vous de l'engager, et j'aurai soin de le dégager. *Je craindrois, Madame*, reprit-il, *que cela n'arrivât trop souvent, et que je n'abusasse enfin de votre bonté.*

On a vu aussi dans ce siècle une auguste et vertueuse Princesse (*), donner les preuves les plus touchantes de sa compassion pour les malheureux. Étant à Compiegne, elle apprit qu'on venoit de rencontrer un pauvre dans l'état le plus déplorable. Elle voulut le voir; et l'ayant fait entrer dans son cabinet, elle le consola, et lui donna en or une somme considérable. Frappé de la magnificence de cette aumône, et plus encore de l'air de bonté de sa bienfaictrice, ce pauvre perdit connoissance. La Reine alarmée s'empressa de le remettre, le fit asseoir dans son fauteuil, et lui donna elle-même les choses nécessaires pour le ranimer : moins fière

(*) *Marie Leszckzinska*, Reine de France, fille du Roi Stanislas.

eut plus courageuse que tant de dames ; qui, si quelquefois elles gratifient les indigens d'une légère et courte aumône, leur font porter ce secours par des mains étrangères ; parce qu'il leur paroîtroit indigne d'elles de permettre au pauvre de les approcher, et que sa personne leur inspireroit du dégoût.

L'occupation la plus ordinaire et la plus agréable de cette pieuse Reine, étoit de travailler pour les pauvres. Souvent on voyoit sortir de chez elle des personnes chargées de langes et de vêtemens qu'elle avoit faits pour eux. A Versailles, à Fontainebleau, dans tous les lieux où il y a des maisons Royales, elle visitoit les hôpitaux, s'approchoit du lit des femmes malades, les exhortoit à la patience, et leur faisoit comprendre que leur état, supporté avec une constante soumission aux volontés de Dieu, étoit préférable à celui d'une Reine sur le trône. Mais ce qui ne donnoit pas moins de poids et de persuasion à ses discours, c'est qu'elle les terminoit par des largesses secrètes, qu'elle faisoit si adroitement, que le voile de l'oubli les eût toujours couvertes, si la bouche du pauvre ne les avoit publiées. En cela bien différente de nos prétendus sages, qui ont tant de soin de publier eux-

mêmes quelques actions d'humanité et de bienfaisance que l'ostentation leur fait faire ; parce que n'ayant d'autre motif que la vanité et la gloire, ils sont assurés d'obtenir, par ces marques extérieures de la bonté de leur cœur, encore plus que par les qualités de leur esprit, l'estime et l'amour des hommes.

Car le monde lui-même, tout aveugle et tout corrompu qu'il est dans ses maximes ainsi que dans sa conduite, a toujours attaché un mérite et une gloire à la charité pour les malheureux. Ennemi de la vertu dans tout le reste, toujours prêt à s'en faire un sujet de dérision et à la tourner en ridicule, parce qu'elle fait sa condamnation, il commence à la respecter, aussitôt que les malheureux en sont l'objet. Loin de refuser son suffrage à la bienfaisance compatissante, il est le premier à lui applaudir.

Les qualités de l'ame les plus brillantes, les plus sublimes, les dons les plus rares de la nature, susciteront contre vous la malignité de l'envie, qui osera combattre et décrier en public ce qu'elle est forcée de révérer en secret. Il n'en est pas ainsi de la compassion pour les infortunés. C'est une qualité sûre de n'essuyer aucune contradiction, aucune jalousie : elle n'inspire que de l'estime, elle ne fait naître que l'a-

mour. Tous les cœurs volent comme de concert sur les pas d'un riche, dont la main ne s'ouvre que pour donner.

Le Grand, le Prince, le Monarque, en traînant à leur suite une foule rampante de serviteurs et d'esclaves, ne reçoivent le plus souvent que d'hypocrites hommages, commandés par l'intérêt ou par la coutume. L'homme qui ne marche qu'accompagné d'une foule d'indigens et de malheureux, obtiendra presque des autels. Dès qu'on le voit, mille bénédictions retentissent sur son passage, mille bouches demandent au Ciel la conservation de ses jours. Sont-ils en péril, ces jours si précieux : quel trouble ! quelle affliction ! On regardoit sa vie comme une faveur du Ciel, on en redoute la perte comme une calamité publique. La mort enlève-t-elle enfin un mortel si digne de vivre toujours : ce ne sont point quelques larmes feintes qui coulent sur son tombeau, comme sur celui du riche qui n'a vécu que pour lui-même. Autour de son corps, un peuple d'indigens fait entendre les cris de sa juste douleur. Ils redemandent leur père, leur consolation, leur soutien. Ils se croient ensévelis dans le même cercueil. Soupirs, gémissemens mille fois plus glorieux que ces superbes monumens, où l'orgueil des

vivans semble vouloir augmenter le triomphe de la mort. Ces pompes magnifiques, que la mort attache à son char, nous apprennent ce qu'ont possédé, ce qu'ont perdu et ce que laissent après eux, ceux à qui on les consacre, et non pas ce qu'ils ont fait de bien. Ces éloges funèbres, où l'éloquence la plus ingénieuse est réduite à ne louer que ce qu'auroient dû faire ceux qui en sont le sujet, sont souvent démentis par la voix publique. Mais les larmes des malheureux, qui honorent les funérailles du riche charitable, sont autant de panégyristes éloquens et unanimes de ses vertus.

Quel éloge plus touchant que celui que firent de la charitable et vertueuse *Tabithe*, au Chef des Apôtres, les Chrétiens de *Joppé !* Elle étoit morte depuis plusieurs heures lorsqu'il arriva. On le mène dans la salle où son corps étoit exposé. Là toutes les veuves l'entourent, et lui montrent en pleurant les robes et les habits que *Tabithe* leur faisoit. Un spectacle si attendrissant demandoit un miracle à celui dont l'ombre même guérissoit les malades. Il se met à genoux, commande à *Tabithe* de se lever, la prend par la main, et la rend pleine de vie aux vœux ardens de tous ceux qui étoient là, et qui virent couler de

toutes parts des larmes de joie à la place des larmes de tristesse qu'on venoit de répandre (*).

Lorsque vous faites l'aumône, faites-la promptement et de bon cœur. La faire à regret, pour se délivrer de l'importunité, c'est vouloir en perdre tout le mérite. Mais que faut-il penser de ces charités barbares, précédées de regards si hautains, jetées d'une main si dédaigneuse, accompagnées de paroles si offensantes, que le bienfait même est un outrage? Riches superbes et orgueilleux, donnez-vous l'aumône, ou achetez-vous le droit d'insulter? *Mais le pauvre est importun.* Devroit-il vous importuner? devroit-il vous demander même? est-ce que sa misère ne parle pas assez? Si vous étiez sensibles, si vous étiez hommes, seroit-il besoin qu'il vous en fît l'aveu humiliant? Permettez-lui du moins de vous exposer son triste état, puisque vous ne songez pas à lui dans votre abondance. *Mais il en impose par des maux simulés, par des misères feintes.* Pourquoi le forcez-vous d'en venir là? Cessez de lui reprocher un artifice que votre dureté lui a rendu comme nécessaire : il seroit moins imposteur, si vous étiez plus charitables.

(*) Act. Apost. 9.

Vous voulez des maux réels. Mais persuadés, ainsi que vous devez l'être, qu'il n'y a que trop de grandes et de véritables misères, cherchez-vous donc, comme toutes les personnes riches doivent souvent le faire, à les connoître par vous-mêmes ou par d'autres, afin de les soulager ? Ne craignez-vous pas au contraire de vous en instruire, de peur d'en trouver un grand nombre, dont l'état déplorable et dénué de tout secours, toucheroit votre cœur de compassion ou lui reprocheroit sa dureté ? Ne fuyez-vous pas même quelquefois la vue du pauvre, au lieu de la rechercher ?

Est-ce le mépris que vous avez pour les misérables, qui ferme votre cœur à la compassion ? Mais sous ces lambeaux, sous ces ulcères si révoltans pour la délicatesse, sous le voile de cette pauvreté qui fait horreur, est caché Jésus-Christ lui-même, qui dans leur personne sollicite la reconnoissance de ce qu'il a fait si généreusement à votre égard. Aurez-vous assez peu de religion ou assez d'ingratitude pour refuser ce qu'il vous demande, et ce qu'il vous est si facile de lui donner ? L'or brille dans vos appartemens, sur vos habits ; et vous craignez de donner à ce misérable de quoi le défendre des rigueurs du froid ou couvrir sa nudité. Vos lits semblent

être ceux de la mollesse ; et vous le laissez étendu sur la paille. Vos tables sont chargées de mets exquis ; et vous lui refusez un morceau de pain. Vous vous hâtez d'avoir à grand prix des fruits précoces, comme si vous désespériez d'arriver au temps où ces fruits se mangent ; vous forcez la terre et les saisons, pour fournir à votre vanité, à votre délicatesse ; et dans un seul morceau vous n'avez pas honte de dévorer quelquefois la nourriture de vingt pauvres familles, que vous laissez dans le besoin. Vous prodiguez des sommes considérables au jeu, à vos plaisirs, à votre parure ; et vous regrettez une petite pièce de monnoie, que l'importunité du pauvre vous arrache ! Le dirai-je ? Vous étendez vos folles dépenses jusqu'à nourrir délicatement de vils animaux, tandis que des hommes, qui sont vos semblables, meurent de faim. Vous accordez à ces animaux ce qu'ils vous demandent, et vous le refusez à vos frères. Allez, hommes durs et sans pitié, vous êtes des assassins : le pauvre que vous ne nourrissez pas, vous l'égorgez : vos refus sont des meurtres : les sacs d'argent chez vous entassés, sont des vases remplis de sang. Votre superflu qui serviroit à nourrir tant d'indigens, sera votre accusateur et votre juge

au jour de la vengeance, à ce jour où la sentence la plus terrible sera portée contre les riches cruels et inhumains (*).

Si Dieu vous a donné beaucoup de richesses, témoignez-lui-en votre reconnoissance, en les partageant avec les pauvres, et ne craignez que de ne pas donner assez. Si vous n'avez pas beaucoup de bien, soyez encore charitable : les moins riches peuvent secourir ceux qui sont dans la nécessité. Il ne faut pas de grands trésors pour être bienfaisant. Tant de personnes ont besoin d'une recommandation, d'une parole consolante, d'un morceau de pain. Ce n'est ni sur la quantité ni sur la qualité des choses, que nous donnons en aumône à nos frères, que Dieu mesure le mérite et la récompense de notre charité : le denier de la veuve lui est plus agréable que les riches offrandes de l'orgueilleux Pharisien. Le précepte de l'aumône n'est pas donné aux seuls abondans du siècle : il oblige indifféremment tous les hommes. La médiocrité de vos biens n'est donc pas un titre, qui vous dispense d'obéir à cette loi. Avez-vous peu, donnez moins, mais que les

(*) *Discedite à me, maledicti, in ignem æternum... Esurivi enim, et non dedistis mihi manducare, etc.* Matth. 25.

riches dispositions de votre cœur suppléent à la magnificence qui manque à vos présens : partagez, par votre compassion, les peines de ceux qui souffrent : mêlez vos larmes avec les leurs, gémissez avec eux sur leurs misères. Ces charitables secours ne sont ni moins méritoires aux yeux du Seigneur, ni souvent moins agréables et moins utiles aux malheureux, que des aumônes en apparence plus avantageuses.

Mon fils, disoit le vertueux *Tobie*, faites l'aumône de votre bien, et ne détournez jamais vos yeux d'aucun pauvre : par-là vous mériterez que les yeux de Dieu ne se détournent jamais de vous. Soyez charitable selon l'étendue de votre pouvoir. Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup : si vous avez peu, donnez même de ce peu, et donnez-le volontiers. Ce sera un trésor que vous amasserez, et une grande récompense que vous vous préparerez pour le jour où vous en aurez besoin. Car l'aumône expie tous les péchés, délivre de la mort éternelle, et préserve l'ame de l'horreur des ténèbres. L'aumône deviendra pour tous ceux qui la font, le sujet d'une grande confiance devant le Dieu souverain (*).

(*) *Tob.* 4. On ne doit pas abuser de ces paroles de l'Écriture, comme s'il suffisoit à un pécheur, pour être justifié et sauvé, de répandre des aumônes sans re-

Et en effet, à ce jour redoutable où le Juge suprême doit rendre à chacun selon ses œuvres, et sur-tout selon les œuvres de miséricorde qu'on aura faites ou négligées, avec quelle assurance croyez-vous qu'un homme charitable doive se présenter à son tribunal? Escorté de ses aumônes, accompagné des affligés dont il a essuyé les larmes, des prisonniers qu'il a visités, des malades dont il a soulagé les douleurs, au milieu de ce magnifique et nombreux cortége, il marchera plutôt en vainqueur qui va être couronné, qu'en suppliant qui va entendre son arrêt (*).

Apprenez

---

noncer au péché. Ce seroit regarder Dieu, comme un Juge qui se laisse corrompre par argent. Mais si ce pécheur, gémissant sous le poids de ses iniquités, et desirant d'obtenir l'esprit de pénitence, fait part de ses biens aux pauvres par un principe de foi et de compassion pour le prochain; ses aumônes sont d'un si grand prix aux yeux de Dieu, qu'il lui accorde les graces qui lui sont nécessaires : ces graces éclaireront son esprit, toucheront son cœur, le convertiront, et lui feront mériter la vie éternelle. Ainsi l'aumône est infiniment utile à tous : aux pécheurs, pour préparer leur conversion; aux pénitens, pour leur faire racheter leurs péchés passés; aux justes, pour effacer les fautes journalières, dont nul homme n'est exempt.

(*) *Alors le Roi dira à ceux qui seront à sa droite : venez, vous qui êtes bénis de mon père; possédez le Royaume qui vous a été préparé dès la création du monde.*

Apprenez, dit l'Ange lui-même à *Tobie*, au moment de le quitter, apprenez aujourd'hui, par votre expérience, quelles sont les graces attachées à la prière qu'on a soin d'appuyer du jeûne et de l'aumône. Goûtez à loisir la douceur des fruits qu'on recueille des œuvres de charité, et concevez qu'il vaut mieux répandre ses richesses dans le sein du pauvre, que d'amasser des trésors. C'est l'aumône qui délivre l'ame de la mort; c'est elle qui expie les péchés, qui fait trouver grace devant Dieu, et qui conduit au bonheur de la vie éternelle (*). Et comme dit un Poëte de nos jours, dans l'abrégé en vers qu'il a fait de l'Histoire instructive et intéressante de *Tobie* :

Je suis l'Ange envoyé par ce Dieu qui vous aime.
Il voulut acquitter ces bienfaits si nombreux,
Répandus, prodigués à tant de malheureux.

---

monde. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger, etc. Matth. 25. A ce dernier jugement de tous les hommes, on voit, selon la remarque de *St. Basile*, que ceux qui occuperont la première place et seront avant tous les autres appelés à la récompense éternelle, ce seront ceux qui auront exercé envers les pauvres et les indigens les œuvres de la charité et de la bienfaisance; comme les premiers condamnés, seront ceux qui n'auront eu pour eux que des entrailles de fer, et leur auront refusé tout secours.

(*) *Tob.* 12.

Vos aumônes, vos dons, ô vieillard charitable,
Tout, jusqu'au simple vœu d'aider un misérable,
Fut écrit dans le Ciel : Dieu conserve en ses mains,
Comme un dépôt sacré, le bien fait aux humains.
Il vous rend ces trésors, mais pour le même usage :
Au pauvre, à l'indigent, faites-en le partage :
Donnez, pour amasser auprès de l'Éternel.

FLORIAN.

Riches du siècle, si les cris de la misère ne vous touchent pas assez, si vous êtes insensibles aux nécessités des pauvres qui sont vos semblables, si vous les voyez d'un œil indifférent manquer du nécessaire, si vous n'êtes pas attendris en apprenant que d'autres infirmes et languissans sont dépourvus de secours ; ah ! du moins consultez vos plus chers intérêts. Les pauvres que vous soulagerez, feront plus pour vous que vous n'aurez fait pour eux. Les graces que vous obtiendrez par leurs prières, vous préserveront des dangers fréquens que vous avez à courir dans l'état d'opulence où vous vivez, et où le salut est si difficile. Oseriez-vous dire que vous n'avez pas besoin de la miséricorde du Seigneur ? Mais comment pourrez-vous l'obtenir ? donnez à l'indigent. C'est l'aumône qui expie les péchés ; c'est par elle que vous pourrez fléchir le Dieu que vous avez irrité. Il regardera comme fait à lui-même ce que vous aurez fait pour

le dernier de ceux qui croient en lui (*). Recommandez-vous aux pauvres que vous aurez soulagés. Jésus-Christ, dont ils sont les membres, ne sera pas sourd aux vœux qu'ils formeront pour vous : leurs prières feront descendre du Ciel sur vous les graces spirituelles et temporelles dont vous avez besoin.

C'est ce qui enflammoit la charité de Mad. *Dacier*, cette Dame si estimable par la vaste étendue de ses connoissances, et qui l'étoit encore plus par les qualités de son cœur. Sa compassion pour les pauvres étoit si grande, qu'elle se mettoit souvent à l'étroit pour les secourir. Son mari lui représentant un jour qu'elle devoit se modérer et avoir égard à l'état de leur fortune : *Ce ne sont pas*, lui répondit-elle, *les biens que nous avons qui nous feront vivre, ce sont les charités que nous ferons ; elles nous rendront amis de Dieu, et elles contribueront à effacer nos péchés.*

Ne craignez donc point de perdre, à proportion que vous êtes plus généreux à l'égard des pauvres. Croyez, au contraire, qu'il n'y a de perdu pour vous, que ce que vous donnez au monde et à vos pas-

(*) *Matth.* 25.

sions. Voulez-vous que vos richesses passent en l'autre vie, et vous y devancent: remettez-les entre les mains des pauvres; eux seuls peuvent les y porter. Vous ne conserverez que ce que vous leur aurez confié : tout le reste sera perdu pour vous. Regardez comme un vrai gain tout ce que vous pouvez leur donner de vos richesses, et estimez-vous trop heureux de pouvoir acheter le Ciel au prix de quelques biens fragiles et périssables. Au lieu d'amasser des trésors qui peuvent devenir la proie des voleurs, et qui deviendront certainement celle de la mort, amassez des trésors infiniment plus nécessaires et que rien ne pourra jamais vous enlever. Faites du bien aux pauvres pendant que vous vivez, parce que le mérite en est beaucoup plus grand, et que c'est en quelque sorte être libéral du bien d'autrui, que de donner ce que la mort va contraindre de laisser à d'autres.

Mais quoiqu'il y ait beaucoup plus de gloire et de mérite à faire du bien aux indigens pendant sa vie qu'après sa mort; il est néanmoins louable, édifiant et avantageux pour soi-même de les mettre alors au nombre de ses héritiers. On vint annoncer à *Charlemagne* qu'un Évêque venoit de mourir. Il demanda combien il avoit

légué aux pauvres? *Deux livres d'argent*, répondit-on. Un Ecclésiastique qui se trouvoit présent, s'écria : *C'est un bien petit viatique pour un si grand voyage.* L'Empereur, charmé de cette réflexion, lui donna l'Évêché vacant, et lui dit : *N'oubliez jamais ce que vous venez de dire, et donnez aux pauvres plus que ne faisoit celui dont vous avez blâmé la conduite.*

Le bien qu'on répand dans le sein des pauvres, est comme une semence qui souvent produit des fruits abondans, même pour cette vie. C'est une sainte et innocente usure, qui produit le centuple. L'aumône faite en vue de Dieu et selon les lois de la charité, n'a jamais vu l'indigence marcher à sa suite. Combien, au contraire, n'y en a-t-il pas dont la prospérité semble avoir cru en proportion de leurs aumônes! ce qu'ils donnoient d'un côté, Dieu le leur rendoit de l'autre. C'est qu'on ne perd rien avec un maître qui ne se laisse pas vaincre en libéralité. On raconte d'un riche Négociant, qu'il ne prenoit jamais d'assurances pour les marchandises qui étoient à son compte sur les vaisseaux; mais il donnoit aux pauvres ce que lui auroient coûté ces assurances : il disoit que cette manière d'assurer ne l'avoit jamais trompé.

Le célèbre réformateur de la Trappe, M. *de Rancé*, avoit en Dieu la même confiance. L'année 1684 fut tout-à-fait stérile. Toutes les terres, aux environs de son Abbaye, offroient le plus triste spectacle. Celles de la Trappe sont presque les moindres du canton : cependant cette année-là les blés du Monastère furent si beaux, que tout le monde en étoit surpris. L'année suivante fut aussi malheureuse pour les autres. Les Monastères voisins avec de gros revenus ne purent subsister qu'avec peine. La Trappe seule ne s'apperçut pas d'une si grande calamité : elle trouva dans une terre ingrate, sablonneuse et brûlée des ardeurs du soleil, une abondance de légumes, que les laboureurs, qui en connoissoient bien le fonds, regardèrent comme une libéralité extraordinaire du Ciel, pour récompenser les aumônes incroyables que faisoit le saint Abbé de la Trappe.

Le trait que nous allons rapporter encore, n'est pas moins propre à confondre les défiances inquiètes de l'avarice et de la prudence humaine.

L'illustre et vertueuse Baronne de *Chantal* (*), avoit épuisé dans une famine tout

(*) Née à Dijon en 1572, elle épousa le Baron de *Chantal*, un des plus riches Seigneurs de Bourgogne,

ce qu'elle avoit mis en réserve pour les pauvres. Elle se vit réduite à un seul muid de farine de froment et à un peu de seigle, qui lui étoient nécessaires pour la subsistance de sa maison. Cependant la famine continuoit, et le nombre des pauvres augmentoit tous les jours. Combien de personnes, dans une pareille conjoncture, auroient cessé leurs aumônes ! Madame *de Chantal*, pleine de confiance en Dieu, continua les siennes jusqu'à la récolte. Le muid de farine de froment et le peu de seigle, pendant six mois ne diminuèrent point. Lorsque la moisson fut arrivée, on alloit voir avec admiration ce peu de blé, où l'on n'appercevoit aucune diminution sensible. C'est un fait qui a été attesté par tous ceux qui servoient alors Madame *de Chantal*, et que croiront sans peine ceux qui savent les promesses du Seigneur à cet égard. *Les uns*, dit Salomon, *font part de ce*

Ayant perdu à 28 ans son mari qui fut malheureusement tué à la chasse, elle se donna toute entière à la piété et à la charité. Sous la direction de *St. François de Sales*, elle institua l'Ordre de la Visitation, spécialement consacré à l'éducation des filles. Elle mourut en 1641, et fut canonisée en 1767. Elle étoit aïeule de Mad. *de Sévigné*, qui en parle souvent dans ses Lettres.

qui est à eux, et n'en deviennent que plus riches : les autres ravissent le bien d'autrui, et sont toujours dans l'indigence. Celui qui donne au pauvre n'aura besoin de rien : mais celui qui rejette sa prière, tombera lui-même dans la pauvreté (*).

Lorsque Dieu sollicite nôtre charité envers les pauvres, c'est moins pour eux que pour nous ; et ce pauvre qui disoit : *Faites-moi l'aumône pour l'amour de vous*, parloit très-juste. *Renfermez*, dit le Sage, *votre aumône dans le sein du pauvre, et elle priera pour vous, afin que vous soyez délivré de tout mal : elle sera une arme plus forte pour combattre votre ennemi, que le bouclier et la lance du plus vaillant homme* (**).

Le Duc de *Neubourg*, père de la vertueuse Impératrice *Éléonor*, l'éprouva à l'occasion que nous allons dire. Ce Prince faisoit des aumônes fréquentes, mais légères à chaque fois ; persuadé, disoit-il, que l'aumône doit ressembler à une pluie lente, mais continuelle, et par-là plus utile à la terre que les torrens d'eau subits et passagers. Sur cette maxime, qui étoit aussi celle du savant Cardinal *Bellarmin*, ce bon Prince ne faisoit pas difficulté de se

(*) Prov. 11 et 28.

(**) Eccl. 29.

charger lui-même de menue monnoie, qu'il distribuoit de ses mains : ce qui lui sauva une fois la vie ; car étant à la chasse dans les forêts de Vienne, un sanglier qui se jeta sur lui, appliqua ses défenses sur la poche où l'Électeur renfermoit ses aumônes, et ne lui fit aucun mal.

Quels prétextes raisonnables pourroit-il rester encore, pour s'exempter de la loi si juste et si indispensable de l'aumône, et pour refuser d'exercer envers les pauvres une miséricorde plus avantageuse pour nous que pour eux-mêmes ? On devroit rougir de la plupart de ceux qu'on allègue. Mais comme c'est défendre la cause des malheureux, que de détruire les obstacles qu'on oppose à leur soulagement, ôtons encore ce qui sert le plus souvent d'excuse à la dureté et à l'avarice.

Il y a, répétez-vous sans cesse, *tant de pauvres qu'on ne sauroit y suffire.* Je sais qu'il y en a beaucoup et qu'il y en aura toujours : mais pourquoi en voyons-nous un si grand nombre, et pourquoi sont-ils si malheureux ? N'est-ce pas parce que la plus grande partie des richesses sont entre les mains de quelques heureux, qui refusent d'en faire part, comme ils le devroient, à ceux qui n'ont rien ? Plus il y a d'indigens, plus on doit multiplier ses aumônes.

Les temps, dites-vous, *sont mauvais*, *ou peuvent le devenir*. Riches sans humanité, si les temps sont mauvais, pour qui le sont-ils ? Est-ce pour vous, qui dans tous les temps ne manquez jamais de rien, ou pour le pauvre, qui presque toujours manque de tout, et qui est d'autant plus à plaindre que les temps sont plus malheureux ? Toute la rigueur n'en retombe-t-elle pas sur lui, qui seul en est la victime ? et puisqu'il y a un grand nombre de gens qui sont dans le besoin, ne devez-vous pas aussi plus que jamais prodiguer vos largesses ? N'est-ce pas dans les temps de calamité, que l'obligation du précepte étant plus expresse, vous devez épargner, ménager, retrancher même, pour être en état de donner davantage.

Vous craignez ou paroissez craindre pour l'avenir des révolutions de fortune. Mais ces craintes excessives, injurieuses à Dieu et à sa providence, dont les soins bienfaisans n'oublient pas les oiseaux du ciel ni les animaux de la campagne, ne sont-elles pas d'ordinaire les craintes hypocrites de l'avarice, cachée sous le masque trompeur de la prudence ? Elles ne servent qu'à pallier une cupidité sordide qui fait son dieu de son trésor, ou à satisfaire d'autres

passions. On craint l'avenir quand il s'agit des besoins des pauvres ; et on ne le craint pas, quand il s'agit du jeu, du luxe ou de la débauche, qui renversent si souvent les plus hautes fortunes.

Mais, ajoutez-vous, *ne doit-on pas soutenir son rang ?* Et moi, je vous demande à mon tour, quel est votre premier rang et votre plus nécessaire état ? N'est-ce pas celui d'homme et de Chrétien ? C'est cette dernière qualité sur-tout, bien au-dessus de toutes les autres, que vous devez être le plus jaloux de soutenir ; et la soutiendrez-vous, si vous n'avez pas une charité bienfaisante pour des hommes malheureux, qui sont vos frères, encore plus selon l'ordre de la Religion que de la Nature ? Leur vie ne doit-elle pas l'emporter sur toutes les bienséances souvent imaginaires, et presque toujours exagérées, de votre état ?

Mais, continuez-vous, *le pauvre n'a droit qu'au superflu du riche, et je n'en ai point.* Non, votre avidité d'acquérir, votre ambition, votre sensualité n'en ont pas. Mais mettez un frein à votre fureur d'amasser, à vos projets ambitieux d'élévation, à vos dépenses excessives, à vos intempérances, et votre bien vous fournira du superflu. Retranchez de vos parures, de ce faste importun, odieux aux autres et

à charge à vous-même, de ce jeu excessif qui vous ruinera bien plus sûrement que l'aumône, et où sur des tables, dirai-je couvertes d'or ou du sang des pauvres que vous laissez périr, vous prodiguez des sommes qui pourroient suffire à nourrir long-temps un grand nombre de familles indigentes. Retranchez de ces repas somptueux que vous donnez souvent par vanité, et où l'ambition de l'emporter sur les autres vous fait charger vos tables de plats aussi multipliés qu'inutiles, de mets dont la rareté, la cherté, la nouveauté font tout le prix, de vins étrangers et de liqueurs plus flatteuses au goût qu'utiles à la santé. Que dirai-je enfin? comptez vos crimes, vos excès, vos folles dépenses; et vous aurez du superflu.

Un Seigneur de la Cour d'*Aléxandre IX*, duc de Savoie, avoit un nombre prodigieux de chiens qu'il nourrissoit uniquement pour les plaisirs de la chasse. Un jour qu'il s'entretenoit avec ce Prince de la grande dépense que lui causoient ces animaux, le Roi indigné d'un argent si mal employé, lui dit d'un ton sévère: *Au lieu de tant de chiens qui vous ruinent, nourrissez les pauvres; ils vous serviront à gagner le ciel.*

Au lieu de consulter l'attachement aux

richesses, toujours ingénieux à éluder la loi de l'aumône, ni nos autres passions qui, ne connoissant point de bornes, n'auront jamais assez; consultons la raison et la Religion qui, marchant toujours d'un pas égal entre le trop et le trop peu, sauront nous fournir les lumières nécessaires pour dissiper l'illusion que nous nous faisons à nous-mêmes. Elles appelleront superflu tout ce qu'on ne doit pas à l'entretien d'une maison sagement réglée, à l'éducation de ses enfans, aux bienséances véritables de sa condition. Elles appelleront superflu tout ce qui ne sert qu'à faire naître ou entretenir la sensualité, à fournir à des parures dont rougit la modestie chrétienne, ou à un luxe commandé par la vanité.

Voulez-vous savoir, riches opulens, ce que vous devez rigoureusement sacrifier de vos richesses au soulagement des malheureux; car tel paroît quelquefois donner beaucoup, qui donne peu, parce qu'il devroit donner bien davantage, à proportion du bien qu'il possède : observez la règle que donnoit un ancien Philosophe. Interrogé quelle étoit la mesure qu'on devoit garder dans la bienfaisance envers les malheureux : *Nos besoins satisfaits*, ré-

pondit-il. Le plus noble et le plus doux plaisir que procurent les grands biens à ceux qui les possèdent, est de pouvoir répandre un superflu, qui fournisse le nécessaire à ceux qui sont dans l'indigence. S'ils usent autrement de leur fortune, ils en sont indignes.

Mais peut-être sera-t-on bien aise d'avoir sur ce point, l'un des plus obscurs et des plus difficiles de la morale, une règle plus précise encore. Essayons de la tracer avec toute l'exactitude, que demandent et que permettent l'importance et la difficulté de la matière.

Lorsque plusieurs citoyens manquent du nécessaire, et il n'y en a que trop de ce nombre, tous ceux qui ont plus que ce nécessaire, doivent aux indigens au moins une partie de ce qu'ils possèdent au-delà. Or quelle est cette partie qu'ils doivent aux malheureux, et qu'ils ne peuvent retenir sans être coupables envers la société dont ils sont membres ? C'est là le nœud embarrassant, qui a toujours arrêté les plus habiles Moralistes. Quelques-uns plus hardis ont voulu le trancher, en décidant que tout citoyen qui a plus que ce qui est absolument nécessaire pour vivre, doit

en rigueur au pauvre le cinquième de son restant (*).

Si cette décision sur une matière où il est difficile de marquer en général les bornes précises du devoir, et où il est toujours moins dangereux d'aller au-delà que de ne pas faire assez, paroît un peu sévère dans les nécessités communes ; il est du moins constant, que dans les nécessités extraordinaires du prochain on doit la suivre, et quelquefois même pousser le sacrifice encore plus loin, si l'on veut accomplir le précepte de la loi naturelle et divine, qui oblige en proportion du besoin des pauvres.

Ainsi l'on a vu le célèbre Curé de Saint-Sulpice, M. *Languet*, vendre en un temps de cherté, ses meubles, ses tableaux, et d'autres effets rares et curieux qu'il avoit amassés avec beaucoup de peine. Il n'eut depuis ce temps-là que trois couverts d'argent, point de tapisserie, un simple lit de serge, qu'une Dame ne fit que lui prêter, afin qu'il ne le vendît pas pour les pauvres, comme il avoit fait de tous ceux qu'il avoit

---

(*) Il y a des personnes riches qui, hors les cas d'une grande calamité publique, donnent aux pauvres à peu près le dixième de leurs revenus : cette règle semble juste et raisonnable.

eus. Il avoit déjà vendu son patrimoine qui étoit considérable, et il en avoit employé le prix en œuvres de charité. Quels exemples pour ceux qui, par leur état, ainsi que par la nature des biens ecclésiastiques dont ils jouissent, sont encore plus obligés que les riches et les Grands du monde, d'être les premiers pères nourriciers des pauvres !

L'Archiduc *Ferdinand*, qui étoit Gouverneur de la Lombardie Autrichienne, donna un jour aux Grands un exemple de sensibilité pour les malheureux, aussi digne de leur imitation que de nos éloges. Pendant les différentes fêtes, qui se firent au sujet de son mariage, on lui montra, en présence de l'Impératrice-Reine, les dessins d'une illumination superbe, qu'on avoit résolu de faire à Schœnbrunn, l'avant-veille de son départ pour son Gouvernement, et qui auroit coûté beaucoup. Le jeune Prince considéra ces dessins attentivement, parut rêveur, soupira, et quelques larmes s'échappèrent de ses yeux. L'impératrice étonnée et inquiète de cet attendrissement, lui en demanda vivement la cause. *Ma mère*, lui dit-il, *voilà assez de fêtes qu'on me donne : encore une illumination ! cela coûtera tant ! et c'est un plaisir si peu durable, si même c'en est un ! la cherté des*

grains et les malheurs des temps ont réduit quantité de familles honnêtes dans la dernière misère. On pourroit employer l'argent que cette illumination coûteroit, à soulager les plus indigens. L'Impératrice charmée de trouver dans ses enfans cette humanité et cette bienfaisance qui faisoient son caractère, embrassa tendrement son fils, mêla ses larmes aux siennes, et lui fit remettre une somme considérable. Tout le jour fut employé à la distribuer dans le plus grand secret; et le lendemain, l'Archiduc parut devant l'Impératrice, la joie peinte sur le visage, l'embrassa, et lui dit avec l'enthousiasme d'une belle ame transportée du plaisir d'avoir fait une bonne action : *Ah! ma mère, quelle fête!*

Les célèbres généraux *Eugène* et *Marlborough*, dont les talens militaires furent si funestes à la grandeur de la France, voulurent ajouter à leurs lauriers, celui d'une pareille bienfaisance. Après leur glorieuse campagne de 1708, où ils avoient conquis Lille, ils se rendirent à la Haye; on leur fit l'accueil le plus distingué; et pour leur donner une preuve plus marquée de satisfaction, on ordonna un magnifique feu d'artifice. Mais les généraux victorieux demandèrent que l'argent destiné à donner

de l'éclat à leurs exploits, fût employé au soulagement des soldats Hollandais, qui avoient été blessés pendant la campagne. Cette proposition fut reçue avec transport. Le public admira la bonté compatissante des deux héros; et les troupes prodiguèrent les noms les plus tendres, à des chefs si dignes de leur estime et de leur attachement.

FIN du Tome troisième.

